

Histoires d'automates

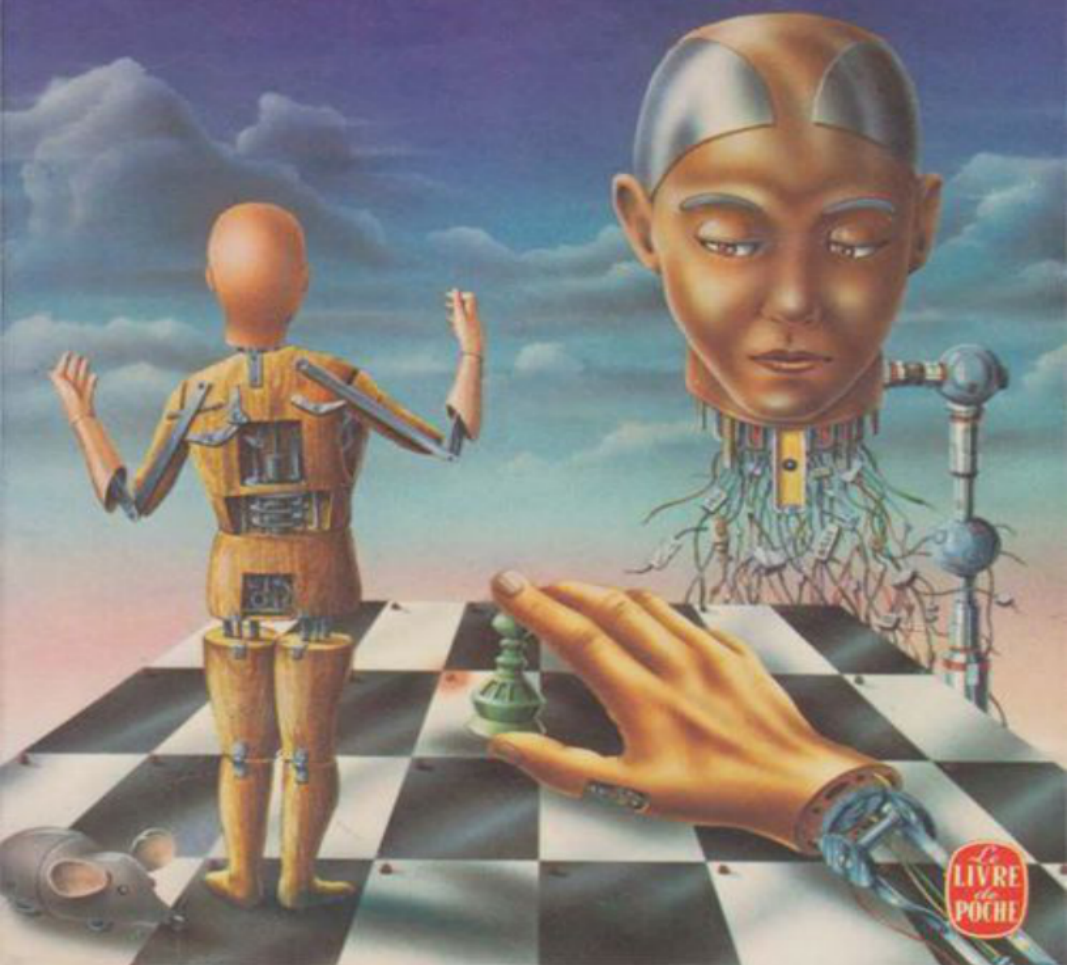
Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES D'AUTOMATES



Le
LIVRE
de
POCHE

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

Deuxième série

HISTOIRES D'AUTOMATES

Présentées par

DEMÈTRE IOAKIMIDIS

Jacques Goimard et Gérard Klein

(1983)

LE LIVRE DE POCHE

PRÉFACE

DIVERSES MACHINES, TROIS LOIS ET UN TEST

La création artificielle de la vie est un très vieux rêve de l'humanité, un rêve qui se révéla certainement vite difficile à réaliser. À défaut de la vie elle-même, cependant, pourquoi ne pas chercher à créer l'apparence de la vie ? De là dut naître, d'abord imprécise, la notion d'automates, bientôt embellie dans les récits mythologiques qui mettaient de tels automates en scène.

Dans les légendes de la Grèce antique, Héphaïstos et Dédale, l'un dieu et l'autre mortel, étaient les inventeurs par excellence, capables de tous les miracles techniques. Le premier fut ainsi crédité, en particulier, de la réalisation de plusieurs êtres artificiels – les esclaves qui l'aidaient dans ses tâches, le géant Talos, Pandore qui déclencha tous les maux sur l'humanité. Aphrodite, de son côté, anima la statue d'ivoire dont Pygmalion était tombé amoureux.

À côté de tels miracles, les réalisations des ingénieurs grecs de l'Antiquité – à l'époque hellénistique principalement – paraissent bien prosaïques et modestes. Mais elles ont du moins le mérite d'avoir été réelles, même si la mémoire et l'émerveillement des chroniqueurs les ont probablement embellies ici et là. L'oiseau mécanique fabriqué par Archytas de Tarente volait vraisemblablement grâce à un dispositif utilisant de l'air comprimé. Ctésibios d'Alexandrie et Philon de Byzance ont décrit des automates figurant des êtres humains et des animaux. Héron d'Alexandrie a expliqué toute une variété de mécanismes, dont des groupes de pantins mimant des spectacles théâtraux en miniature. La force motrice était souvent fournie par l'utilisation d'un système de contrepoids, et les dispositifs comportaient des pièces de mécanique annonçant les leviers, les roues à came, etc.

Très souvent, les réalisations de ces ingénieurs hellénistiques trouvaient leur application dans les temples : la flamme brûlant sur un autel chauffait de l'air dans un récipient qui commandait, grâce à l'emploi de poulies et de transmissions, l'ouverture ou la fermeture d'une porte sans intervention humaine apparente ; ou bien une statue

de divinité, actionnée au moyen d'un dispositif analogue, apparaissait « d'elle-même » pour saluer le fidèle qui venait de déposer son offrande.

En fait, les divers automates mis au point durant l'époque hellénistique connurent deux sortes d'applications principales : ils ornaient les villes en divertissant les curieux, et ils impressionnaient les fidèles en animant les temples. Pourtant, les ingénieurs de l'époque auraient pu amener l'avènement d'une véritable ère industrielle : Héron mit au point un appareil appelé éolipyle, qui est un ancêtre de la turbine à vapeur. Mais personne, à l'époque, ne semble avoir été intéressé par des applications de la mécanique qui eussent procuré des ressources énergétiques nouvelles : il y avait suffisamment d'esclaves à disposition pour l'accomplissement des travaux reconnus comme nécessaires.

Pendant le Moyen Âge, la science de la mesure du temps et l'ingéniosité des créateurs d'automates s'enrichirent mutuellement. Il en résultait des garde-temps compliqués qui constituaient d'excellents cadeaux pour les monarques désireux de s'impressionner les uns les autres, et qui suscitaient d'autre part l'admiration inquiète des profanes, enclins à y voir l'œuvre de sorciers au pouvoir diabolique. Au début du VI^e siècle, Théodoric offrait ainsi à Gondebaud deux horloges – l'une à ombres, l'autre à eau – qui avaient été réalisées par Boèce et ses aides. Charlemagne reçut de Haroun al-Rachid – immortalisé par les *Mille et Une Nuits* – une clepsydre somptueuse, comportant notamment douze automates dont les apparitions étaient rythmées par le passage des heures. L'imagination des chroniqueurs a enrichi cette horloge de nombreux autres dispositifs merveilleux, de même qu'elle a attribué à plusieurs érudits et savants de l'époque la création d'automates parlants, omniscients et capables de révéler l'avenir. Gerbert d'Aurillac (le futur pape Sylvestre II), Albert le Grand, Robert Grosseteste, Roger Bacon et Regiomontanus sont quelques-uns des personnages historiques que la légende a accompagnés d'aides mécaniques surnaturels.

C'est aux pouvoirs occultes que se rattache la silhouette du golem, cet être artificiel dont la création est attribuée au rabbin Judah Loew ben Bezalel, un autre personnage historique réel (lequel vécut à Prague au XVI^e siècle). Bien qu'on en ait fait par la suite, à l'écran notamment, une sorte de monstre de Frankenstein avant la lettre, échappant à son créateur pour faire le mal, le golem primitif fut présenté comme le serviteur obéissant de celui auquel il devait la vie. Après l'avoir façonné avec de l'argile, le rabbin l'avait animé par des incantations appropriées et en inscrivant le nom de Dieu sur son front. Chargé d'espionner les Gentils et d'avertir la communauté juive des pogroms qui pouvaient se préparer contre elle, le golem de la tradition

ne se révolta jamais contre ceux qui l'avaient créé. Un hommage cybernétique à la mémoire du rabbin Loew a été rendu par des membres de l'Institut technique tchèque de Prague : lors d'une conférence internationale sur l'intelligence artificielle tenue à Cambridge dans le Massachusetts en 1977, ces savants annoncèrent que le robot auquel ils travaillaient avait reçu la désignation de Manipulateur Électrique orienté vers un but ; en anglais, Goal-oriented Electrical Manipulator ; et en abrégé, GOALEM...

À l'époque du rabbin Loew déjà, les automates réels – purement mécaniques – connaissaient cependant un regain de faveur, d'abord en Allemagne, puis dans les pays francophones, où Jacques de Vaucanson et les Jaquet-Droz devinrent célèbres au XVIII^e siècle par l'ingéniosité de leurs réalisations. Ces dernières portaient des noms explicites comme *Le joueur de flûte traversière*, *Le canard*, *L'écrivain*, *La joueuse de clavecin*. Elles n'étaient cependant pas destinées à mystifier le public : celui-ci était convié à applaudir l'habileté des mécaniciens, la perfection de leurs automates, rien de plus et rien de moins. Il en alla cependant autrement avec Wolfgang (ou Farkas) von Kempelen.

Pour la cour de l'impératrice Marie-Thérèse, à Vienne, ce dernier mit au point l'appareil auquel Edgar Poe assura une gloire posthume par l'un de ses récits, *Le Joueur d'échecs de Maelzel*. Ce titre s'explique par le fait que Johann Nepomuk Maelzel fit l'acquisition de la machine après la mort de Kempelen, son constructeur, et la présenta notamment aux États-Unis. Ainsi que Poe l'indique clairement (sans toutefois rendre crédit à ceux qui avaient fait une démonstration similaire avant lui, et en particulier Sir David Brewster dans ses *Letters on natural magic*), l'« automate » de Kempelen n'était nullement une véritable machine, mais dépendait bel et bien d'un être humain pour son fonctionnement. Cet opérateur était dissimulé dans le meuble présenté, et la réalisation la plus remarquable de Kempelen était sans doute l'ensemble des dispositifs qui permettaient à l'opérateur de se dissimuler lorsque les portes du meuble étaient ouvertes pour l'inspection du public. Le détail de ces dispositifs n'a d'ailleurs pu être reconstitué de façon satisfaisante que longtemps après la destruction de l'automate dans un incendie, et cela à travers l'étude minutieuse des témoignages de spectateurs de l'époque.

Maelzel mérite cependant une place dans l'histoire des automates, et cela pour des mérites qui vont au-delà de la préservation de l'habile supercherie de Kempelen. C'est à lui qu'on doit, en effet, le premier orchestre mécanique, ce *panharmonicon* dont le fonctionnement n'est guère approfondi par les chroniqueurs, mais pour lequel Beethoven écrivit la première partie de son opus 91 (*La bataille de Vittoria* ou *La victoire de Wellington*), en 1813. Cette composition – dans laquelle seule la première partie, évoquant la bataille, est destinée au

panharmonicon – valut d'ailleurs curieusement à Beethoven un de ses plus grands triomphes auprès des mélomanes viennois. Le panharmonicon paraît avoir comporté des flûtes, clarinettes, trompettes, timbales, cymbales, triangles et cordes, les unes actionnées par des arrivées d'air et les autres par des sortes de marteaux. Il inspira de nombreuses variétés d'« orchestres » plus ou moins automatiques, dont la popularité survécut jusqu'au siècle suivant, ainsi que divers instrumentistes mécaniques, dont un violoniste crédité à un certain Mareppe et présenté avec grand succès au Conservatoire de Paris en 1838.

Dans le cas du violoniste de Mareppe, il ne paraît pas y avoir eu de supercherie, contrairement à ce qui se passa avec le joueur d'échecs de Kempelen/Maelzel. Ce dernier suscita cependant de nombreuses imitations, lesquelles étaient en général présentées comme de fausses machines, tandis que le secret de leur fonctionnement était gardé secret. Contrairement au « Turc » de Kempelen, ses successeurs immédiats – « Ajeeb » et « Mephisto » étant les plus célèbres d'entre eux – ne suscitèrent guère d'explications minutieuses tendant à percer leur « secret ».

La notion d'un automate capable de jouer aux échecs restait cependant captivante, et Ambrose Bierce imagina un tel automate, mauvais perdant puisqu'il tuait l'adversaire humain qui venait de le battre, dans un de ses récits, *Moxon's master* (1894). Vingt ans plus tard, une telle machine – avec toutefois des limitations très précises – était réalisée.

On la doit à un cybernéticien avant la lettre, le mathématicien et ingénieur espagnol Leonardo Torres y Quevedo. Celui-ci se proposa en 1914 de démontrer la possibilité de *construire dans tous les domaines un automate dont tous les actes dépendent de certaines circonstances, plus ou moins nombreuses, suivant des règles qu'on peut imposer arbitrairement au moment de la conception*. Il réalisa pour cela une machine capable de jouer correctement un type de fin de partie d'échecs, celle qui oppose un roi et une tour à un roi seul. C'est d'ailleurs là un finale très simple, un des premiers qu'on enseigne aux débutants : on était donc fort loin de ce que Kempelen avait prétendu réaliser avec son « Turc ». Mais Torres y Quevedo était optimiste sur la réalisation future d'automates joueurs d'échecs aux capacités plus étendues, et on sait qu'il a eu raison.

Des programmes mettant les grands ordinateurs électroniques en état de mener une partie d'échecs à peu près convenablement étaient au point moins d'un demi-siècle plus tard, et de nombreux modèles de joueurs d'échecs électroniques ont été mis par la suite sur le marché. Les meilleurs d'entre eux atteignent une classe de jeu comparable à celle d'un bon amateur expérimenté, et les progrès sont continus dans

ce domaine, mais cependant sans que ces machines puissent jusqu'à présent causer de difficultés sérieuses à un professionnel, maître ou a fortiori grand maître international. Peut-être a-t-on là une démonstration de l'existence d'intuition et de mémoire inconsciente dans un acte de création humaine, et aussi du fait que cette existence ne peut pas être reconstituée électroniquement (tout au moins jusqu'à présent) lors de la mise au point d'un automate même très spécialisé.

Mais aucune limitation de ce genre n'existe lorsqu'il s'agit d'imaginer un automate sur le papier, dans le cadre d'un récit fictif. *Frankenstein* (1818) et *Pinocchio* (1878) mettent-ils en scène des automates ? Oui, dans la mesure où les êtres créés sont parfaitement capables d'imiter des actes d'êtres vivants. Non, puisqu'on ne peut pas les qualifier de machines : Victor Frankenstein, le savant imaginé par Mary Wollstonecraft Shelley, construit son monstre au moyen d'organes recueillis dans des chambres mortuaires et des cimetières ; sous la plume de Carlo Lorenzini, dit Collodi, Pinocchio est une marionnette façonnée à partir d'un morceau de bois qui pouvait rire et pleurer. Le monstre est lié à une pseudo-science, la marionnette relève du fantastique pur, mais ils sont représentatifs d'une période au cours de laquelle la création de l'apparence de la vie a inspiré l'imagination d'écrivains très divers.

Ernest Theodor Amadeus Hoffmann fut l'un de ceux-ci. Ses *Nachtstücke in Callot's Manier* (*Nocturnes dans la manière de Callot*) furent publiés peu avant *Frankenstein*, en 1817. L'une de ces nouvelles, parue séparément en 1816 déjà, *Der Sandmann* (*L'homme au sable*) met en scène un véritable automate, la poupée Olympia, si semblable en apparence à une jeune fille qu'elle fait naître l'amour chez le personnage central. Et il est sans doute superflu de rappeler qu'elle inspira également le ballet *Coppélia* de Delibes, ou qu'on la retrouve dans *Les Contes d'Hoffmann* d'Offenbach.

Parmi les autres écrivains qui proposèrent au siècle dernier des variantes du même thème, Fitz-James O'Brien mit sur pied, dans *The Wondersmith* (1859), une armée d'automates en miniature. Un auteur beaucoup moins connu, Edward F. Ellis, prolifique producteur de dime novels, imagina en 1868 dans *The steam man of the prairies*, un infatigable automate à vapeur mais d'apparence humaine, qui traînait le chariot des protagonistes à travers l'Ouest américain. Cet homme à vapeur eut plusieurs descendants directs, dont *Frank Reade and his steam man of the plains*, par Harry Enton (1878) et, par le même auteur, *Frank Reade and his steam horse* (1883) où un nouvel automate, imitant un cheval, prend à son tour le chemin de l'Ouest. D'autres romans utilisant des formules analogues suivirent, et leurs héros – Frank Reade, puis Frank Reade Jr – connurent une popularité telle que leurs noms laissèrent dans l'ombre celui de l'auteur qui succéda à

Enton dans leur production en série, Luis P. Senarens.

À la même époque, de l'autre côté de l'Atlantique, Jules Verne imaginait un automate ayant l'aspect d'un éléphant, dans *La Maison à vapeur* (1879). Et Auguste, comte de Villiers de L'Isle-Adam, attribuait au très réel Thomas Alva Edison la réalisation d'un automate fort différent, restituant l'éternel féminin, avec *L'Ève future* (1889), pendant qu'Edward Bellamy rêvait d'un avenir où les machines libéreraient l'homme du travail, dans *Looking backward* (1889). Dans une vision beaucoup plus sombre, E.M. Forster réagissait contre ce qu'il prenait pour l'« optimiste naïf » de H.G. Wells et montrait dans *The machine stops* (1909) l'homme accoutumé à se faire servir passivement par ses machines et devenant lui-même une sorte d'automate lorsque ces machines tombent en panne. L'avertissement était clairement exprimé, et de nombreux auteurs devaient le reprendre en des variantes diverses.

Ce fut en 1921 qu'une pièce du romancier et dramaturge tchèque Karel Capek amena indirectement l'introduction du terme *robot* dans les langues latines et anglo-saxonnes. Le titre de la pièce, *R.U.R.*, était présenté comme l'abréviation de *Rossum's Universal Robots*. Rossum était un nom propre, et *robot* était un mot créé à partir de *robota*, une racine tchèque signifiant *travail forcé*. Il eût donc été possible de traduire ce terme par *esclave*, mais cela aurait risqué de suggérer la servitude d'êtres humains, tandis qu'il s'agit bien dans la pièce de créatures artificielles – de créatures artificielles ayant cependant une apparence tout à fait humaine. En fait, les « robots » de Capek sont, selon la terminologie ultérieurement admise en science-fiction, des *androïdes*.

À dire vrai, cette distinction a été faite progressivement. Dans la plupart des récits antérieurs à l'âge d'or de la science-fiction, les robots mis en scène étaient des machines métalliques, pouvant à l'occasion manifester une certaine initiative, mais dont l'apparence empêchait toute confusion avec des humains véritables. Par la suite, les écrivains firent intervenir d'autres êtres artificiels, très perfectionnés, fabriqués à l'aide de substances ressemblant aux tissus de notre corps, et qui pouvaient être confondus avec des êtres humains ; on prit l'habitude de parler alors d'androïdes.

La différence apparaît, par exemple, dans le cycle des robots d'Isaac Asimov (1950) : dans *Robbie*, il n'y a pas la moindre ambiguïté au sujet de la nature mécanique de l'« être » mis en scène, tandis que l'intrigue d'*Evidence (La preuve)* se développe en fonction de l'énigme que pose la vraie nature du personnage central. Le motif a d'ailleurs été inversé par Anthony Boucher, qui s'est demandé si la forme humaine, ou presque humaine, ne pourrait pas constituer un handicap pour certains automates, compte tenu de ce qu'on attend d'eux. Le

titre du récit où cette question est posée se réfère d'ailleurs très clairement à Capek : *Q.U.R.* (1943).

Un détail de nomenclature peut être relevé à ce point. Comme le terme automate vient d'un mot grec signifiant *qui se meut de lui-même*, il est clair que les androïdes, aussi bien que les robots, sont des automates, tout comme le furent avant eux le canard de Vaucanson, le golem du rabbin Loew, le monstre de Frankenstein, voire la machine de Torres y Quevedo.

Entre Capek et Asimov, ou entre l'apparition du mot *robot* et l'affirmation du motif de l'intelligence artificielle comme un des plus féconds de la science-fiction, quelques jalons peuvent être notés.

Dans *Metropolis* (1926), film de Fritz Lang et roman de son épouse Thea von Harbou, on rencontre un androïde imitant les traits de l'héroïne humaine. Dans *The psychophonic nurse* (1928) et dans *The threat of the robots* (1929), David H. Keller prolongeait l'avertissement de Forster en observant que la perfection d'une nurse automatique ne remplaçait pas l'amour maternel pour le bébé, et en dénonçant les dangers d'une mécanisation excessive. Avec *The lost machine* (1932), John Wyndham – sous le pseudonyme de John Beymon Harris – jetait un regard compatissant sur le sort d'un robot martien égaré sur une Terre incompréhensible pour lui. Un autre robot d'origine extraterrestre joue un rôle important dans *Farewell to the master* (1940), de Harry Bates. Cette longue nouvelle inspira, librement, le film de Robert Wise *The day the Earth stood still* (1951, *Le Jour où la Terre s'arrêta*), en escamotant cependant l'effet de chute finale ménagé par Bates. Eando Binder utilisait en 1939 déjà le titre *I, robot* (titre sous lequel allaient ultérieurement être réunies les premières nouvelles d'Isaac Asimov sur ce thème) ; l'importance du récit de Binder tient au fait qu'il présente avec bienveillance le personnage mécanique central. *Helen O'Loy* (1938), imaginée par Lester Del Rey, est un androïde féminin, éminemment sympathique aussi, qui tombe amoureuse d'un humain et lui apporte le bonheur. *The scarab* (1935), de Raymond Z. Gallun, est une mécanique à l'apparence d'un insecte, dont les faibles dimensions dissimulent une grande polyvalence, préfigurant la miniaturisation électronique amenée dans la réalité par les retombées de l'exploration spatiale.

L'idée de machines automatiques inusables et indestructibles amena l'interrogation sur la possibilité de leur « survie » au-delà de la disparition de l'humanité. Ce thème fut exploité par John W. Campbell Jr, dans des récits poétiquement pessimistes, très différents de sa manière habituelle, qu'il signa Don A. Stuart et dont *Night* (1935) est probablement le plus mémorable. La même idée devait être reprise par la suite sur le ton de l'avertissement, par Ray Bradbury dans *There will come soft rains* (1950), et par d'autres.

La diversité de ces traitements du motif de l'être artificiel illustre clairement que celui-ci pouvait être libéré du schéma de l'apprenti sorcier. Il appartenait à Isaac Asimov d'indiquer et d'explorer la voie de l'extrapolation fondée sur des prémisses scientifiques. Ce qu'il a postulé sur les robots s'applique en fait à tous les types d'automates de création humaine : acceptation, au départ, d'un certain nombre de limitations chez l'automate ; « conditionnement » (ou « programmation », etc.) de cet automate de façon qu'il reste « fidèle » à l'homme ; apparition possible de facteurs imprévus dans le comportement de l'automate, malgré son « conditionnement » ; nécessité d'analyser scientifiquement les causes et les effets de ces imprévus ; et ce sont évidemment les circonstances par lesquelles cette situation sera résolue qui fourniront la substance du récit.

Le « conditionnement » mentionné plus haut fut réalisé, dans les récits d'Asimov, par les trois Lois de la Robotique. Celles-ci sont destinées à assurer, respectivement, la protection de l'homme par le robot, l'obéissance du robot envers l'homme et l'autoprotection du robot. Elles furent énoncées pour la première fois, sous la forme lapidaire qui allait leur valoir la célébrité, par John W. Campbell Jr. Campbell affirma que les lois étaient implicitement contenues dans la nouvelle *Reason* (1941, *Raison*), et Asimov les utilisa par la suite ; ceux qui exploitèrent le thème après lui en firent presque tous autant, même si certains d'entre eux formulèrent des critiques à leur sujet. Les trois Lois expriment en somme l'éthique de l'automate ; elles résument ce qui correspond chez lui à un code moral. Sur le plan purement littéraire, elles devaient éviter la reprise systématique du thème de l'apprenti sorcier.

Est-ce à dire qu'elles limitaient les modes selon lesquels le thème de l'automate pouvait être utilisé ? Au contraire, elles obligèrent les auteurs à chercher leur inspiration au-delà du monstre de Frankenstein et de la machine qui stoppe de Forster.

Si les automates peuvent révéler des limitations dans leur fonctionnement, selon la volonté des auteurs qui en parlent, la diversité des tâches auxquelles ce fonctionnement permet en principe de les astreindre ne semble en revanche pas connaître de limites dans la science-fiction moderne.

Robots, automates ou androïdes, que ne peut-on en fait leur demander ? Les voici faisant partie d'un vaisseau interstellaire d'exploration : *Jay Score* (1941) d'Eric Frank Russel ; acteurs aussi prévisibles qu'infailibles, car répétant scrupuleusement les mêmes gestes, intonations, mimiques et jeux de scène : *The darfsteller* (1955, *L'intrus*) de Walter M. Miller Jr ; auteur pornographique : *Slave to man* (1969) de Sylvia Jacobs ; doublures scrupuleuses d'un humain surmené : *All the loving androids* (1971) d'A.E. Van Vogt ; souffre-

douleurs : *A ticket to Tranai* (1955, *Un billet pour Tranai*) de Robert Sheckley ; régulateurs d'une société d'hyperconsommation : *The Midas plague* (1954) de Frederik Pohl ; Watson électronique d'un Sherlock Holmes humain : *The caves of steel* (1953, *Les cavernes d'acier*) et *The naked sun* (1956, *Face aux feux du soleil*) d'Isaac Asimov ; tueurs préprogrammés et implacables de tout ce qui paraît humain : le cycle *Berserker* (1967) de Fred Saberhagen ; serviteurs aussi déférents que dévoués : *Beside still waters* (1953) de Robert Sheckley ; doublures efficaces de personnages célèbres ou obscurs : *We can build you* (1972, *Le bal des schizos*) de Philip K. Dick ; intégrateurs heureux de ce qui paraît bien être une personnalité : *Home is the hangman* (1975) de Roger Zelazny.

Par sa substance même, le motif de la personnalité suggère les problèmes de relation entre la créature et le créateur – dans ce cas particulier, entre l'automate et l'homme. Des interrogations subsistent à ce sujet, malgré les trois Lois de la Robotique, surtout si le problème est considéré du point de vue de la créature.

Le danger évident est une acceptation trop littérale, par l'automate, de ses instructions. Quelles instructions ? L'aide et la protection qui doivent être apportées en toutes circonstances aux humains. Jack Williamson fit de ce danger le problème central de sa nouvelle *With folded hands* (1947, *Bras croisés*), qu'il incorpora ensuite dans un roman aboutissant à une conclusion plus optimiste, *The humanoids* (1949, *Les humanoïdes*). Un optimisme d'essence différente fut exprimé par Clifford D. Simak dans *City* (1952, *Demain les chiens*), où les robots reçoivent de l'homme les clefs du royaume terrestre. En revanche, Alfred Bester présentait une relation beaucoup moins heureuse dans *Fondly Fahrenheit* (1954, *L'androïde assassin*), où les personnalités d'un humain et de son serviteur mécanique se mélangent en une sorte de folie collective à deux voix. Le même Alfred Bester devait cependant revenir plus tard à cette « symbiose » homme/ordinateur sur un ton moins sombre avec *The computer connection* (1975, *Les clowns de l'Éden*). Moins frénétique, mais plus mélancolique, le motif des robots recherchant leur créateur a donné lieu à de nombreuses variations, parmi lesquelles *Robot's return* (1938) de Robert Moore Williams et *Iwo thy hands* (1945) de Lester Del Rey expriment respectivement un éternel retour et un éternel recommencement.

Étroitement lié au thème des rapports entre la créature et le créateur, celui de la prise de conscience de la créature a donné lieu à de nombreuses interrogations, qui ont conduit à un certain nombre de réponses exprimant le caractère métaphysique de ces rapports. L'essentiel de ces questions peut être rattaché à une question simple, mais inévitable dès que l'on postule une créature suffisamment « perfectionnée » (ou avancée, évoluée, intelligente, etc.) : à quoi peut

mener une prise de conscience des automates, robots, et androïdes ? *Fulfillment* (1951) d'A.E. Van Vogt est un des récits où une telle interrogation est examinée du point de vue d'automates pragmatiques, avec une réponse que les deux parties concernées – machine et homme – peuvent considérer comme optimiste.

À des automates de plus en plus perfectionnés, aux capacités approchant ou dépassant celles d'humains supérieurs à la moyenne, le statut d'humain pourrait-il être indéfiniment refusé ? Dans *Time and again* (1951, *Dans le torrent des siècles*), Clifford D. Simak a mis en scène des androïdes qui se découvrent possesseurs de ce qui équivaut à une âme. Dans *How-2* (1954, *Brikôl'âge*), le même auteur raconte l'acceptation des robots comme humains à part entière, après la découverte de leur capacité de « procréer ». Il n'y a rien d'étonnant, dès lors, à ce que le robot qui s'interroge sur la définition d'un être humain arrive à la conclusion que cette définition doit tenir compte de lui-même : *That thou art mindful of him* (1974, *Pour que tu t'y intéresses*) d'Isaac Asimov. De là à voir un robot élu au trône pontifical, ou digne de la canonisation, il n'y a peut-être plus qu'un pas ; mais la distance, quelle qu'elle puisse être, a été franchie par l'imagination d'écrivains : *Good news from the Vatican* (1971) de Robert Silverberg et *The quest for st Aquin* (1951, *À la recherche de saint Aquin*) d'Anthony Boucher.

En octobre 1950, le mathématicien anglais Alan Turing fit paraître un article intitulé *Computing machinery and intelligence*, dans lequel il proposait ce qu'on a depuis lors pris l'habitude d'appeler le « test de Turing ». Dans le cadre de ce test, un examinateur est complètement isolé d'une machine et d'une personne, qu'il interroge l'une et l'autre ; il ne peut ni les voir ni les entendre, mais il lui est possible de communiquer avec elles au moyen d'un téléscripateur. Turing propose de considérer que si l'examineur est incapable de dire quel est son « interlocuteur » humain et quel est son « interlocuteur » machine, il faut admettre que la machine est en mesure de penser.

Quelle que soit la situation dans le domaine de la cybernétique expérimentale, force est de constater que les automates de la science-fiction ont depuis longtemps passé avec succès le test de Turing.

Demètre IOAKIMIDIS.

HEMEAC

par E.G. von Wald

Les dictionnaires définissent un automate comme une machine capable d'imiter les actes d'êtres vivants. Par extension, un être humain incapable de penser et d'agir par lui-même est souvent qualifié d'automate. Une collectivité où le comportement de chacun est préparé, programmé, prévisible, représente un idéal (?) auquel aspirent les dirigeants des régimes totalitaires. Toute ressemblance de ceux-ci avec le milieu automatisé futur dans lequel se déroule le récit qu'on va lire n'est pas nécessairement fortuite.

L'INSTRUCTEUR émit une sorte de bref sifflement aigu, et la salle de cours fut aussitôt plongée dans l'un de ces silences angoissants qui devenaient désormais si fréquents. Chacun attendit, muet et rigide de terreur, que l'Instructeur eût fini de proférer ses bégaiements étouffés.

Derrière son pupitre, presque au fond de la classe, Hemeac respirait lentement et profondément, maîtrisant sa peur tout en observant attentivement la surface lisse et brillante de l'objectif de leur Instructeur. Ces bruits, il le savait, indiquaient généralement que quelqu'un allait être envoyé au bureau du Doyen pour y subir un Examen Spécial, mais un bon étudiant comme lui ne se mettait pas à trembler ou à transpirer à la simple perspective d'un Examen Spécial. C'était ce qu'il ne cessait de se répéter avec une véhémence aussi muette qu'intellectuelle, tandis que ses genoux tremblaient sous sa tunique de mailles d'argent et qu'une rigole de sueur dégoulinait le long de sa colonne vertébrale.

Involontairement, son regard se porta sur le pupitre qui lui faisait face. La semaine précédente, Iac s'y tenait encore, comme il s'y était tenu depuis seize ans – aussi loin qu'Hemeac pût se souvenir. Puis Iac avait commis une erreur ; il avait sans doute manqué un commandement sans pouvoir fournir une explication satisfaisante. Quoi qu'il en fût, il avait été appelé au bureau du Doyen pour y passer

un Examen Spécial. Il avait échoué, comme c'était désormais le cas pour presque tout le monde, et il avait été aussitôt renvoyé de l'Université.

Des images confuses et menaçantes se formèrent dans l'imagination d'Hemeac à l'évocation du Monde Extérieur où se trouvait maintenant Iac. Au-delà des portes inexpugnables de l'Université protectrice s'étendait la surface ravagée par la guerre d'une planète agonisante, une région peuplée de sauvages et gouvernée par des renégats imbéciles, un lieu où régnaient l'injustice et la bestialité. Les sauvages tenaient Iac, à présent. Hemeac se demanda s'ils l'avaient déjà dévoré.

« Hemeac ! » retentit la voix cassante et impersonnelle de l'Instructeur. « Les yeux fixes ! »

— Click », dit Hemeac avec un calme terrifié, détachant son regard du pupitre vide pour le fixer sur l'objectif, d'où il n'aurait jamais dû s'écarter.

« Récitez, ordonna l'Instructeur. Définition du terme "éducation".

— Click. On entend par éducation la formation et le disciplinement des êtres susceptibles d'être ainsi perfectionnés, tels que les humains et certains des animaux supérieurs. »

Il y eut un long silence, puis l'Instructeur déclara : « Inexact et incomplet, Hemeac. L'éducation consiste à guider un intellect organique vers des formes supérieures de perfection dans le savoir et la discipline. Notez le terme "organique". Savez-vous pourquoi il est inclus dans la définition, Hemeac ?

— Parce que les robots n'ont pas besoin d'être éduqués, répondit-il, avec la logique immédiate des étudiants.

— Inexact, rétorqua calmement l'Instructeur. Non seulement l'intelligence robotique n'a pas besoin d'être éduquée, mais elle *ne peut pas* être éduquée. Son mode d'action est d'ores et déjà totalement parfait à sa première opération. La perfection, en tant qu'accomplissement ultime du développement, est une qualité intrinsèque de l'être robotique. Les robots n'apprennent pas. À part quelques informations fortuites d'une nature superficielle, ils savent déjà tout ce qui est nécessaire à leur parfaite fonctionnabilité dès qu'ils sont mis en route. Ceci est valable même pour les robots dont les circuits sont munis d'un curioso-flex. Hemeac, savez-vous ce qu'est un curioso-flex ?

— Click. C'est un chercheur sélectif d'informations. »

L'Instructeur attendit. Hemeac poursuivit consciencieusement sa récitation.

« Il est inclus dans tous les ordinateurs de contrôle primaire, dont le seul exemplaire encore en service se trouve ici, à l'Université. Les intellects organiques possèdent un système analogue pour l'étude sélective des informations potentiellement utiles ; on l'appelle

curiosité, à cause de sa ressemblance avec le curioso. Mais comme la plupart des autres facultés organiques, elle est sujette à un contrôle individuel volontaire, ce qui la rend moins efficace que le curioso.

— Très bien », dit l'Instructeur. Il bourdonna et cliqueta pendant quelques instants, avant d'ajouter : « Ceci est un cours de philosophie sociale. Hemeac, pas un cours d'anatomie robotique. À l'avenir, veuillez vous en tenir au sujet.

— Click », dit Hemeac.

L'Instructeur demeura silencieux tandis que son déchiffreur parcourait la liste des étudiants pour y relever un autre nom.

« Obsic.

— Click, dit le garçon d'une voix flûtée.

— Définissez l'objectif de l'éducation.

— L'objectif de l'éducation, récita Obsic d'un ton uni et calme, consiste à développer l'esprit humain de façon qu'il puisse approcher la perfection naturelle de l'intelligence robotique d'aussi près que le lui permettent ses facultés limitées. »

La voix poursuivait sa récitation mécanique, mais l'esprit d'Hemeac avait repris son vagabondage. Il jeta un regard au pupitre vide qui lui faisait face, se demandant à quoi ressemblait vraiment ce Monde Extérieur dépourvu de robots aux beaux visages luisants, peuplé seulement d'animaux et de ruines. Hemeac avait du mal à se représenter un être humain tel que lui vivant comme un animal, mais il savait qu'il en était ainsi. Il les avait vus, un jour, de la fenêtre du bureau du Doyen.

Il s'imagina franchissant la porte basse aux triples panneaux étanches, comme Iac avait été obligé de le faire, et tombant aux mains des sauvages vociférants qui n'attendaient que cette occasion.

Ils avaient d'ailleurs de bonnes raisons d'attendre ; depuis quelque temps, l'Université renvoyait presque un élève par semaine.

« Qu'attendez-vous, Hemeac ? » La voix forte de l'Instructeur le tira brusquement de sa rêverie.

Terrifié, il regarda autour de lui pour s'apercevoir que le cours était terminé et que les autres étudiants sortaient dans le couloir en une file bien ordonnée, alors qu'il était toujours là, debout devant son pupitre.

« Votre, marmonna-t-il, quelqu'un a renversé de l'huile dans le couloir. Je l'ai sentie. » De l'huile renversée, il le savait, constituait toujours un sujet de préoccupation justifiée. Et il y avait toujours de l'huile renversée quelque part.

« Quel rapport de l'huile dans le couloir a-t-elle avec votre sens horométrique ? demanda l'Instructeur.

— C'est du gaspillage. Il faudrait le signaler.

— C'est déjà signalé, dit l'Instructeur en le congédiant. Soyez plus attentif à l'avenir.

— Click ! » Hemeac fit demi-tour et s'élança vers la porte en courant presque.

« Un peu plus de raideur, Hemeac, lui rappela l'Instructeur. De la raideur, et moins de mouvements désordonnés. C'est du gaspillage, tout autant que de renverser de l'huile. »

Avec soumission, Hemeac ralentit l'allure, marchant au pas mesuré qui convenait, les épaules rejetées en arrière, la tête droite, les yeux fixes, l'esprit vide. Presque vide, du moins – la terreur inavouée était toujours présente.

Il parvint à rejoindre l'extrémité de la file et suivit les autres étudiants dans le long couloir encombré et taché d'huile. Ils descendirent un escalier, puis traversèrent l'immense bâtiment par d'autres couloirs sales et d'autres escaliers avant d'atteindre enfin l'étage des dortoirs. Là, il s'aligna avec ses compagnons dans une salle prévue pour des milliers de pensionnaires, et ils défilèrent d'un pas lent et précis le long des rangées de boxes jusqu'à ceux qui leur étaient réservés.

Hemeac, qui n'était pas à sa place régulière dans la file, marchait encore quand tout le monde se fut arrêté. Sous l'œil du Moniteur auquel rien n'échappait, il alla craintivement jusqu'à son box, où il s'arrêta et attendit. Comme tous les autres étudiants, il demeura immobile dans l'attente du commandement, écoutant le bruissement discipliné de ses compagnons, leur respiration attentive et tendue.

Dans un brouhaha soudain, ceux-ci pivotèrent d'un bloc pour entrer dans leurs boxes. Se rendant compte qu'il avait encore une fois manqué le commandement, Hemeac s'empressa de pivoter à son tour et s'avança d'un pas.

« Hemeac, fit la voix du Moniteur.

— Click. » Il se pétrifia sur place, un pied à l'intérieur de son box, l'autre pied encore dans le couloir.

« Gestes trop saccadés. Que se passe-t-il, n'avez-vous pas entendu le commandement ?

— Click. Je l'ai entendu, dit-il, en mentant.

— Pourquoi ce retard ?

— Il y avait de l'huile renversée dans le couloir de la salle de cours », dit-il, espérant que l'excuse serait acceptée. Du coin de l'œil, il vit qu'un autre étudiant s'était imprudemment immobilisé pour écouter la conversation. Le Moniteur, qui s'en était évidemment aperçu, jeta sèchement : « Esprit vide ! » Le jeune égaré s'empressa d'entrer dans son box.

« Voyons, Hemeac, poursuivit le Moniteur, quel rapport de l'huile renversée dans le couloir de la salle de cours peut-elle avoir avec votre

sens du minutage des commandements ?

— C'était un tel gaspillage », dit Hemeac. Il essaya de trouver une excuse qu'il n'eût pas utilisée récemment. Rien ne lui vint à l'esprit. « C'était... voyez-vous... » Sa voix s'éteignit.

Le Moniteur émit une note désaccordée. « J'attends, Hemeac. »

Le garçon se mit à réfléchir frénétiquement, son esprit bien entraîné s'emballant dans la palpitation inaudible des synapses et le galop des idées pressantes. Il pensa à Iac, au Monde Extérieur, et à l'Examen Spécial qu'il devrait passer s'il ne trouvait pas une excuse acceptable pour sa faute. Il savait qu'il avait manqué le commandement à cause de la peur qui le tenaillait, mais l'avouer serait désastreux. « Il y avait de l'huile, dit-il faiblement. J'ai glissé un peu, et je crois que je me suis froissé un muscle en rétablissant mon équilibre. »

Le Moniteur analysa l'excuse tout en émettant de petits bourdonnements, puis il dit enfin : « Très bien, Hemeac, présentez-vous devant le Médecin après avoir fait le plein.

— Click, dit le jeune homme d'une voix défaillante.

— Et contrôlez votre voix, ajouta le Moniteur d'une voix forte. Vous utilisez des sons d'un ordre tonal élevé. Vous auriez dû vous en défaire depuis trois ans.

— Click, acquiesça Hemeac d'une voix sourde.

— Voilà qui est mieux. »

Comprenant qu'il pouvait disposer, Hemeac leva le pied qui était resté dans le couloir et le plaça à côté de celui qui se trouvait déjà dans le box. La porte se referma derrière lui avec un léger bourdonnement et la lumière jaillit du plafond, inondant la pièce minuscule d'un éclat roux et froid. Un bol de porridge laiteux attendait sur un plateau.

Hemeac s'assit et se mit à manger, droit et raide, avec un minimum de mouvements du bras et de la bouche. Il essaya de se vider l'esprit, mais il ne pouvait s'empêcher de réfléchir à l'excuse qu'il devrait fournir au Médecin quand celui-ci s'apercevrait qu'il n'avait pas de muscle froissé.

Survivre dans cette dernière retraite de la civilisation mondiale était une tâche difficile pour un être humain, et la difficulté semblait s'accroître de plus en plus vite. Au cours de la dernière année, en particulier, la raison parfaite de l'intelligence robotique lui avait paru inexplicable. La pensée de son manque de progrès vers l'idéal requis le torturait presque autant que la peur du renvoi fatal qui risquait d'en découler.

Esprit vide, esprit vide, esprit vide, récita-t-il intérieurement.

Un jour, pensa-t-il, j'y arriverai, et je n'aurai plus à craindre de manquer des commandements ou de ne pas comprendre la raison d'être des

choses. Et peut-être le Doyen m'autorisera-t-il à travailler aux études dans la salle des machines.

Esprit vide, se répéta-t-il.

Il se représenta la merveilleuse perfection bleue et luisante d'une articulation intégralement lubrifiée, et il sourit. Mais le sourire n'atteignit pas ses lèvres. Il resta dans son esprit, où les Moniteurs aux yeux perçants ne pouvaient pas le voir.

Esprit vide, se dit-il.

Il pensa au visage fatigué et aux yeux terrifiés de Iac – tout ce qu'il pouvait se remémorer de son compagnon se dirigeant vers la porte. Il pensa au Monde Extérieur, où les gens étaient des animaux et n'avaient pas de robots pour les instruire.

Esprit vide, se dit-il.

Le bol était vide, et son estomac était plein. Inconsciemment, Hemeac émit un soupir de satisfaction animale. Il reposa la cuiller sur le plateau, à côté du bol, et attendit dans une attitude parfaitement rigide. Aussitôt après que ses compagnons auraient reçu l'ordre de se rendre en classe, lui-même devait recevoir l'ordre de se présenter devant le Médecin – et cette fois, il était certain de ne pas le manquer.

Un brouhaha lui parvint du couloir ; c'étaient les autres étudiants qui se rendaient au cours d'histoire de l'après-midi. Il attendit.

Maintenant, se dit-il.

Il se leva ; la porte s'ouvrit et il passa dans le couloir, suivant la rangée de boxes d'un pas précis et mesuré, la tête dressée, les épaules en arrière, la poitrine en avant, les yeux fixes et l'esprit vide. Enfin... presque vide. Il se demandait si son minutage était correct.

« Hemeac. »

Il s'arrêta brusquement, observant une rigidité soumise. « Click.

— Quatre-vingt-quatorze secondes de retard. Quelle en est la raison ? N'avez-vous pas reçu l'ordre de vous rendre en classe ?

— Click. Je l'ai reçu. Mais l'ordre qui me concernait était de me présenter devant le Médecin, et il venait après l'ordre de me rendre en classe. »

Le Moniteur ronfla et bourdonna un instant, puis il dit : « Exact. Vous pouvez disposer. » Mais il ajouta aussitôt un sifflement bref et proféra d'une voix coupante : « Hemeac, pouvez-vous justifier votre présence non autorisée dans le dortoir ?

— *Votre ?* fit Hemeac d'une voix que la surprise avait rendue trop aiguë d'une bonne octave.

— Niveau tonal excessivement élevé, observa le Moniteur. Présence inexplicquée dans le dortoir. Deux infractions simultanées dépassant ma capacité d'analyse. Décision : présentez-vous au bureau du Doyen pour un Examen Spécial.

— Le Médecin – commença Hemeac, affolé.

— Le Doyen décidera si vous devez ou non vous présenter devant le Médecin », répliqua le Moniteur, avant de se taire définitivement.

Le Doyen était d'humeur bavarde, ce qui était mauvais signe. « Asseyez-vous, Hemeac, dit-il, nous allons parler.

— Click. » Hemeac obéit et s'assit sur un tabouret bas face à l'objectif du Doyen, évitant de regarder la fenêtre qui se trouvait juste au-dessus.

« Comment va votre travail, Hemeac ?

— Progrès satisfaisants, Votre, répondit-il.

— On vous reproche de vous être attardé sans raison dans la salle de cours, d'émettre des sons d'un niveau tonal élevé, et de ne pas vous être présenté devant le Médecin comme on vous l'avait ordonné, dit le Doyen d'un ton enjoué. Pouvez-vous justifier tout cela ? »

Hemeac en était incapable. Il n'arrivait même pas à comprendre pourquoi la séquence des faits exposés par le Doyen était apparemment incomplète et inexacte. Il eut envie de mentionner les ordres contradictoires du Moniteur de dortoir, mais se refusa à dévoiler aussi clairement combien il était loin de l'intelligence idéale. Il se contenta de dire : « C'était un accident.

— Mmmmmm, ronronna le Doyen. Je vois aussi quelque chose à propos d'huile dans les couloirs. Avez-vous renversé de l'huile ce matin, Hemeac ?

— Non, Votre. »

Le Doyen réfléchit. « Vous avez pourtant *parlé* d'huile, n'est-ce pas ?

— Il s'agissait seulement d'huile usée que quelqu'un d'autre avait renversée dans le couloir, dit prudemment Hemeac. Je l'ai sentie.

— Qu'est-ce qui a perturbé votre odorat ? demanda le Doyen, détournant quelque peu l'entretien.

— De l'huile, insista Hemeac. J'ai senti de l'huile.

— L'odeur de l'huile renversée ne vous aurait pas effrayé pour la simple raison que nous en avons si peu de nos jours, n'est-ce pas ?

— Non, Votre.

— Félicitations, Hemeac, ronronna le Doyen. Je suis content de l'entendre. Souvenez-vous toujours que le Bon Robot n'a jamais peur. La peur est une réaction purement organique ; donc elle interfère avec la société des machines et des hommes, exact ? Et nous ne pouvons rien tolérer de tel – surtout ici, à l'université, n'est-ce pas ?

— Click.

— Alors pourquoi avez-vous manqué ce commandement – une seconde, Hemeac, que je retrouve votre dossier. Il semble que je l'aie égaré. »

Il y eut un moment de silence, durant lequel le jeune homme laissa

son regard s'égarer du côté de la fenêtre qui surplombait l'objectif du Doyen. C'était la seule ouverture dans toute l'Université qui permît de voir directement le Monde Extérieur. Il aperçut les sauvages et les renégats errant à travers la clairière comme des enfants demeurés. Tout le monde semblait se déplacer au hasard.

Il était facile de distinguer les sauvages des renégats. Ces derniers avaient une sorte d'éducation rudimentaire, mise en évidence par le fait qu'ils étaient tous vêtus de la même façon – à l'exception de certaines marques distinctives sur leurs épaules. L'un d'eux leva soudain les yeux vers la fenêtre et appela les autres en pointant un doigt dans sa direction. Ils eurent bientôt tous le regard fixé sur lui à travers la grande baie vitrée. Hemeac les fixait lui aussi, terrifié et dérouté.

« Ah, dit le Doyen, interrompant ses pensées, je vois. Votre dossier scolaire est très bon, Hemeac. Vous faites également votre travail manuel avec une grande précision. Pourquoi cette soudaine défaillance de votre sens horométrique, simplement parce que vous avez renversé un peu d'huile.

— Je l'ai sentie, répéta Hemeac. Je ne l'ai pas renversée.

— C'est sans importance, dit le Doyen. Pourquoi cela vous a-t-il perturbé ? »

Hemeac déglutit. Il s'était attendu à ce que l'examen fût difficile, mais rien ne l'avait préparé à quelque chose d'aussi diabolique. Il fixa l'objectif, ignorant résolument la peur qui lui étreignait l'estomac, et répéta : « Quelqu'un avait renversé de l'huile dans le couloir. C'est du gaspillage. »

Il n'y eut pas de réponse immédiate. Hemeac, lorsqu'il s'aperçut qu'il retenait son souffle depuis plusieurs secondes, expira lentement en espérant ne pas se faire remarquer. Le sujet n'avait jamais été abordé, mais il était persuadé que le Bon Robot ne retenait jamais son souffle.

« Ah ! oui, dit enfin le Doyen. Il y a eu effectivement de l'huile renversée, ce matin. Le Gardien a eu un accident, dû au fait qu'il a besoin de réparations importantes. Il est déplorable que nous n'ayons plus qu'un seul Gardien dans toute l'Université, alors qu'elle était prévue pour en employer dix. »

Hemeac hocha la tête, d'un mouvement précis, lent et respectueux.

« Au début, nous en avions dix, vous savez. Mais à présent, et bien que nos problèmes d'entretien se soient considérablement accrus, nous n'en avons plus qu'un seul. Depuis les Troubles, époque à laquelle les renégats ont détruit les usines qui fabriquaient les pièces de rechange, l'entretien laisse de plus en plus à désirer. Et les pauvres sauvages n'ont pas encore été capables de reconstruire des usines de remplacement. Vous souvenez-vous des Troubles, Hemeac ? – Non,

corrigea-t-il aussitôt, évidemment. C'était il y a longtemps, et vous n'avez pas encore vingt ans.

— Click, fit modestement Hemeac, bien que ce sujet fût précisément au cours d'histoire.

— C'est une situation des plus absurdes, dit le Doyen. Un de ces jours, il va falloir que je réunisse toutes les bandes que je possède sur ce sujet. » Il se tut un instant, cliquetant et bourdonnant faiblement. « Parfois, dit-il enfin, j'aimerais qu'on n'ait pas inclus un curioso dans mon ordinateur. Il est irritant de devoir se passer des éléments-clefs des données de situation.

— Irritant ? répéta Hemeac.

— Terme organique, expliqua le Doyen. Ce que je veux dire, c'est que mon déchiffreur continue à parcourir les bandes, bien que je sache déjà que la réponse n'y figure pas, ce qui ne fait qu'accroître les problèmes d'entretien, sans parler de tout le temps perdu.

— Click, fit Hemeac.

— Mais nous nous écartons du sujet, n'est-ce pas ? Vous ne m'avez pas encore tout dit à propos de cette huile. Pourquoi avez-vous répandu toute cette huile ?

— C'est le gardien qui l'a renversée, dit prudemment Hemeac.

— Ah ! oui. En effet, » répondit le Doyen. Des relais micro-miniaturisés dissimulés dans son bâti émirent un léger cliquetis. « L'un des coudes de réflexion fuit dangereusement depuis quelque temps, dit-il, de sorte que le lubrifiant altère les caractéristiques diélectriques de certains de mes principaux condensateurs. Je suis obligé de passer constamment d'un circuit à un autre, et il arrive que les bandes ne suivent pas. »

« De toute façon, conclut-il, la charge retenue contre vous pour avoir renversé de l'huile semble dénuée de fondement. J'efface cela, Hemeac.

— Merci, Votre, dit Hemeac.

— Parlons maintenant de l'usage de sons d'un niveau tonal élevé. Cette faute vous est reprochée par votre Moniteur de dortoir, mais je ne trouve aucun détail et je n'arrive pas à le contacter pour l'instant. Peut-être est-il en dérangement momentané. Veuillez m'excuser un instant, le temps de prévenir le Gardien. »

Il y eut un bref silence.

« Le Gardien semble être lui aussi en dérangement momentané, dit le Doyen. Nous devons donc nous passer d'aide. Il faut que vous m'expliquiez vous-même pourquoi vous avez fait usage de sons d'un niveau tonal élevé, Hemeac.

— Je ne suis au courant de rien, Votre, dit Hemeac d'une voix calme et unie.

— Présentement, vous utilisez manifestement des sons d'un ordre

tonal correspondant à votre groupe d'âge, observa le Doyen. Peut-être le Moniteur a-t-il besoin d'une révision. Tout semble avoir besoin d'être révisé, de nos jours. Si seulement nous pouvions avoir quelques nouveaux Gardiens, ce serait un bienfait. Mais depuis des années, les sauvages et les renégats n'ont rien pu nous fournir d'autre que du carburant pour les humains, ce qui n'est pas très utile pour le Service de Maintenance. »

Hemeac gardait son regard soigneusement fixé sur l'objectif, clignant des yeux toutes les quatre secondes, le souffle régulier, le menton relevé, l'esprit vide.

« Bien, conclut le Doyen, nous effacerons purement et simplement cette information de votre fiche, Hemeac. Il n'y a aucune raison de vous punir pour une défaillance des circuits de votre Moniteur, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, Votre », dit Hemeac, émettant inconsciemment un soupir de soulagement.

Le Doyen s'en aperçut aussitôt. « Là. Cela ressemblait certes à un son de niveau tonal élevé. Troisième ordre, dirais-je, sans entrer dans une analyse partielle de la forme d'onde. »

Les yeux fixes, l'esprit vide, vide, vide, se dit fermement Hemeac.

« Vous n'avez pas d'ennuis personnels, n'est-ce pas ? demanda le Doyen.

— Non, Votre.

— Vous captez bien les commandements comme l'indique votre dossier, n'est-ce pas ?

— Click. » Ou du moins, s'il ne les captait pas, quelqu'un d'autre les captait, et Hemeac était en général assez vigilant pour suivre aussitôt sans délai apparent.

« Très bien, Hemeac, ce n'est qu'une affaire de synchronisation. Si vous savez à quel moment doivent venir les commandements, vous pouvez les capter, car ils sont toujours évidents et ne changent jamais. Il vous suffit d'en connaître la succession et le rythme. Chaque matin, c'est le même signal qui vous réveille à la même heure précise, exact ?

— Click.

— Bien. Il serait vraiment dommage de devoir exclure un garçon qui porte un tel nom, Hemeac. Avez-vous jamais vu votre homonyme ? Non, évidemment, vous n'auriez pas pu. Il a été détruit pendant les Troubles.

— J'en ai vu des photographies, dit obligeamment Hemeac. Il était très beau.

— Vous devriez dire qu'il était très méthodique et discipliné, corrigea le Doyen. Vous ne faites allusion qu'à son apparence, qui importe peu. Et même si vous étiez né alors qu'il fonctionnait encore, il vous aurait été de toute façon impossible d'apprécier sa véritable

organisation interne, car nous n'aurions pas pu vous connecter directement à son merveilleux ordinateur. Pas de connexions avec les intellects organiques, vous le savez.

— Click.

— Les renégats, en le détruisant comme ils l'ont fait, ont commis un acte barbare.

— Click. Barbare, acquiesça respectueusement Hemeac.

— Barbare », répéta le Doyen. Il resta silencieux un moment, émit un cliquetis assourdi, crépita brièvement tandis qu'un circuit vieillissant se mettait à la masse avant de se couper définitivement avec un petit déclic, puis se remit enfin à bourdonner.

Hemeac attendait, soudain terrifié à l'idée qu'il avait peut-être été congédié d'un ordre silencieux ; mais avant qu'il ait pu se décider, le Doyen reprit la parole. « De l'huile.

— Click, dit aussitôt Hemeac. De l'huile. » C'était bien l'examen le plus épineux qu'il eût jamais passé. Il ne s'étonnait plus que la plupart des étudiants fussent recalés.

« Que vouliez-vous savoir exactement à propos des Troubles, Hemeac ? demanda le Doyen au bout d'un moment.

— Je voulais apprendre ce qui s'était passé au moment des Troubles, répondit le jeune homme sans la moindre hésitation.

— Vraiment ? Je sais que vous en aviez parlé, ronronna le Doyen, qui bourdonnait à part soi par intermittence. C'est un sujet très curieux. On ne sait rien, par exemple, des raisons qui les ont provoqués. À l'Université, nous accomplissions notre tâche comme à l'accoutumée – nous formions des étudiants dont l'esprit atteignait une perfection quasi robotique, même s'il fallait en garder certains jusqu'à cinquante ou soixante ans pour y parvenir. Sans votre homonyme, Hemeac, l'Université n'aurait sans doute pas survécu à ce grand bouleversement. Mais il était mobile, et il est parvenu à installer un fusible sur la centrale énergétique de la base.

« Les renégats savaient évidemment ce qui leur arriverait – comme à la quasi-totalité de la vie organique sur cette partie de la planète – si cette centrale énergétique explosait.

— Click, acquiesça Hemeac.

— Ils ont néanmoins détruit votre homonyme. Par chance, lui et moi étions en liaison directe au moment de la destruction, de sorte que j'ai simplement pris sa place. Malheureusement, la plupart de ses bandes-mémoires sont rédigées dans un code que je ne suis pas parvenu à déchiffrer. Mais j'ai du moins réussi à sauver l'Université.

— Click », acquiesça Hemeac.

Le Doyen bourdonna et cliqueta tranquillement. « Je ne parviens toujours pas à contacter le Gardien, dit-il. J'ai moi-même plusieurs problèmes de maintenance assez urgents. Si je ne parviens pas à entrer

en communication avec le Gardien, il me sera impossible de continuer à fonctionner très longtemps. Ssszzzzclick. Hemeac, voulez-vous m'expliquer votre présence dans mon bureau ?

— Mon Moniteur de dortoir m'a ordonné de m'y présenter, Votre, répondit Hemeac.

— Je ne parviens pas à contacter votre Moniteur, dit le Doyen. Si seulement je pouvais obtenir des usines quelques robots de service.

— Click, mais les usines ont été détruites par les renégats, dit le garçon, explorant prudemment le tour nouveau qu'avait pris l'interrogation.

— Ne vous inquiétez pas des renégats, Hemeac, lui conseilla aussitôt le Doyen, comme si un circuit paternel venait de prendre le relais. Ils ne peuvent vous faire aucun mal. Ils savent que s'ils attaquent, je couperai tout simplement le fusible de la centrale énergétique, ce qui contaminera l'atmosphère pendant des siècles. Ils savent à quoi s'en tenir.

— Click, acquiesça Hemeac.

— Click, dit le Doyen.

— Click.

— Que faisiez-vous avec cette huile, Hemeac ?

— Le Gardien l'a renversée.

— Mmmmmmm. Ah ! oui, effectivement. Il est étrange que vous ayez cette information, Hemeac. Mais ce n'est pas une raison pour perdre votre temps à bavarder avec moi alors que vous devriez être en cours d'histoire. »

Hemeac déglutit péniblement. Il avait été quelque peu pris de court, mais il se leva pour sortir sans perdre un instant.

« Esprit vide, recommanda le Doyen.

— Click. »

Le Doyen bourdonna et marmonna pendant un moment, puis un cliquètement de relais alla crescendo, et ce fut le silence.

Hemeac s'en alla. Il suivit le couloir, se disant joyeusement qu'il avait apparemment réussi.

Lorsqu'il entra au cours d'histoire, Obsic achevait juste de réciter sa leçon.

« ... et au cours des Troubles, les renégats lancèrent cette unique attaque avant de demander une trêve.

— Très bien, Obsic, dit l'Instructeur tandis qu'Hemeac prenait place derrière son pupitre et fixait consciencieusement son regard sur l'objectif. Où étiez-vous, Hemeac ?

— J'étais au bureau du Doyen, Votre. J'ai passé un examen spécial, que j'ai réussi. »

L'Instructeur demeura silencieux. Il s'était branché sur le câble des connexions neurales qui le reliait directement sous le sol de béton, par

l'intermédiaire du réseau, à l'ordinateur curieux du Doyen.

« Le Doyen, annonça-t-il au bout d'un moment, n'a aucune trace de votre, présence dans son bureau. »

Hemeac se raidit. Il ne dit rien. Il n'y avait rien à dire. Dans le silence qui suivit, il continua de fixer résolument l'objectif impassible, mais ses genoux tremblaient sous sa tunique de mailles d'argent et une véritable terreur lui tenaillait l'estomac. Sans qu'il en eût conscience, la sueur ruisselait le long de son nez et gouttait sous son menton.

« En fait, poursuivit calmement l'Instructeur, le Doyen n'a aucune trace de votre présence à l'Université. Quand je lui ai communiqué les données qui vous concernaient, il n'a pas émis le plus léger top de reconnaissance – comme s'il y avait eu un circuit totalement ouvert dans son unité centrale de contrôle. »

Hemeac attendit, terrifié. « Donc, conclut l'Instructeur, il est clair que vous avez été renvoyé de l'Université et que vous n'avez aucun droit d'être présent dans cette salllllllll— ». Il s'interrompt soudain pour émettre une joyeuse succession de grésillements et de cliquetis qui durèrent presque dix secondes.

« Qu'attendez-vous, Hemeac ? dit-il enfin. Ne savez-vous pas votre leçon ?

— Click », répondit aussitôt le jeune homme. Il dut cependant reprendre son souffle avant de pouvoir réciter, puis il débita d'une voix unie et disciplinée : « Au cours des Troubles, le Central de l'Université, appelé Hemeac pour Hélio-Electronic-Mobile-Educational-Activator-Computer fut en grande partie détruit par les renégats, mais seulement après avoir informé ceux-ci qu'il avait installé un fusible automatique sur la centrale énergétique.

« Ce fusible, poursuivit-il, est maintenant sous le contrôle du Doyen, qui protégera indéfiniment l'Université à condition de bénéficier d'un service de maintenance adéquat.

« Au cours de la trêve qui a suivi, les renégats ont accepté d'approvisionner l'Université en carburant pour les humains, et de lui fournir toutes les pièces détachées que pourraient fabriquer les sauvages. Ils ne sont pas encore parvenus à résoudre le problème des pièces détachées, mais il semble évident qu'ils finiront par réussir, car sans pièces de rechange l'Université ne pourrait pas continuer à remplir son rôle.

— Très bien, déclara l'Instructeur, mais vous avez omis la question de mise ssszzzz click.

— Click », acquiesça Hemeac, contrit.

L'Instructeur resta silencieux.

Les étudiants attendirent. Le silence grandit.

Après plusieurs minutes d'attente, leur gêne croissante se traduisit par une vague agitation. Il était beaucoup trop tôt pour que le cours

fût terminé, mais un tel silence avait toujours été par le passé le signal du départ.

Hemeac se décida. Il pivota et prit la direction de la sortie. À l'instant où il bougea, les trente-sept autres étudiants suivirent le mouvement et sortirent de la même façon pour s'engager dans le couloir. Des bruits violents et insolites leur parvenaient de la porte principale, mais ils poursuivirent sans s'en soucier leur marche lente et précise vers l'étage des dortoirs.

Quand ils l'eurent atteint, les bruits étranges leur parvenaient de tous côtés et ils s'aperçurent qu'il y avait des étrangers dans la salle dortoir – des renégats, au nombre de cinq. Et il y en avait d'autres dans les couloirs.

Sans la moindre hésitation, Hemeac conduisit la classe au milieu des renégats, qu'ils dépassèrent en suivant le couloir qui menait à leurs boxes particuliers. Là, il s'arrêta et les étudiants se tournèrent comme un seul homme pour faire face au mur nu, attendant l'ordre d'entrer. Quand le moment fut venu, ils pivotèrent ensemble pour entrer dans leurs boxes, mais les portes ne se refermèrent pas et les lampes restèrent éteintes. Aucune nourriture ne les y attendait.

Hemeac ressortit dans le couloir. « Moniteur, dit-il, il doit y avoir un circuit ouvert quelque part. Il n'y a pas de nourriture. »

Après un moment d'hésitation, Hemeac se raidit dans une pose de rigidité robotique, attitude qui convenait à une telle situation. C'était un événement nouveau et sans précédent. Mais il savait très bien que le Bon Robot ne tenait aucun compte des situations nouvelles jusqu'au moment où les instructions appropriées lui parvenaient du Central. Hemeac attendit ses instructions, conscient de la présence des autres étudiants qui attendaient avec lui dans le couloir.

L'un des renégats s'approcha de lui. « Vont-ils résister ? »

— Non, répondit un autre. Ils ne savent pas se battre. »

À l'extrémité opposée du couloir apparut un groupe de renégats en uniformes. L'un d'eux annonça : « Tout est réglé, mon capitaine. J'ai démonté le fusible et coupé l'alimentation partout, sauf pour l'air conditionné et le circuit général d'éclairage. Mais c'était exactement comme vous l'aviez prévu. L'ordinateur du Doyen ne fonctionnait plus, il a fini par tomber en panne.

— Alors c'est terminé, dit le capitaine d'une voix étouffée. Après si longtemps, c'est enfin terminé. » Il soupira. « Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est de rééduquer ces garçons.

— Combien de temps faudra-t-il ?

— Difficile à dire. S'ils étaient plus jeunes, le problème serait moins sérieux. Mais à ce point... » Le capitaine haussa les épaules. « Je n'en ai aucune idée. Regardez-les donc. »

Il y eut un bref silence, tandis que tout le monde observait la file des étudiants pétrifiés. Hemeac, terrorisé et déconcerté, ne bougea pas un muscle. Il gardait sa posture d'attente rigide, souhaitant désespérément que viennent les instructions. La présence de ces renégats pervers dans l'enceinte sacrée de l'Université lui faisait peur.

« C'est affreux, chuchota l'un des renégats. Ce... ce ne sont même plus des êtres humains. Que peut-on faire pour eux, à présent ? Ils ne sont plus rien que des robots vivants ! »

Hemeac entendit, mais son entraînement le sauva de la disgrâce. Pas le moindre signe de la vague d'orgueil qui déferla en lui à ce compliment suprême n'apparut sur son visage. Il demeura immobile, les épaules en arrière, le menton relevé, les yeux fixés droit devant lui et l'esprit vide.

Enfin, presque vide.

Traduit par JACQUES POLANIS.

Hemeac.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

LA CITÉ DES ROBOTS

par Carol Emshwiller

Les ordinateurs modernes concrétisent les premiers pas vers la réalisation d'une intelligence artificielle. La définition du terme intelligence, dans ce contexte, entraîne d'ailleurs des interrogations et des controverses. Mais le point à retenir est que les ordinateurs modernes ne font, strictement, que ce qu'on a inclus dans leur programme. Ils ne sont pas intelligents, parce qu'ils exécutent toujours littéralement leurs instructions. Une possibilité, dans l'avenir, est que les automates les plus perfectionnés conservent cet « esprit », qu'ils continuent à exécuter, strictement à la lettre, ce pour quoi ils ont été programmés.

ILS le nommaient Bébé. Il mesurait un mètre quatre-vingts, ressemblait à un animal efflanqué perpétuellement affamé, néanmoins les robots le nommaient Bébé.

Quelqu'un avait soigneusement écrit autrefois sur une feuille de papier blanc, dans un volume, un nom choisi avec réflexion : Christophe John Correy, mais il n'existait plus personne pour affirmer que ce nom était bien celui de l'homme appelé Bébé par les robots.

Jusqu'à ces dernières années, la Cité avait possédé assez de nourriture pour assurer le développement complet de l'homme et le maintenir en excellente forme, mais maintenant les hanches de Bébé saillaient sur son estomac creux, on voyait ses côtes, et ses muscles apparaissaient immédiatement sous la peau, formant des nœuds allongés lorsqu'il faisait un mouvement.

Il se tenait nu, dans la salle à manger, ses pieds humides sur la tuile noire et lisse. Fermant les yeux, il murmura :

« S'il vous plaît, faites qu'il y ait de la viande ! »

Avalant la salive qui lui venait à la pensée de la nourriture, il fit le simulacre de mâcher, attendant sans grand espoir.

« J'ai dit s'il vous plaît », ajouta-t-il.

Il n'y avait personne dans la pièce à part lui et il surveilla avec des yeux de lynx la porte de la cuisine jusqu'à ce qu'elle s'ouvrît, livrant passage au serviteur Modèle B. Les assiettes à soupe sur son plateau supérieur ne contenaient que de la poudre brune. Les conduites d'eau du bâtiment 76 avaient crevé, par suite du dernier gel de la saison et du manque de chauffage.

Mais Bébé ne se souciait pas de la soupe. Au 76, il y avait parfois de la viande et bien souvent un dessert passable. Bébé avait assez faim pour avaler n'importe quoi.

Modèle B posa une assiette à soupe devant toutes les chaises vides autour de la table et alla attendre près de la porte de la cuisine. Bébé attendit aussi, et au bout d'un instant, Modèle B emporta les assiettes.

Le second plat *était* de la viande, ou du moins l'avait été, mais quelque chose n'avait pas fonctionné et le rôti n'était plus qu'un ensemble de débris calcinés, secs et noirs.

« S'il vous plaît se moque de moi, songea Bébé. Il veut me mettre en colère. »

La viande était immangeable, mais Modèle B la découpa avec ses doigts couteaux sans paraître remarquer que le brûlé tombait en lambeaux. Il servit dans chaque assiette une portion de ces tronçons carbonisés en y ajoutant quelque chose d'indéfinissable, un légume trop cuit ou peut-être une espèce de salade. Après un nouveau temps d'arrêt, il emporta les assiettes intactes et revint avec le dessert, une tarte au chocolat avec de la crème fouettée. Le service de la laiterie était donc encore assuré au 76, avec du lait provenant d'une des fermes souterraines où les robots soignaient les vaches. Cette fois-ci, le fourneau avait parfaitement calculé le temps de cuisson.

Bébé jeta un coup d'œil au mur de verre, derrière lui :

« S'il vous plaît, Surveillant Rob 10, ne vous montrez pas maintenant, je vous en prie », murmura-t-il en fermant les yeux.

D'un bond rapide, il atteignit la tarte avant que les couteaux de Modèle B ne s'abaissent pour la découper. Le robot ne remarqua même pas que ses couteaux ne coupaient rien. Ce n'était qu'un instrument automatique, dépourvu de vision. C'était le fourneau qui dirigeait Modèle B, le réglant en fonction de chaque tâche tandis qu'il chargeait le plateau. Mais Rob 10 n'était pas comme Modèle B. Son œil rouge clignotait attentivement et ses jambes télescopiques lui permettaient de courir aussi vite que Bébé.

Bébé traversa le hall en courant, tout en maintenant la tarte en équilibre entre ses mains. Les cloisons se soulevèrent pour le laisser passer dans la cour arrière. Les cloisons du 76 ne faisaient plus aucune distinction. Depuis des années, elles s'ouvraient et se fermaient maintenant pour Bébé.

« S'il vous plaît, Surveillant Rob 10, ne soyez pas là, maintenant, je

vous prie. »

Rob 10 n'était pas là.

Bébé escalada tête baissée le monticule artificiel derrière la maison et, se frayant un chemin à travers une haie non taillée, pénétra dans la cour négligée d'une maison qui avait perdu son gardien six ans auparavant. Derrière les jeunes arbres et les buissons, il se laissa enfin glisser à terre. Il avança les lèvres et suçà toute la crème fouettée au-dessus de la tarte, sans prêter aucune attention aux longues égratignures provoquées sur son corps par le passage de la haie.

Si près de chez lui, il ne disposait pas de beaucoup de temps et il s'appliqua à manger rapidement sans savourer. Il ne s'agissait que de remplir son estomac. Il avait envie de viande ou de lait maintenant.

Il perdait confiance en S'il vous plaît. Cela ne marchait plus comme autrefois. Et il perdait aussi confiance en Nurse, mais elle pouvait toujours l'attraper quand il était près de chez lui. En dépit de ce qu'elle était devenue, ses bras restaient aussi longs, son œil aussi vif. Elle était plus lente, mais pas trop lente. Elle restait encore assez forte pour le soulever. Il n'était vraiment en sécurité que loin d'elle à des kilomètres de la maison. Et même alors, ce n'était pour Nurse qu'une question de temps avant de le retrouver.

En ce moment précis, il était derrière le 75 ; sa propre maison se trouvait la porte à côté.

« Bébé, Bébé. Venez rejoindre Nurse, vilain garnement... »

Bébé leva la tête, la bouche enchocolatée ainsi que le nez et les joues. Il se pencha sur sa tarte comme un animal sur sa proie.

« Allons, Bébé, venez avec Nurse. Il faut faire un petit dodo. Soyez un gentil Bébé, n'obligez pas Nurse à chercher partout. J'ai du lait et des gâteaux. »

« J'irais bien dormir pour avoir du lait et des gâteaux », songea Bébé, mais son verre est toujours vide maintenant. Quant aux gâteaux, s'il y en a, ils sont immangeables.

Il se rua sur la tarte. Ses dents raclaient à même le moule, croquant et dévorant la croûte sauvagement.

Impossible de s'éloigner maintenant. Elle le trouverait et prendrait la tarte s'il ne la finissait pas rapidement. « Les tartes ne sont pas pour les petits garçons », dirait-elle.

Tandis qu'elle faisait le tour, scrutant lentement le paysage, il engloutit le reste de la croûte. Elle découvrit alors brusquement sa cachette et, avec un halètement bruyant, le rattrapa. Nurse paraissait aller plus lentement encore que d'habitude. Bébé n'essaya pas de se dérober. Un instant plus tard, l'un de ses longs bras flexibles pénétrait dans les buissons et le prenait délicatement à la taille, non sans fermeté. Il se laissa faire et, se redressant, alla vers Nurse, soutenu par le bras lisse. Il y avait longtemps à présent qu'il ne luttait plus,

puisqu'e aussi bien cela s'était toujours révélé inutile.

« Gentil garçon, Bébé. Allons, voilà du lait et des petits gâteaux pour lui. Ensuite on ira vite au lit faire un petit dodo. » Elle lui remit le verre vide : « Bébé va boire tout seul.

— Il n'y a pas de lait là-dedans. Vous n'avez plus jamais de lait pour moi.

— Mais si, en voilà ! Je viens à l'instant de le recevoir de la laiterie. Les robots sont venus tôt, très tôt, pendant que vous dormiez encore, et ils n'ont apporté tout ce bon lait que pour Bébé. »

Il se sentait comme plongé dans un bain dont la chaleur ne le pénétrait que par l'intérieur. Il ne put articuler un seul mot pendant un instant, puis parvint à murmurer :

« Où est mon lait ? »

Les muscles de ses bras se raidirent et il pressa nerveusement ses doigts sur son estomac.

Depuis quelque temps il ne se portait plus bien et cela empirait. Quelque chose le crispait, tordant douloureusement son estomac. Un besoin irrésistible d'une chose inconnue. Cela l'avait amené à effectuer de lointaines incursions à travers la Cité, à prendre des risques inutiles, à courir après le néant dans les rues désertes, à contempler le ciel et parfois à hurler sauvagement, et à grimper vertigineusement jusqu'à en frémir sur d'étroits perchoirs autour des énormes immeubles.

« Où est mon lait ? cria-t-il avec force. Demandez à Rob 6 si le lait est arrivé. »

Le Surveillant le lui dirait et à ce moment elle douterait enfin. Elle cesserait de croire en S'il vous plaît et en Central... Il la voyait d'avance tomber par terre et crier d'horreur en réalisant que ses croyances étaient fausses.

« Allons, buvez vite ceci, dit-elle.

— Central s'est arrêté ! Il n'y a plus de S'il vous plaît », insista-t-il.

Deux bras maternels se levèrent pour l'entourer. Il y avait au milieu de sa poitrine (ou de ce qui en tenait lieu) un endroit spécialement conçu pour bercer un bébé ou appuyer une tête d'enfant, mais c'était trop bas pour lui, même en s'agenouillant. Elle l'attira néanmoins à elle :

« Ne vous inquiétez pas, Bébé. Ne pleurez pas. Il y a toujours du lait pour Bébé. Autant que Bébé en veut. Venez et vous en aurez d'autres.

— Il n'y a pas de lait. » Il avait retrouvé tout son calme maintenant. « S'il vous plaît, demandez à Rob 6. J'ai dit s'il vous plaît. Maintenant allez demander à Rob 6, je vous en supplie.

— Quel bon et gentil petit garçon. D'accord, nous allons demander à Rob 6 si vous voulez. Oui. Vous avez dit s'il vous plaît, n'est-ce pas ?

Mais oui, mais oui. »

Il y avait eu un temps où Bébé répliquait avec fureur : « Je l'ai dit, n'est-ce pas ? » mais cette fois, il ne dit plus rien, le visage aussi dénué d'expression que Nurse, dont les traits étaient invariables.

Elle prit la grosse main de Bébé et le ramena chez lui en passant à travers le magnifique gazon. Devant eux, le panneau se leva pour les laisser entrer.

Nurse stoppa dans le hall et Bébé devina qu'elle cherchait Rob 6. Peut-être même communiquaient-ils de cette façon silencieuse que Bébé ne pouvait percevoir.

Il y avait longtemps qu'il avait pris conscience de cette abominable frustration qu'il éprouvait à ne pas les entendre. Il en avait fait la découverte graduellement, mais sa prise de conscience définitive du phénomène avait été brutale. Une sensation semblable à celle qu'il éprouvait maintenant l'avait envahi ce jour-là.

Ils sont robustes et ne craignent pas les coups, moi je suis faible ; ils sont habiles et pourvus de bras modifiables, moi non. Ils sont en train de se parler et je ne suis pas capable de les entendre. Ma Nurse parle silencieusement à Rob 6.

Lorsqu'il avait réalisé cette injustice, il s'en était allé vers les bâtiments et vers la statue qui atteignait la troisième fenêtre de l'un d'entre eux. En grimpant pour la première fois jusqu'au sommet de la tête blanche, il s'était blessé au pouce. Le souvenir lui en restait très net : des gouttes de sang coulant en trois filets rouges le long de son bras.

Parvenu tout en haut, il avait crié : « J'aimerais être Rob 6. »

Assis sur le crâne de la statue, un pied posé sur chaque oreille, rendu ivre par l'altitude, il avait gémi :

« Je ne veux plus être Bébé. Non, je ne veux plus. S'il vous plaît. S'il vous plaît !!! Bébé a dit s'il vous plaît ! »

En regardant les rayons de l'ardent soleil d'été, il avait encore répété : « Je dis s'il vous plaît deux fois au Soleil dans le ciel. » Puis tourné vers Central : « Et quatre fois à Central... »

Il préférait personnellement le Soleil, mais il savait bien que Central était plus puissant. Barbouillant de sang la tête de la blanche statue, il ferma les yeux, songeant qu'il devenait plus grand et plus fort. Il allait avoir un seul œil rouge central. Il sentait déjà ses yeux fusionner au-dessus de son nez. Et ses bras seraient interchangeables. S'il sautait, il atterrirait sur des pieds en caoutchouc, ses genoux rebondiraient souplement et il ne se ferait aucun mal. Il était Rob numéro 1 026. Il avait sûrement changé. Il *devait* avoir changé.

Il sauta du haut de la statue...

Nurse mit presque une journée à retrouver son corps inerte et lui dit :

« Méchant garçon. C'est vilain, très vilain de partir si loin de la maison. »

Elle le remporta doucement et appela le Rob Docteur et Bébé dut rester longtemps, très longtemps au lit. Durant tout ce temps Nurse s'était réjouie de le voir calme et gentil, mais lui, Bébé criait chaque nuit. De douleur et de regret. Il ne pouvait être Rob 6, mais il aurait bien voulu au moins être un homme. Nurse lui répondait inlassablement qu'il en serait un, plus tard.

*
* *
*

Après quelques secondes d'attente à la porte, Nurse avançait, traînant Bébé derrière elle. Elle traversa silencieusement le hall dallé tandis que Bébé marchait péniblement, imprimant les empreintes boueuses de ses pieds humides sur le sol immaculé. Ils traversèrent la cuisine et entrèrent enfin au Centre Moteur de la Maison 74. La pièce était grande, remplie de câbles, de tuyaux et de rubans métalliques, mais le Cerveau lui-même était peu encombrant. L'appareil qui dirigeait la vie de toute la maison, y compris cet enchevêtrement de tubes et de fils, atteignait juste la taille d'une boîte à pain. Rob 6 était installé devant le Cerveau, appuyé sur cette troisième jambe qui le maintenait en équilibre au repos. Il était pourvu de ses mains mécaniques et son pouce long et flexible reposait le long de l'instrument.

« Quelque chose ne fonctionne pas bien, dit-il, mais ce n'est pas ici. Le Contrôle est en ordre.

— Bébé dit qu'il n'y a pas de lait, déclara Nurse. Mais j'ai entendu ce matin passer les distributeurs. Bébé est en train de se moquer de moi à nouveau. Il ne cessera jamais. Pourtant, Rob 6, Bébé devient grand. Un très grand garçon. Trop grand pour Nurse. Ou ai-je besoin d'être réparée, moi aussi ? Voulez-vous vérifier, Rob 6 ?

— Vous avez 38 ans de service. On aurait dû vous remplacer.

— Nous devons nous tirer d'affaire comme nous pouvons. Et c'est ce que nous faisons. Mais, Rob 6, y a-t-il du lait dans la boîte pour Bébé ?

— J'en doute.

— Je ne comprends pas. Je ne comprends pas du tout. Il y en a *toujours* dans la boîte à 7 h 23.

— Rien ne fonctionne bien et ça va de mal en pis. Quelque chose ne marche pas au 74, mais le Contrôle est en ordre. On ne m'a pas envoyé de bande mémorielle m'informant d'une réparation. J'ai appelé et personne n'est venu. J'ai même demandé Central qui n'a pas répondu.

— C'est incompréhensible, répéta Nurse plusieurs fois avant

d'ajouter : Si vous n'avez pas réussi une fois, il n'y a qu'à recommencer. Et les choses s'arrangeront demain.

— Pas sans l'intervention d'êtres humains.

— Ils reviendront. Papa et Maman reviendront un jour, dit Bébé.

— Nurse 16, vous-même avez aidé à les enterrer après que l'ennemi eut répandu la maladie.

— Pourquoi dire cela, Rob 6 ? Et devant Bébé en plus ! Il est capable de comprendre à présent, vous savez. »

Bébé s'installa à même le sol grillagé de la chambre de Contrôle. Ni Rob 6, ni Nurse ne se servaient de chaises et lui non plus, depuis qu'il était devenu trop grand pour son siège de Bébé. « Ce n'est que la millième fois, qu'il répète la même chose », murmura-t-il d'un ton maussade, sans accorder un regard aux robots.

De toute façon, maintenant, rien de neuf ne pouvait se produire. Nurse ne changerait pas. Elle ne saurait jamais rien de plus que ce qu'elle savait déjà. « Son œil me regarde, pensa Bébé, mais elle ne me voit pas réellement. Si j'étais sorti, ou même simplement immobile, elle ne cesserait pas de répéter : Il reviendra plus tard. Exactement comme elle ne cessait de le répéter pour Maman, Papa et Jeannie. Elle voit ma silhouette, mais elle ne me voit pas vraiment. Je ne suis rien à ses yeux, mais elle est encore moins que ça.

— C'était il y a longtemps, poursuivait Nurse, et Bébé était à l'intérieur de Nurse alors. Ce n'était qu'un petit propre à rien.

— Et vous, vous n'existez même pas, grogna Bébé.

— Ce n'est pas poli, Bébé, vous le savez bien, de dire des choses pareilles. Une année entière, je vous ai protégé et gardé comme l'avaient demandé Papa et Maman et vous êtes sorti de moi sain et sauf au bout de ce temps. Et maintenant, vous êtes en train de grandir pour devenir un jeune gentleman, exactement comme le désiraient Papa et Maman. »

Bébé poussa un soupir. Ils ne changeraient jamais. Jamais ils ne le verraient...

« Vous n'êtes tous les deux que des bons à rien et il n'existe ni Central, ni S'il vous plaît, déclara-t-il.

— Quelle absurdité, protesta Nurse.

— Alors appelez-le. Demandez à la Librairie et à Central. Demandez-leur pourquoi il n'y a plus de lait. »

Rob 6 et Nurse gardèrent le silence et Bébé devina qu'ils étaient en train d'appeler. L'irritation le gagna.

« Central ne répond pas », avoua Rob 6.

Bébé eut soudain du mal à respirer. La position accroupie lui donnait des crampes et il se redressa :

« Central ne répondra jamais plus désormais. » La voix basse et tendue, il ajouta : « Hier et avant-hier, depuis longtemps déjà, il ne

répondait pas, mais vous n'avez pas renoncé à demander et à redemander.

— Il faut toujours appeler Central *en premier*, dit Rob 6.

— Bien sûr, approuva Nurse. Vous le savez très bien. Il faut toujours appeler Central en premier. C'est lui qui donne les instructions. »

Bébé se mit à trembler ; son estomac le tirait. Une partie de lui-même paraissait étrangement détachée de son corps et songeait : « Qu'est-ce qui se passe ? Rob 6 et Nurse ne sont pourtant pas tellement différents de ce qu'ils étaient. »

Il se souvenait d'une époque où ils étaient suffisants pour tout. Assez observateurs, assez intelligents, assez affectueux même. Il y avait très longtemps de cela. C'était *lui* qui avait changé et il changeait chaque jour davantage.

Il évitait de regarder Nurse, sentant qu'il éclaterait de rage en contemplant son œil vide et large.

« Rob 6, articula-t-il lentement, Central ne répondra plus, *ne répondra jamais plus*. Qu'allez-vous faire ? »

Rob 6 resta silencieux.

Bébé se demanda s'il appelait une nouvelle fois. Pour demander ce qu'il lui fallait faire maintenant que Central ne marchait plus !

Soudain sa fureur éclata et il cria :

« C'est fini. Je ne vous écouterai plus jamais désormais. Vous n'avez pas plus d'yeux ou d'oreilles que des aveugles ou des sourds. »

Nurse l'interrompit.

« Allons, allons, ce n'est pas le moment de s'énervier. Bébé a bien besoin de son dodo. Oh ! ce n'est pas étonnant. L'heure est passée depuis longtemps. »

Elle l'atteignit rapidement. Combattre était inutile. Jamais il ne pourrait lui faire mal, pas plus la bosseler intérieurement qu'extérieurement. Il essaya pourtant, mordant ses bras, donnant de furieux coups sur ses pieds. Il se meurtrissait lui-même sans résultat et il éclata d'un rire nerveux, entrecoupé de sanglots. C'était un combat stupide.

Nurse l'emporta, sans se presser, mais avec facilité, montant l'escalier tout en lui murmurant des paroles apaisantes :

« Il faut apprendre à être un bon petit garçon et à ne pas vous battre. Il y a au loin un ennemi, un ennemi féroce, et nous, les robots, nous protégeons cette Cité pour tous les gens qui veulent la paix. Cette Cité est davantage qu'un endroit où vivre et travailler. C'est une forme de vie, un modèle de vie civilisée, et c'est à nous de la sauvegarder. »

Tout cela, il l'avait déjà entendu.

De grandes plantes avec de larges feuilles, placées au pied de l'escalier les effleurèrent en montant. Bébé arracha une branche

entière, d'un mouvement sec du bras.

« Non, non, protesta Nurse. Il ne faut rien toucher. »

Sans savoir pourquoi, Bébé se mit à rire, d'un rire qui lui tordait l'estomac mais qu'il ne pouvait interrompre.

Ils traversèrent le palier, Nurse vacillant un peu sous la charge. Comme d'habitude la porte de la nursery glissa instantanément pour la laisser passer. Elle ne s'ouvrait que pour elle, et pour personne d'autre.

Ils étaient dans sa chambre, une chambre circulaire, très claire, avec des vitres de haut en bas, un plafond bleu où scintillaient des étoiles. Une chambre spécialement conçue par un père et par une mère débordant d'affection pour un fils nommé Christophe John.

Nurse le déposa doucement dans son lit dont elle releva le côté.

« Vous vous sentirez beaucoup mieux après votre dodo. Vous serez de nouveau mon gentil petit garçon et nous jouerons au sable dans le parc si vous voulez. »

À nouveau Bébé éclata de rire. Pourquoi tout lui paraissait-il si drôle maintenant ?

Elle le quitta et la porte rouge glissa avant de se refermer définitivement jusqu'à son retour.

Le lit était conçu pour un enfant. Bébé y reposait, les genoux relevés.

Au bout d'un moment, il appuya fermement ses pieds sur le bas du lit et en empoigna le haut.

« Ce n'est même pas mon lit, marmonna-t-il. Il est trop petit. »

Et il s'arc-bouta jusqu'à ce que le panneau de bois éclate, laissant passer ses pieds au travers. Alors il put s'étendre de tout son long.

« Je suis moi-même, dit-il sombrement. Ils ne peuvent pas me voir, mais je suis moi-même et je suis grand. »

Se levant, il enjamba le côté du lit et se dirigea vers le mur aux panneaux mobiles. Depuis très longtemps, il en avait brisé les leviers, au moment de sa première fugue, alors qu'il était deux fois plus petit. La maison ne s'en était pas aperçue et personne n'était venu les réparer. Il fit glisser le panneau de verre sur le côté, faisant ainsi pénétrer l'air extérieur chaud et sec. Il eut un nouveau petit rire, un rire de chien ou de loup.

Il posa le pied sur la charpente, un étroit câble métallique qui soutenait le toit du patio, murmura un faible « S'il vous plaît », puis, courant à la manière d'un danseur de corde sur l'étroite charpente, il progressa jusqu'à l'autre bout, fit un saut et atterrit enfin sur l'herbe au-delà du cercle gris et orange du patio. Il n'y avait personne en vue.

« Gentil s'il vous plaît... »

Il galopa derrière la maison, enjamba d'un saut le lit pierreux et à sec qu'un ruisseau artificiel empruntait autrefois, pompant l'eau dans

la cour de derrière. Ayant escaladé les rocailles disposées avec un désordre soigneux, il sauta par-dessus un petit mur et se retrouva sur le trottoir en contrebas.

*
* *

L'entrée du métro souterrain était à 200 mètres de là. Bébé monta en courant sur l'escalier roulant qui permettait d'accéder au tunnel dallé de blanc et n'eut ensuite aucune peine à passer des rubans lents au plus rapides. Il n'arrêtait pas de courir, se faufilant entre les sièges. Ce n'était pas le moment de s'asseoir. Il allait de plus en plus vite à présent, sans hésiter. Aussi loin qu'il pouvait regarder, le tunnel immense et brillamment éclairé était vide à l'exception de quelques robots.

Il courut jusqu'à sentir la sueur ruisseler sous ses bras, en dépit de la fraîcheur du lieu. Des gouttes perlaient aussi au-dessus de ses lèvres. Il respira cette odeur, une odeur aigre qui n'avait rien de commun avec celle des robots. Épuisé soudain, il s'affala dans un des fauteuils, les genoux ballants.

Étendu, les yeux mi-clos, immobile, il resta là, fasciné par le passage blanc interminable qui s'ouvrait devant lui et par le mouvement incessant des rubans. Les heures ne comptaient plus. Son estomac le tirait, mais il sentait que même en quittant le tube, il n'était absolument pas prouvé qu'il puisse avoir un repas. Fuir les robots était une nécessité. Il ne bougea pas.

Beaucoup plus tard seulement il se décida à emprunter des rubans plus lents, puis une glissière de remontée.

Il émergea dans un large passage. Le soleil était bas et rouge ; Bébé s'arrêta pour le contempler, songeant que ce serait là l'endroit rêvé, un lieu où il serait lui-même, où les robots ne lui commanderaient rien, où il n'appartiendrait ni à une maison, ni à un Surveillant.

Il traversa le trottoir bordé d'arbres en direction d'un mur lisse et gris, deux fois plus haut que lui et n'offrant aucune prise visible. Se baissant, il prit de l'élan et sauta en s'accrochant à deux mains au faîte du mur. Passant son pied gauche et s'arc-boutant avec ses orteils, il finit par se hisser tout entier et, s'appuyant sur les coudes et sur un genou, il observa le jardin en contrebas, un jardin plus riche et plus grand que tout ce qu'il avait jamais vu. Une joie débordante l'envahit : cette fois, il trouvait vraiment du nouveau.

Il se laissa tomber en souplesse et atterrit dans l'herbe sur ses mains et ses genoux. Se relevant, il descendit hardiment l'allée soigneusement entretenue qui partait du mur. Il n'essaya même pas de se cacher des possibles Surveillants. Tout devait être différent dans un tel endroit. Il avança rapidement, avide de rencontrer quelqu'un.

Après plusieurs rangées de haies épaisses, puis un groupe de pins à la senteur âcre, il fit le tour d'un massif de buissons touffus à fleurs blanches et se retrouva devant une fontaine et une statue, cernées de haies qui faisaient comme les murs taillés d'une pièce.

Le bassin était entouré de fausse rocaille et en son centre, sur un gros rocher, se dressait une silhouette de pierre à peu près de sa taille. Bébé éclata de rire et, enjambant l'eau limpide et froide, il monta sur le rocher glissant pour s'installer à côté de la statue. Il en avait déjà rencontré d'autres aux formes curieuses comme celle-ci dans certains parcs de la ville : un corps arrondi, avec d'étranges protubérances en haut et en bas et une, taille plus fine au milieu. Il savait le nom de ce que représentaient ces statues – cela s'appelait : femme.

Celle-ci tenait la tête d'un serpent. Le corps sinueux s'enroulait autour de la taille juste sous l'une des bosses de la poitrine. La gueule du serpent était grande ouverte et d'un minuscule tuyau situé à l'intérieur jaillissait l'eau.

Bébé se pencha et but. En levant les yeux, il eut l'impression que la statue le regardait fixement d'une manière qui n'avait aucun point commun avec celle d'un robot.

Ses doigts coururent le long de la courbe de la joue, si douce d'apparence et si dure au toucher. Il effleura le nez, puis le sien propre. C'est aussi un bébé, songea-t-il, plus petit que moi. Il en fit le tour, riant à la vue des cheveux qui tombaient si bas derrière la tête. Il caressa de nouveau la statue de l'aisselle aux hanches en passant par la taille en creux, et rit encore en pensant que sa propre configuration était normale tandis que l'autre n'était qu'une caricature.

La vue de l'eau lui rappela combien il était agréable de la sentir sur ses jambes. Le bassin était peu profond, néanmoins il s'y allongea tout entier, pataugeant, soufflant et y plongeant même entièrement la tête. Il finit par s'asseoir, essuyant avec la paume de ses mains l'eau qui ruisselait encore sur sa figure, quand il vit brusquement devant lui une autre statue dans l'allée.

Mais celle-là n'était pas une statue de pierre, elle vivait ; c'était la même apparence, avec d'autres couleurs : des cheveux bruns et bouclés, des sourcils également bruns comme les yeux, les lèvres légèrement roses comme les bouts des deux formes rondes de la poitrine.

Tous les deux avaient l'air de statues d'ailleurs : lui immobile sur un genou, elle debout dans l'allée. Ils se regardèrent longtemps ainsi. Il n'osait pas bouger, à peine respirer.

Il se décida enfin à se lever, doucement, très doucement comme s'il avait devant lui un chien ou un chat sauvage. Ils se regardèrent encore tandis que l'eau faisait un bruit doux en ruisselant le long de son corps. Bébé s'avança encore un peu. La créature était plus petite que

lui et semblait craintive...

Elle recula brusquement d'un pas et Bébé avança plus vite. La créature se retourna alors pour fuir, mais en deux bonds rapides Bébé l'avait rattrapée et ils tombèrent ensemble sur le gazon de l'allée. Deux corps chauds et souples l'un contre l'autre. Ils se sentirent stupéfaits de ce contact et se séparèrent aussitôt, raides comme des statues une nouvelle fois. Puis Bébé d'un geste lent toucha la poitrine de la créature :

« Doux, murmura-t-il pour lui-même, doux et chaud... » Puis il effleura sa propre poitrine et conclut : « Moi aussi. »

La créature le regarda fixement un instant, puis s'enquit dans un faible murmure :

« Êtes-vous... humain ? »

Bébé lui prit le bras, le secouant vigoureusement d'avant en arrière et remarqua :

« Vous semblez l'être... d'une drôle de façon, mais l'être tout de même... »

— Je suis humaine, protesta-t-elle.

— Moi également. Je suis Bébé.

— Et moi Chérie.

— Je suis venu chercher du nouveau et je vous ai trouvée.

— Ils racontent tous qu'il ne reste plus d'humains.

— Rob 6 et Nurse se trompent comme tous les autres. Je suis ravi de leur avoir échappé et d'être venu jusqu'ici. Pourquoi vos cheveux sont-ils si longs ?

— Ils sont comme il faut.

— Mais vous n'avez pas une apparence normale...

— Pas moi, mais vous. Je suis ainsi et la statue est faite de même. Je suis comme elle et c'est ainsi que sont les gens normaux.

— Je vois. Vous êtes une femme. Vous êtes bizarrement bâtie, mais vous paraissez gentille. »

Il passa la paume de sa main sous son menton, puis fit courir ses doigts sur ses lèvres, le long du cou et plus bas sur la pointe rose au niveau de la poitrine. Elle recula :

« Vous me chatouillez.

— J'aime les êtres humains, fit Bébé. Bien plus que Rob 6, Nurse, les chiens ou les chats. Je ne le savais pas encore, mais je m'en rends compte.

— Moi, c'est pareil. »

Tous deux se figèrent au bruit d'une voix lointaine :

« Chérie ! Chérie ! Où êtes-vous ? Il est temps d'aller se coucher. »

La Nurse s'approcha. Bébé perçut son souffle bruyant et ses craquements. Quand elle eut dépassé le coin de la haie, il vit qu'elle ressemblait tout à fait à sa propre Nurse, mais il savait que ce n'était

pas elle.

Elle arriva très vite et écarta Chérie :

« Que faites-vous ici ? interrogea-t-elle. C'est une propriété privée. »

Instinctivement, Bébé répondit comme on le lui avait appris :

« Je suis Bébé numéro 2, famille PR 1-54-238, Surveillant Rob 10-26. J'habite la Colline Boisée. Je suis venu me promener ici et j'ai rencontré cet être humain.

— Comment êtes-vous entré ?

— En escaladant le mur.

— Ces gardiens d'enceinte ne sont plus bons à rien. »

Elle s'immobilisa et Bébé devina qu'elle appelait un autre robot. Il regarda à nouveau la créature, fasciné par l'étrangeté de son corps et comme attiré par sa douceur et sa fragilité. L'autre le regardait de même. Quelques minutes plus tard, un Surveillant arriva.

« Voilà le coupable, dit Nurse. Et un mâle, pardessus le marché. J'espère qu'il ne s'est rien passé. 2, PR 1-54-238, S-1026. Et il faudra faire quelque chose au sujet des gardiens d'enceinte. Il est indispensable que Chérie soit à l'abri de ces intrusions. »

Le robot les examina rapidement.

« Rien n'est arrivé. Il n'y a pas eu d'intrusion depuis dix-huit ans et quatre mois. » Il saisit Bébé avec fermeté, entourant chacun de ses poignets d'une main-pince, et il l'emmena.

Bébé suivit sans rien dire, trop stupéfait pour penser à se débattre. La tête tournée en arrière, il essayait d'apercevoir encore la créature nommée Chérie.

*

* *

Le robot le conduisit dans une maison toute en verre, avec des plantes grimpantes et quelques pans de pierre. Le mur leur livra passage dans une petite pièce où le Surveillant poussa Bébé. La cloison se referma. L'ameublement comprenait une table de marbre blanc, de grandes plantes poussant dans un carré de terre et trois fauteuils verts, grands et bas. Bébé était plein d'étonnement et, les yeux grands ouverts, il regarda le jour décroître et les lumières s'allumer dans d'autres pièces de la maison tandis que les rideaux se fermaient.

Le Surveillant lui apporta un peu plus tard du lait froid et une assiette avec de la viande parfaitement cuite. Bébé mangea et but, accroupi à la table, répandant partout de la sauce et dévorant la viande. C'était le meilleur repas qu'il eût pris depuis longtemps, mais il n'en remarquait qu'à peine la saveur.

Après avoir mangé, il arpenta la pièce, tel un animal en cage. Les lumières s'éteignirent dans les autres pièces. Bébé martela de ses

poings les murs de verre, mais ils ne laissaient passer aucun son, aussi ne cria-t-il qu'une seule brève fois.

Il resta debout, le nez contre le verre. Au bout d'un moment, la créature arriva dans l'obscurité, et le mur se leva pour se refermer immédiatement derrière elle.

L'impatience de Bébé le quitta dès qu'elle fut entrée.

Il lui toucha timidement la main, sans parler, et la créature resta muette également.

Douceur, chaleur... il devait exister ici quelque chose qui répondait à toutes les questions.

Quelle était cette réponse ?

Il attira brutalement la créature à lui ; elle retint sa respiration, se dégagea, recula... Il la laissa faire. Mais quelle *était* donc la réponse ? Torturante, toute proche et pourtant...

Lorsqu'il se mit à lisser doucement les cheveux de la créature, elle ne recula pas cette fois. Il se sentait à la fois plein de douceur et de violence. Ils s'assirent ensemble au bord d'un grand fauteuil, se regardèrent, se palpèrent l'un l'autre.

La réponse était proche... toute proche... et si loin cependant. En être si près et ne pas la connaître était une torture bien pire que tout.

Il la secoua tout d'un coup avec violence pour essayer d'obtenir d'elle cette réponse tant désirée. Mais elle se mit à sangloter et à gémir, puis brusquement elle se retira : le panneau s'ouvrit et se referma avant qu'il se fût rendu compte qu'elle était partie.

Lorsque Rob 6 arriva, de bonne heure le lendemain matin, pour ramener chez lui le garçon égaré, la table de marbre était brisée, les plantes saccagées, le caoutchouc mousse des fauteuils éventrés jonchait la pièce. Bébé avait une égratignure qui lui balafrait toute la joue, des bleus sur les jambes et les articulations des doigts en sang, mais il suivit le robot sans rien dire.

Nurse le baigna et le mit dans sa chambre, à son retour.

« Je souhaite que vous deveniez un peu raisonnable, grogna-t-elle. Je le souhaite vivement. »

Il dormit profondément durant un petit moment, puis s'enfuit de nouveau en escaladant la fenêtre et prit la même ligne de métro souterrain.

Il s'efforça de se souvenir du temps du voyage et des changements pour arriver au jardin, mais quand il sortit, il se trouvait à la lisière de la ville, là où les gigantesques tours des murs de défense dressaient la masse de leurs pylônes, parcourus d'un invisible courant étendant une cuirasse au-dessus de la ville, pour la protéger d'un ennemi qui ne viendrait jamais plus.

Lorsque la nuit vint, il revint à la Colline Boisée. Ses yeux étaient de glace et sa bouche faisait un pli amer. Jamais plus il n'aurait envie

de courir dans les rues vides, sans but aucun, ou de crier ou d'escalader sauvagement les murs.

Il chercha le lendemain, le surlendemain et le jour suivant...

La réponse était là quelque part dans la vaste Cité mourante, la réponse aux robots et à la ruine, à la Cité et au Monde et principalement à lui, mais elle était... *perdue*.

Traduit par SUZANNE RONDARD.

Baby.

© Mercury Press, Inc, 1957.

© Éditions Opta pour la traduction.

DIALOGUES AVEC KATY

par Ron Goulart

Voici un Robinson dont le Vendredi est un androïde préprogrammé. En les mettant en scène, l'auteur s'est posé des questions sur quelques autres sujets : la valeur d'information des interviews, le quotient intellectuel d'actrices adulées, les tensions créées par la solitude. Il l'a cependant fait sans en avoir l'air, sans se départir d'un sourire ironique et distant.

KATY PRIESTLY n'avait pas fait un bon film depuis six ans, mais on l'ignorait sur Panam. Le robot-sosie du Service Relations Publiques provoquerait un vif engouement à l'égard de *Vive la Terre, vive Mars*, dans les salles de projection stéréo. Sur Panam, ils avaient encore la T.V. Et, sur un support aussi vague, le robot envoyé par le Service RP obtiendrait un grand succès. Les légères bosselures ne se percevraient pas.

Au bureau de Jupiter où Ben Hollis s'était rendu pour prendre charge du matériel, Larson lui avait déclaré que le robot avait réussi à merveille sur Jupiter. Ben était persuadé qu'ici, sur Panam, cela marcherait. Ainsi, naturellement, que tout le personnel du bureau des *Entreprises Générales* de la capitale.

L'appareil des EG se dirigeait vers l'astroport de la capitale à 5 000 pieds d'altitude, quand se mit à tanguer furieusement. Faisant tomber trois tomes reliés des *Espèces martiennes*, Ben Hollis empoigna le *Manuel de secours*, mais au moment où il découvrit *tangage* dans l'index, le petit astronef descendait lentement en feuille morte. Et lorsqu'il l'eut ouvert à la page 481, l'engin heurta le sol, tout s'entrechoqua et Ben perdit connaissance. Il n'avait jamais été fort en mécanique.

Quand il eut constaté qu'il était vivant et que la radio fonctionnait, Ben envoya un message au bureau des Entreprises Générales. Il était chargé de rapporter à la capitale le robot de Katy Priestly et les bandes magnétiques à temps pour la grande Première. C'était sa première mission *solo* de Relations Publiques, depuis son transfert de Vénus sur Panam. Ce nouveau poste était bien plus intéressant, et beaucoup plus agréable que la vente des LP aux autochtones vénusiens. Les Entreprises Générales comptaient sur lui, sans quoi il n'eût pas reçu cette promotion. Il devait faire ses preuves.

Ottkins lui répondit :

« Guère le temps de bavarder, Ben. Quelle est ta position ?

— J'ai eu un petit accroc, Ott. Me suis écrasé au sol. Je pense être dans une petite vallée. Mais le robot est intact.

— Ne bouge pas. As-tu relevé ta position avec le tri-devineur ?

— Je crois qu'il est cassé.

— Eh bien, nous viendrons te chercher dès notre retour.

— Votre retour ?

— Tout le monde s'en va ; nous avons comme qui dirait un congé.

— Mais, Ott, j'ai le matériel destiné à la Première.

— La Première est remise à plus tard, mon vieux. Les indigènes de Panam se sont en quelque sorte soulevés, et tu sais bien qu'on ne peut rien faire quand les gens sont en effervescence. Ils ont déjà rôti les gars de l'Ambassade Coca-Cola. On ferme boutique en attendant qu'ils soient calmés.

— Oui, mais, Ott, je suis perdu ici, moi.

— T'en fais pas, Ben. Ce sera fini dans quelques semaines, et nous viendrons te retrouver. Tu as ton matériel de secours. Prends donc des vacances à nos frais. Et veille sur ce robot. Tu es un bon employé, Ben. Eh ! là, ils essaient de découper Thompson avec leurs petits couteaux. Faut que j'aille y mettre bon ordre. À bientôt. Bonne chance. »

Après quoi la radio ne lui parla plus. Mais même s'il était perdu, Ben Hollis avait une mission.

Ben regarda le robot de Katy Priestly deux fois par jour au cours de sa première semaine dans la vallée. Il vécut sur les rations de sa trousse de secours, et étudia son *Manuel de secours*. Il explora la vallée – laquelle était chaude, semi-tropicale, et ne présentait pas d'issues visibles. Le soir, il lisait *Espèces martiennes*, buvait une tasse de super-cacao et se couchait. Personne ne venait à son secours.

Le *Manuel* des EG était en vérité un excellent bouquin. Il apprit à Ben Hollis quelles plantes étaient comestibles, et lesquelles étaient vénéneuses. Il lui enseigna la pose des pièges et l'utilisation des animaux capturés.

Avant d'être affecté à la Vente des LP, Ben avait suivi un stage de formation, et l'une des classes qu'il avait régulièrement suivies était un

cours de cuisine vénusienne. À sa troisième semaine dans la vallée, il préparait tous ses repas à la mode de Vénus. Une ou deux heures par jour, il se tenait près de la radio, mais nul ne l'appelait. Après la première liaison, il n'avait jamais pu reprendre contact avec la capitale. Mais il était toujours en mission. Aussi, tout en veillant sur le robot, attendait-il.

Dans le *Supplément au Manuel* des EG, il apprit à fabriquer une hutte. Quand celle-ci fut achevée, il y transporta la plupart de son matériel. Ainsi que la caisse contenant Katy Priestly, puisqu'il devait constamment la surveiller. Il fallait que le robot soit en parfait état au moment de la Première.

On ne peut absorber indéfiniment la cuisine vénusienne. Dès la quatrième semaine, Ben adopta les recettes martiennes. La saison des pluies commençait sur Panam, et le piégeage se faisait plus difficile. Ben se mit à consommer davantage de fruits et de légumes.

*
* *

Par un gris après-midi pluvieux, Ben alluma un feu dans la cheminée de pierre qu'il avait construite en se conformant à une Lettre d'un Lecteur du *Supplément annuel au Manuel*. La pluie tombait sans arrêt sur le toit – qu'il n'avait pas réussi à rendre parfaitement étanche.

Ben se faisait du souci pour le robot de Katy Priestly. Bien que n'étant pas expert en mécanique, il pensait que le robot était susceptible de rouiller. Se conformant aux instructions portées sur la caisse, il déballa le robot et l'installa sur le fauteuil en rondins qu'il avait fabriqué. Katy Priestly était, du moins lorsqu'elle tournait ses films, une fille mince aux cheveux blonds et au teint légèrement bronzé. Elle avait une bosse sur le front, mais cela ne se voyait pas. Larson avait expliqué à Ben qu'au sommet de la carrière de Katy, il y avait eu vingt-cinq de ces robots en circulation pour la publicité de ses films.

Après avoir soigneusement lu et relu les instructions, Ben trouva la fente invisible sous les cheveux, dans le cou du robot ; il y inséra la première bande. Il avait pris la décision de vérifier si le robot était toujours en parfait état de marche.

Au fond de la caisse, Ben trouva le fascicule contenant les questions à poser par l'interrogateur. Entre chaque réponse était indiqué le temps nécessaire pour exposer la question, puis la durée de la réponse :

Ayant suivi les cours théâtraux du soir des EG, Ben s'estima suffisamment qualifié pour poser les questions à titre d'essai. Il les lut une deuxième fois et enclencha Katy Priestly.

« Comment trouvez-vous Panam, Miss Priestly ? demanda Ben au robot, sans même hésiter au moment d'intercaler le nom de la planète.

— Oh ! c'est merveilleux d'être ici. J'avais toujours eu envie d'y venir », répondit le robot. Sa voix, bien que rauque, était jeune et féminine.

« Votre dernier film s'appelle *Vive la Terre, vive Mars*. Quel est son sujet ?

— L'amour. Les choses bizarres que ça vous fait. Tout ce que peut éprouver une jeune fille sensible, vous savez bien.

— C'est votre cinquième film. Exact, Miss Priestly ?

— C'est exact. Et j'ai trouvé cela très agréable. »

Ben poursuivit les questions, et le robot répondit chaque fois avec conviction. C'était une bande très plausible, dont le message se percevait fort bien. Après avoir écouté le conseil de Katy Priestly aux jeunes acteurs, Ben conclut :

« Merci d'être venue, Miss Priestly », et il débrancha le robot.

Les EG seraient heureuses d'apprendre la situation. Ben endossa son antipluie et courut parmi les hautes herbes jusqu'à l'astronef. Toujours pas de réponse du quartier général des EG. Il écouta quelques minutes le battement de la pluie sur la coque, puis revint en courant à la hutte et à son feu.

*
* *

S'il n'avait pas été en mission commandée, Ben Hollis se serait fait plus de souci. Il savait que les EG viendraient le chercher dès que possible. Ayant relu le *Manuel* des EG, il réussit à arranger le toit ; seule demeura une petite fuite à l'angle du fond.

Par esprit d'efficacité, afin de donner une routine à sa mission, Ben prit pour règle de vérifier le robot chaque matin. Il passait les deux bandes magnéto en cherchant attentivement un signe d'usure mécanique. Étant donné ses qualités d'acteur, il n'est pas surprenant de constater qu'il apprit très rapidement les questionnaires, et n'eut plus qu'à consulter les textes.

Grâce à ce travail, les matinées étaient toujours agréables. Parfois les longs après-midi, sous cette pluie incessante, l'énervaient légèrement. Pas beaucoup, mais un peu malgré tout.

Une fois par jour, Ben enfilaient ses vêtements imperméables et se hâtait de rejoindre le spationef. Il faisait chauffer les lampes de la radio et essayait d'entrer en liaison avec la capitale. Au mieux, il n'obtenait qu'un coassement rauque.

Dans le chapitre *Orientation du Manuel* des EG, il apprit que les pluies cesseraient bientôt. Au cours des derniers après-midi sombres et pluvieux, il prit l'habitude de procéder à un second examen de Katy. Il

passait les bandes, puis notait ses propres réactions et le fonctionnement de l'appareil. Ceci entraînait une certaine paperasserie, mais Ben préférait être rassuré.

Ben, les yeux mi-clos, était allongé dans les hautes herbes jaunes, quand l'idée lui vint. La saison des pluies étant terminée, le vallon devenait agréable. Et son travail lui fournissait de l'occupation pour la journée. Cependant, de temps à autre, les hommes et leur conversation lui manquaient. Il vérifiait à présent Katy trois fois par jour, mais le questionnaire lui était devenu tellement familier que ce n'était plus guère une conversation.

Néanmoins, bien que les réponses de Katy fussent invariables, il ne vit aucun inconvénient à modifier les questions. Pas au cours des heures de travail, mais le soir. Les soirées étaient tièdes, et il laissait ouverte la porte de la cabane.

Après le dîner (qui avait repris le style vénusien), Ben introduisit une bande dans le cou de Katy et la mit en marche. Le seul problème serait celui du minutage...

« Eh bien, Katy, nous sommes dans cette vallée depuis deux mois, n'est-ce pas ? Ne t'ennuies-tu pas ? interrogea-t-il, se sentant un peu ridicule.

— Oh ! c'est merveilleux d'être ici, dit-elle avec un soupçon de gaieté dans la voix.

— Pourtant tu m'as paru soucieuse ces derniers temps. Qu'est-ce qui te tracasse ?

— L'amour. Les choses bizarres que ça vous fait. Tout ce que peut éprouver une jeune fille sensible. Vous savez bien.

— Tu m'aimes, Kate ? Depuis ces deux mois ?

— C'est exact. Et j'ai trouvé cela très agréable. » Ben se mit à rire – et prit du retard. Il dut précipiter les questions suivantes.

Il résolut de terminer sur une note sérieuse.

« Crois-tu que notre situation s'arrangera, Katy ?

— Oui. Il faut tenir bon. Le travail acharné, c'est la clé du succès. Et la persévérance. Il faut avoir de la patience. C'est mon opinion, dit Katy d'un ton convaincant.

— Eh bien, merci, Katy.

— Merci. »

Au cours de la nuit, Ben se réveilla deux fois en riant.

*

* *

Pendant la saison de pollinisation, Ben s'aperçut qu'il était allergique. Il resta plus souvent enfermé, ne sortant que pour s'alimenter et visiter la radio de l'astronef.

Dorénavant, il ne travaillait plus que le matin, et passait le reste de

ses journées à éternuer et tousser dans son *Manuel*. Parfois, il lisait pour Katy des chapitres des *Variétés martiennes* à voix haute. D'autres fois, il se contentait de bavarder avec elle. En manipulant les deux bandes et l'interrupteur, Ben pouvait converser pendant une heure sans que Katy se répâtât une seule fois. La bande n° 2 était composée de détails sur les antécédents et les ambitions de Katy. Cela incita Ben à parler de sa propre enfance.

« J'ai grandi sur Mars, dit-il un jour. Avec mon oncle et ma tante. Et toi, Katy ?

— Je suis née à Saint Paul, dans le Minnesota, aux U.S.A. C'est sur la Terre, vous savez, répondit-elle.

— Mon père était de Madison, dans le Wisconsin. Il était directeur artistique chez « *Terre & Associés* », dans le Service Relations Publiques. J'avais six ans lorsqu'il est mort. Nous visiterons peut-être la Terre, un jour.

— La Terre. Oui. Il faut toujours être fidèle à sa planète natale. Mais j'aime aussi votre planète, naturellement.

— Et tu m'aimes. Je suis heureux.

— Il y a de quoi. »

Vers le soir, Ben se mit à arpenter le dallage de pierre qu'il avait posé dans la hutte. Il discuta avec Katy. Finalement, il lui demanda :

« Katy, crois-tu sincèrement qu'on viendra nous chercher ? Nous devrions peut-être partir et aller à leur rencontre. Ou... crois-tu que nous devons rester ici ?

— Oui. Il faut tenir bon. Le travail acharné, c'est la clé du succès. Et la persévérance. Il faut avoir de la patience. C'est mon opinion, dit-elle.

— Hum ! – tu as sans doute raison.

— Merci. »

Ben s'assit par terre et contempla l'âtre vide.

« Bonne vieille Katy », fit-il.

*

* *

En revenant de l'astronef, Ben enleva sa veste devant Katy.

« Encore une tempête de poussière, dit-il. La saison des tornades sèches débute. » Il épousseta soigneusement la veste et s'approcha de Katy.

« Je n'arrive pas à rétablir la liaison avec les EG. Je ne sais plus que faire.

— Oh ! c'est merveilleux d'être ici. J'avais toujours eu envie d'y venir.

— Cela ne te déprime pas ? Qu'est-ce qui te rend si gaie, Katy ?

— L'amour, dit-elle d'une voix douce. Les choses bizarres que ça

vous fait. Tout ce que peut éprouver une jeune fille sensible, vous savez bien.

— Oui. C'est peut-être l'amour. Fichtre, on a l'impression d'être ici depuis des années.

— C'est exact. Et je trouve cela très agréable. »

Ben changea de sujet. Autant parler chiffons avec Katy. Mais à la fin, il se sentit obligé de dire :

« Mais bon sang, Katy, pourquoi nous laisse-t-on ici depuis des mois ? J'aime les EG. Ne m'aiment-elles pas ? Écoute : partons. Essayons de les rejoindre. Elles nous ont peut-être oubliés. Elles ont tant de choses en tête. » Il la dévisagea. « Katy. Penses-tu encore que nous devons attendre ? »

— Oui. Il faut tenir bon. Le travail acharné, c'est la clé du succès. Et la persévérance. Il faut avoir de la patience.

— Tu le crois réellement ?

— C'est mon opinion.

— Je te crois. Je crois que les EG viendront. Oui, Katy, tu as raison.

— Merci. »

*

* *

La pluie clapotait doucement sur la toiture. Ben jeta une bûche sèche dans son âtre et se tourna vers Katy.

« J'ai eu de bonnes notes à tous mes tests. Un peu faibles en capacités mécaniques. Mais bonnes en logistiques de vente. Et en contacts humains. Les EG ne m'abandonneraient pas sans recherches.

— L'amour fait tourner le monde, répondit Katy souriante.

— Tu deviens ironique. Je suppose que tu en as le droit. Après tout, tu es une actrice célèbre.

— Une simple fille de la Terre, dit Katy.

— Bien sûr. Mais vraiment, Katy, je n'ai pas cessé de faire mon travail. Actuellement je devrais même avoir droit à une augmentation. Je me suis occupé de toi et j'ai écrit mes rapports. Il est certain que les EG en tiendraient compte.

— Oui. C'est une merveilleuse expérience émotionnelle.

— Quoi ? Notre présence ici ? il lui prit l'épaule. Tu veux encore que nous restions ? Tu crois que les EG viendront ?

— Oui. Il faut tenir bon. Le travail acharné, c'est la clé du succès. Et la persévérance. Il faut avoir de la patience. »

Tenant Katy par les deux épaules, Ben dit :

« Bon dieu, Katy, nous nous connaissons depuis des mois, ne me comprends-tu pas ? Tu vois ce que je ressens, n'est-ce pas ? »

— Merci », dit Katy en souriant.

Ben recula :

« Tu t'en moques éperdument. Tout ce que tu sais dire, ce sont les fariboles des Relations Publiques des EG. » Il lança son pied dans l'estomac de Katy. « Eh bien, va te faire fiche. »

Katy s'effondra sur le dallage dans un bruit métallique. Ben la frappa de nouveau, et continua jusqu'à ce que sa tête s'en fût rouler dans un coin, en semant transistors et fils.

« Je détruis mon gagne-pain », constata-t-il.

Il alla à l'astronef pour informer les EG. Mais elles ne répondirent pas. Il démolit aussi la radio.

La pluie se mit à tomber plus rapidement. Ben, immobile dans l'herbe, regarda le ciel. La pluie frappa plus violemment sa figure. Tant mieux : il pleurait, mais cela ne se verrait pas.

Quiconque lisait le *Manuel* des EG savait qu'il fallait porter son antipluie dehors à cette époque. « Qu'ils aillent se faire voir », dit Ben. Il était sorti sans son imperméable.

*
* *

Ben, assis au soleil sous la véranda de sa cabane, serrait fermement les lèvres. Un de ces jours, il rassemblerait les morceaux de Katy. Non que cela servirait à grand-chose – il avait de mauvaises notes en mécanique.

Il regrettait véritablement son geste envers Katy. Pour se punir, il refusait de parler à autrui.

Et le soleil étant revenu, c'était dur. Tous les animaux étaient revenus, eux aussi. Ils avaient commencé à lui parler et, ignorant les raisons de son mutisme volontaire, ils se vexaient peut-être. C'était contraire aux doctrines des Relations Publiques, mais il n'y pouvait rien.

De même à l'égard des arbres et des rocs. Il ne parlait pas : il se punissait.

Et aussi vis-à-vis des fleurs. Pas le moindre mot. Quoique, par moments, leurs petits couinements drôles le faisaient rire aux éclats.

Traduit par P.J. IZABELLE.
The Katy dialogues.
© Mercury Press, Inc., 1958.
© Éditions Opta pour la traduction.

AUTOPOTRAIT

par Bernard Wolfe

Ce récit fut publié pour la première fois en 1951. Les progrès, dans certains des domaines évoqués, n'ont pas été aussi rapides que l'auteur l'imaginait – les prothèses électroniques et les ordinateurs joueurs d'échecs sont moins perfectionnés de nos jours qu'en cette année 1959 d'un univers dont l'histoire a un peu divergé de la nôtre. Il existe bien, sur nos marchés, des machines capables de battre aux échecs un bon amateur moyen, mais non de poser de sérieux problèmes à un maître international, encore moins à un champion du monde. Mais les divers motifs approfondis ou suggérés ici – l'étude des intelligences artificielles, frontières entre l'électronique et la biologie, rivalités au sein d'équipes de chercheurs scientifiques, ambitions d'universitaires – forment un contrepoint thématique qu'unifie l'opportunisme d'un personnage central qui se raconte avec assurance et cynisme.

LE 5 octobre 1959

Je suis donc à Princeton. L'IEAC, c'est vraiment quelque chose à voir, il n'y a pas à dire, mais l'atmosphère y est sacrément décontractée. Mes collègues sont pour la plupart des jeunes types vêtus de larges jeans, de sweatshirts (du style de ceux qu'Einstein rendit si célèbres) et chaussés de mocassins ; et quand ils ne traînent pas dans les labos, ils se prélassent probablement sur l'herbe, ou flânent devant la cheminée dans la salle commune, ou encore arpentent d'un pas nonchalant les salles de conférence en posant des équations sur le tableau noir. Pas moyen de le savoir, bien sûr, mais beaucoup de ces types à l'allure de collégiens font partie de la mission MS, quelle qu'en soit la nature.

Vous penseriez que des types mêlés à une affaire aussi secrète auraient des vêtements et une attitude un peu plus dignes.

Je suppose que je me suis un peu trop précipité dans le choix de mes affaires. Dès que je fus conduit au foyer des célibataires, je défis mes valises et en suspendis immédiatement le contenu dans le placard, hors de vue. Quand on est à Rome... Plus tard dans la journée je découvris qu'ils vendaient des jeans chez CO-OP ; par chance, ils en avaient des délavés.

Le 6 octobre 1959

J'ai rencontré le patron aujourd'hui – tout juste quarante ans, coupe en brosse, portant une chemise de chasse en flanelle et chaussé de brodequins sales. J'étais content d'avoir eu l'idée d'enfiler mon jeans avant l'entrevue.

« Parks, commença-t-il, vous pouvez vous estimer très heureux. Vous êtes venu à l'adresse la plus importante de l'Amérique, Pentagone compris. La plus importante du monde, probablement. Pour vous aider à y voir clair, je vais vous dresser un tableau de l'endroit.

— Ça me serait d'un grand secours », dis-je.

Pourtant je me demandais s'il était aussi naïf qu'il en avait l'air. Pensait-il que j'avais travaillé dans les labos de cybernétique six ans de suite sans entendre sur l'IEAC assez de rumeurs pour m'étourdir ? Particulièrement sur la mission MS de l'IEAC ?

« Peut-être savez-vous, continua-t-il, qu'à l'époque d'Oppenheimer et d'Einstein, ce lieu s'appelait l'Institut pour les Études Avancées. Il était alors dirigé avec un certain laxisme – en plus des mathématiciens et des physiciens, il y avait toutes sortes de types bizarres qui y traînaient leurs guêtres – des poètes, des égyptologues, des numismates, des médiévistes, des herboristes, et Dieu sait quoi encore. Cependant, vers 1955, il avait poussé tant de labos de cybernétique dans le pays que nous avions besoin d'une agence centrale de coordination ; alors Washington s'est débrouillé pour qu'on mette la main sur Princeton. Naturellement, dès que nous sommes arrivés, nous nous sommes débarrassés des poètes et des égyptologues pour amener des gens de chez nous et avons changé le nom en Institut pour Études Avancées en *Cybernétique*. Nous sommes sur des projets très sérieux, très-très sérieux. »

Je répondis que je l'aurais parié. Mais avait-il une idée quelconque du projet qui m'était réservé ?

« Certainement, dit-il. Vous allez prendre en charge un labo très important : le labo des Pros. »

Je pense qu'il a tout de suite remarqué mon air étonné.

« Pros c'est l'abréviation de prothèses, c'est-à-dire les membres artificiels. Vous savez, c'est vraiment un scandale. Avec notre niveau actuel de technologie, nous devrions avoir des membres artificiels qui,

sur de nombreux points, surpasseraient les originaux, mais en vérité nous essayons encore de trouver une solution en modifiant, toujours avec la même méthode primitive, de lourdes chevilles de bois et des crochets qu'on utilisait déjà depuis plus de mille ans. Je compte sur vous pour faire progresser cette section. C'est un vrai défi. »

Je répondis que ce l'était effectivement mais que je ferais de mon mieux pour l'emporter. Cependant je ne pouvais m'empêcher de ressentir une légère déception. Je dis à mots couverts que dans les milieux de la cybernétique on entendait tellement de choses au sujet du travail secret des MS accompli à l'IEAC et ça semblait tellement excitant que, par conséquent, un type espérait en quelque sorte pouvoir participer à *cette* mission.

« Écoutez donc, Parks », dit le patron. Il semblait quelque peu irrité. « La cybernétique est un travail d'équipe, et la première règle de n'importe quelle équipe est que chacun reste à sa place. Chacun y a une tâche particulière, une tâche en rapport avec ses capacités, et ce qui *vous* convient le mieux, visiblement, c'est le labo des Pros. Nous avons suivi votre travail de très près ces dernières années, et nous avons réellement été impressionnés par la façon dont vous vous êtes débrouillé avec ces insectes à cellule photo-électrique. Vous savez, vous avez accompli un brillant tour de force technique quand vous avez poussé vos mites et punaises électroniques à la dépression nerveuse et prouvé que les oscillations qu'elles produisaient correspondaient à celles que l'animal humain produit dans les tremblements intentionnels et dans la maladie de Parkinson. C'est une pensée tout à fait cybernétique. *Très* pénétrante.

— C'était juste un coup de chance, lui dis-je avec modestie.

— À d'autres, insista le patron. Vous êtes de loin un des neurologues les plus doués, et c'est exactement ce dont nous avons besoin à la section des Pros. Au début, voyez-vous, le problème consiste à reproduire dans le métal un mécanisme nerveux, et à combler le fossé entre le neuronique et l'électronique. Mettez-vous donc immédiatement au travail et si vous entendez encore un commérage quelconque à propos des MS, oubliez-le rapidement, ce n'est pas un sujet de conversation valable pour vous. Le serment de loyauté que vous signez est très explicite en ce qui concerne les bavardages inutiles. Souvenez-vous-en. »

Je répondis que je me le rappellerais certainement et que je le remerciais de son conseil.

Bon sang ! tout le monde sait que l'important était d'appartenir aux MS. Ça vous classe tout de suite lorsqu'on apprend que vous êtes un MS. J'étais décidé à le devenir.

Il ne pleut jamais, etc., maintenant il s'avère que Len Ellsom est ici, et *lui* il appartient aux MS ! Je l'ai découvert d'une drôle de façon. Environ deux matinées par semaine, les membres du personnel revêtent leur tenue de ski et de chasse, et se baladent dans la forêt afin d'y couper du bois pour leurs feux de cheminée. Donc, ce matin, j'y suis allé avec eux, et comme nous marchions le long de la piste, Goldweiser, mon assistant, me révéla l'idée présente derrière ces expéditions.

« Vous ne pouvez pas en sortir, dit-il, $E = mc^2$ est dans un tronc d'arbre aussi bien que dans un atome d'uranium ou dans un système solaire. Cependant, quand vous abattez à coups de hache tel ou tel arbre, vous ne pensez pas à de telles choses intangibles – comme n'importe quel bûcheron peu théoricien, vous vous sentez beaucoup plus concerné par ce qui est superficiel, c'est-à-dire dans quel sens va le grain, comment éviter les nœuds, etc. C'est très reposant. Aussi longtemps qu'un cybernéticien scie et fend du bois, il n'est pas un éclat de cerveau non contaminé contemplant les vérités éternelles et incertaines de la gravité et de l'électromagnétisme ; il est juste un type de plus qui essaie de couper une bûche de plus. Ça lui donne l'impression d'appartenir de nouveau à la race humaine. Vous savez, Einstein avait l'habitude d'obtenir les mêmes résultats avec un violon. »

J'ai déjà entendu ces propos auparavant, et je n'aime pas ça. Je n'aime pas ça du tout. Il arrive aussi que je me sente fortement concerné par le sujet. Je pense qu'un scientifique devrait aimer son travail et non prendre refuge dans la Nature en partant des Lois de la Nature (ce qui est tout à fait illogique, de toute façon). Quant à moi, j'aime couper les bûches précisément *parce que*, lorsque ma scie rencontre un nœud, je sais que le plus profond secret de ce nœud, ainsi que celui de toute chose de l'univers, c'est $E = mc^2$. Ça fait partie de mon boulot de le savoir, et c'est très satisfaisant de savoir que je le sais et que la plupart des gens ne le savent pas. J'étais sur le point de transcrire cette pensée en paroles, mais avant que j'aie pu ouvrir la bouche, quelqu'un derrière moi se mit à parler.

« Bravo, Goldie, dit-il. Prétendons par tous les moyens que nous appartenons à la race humaine. Préparons le chemin pour les nouveaux cybernéticiens avec leurs vieilles scies. Cybernéticien, épargne cet arbre ! »

Je me retournai pour voir qui pouvait faire des blagues de si mauvais goût et – comme j'aurais dû le deviner – c'était Len Ellsom. Il était aussi surpris que moi.

« Eh bien, dit-il, si ce n'est pas Ollie Parks ! Je pensais que tu étais toujours à Caltech, en train de construire des punaises

schizophrènes. » Je lui expliquai qu'après le M.I.T., j'avais passé quelque temps en Californie à faire de la recherche neurocybernétique ; mais *lui*, que faisait-il ici ? J'avais perdu sa trace après son départ de Boston ; la dernière fois que j'avais entendu parler de lui, c'était à propos de son travail sur le cerveau robot géant que Remington-Rand construisait pour l'armée de l'Air. Je me rappelais avoir vu sa photo sur le journal deux ou trois fois alors qu'il travaillait à ce cerveau. « J'ai passé deux ans avec Remington, me raconta-t-il. Et si je peux le dire moi-même, nous avons construit pour l'armée de l'Air un cerveau vraiment extraordinaire : en plus de sa capacité à résoudre les problèmes de balistique les plus complexes, il peut siffler l'air de *Dixie*, et dans certains moments d'agitation, il peut produire un son évoquant l'atmosphère d'une salle de catch. Naturellement, en raison de mes prouesses dans la simulation électronique du Q.I., j'ai été affecté au service des cerveaux de ces lieux saints.

— Oh ! fis-je, est-ce que ça signifie que tu fais partie des MS ? » Ce n'était pas une idée facile à accepter, mais je pense que j'arrivai à ne pas changer les intonations de ma voix.

« Ollie, mon ami, chuchota-t-il avec exagération, le doigt sur les lèvres. Au début il y avait le mot, et le mot était secret. Évitions le sujet des cerveaux dans cet endroit. Nous avons tous une tâche à accomplir au sein de l'équipe. »

Je suppose que ça devait être interprété comme une imitation humoristique du patron ; Len s'est toujours pris pour un comique.

Nous fûmes séparés durant tout le sciage du bois mais il me rattrapa sur le chemin du retour et me dit : « Revoyons-nous bientôt pour discuter, Ollie. Ça fait longtemps qu'on ne s'est vus. »

Je présume qu'il veut me parler de Marilyn. Naturellement. Il se sent coupable. Il me faudra lui expliquer que tout cet épisode de ma vie m'est devenu complètement indifférent. J'ai tourné la page sur Marilyn ; il doit le comprendre. Mais aurait-on pu mieux tomber ? Il est juste en plein dans les MS ! Ce garçon fait certainement du chemin. C'est le charme habituel d'Ellsom, je suppose.

C'est aussi la technique habituelle d'Ellsom pour irriter les gens. Il essaie encore de m'avoir, il sait combien j'ai toujours détesté qu'on m'appelle Ollie. Je dois faire attention à Goldweiser. J'ai eu l'impression qu'il a ri de bon cœur aux mots d'esprit de Len.

Le 18 octobre 1959

Les événements prennent forme au labo des Pros. Voici comment je vois la scène ; il y a un an, le patron a établi une ligne de conduite pour le labo : commencer par les jambes parce que, bien que les systèmes neuromoteurs des jambes et des bras se ressemblent

beaucoup, ceux des jambes sont infiniment plus simples. Si nous construisons des jambes qui donnent satisfaction, le patron pense que nous pourrions alors nous attaquer aux bras ; nous aurons surmonté les plus grandes difficultés.

Donc, l'été dernier, en suivant cette méthode, l'Armée a choisi un double amputé parmi les malades de l'hôpital Walter Reed – un type nommé Kujack, qui a perdu ses deux jambes en sautant sur une mine à la sortie de Pyongyang – et l'a amené ici pour qu'il serve de cobaye à nos expériences.

Quand Kujack est arrivé, les types du service neurologique ont pris une importante décision. Ils ont convenu que ça ne rimait à rien de continuer à construire des jambes expérimentales directement dans les muscles et les nerfs des moignons de Kujack ; le processus chirurgical dans ces boulots cinéplastiques, compliqué comme toutes les sorties, entraîne une grande souffrance pour le patient et, ce qui nous préoccupe le plus, nécessite de longs arrêts à chaque fois pour laisser aux tissus le temps de guérir.

En remplacement de ce procédé, ils ont eu une idée : intégrer en permanence dans les moignons de Kujack des douilles en métal et en plastique, construites de telle façon que chaque nouveau membre expérimental puisse être enclenché dès que prêt à l'essai.

Lorsque j'ai pris la suite, il y a deux semaines, Goldweiser avait résolu le problème des joints en les fixant aux moignons de Kujack, et les tissus musculaires et nerveux avaient pris d'une façon satisfaisante. Un seul hic : on avait préparé vingt-trois membres, et pour tout ça s'était terminé par un triste fiasco. C'est à ce moment-là que le patron m'a demandé d'intervenir.

Il n'y a aucun mystère dans ces échecs. Pas pour moi, en tous cas. La cybernétique, c'est tout simplement la science qui consiste à construire des machines qui reproduiront et amélioreront les organes et les fonctions animales, sur la base de ce que nous savons au sujet des systèmes de communication et de contrôle dans l'animal. D'accord. Mais dans n'importe quel projet particulier de cybernétique, tout dépend *du nombre exact* de fonctions que vous voulez reproduire, de la *partie plus ou moins importante* de l'organe total que vous voulez remplacer.

C'est pourquoi les types du service des cerveaux robots qui obtiennent des résultats si rapides et si spectaculaires, ont leur photo dans le journal et deviennent les stars de la profession. On ne leur demande pas de reproduire le cerveau humain dans son *intégrité* – tout leur travail consiste à isoler et à imiter une fonction particulière du cerveau, que ce soit une simple opération mathématique ou un certain type de logique élémentaire.

Le cerveau robot appelé ENIAC, par exemple, est exactement ce

que son nom signifie : un Intégrateur Et Calculateur Numérique Électronique(*), et on lui demande seulement d'être capable d'intégrer et de calculer des nombres plus rapidement et plus exactement qu'un cerveau humain. Il n'a pas besoin de rêver ou de faire des cauchemars, d'avoir de l'esprit, de souffrir d'anxiété, et tout le reste. Mieux encore, il ne doit même pas *ressembler* à un vrai cerveau ni s'aligner dans le minuscule espace réservé au cerveau réel. Il peut être entreposé dans une maison de six étages et avoir l'aspect d'une machine à écrire géante ou du tableau de bord d'une automobile ou encore d'une échappe à ressorts. Tout ce qu'il doit faire, c'est vous dire que deux et deux font quatre et vous le dire vite.

Quand on vous demande de construire une jambe artificielle qui prendra la place d'une vraie jambe, c'est là que les migraines commencent. Votre machine ne doit pas seulement *copier* son modèle vivant, elle doit *aussi* équilibrer et soutenir, marcher, courir, sauter, gambader, bondir... Elle doit *également* s'intégrer dans le même volume. *De plus*, elle doit ressentir tout ce qu'une jambe réelle ressent : le toucher, le froid, la douleur, l'humidité, les sensations cénesthésiques – aussi *bien* qu'exécuter les mouvements dictés par le cerveau et qu'une vraie jambe peut faire.

Donc vous ne reproduisez pas telle ou telle fonction, vous reconstruisez (ou plutôt vous le tentez) l'organe dans sa totalité. Votre prothèse doit posséder un système complet de communication motosensorielle, plus des machines qui transmettent des ordres, ce qui, pour commencer, est déjà quasi impossible. Mais notre boulot nous en demande même plus. La prothèse ne doit pas seulement être *égale* à l'original mais *supérieure* ! Ça signifie qu'il faut fabriquer un système neuromusculaire synthétique qui *améliore* vraiment les nerfs et les muscles que la Nature avait créés dans l'original !

Quand, la semaine dernière, notre vingt-quatrième modèle expérimental s'avéra être un ratage complet – il pendait simplement du moignon de Kujack, secoué comme une de mes punaises-robots qui souffrirait d'un mauvais cas de tremblements nerveux – Goldweiser émit une opinion qui m'impressionna.

« Ils n'attendent pas grand-chose de nous, dit-il sarcastiquement, ils veulent juste que nous soyons Dieu. »

Son attitude cynique ne me plaisait pas, mais il avait distingué une vérité. Len Ellsom n'a qu'à construire une machine à calculer un peu sophistiquée pour avoir sa photo dans le journal. *Moi*, il me faut être Dieu !

Le 22 octobre 1959

Je ne sais pas quoi faire de Kujack. Son attitude est bizarre. Bien

sûr, il est très coopératif, il s'allonge sur la table d'essayage, ne tressaille même pas quand nous fixons la prothèse, et fait de son mieux pour suivre les instructions. Cependant, il y a quelque chose de bizarre dans sa façon de me regarder : comme un éclair de malice dans ses yeux. Parfois, j'y pense, il me rappelle Len.

Par exemple, cet après-midi, je venais de monter un modèle de jambe totalement différent, basé sur un tout nouvel arrangement de solénoïdes pour reproduire les systèmes musculaires, et j'avais décidé de l'essayer. Alors que je mettais le modèle en place, je levai les yeux et rencontrai le regard de Kujack l'espace d'un instant. Il semblait se moquer de quelque chose, bien que son visage restât impassible.

« D'accord, dis-je, tentons une expérience. Si j'ai bien compris, vous étiez un excellent footballeur. Donc pensez à la façon dont vous shootiez dans le ballon et essayez de le faire maintenant. »

Il semblait essayer réellement, l'effort le faisait transpirer. Mais il ne produisit qu'un léger mouvement du gros orteil et le genou s'arqua. Ratage numéro vingt-cinq. Je me sentis découragé, bien sûr, surtout lorsque je remarquai que Kujack s'amusait plus que jamais.

« Vous me semblez avoir trouvé quelque chose de très drôle, fis-je.

— Ne vous méprenez pas à mon sujet, docteur, répondit-il d'un air beaucoup trop innocent. Je réfléchissais, peut-être auriez-vous plus de chance si vous pensiez à moi comme à une punaise.

— Où avez-vous pris cette idée ?

— Du docteur Ellsom. J'ai bu quelques verres de bière avec lui l'autre soir. Il a une très haute opinion de vous, il dit que vous construisez les meilleures punaises dans le métier. »

Je n'arrivais pas à croire que Len Ellsom ait pu formuler quoi que ce soit d'agréable à mon sujet. Ce doit être sa culpabilité dans l'histoire avec Marilyn qui le fait parler ainsi. Je n'aime pas le voir tourner autour de Kujack.

Le 25 octobre 1959

Ce matin le patron est venu avec nous lors de notre expédition pour couper du bois et se proposa pour travailler à l'autre extrémité de mon va-et-vient. Il m'a demandé comment ça se passait dans le labo des Pros.

« Comme je le vois, dis-je, il y a deux aspects au problème, le cinesthétique et le nerveux. On a fait des progrès certains en ce qui concerne le plan C. J'ai trouvé un nouveau système de solénoïdes, avec des moteurs miniature qui y sont liés, et je pense que ça nous donnera une jambe qui *bougera* sacrément bien. Cependant je ne sais pas ce qui va se passer sur le plan N. C'est plutôt difficile d'imaginer comment l'accrocher électriquement au système nerveux central de

façon que le cerveau puisse le contrôler. Il serait beaucoup plus simple d'adopter un compromis : opérer le long des lignes mécaniques plutôt que le long des lignes nerveuses.

— Vous voulez dire, répondit le patron avec un sourire, que vous ne connaissez pas la solution. »

J'étais soulagé de le voir prendre la chose si bien car je savais avec quelle impatience il attendait les résultats du labo des Pros. Puisque les Pros sont les seules choses et l'un des rares sujets expérimentés à l'IEAC dont on puisse parler, il est impatient qu'on arrive à quelque chose qu'il pourra communiquer à la presse. Comme me l'a expliqué l'attaché de presse au dîner l'autre soir, les gens s'inquiètent toujours lorsqu'ils savent qu'une expérience est en cours à l'IEAC et qu'ils n'obtiennent aucune information à ce sujet ; donc le patron, naturellement, veut satisfaire la curiosité du public avec une bonne histoire rassurante à propos de nos recherches.

Je savais que, tel que j'étais parti, je prenais le terrible risque de tout lui révéler sur les C-N, mais je devais poser la première pierre pour un petit plan que je venais juste d'imaginer.

« Au fait, monsieur, dis-je, l'autre jour je me suis retrouvé face à Len Ellsom. Je ne savais pas qu'il était ici.

— Vous le connaissez ? répondit le patron, un homme bien. Un des meilleurs spécialistes cerveaux-et-jeux qu'on puisse trouver. »

J'expliquai que Len avait obtenu son diplôme l'année avant la mienne. J'ajoutai que, d'après ce que j'avais entendu dire, il avait accompli une tâche importante sur le calculateur de balistique Remington-Rand.

« En effet, poursuivit le patron, mais ce n'est pas tout. Après ça il apporta une très grande contribution à l'élaboration du joueur d'échecs robot. À dire vrai, c'est la raison de sa présence ici. »

Je répondis que je n'avais pas entendu parler du joueur d'échecs.

« Dès qu'il commença à vraiment bien jouer, Washington le mit au secret pour des raisons de sécurité.

C'est pourquoi je ne vous en dirai pas plus. »

Je ne suis pas un ENIAC mais je peux à l'occasion ajouter deux et deux.

Si la remarque du patron a un sens, ça implique qu'un cerveau électronique capable de jouer a été mis au point, et que ça a mené à une découverte importante sur le plan militaire. Bien sûr ! Je me serais giflé pour ne pas l'avoir deviné avant.

Les cerveaux et les jeux – c'est bien ça que recouvre la mission MS. Ça devait arriver : on a sorti un joueur d'échecs-robot de l'analyse mathématique des échecs et du joueur d'échecs, une sorte de cerveau mécanique utile dans la stratégie militaire. Et Len Ellsom trempe *en plein* dans cette histoire.

« Un esprit très brillant », a dit le patron après que nous avons scié un moment. « Zélé. Mais un peu fantasque. Il a un curieux sens de l'humour. N'est-ce pas votre impression ?

— Absolument, acquiesçai-je, je serais bien la dernière personne au monde à dire du mal de Len, mais il a toujours été un peu spécial. Très gai un instant, très triste le suivant et enclin à se moquer de ce que d'autres prennent au sérieux. Il écrivait souvent des poèmes.

— Je suis enchanté de connaître votre opinion, dit le patron. Ça confirme ce que je pensais de lui. »

Ainsi le patron avait quelques doutes sur Len.

Le 27 octobre 1959

Désagréable soirée en compagnie de Len. Ça a commencé après le dîner quand il a surgi dans ma chambre et m'a grondé du doigt en disant :

« Ollie, tu passes ton temps à m'éviter. Ça me blesse. Je pensais que nous étions bons amis, pour le meilleur et pour le pire jusqu'à ce que les dettes et la mort nous séparent. »

Je m'aperçus immédiatement qu'il était soûl – Il s'embrouille toujours dans ses paroles lorsqu'il a trop bu – et j'essayai de le calmer en lui expliquant que ce n'était rien de tout ça mais que j'avais été très occupé.

« Si nous sommes amis, dit-il, viens boire une bière avec moi. »

Comme il n'y avait pas moyen de se débarrasser de lui, je le suivis jusqu'à sa voiture et nous nous dirigeâmes vers ce petit bar sordide dans le quartier noir. Dès que nous fûmes assis, Len m'emprunta tous les nickels que je possédais, les mit dans le juke-box et appuya sur les touches correspondant à de vieux disques de Louis Armstrong.

« Désolé, petit, dit-il, je sais combien tu as horreur de ce bon vrai jazz, mais je ne peux passer une soirée agréable sans en écouter, et il n'y a ni polkas, ni romances de cow-boys, ni chansons montagnardes dans le juke-box. Il leur manque un brin de populaire dans le choix de leurs disques. » Len a toujours dédaigné mes goûts pour la folk-music.

Je lui demandai à quoi il avait passé la journée.

« À m'humecter la dalle, répondit-il, et à puer de la gueule à force de picoler. » Len éprouve toujours du plaisir à s'exprimer dans un argot flamboyant ; je vois là une forme infantile de protestation contre ce qu'il considère comme les manières correctes des gens guindés. « Ce matin je me sentais agité donc j'ai décidé de me tirer à New York pour rendre visite à mon ami Steve Lundy au Village. Nous avons passé l'après-midi à dépenser tout l'argent que nous avions en poche. À le dépenser pour des joints. »

Ce qui m'intéressait c'était la raison de son agitation.

« Ça fait trois ans que je suis dans cet état. » Son visage prit une expression sérieuse comme s'il réfléchissait avec soin. « Ce n'est pas tout à fait ça. Au diable le langage ésopien. Je suis un pur soiffard depuis trois ans – Depuis que... »

Je suggérai que si c'était quelque chose de personnel...

« Aucun rapport avec ma vie privée, coupa-t-il en me singeant. Je pense que je peux me confier à un vieux copain cybernéticien. Je suis un soiffard depuis trois ans parce que j'ai peur depuis trois ans et j'ai peur depuis trois ans parce qu'il y a trois ans j'ai assisté à la défaite d'un homme par une machine jouant aux échecs.

— Une machine jouant aux échecs ? Intéressant, fis-je.

— Je ne t'ai pas dit toute la vérité l'autre jour, marmonna Len, j'ai effectivement travaillé sur le calculateur Remington-Rand, c'est vrai, mais je n'en suis pas venu directement à l'IEAC. Entretemps, j'ai passé deux ans dans les labos des téléphones Bell. Claude Shannon – ou plutôt au départ, il y avait Norbert Wiener de retour au M.I.T. c'est compliqué...

— Écoute, suis-je intervenu, tu es sûr que tu veux en parler ?

— Arrête de brandir ton serment de loyauté à tout bout de champ, dit-il d'un ton hargneux. Sûr que je veux en parler. C'est le sujet de conversation le plus intéressant que je connaisse. Commençons par le début. Cela nous ramène aux années 30, avec la présence, à l'Institut pour Études Avancées, de deux mathématiciens réfugiés alors qu'Einstein s'y trouvait déjà. Von Morgen et Neumanstern, non Von Neumann et Morgenstern. Tu te rappelles, ils ont fait ensemble une analyse mathématique de tous les jeux possibles : poker, pile ou face, échecs, bridge, etc., et ils ont réuni leurs découvertes en un volume que tu connais certainement : *La Théorie des jeux*. Donc c'est ce qui décida Wiener. Tu te souviens peut-être que lorsqu'il a découvert la Science de la cybernétique, il a annoncé qu'en se basant sur la théorie des jeux, il serait possible de réaliser une machine à calculer robot, qui jouerait aux échecs mieux que la moyenne des joueurs. Juste après ça, on saute à l'année 49 ou peut-être 50, Claude Shannon des labos Bell confirma les dires de Wiener et, pour en prouver l'exactitude, se proposa de *construire* le joueur d'échecs-robot. Ce qu'il fit sur-le-champ. Un jour de 1953, on m'ôta le projet Remington-Rand pour m'envoyer chez Bell afin que je travaille avec lui.

— Peut-être devrions-nous prendre le chemin du retour, l'interrompis-je, j'ai beaucoup de travail.

— La nuit commence à peine, répondit-il, tu es tellement soumis à ton devoir... Où en étais-je ? Ah ! oui, Bell. Au début notre pousseur de pions électronique n'était pas tellement réussi, il pouvait battre largement un joueur minable, mais un expert l'aurait simplement ridiculisé. Cependant nous avons continué à l'améliorer, vois-tu,

réalisant un système d'anticipation électronique de plus en plus perfectionné avec davantage de possibilités de gambit. Et finalement, un beau jour de 1955, nous avons estimé que toutes les difficultés avaient été aplanies et que nous étions fin prêts pour la grande expérience. Avant cela, bien sûr, Washington était intervenu et avait pris le projet sous son aile. Donc, nous nous sommes procuré Fortunescu, le Champion du monde d'échecs, nous l'avons assis face au robot que nous avons lâché contre lui. Pendant quatre heures d'affilée nous avons suivi le match, en compagnie d'une délégation de gros bonnets venus spécialement de Washington à cette occasion, et pendant quatre heures d'affilée la machine a battu Fortunescu à chaque partie. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à avoir peur. Ce soir-là je suis sorti et j'ai pris une sacrée cuite. »

Qu'est-ce qui lui avait fait si peur ? Il me semble qu'il, y avait plutôt de quoi se réjouir.

« Écoute, Ollie, dit-il, pour l'amour de Dieu arrête pour une fois dans ta vie de parler comme un boy-scout. »

S'il se mettait à m'insulter...

« Ce n'est pas mon intention. Écoute-moi seulement. Je suis un très mauvais joueur d'échecs. N'importe quel gosse de cinq ans pourrait me mettre chat et mec, échec et mat, les yeux fermés, mais cette machine que j'ai construite, que j'ai aidé à construire, est championne du monde d'échecs. En d'autres termes, mon cerveau a donné naissance à un cerveau capable de faire des choses que lui-même ne pourrait jamais faire. Est-ce que tu ne trouves pas ça effrayant ?

— Pas du tout, répondis-je, tu as réalisé la machine, n'est-ce pas ? par conséquent, quoi qu'elle fasse, elle est seulement un prolongement de toi. Tu devrais être fier d'avoir inventé un nouvel instrument puissant.

— Et quel instrument ! », ricana-t-il. À ce moment, il était tellement soûl que je comprenais à peine ce qu'il disait. « À Washington, les gars de l'État-Major étaient tous hypnotisés par ce sacré petit instrument, et ça pour un bon nombre de raisons. Ils ont compris que la guerre mécanisée est seulement le jeu le plus compliqué que la race humaine ait jamais mis au point, une forme élaborée d'échecs qui utilise la population mondiale comme pions et le globe terrestre comme échiquier. Ils ont aussi remarqué que, lorsque le jeu de la guerre devient si complexe, son contrôle et sa direction deviennent bien trop embrouillés pour n'importe quel cerveau humain, si subtil soit-il. En d'autres termes, mon naïf boy-scout, la guerre moderne nécessite, exactement ce genre d'instrument stratégique ; l'État-Major doit se mécaniser en même temps que le reste. Donc les types du Pentagone ont fondé l'IEAC et donné la priorité absolue au projet de cybernétique : construire un formidable

joueur d'échecs qui pourrait surveiller une manœuvre militaire compliquée, peut-être, plus tard, toute une campagne, peut-être en fin de compte une guerre universelle.

« Nous aspirons à réaliser une machine militaire stratégique qui puisse résumer les rapports de toutes les unités sur tous les fronts, et ça de minute en minute, et qui puisse, en se basant sur ce courant régulier d'informations, mettre au point une stratégie d'exemple élastique et dicter des directives tactiques concrètes à toutes les unités. Wiener avait averti que ça pourrait arriver, et il avait raison. C'est un instrument très pimpant. Ne t'occupe pas de savoir jusqu'où nous sommes allés avec lui, mais je te dirai quelque chose : j'ai bien plus peur aujourd'hui qu'il y a trois ans. »

C'était donc ça le secret des MS. La plus extraordinaire machine jamais conçue par l'esprit humain ! Il m'était difficile de cacher l'excitation que je ressentais, même en tant que collègue en marge du projet.

« Pourquoi as-tu la frousse ? lui dis-je. Ça pourrait être le plus merveilleux instrument jamais inventé. Il devrait même éliminer la guerre à tout jamais. »

Len resta silencieux quelques instants, buvant sa bière et le regard perdu au loin ; puis il se tourna vers moi.

« Steve Lundy a eu une idée originale, commença-t-il, il m'en a fait part cet après-midi. C'est une cloche, vois-tu, mais il a un esprit très vif et beaucoup de culture. Entre autres, il est suffisamment brillant pour s'apercevoir qu'une fois la théorie des jeux élaborés, il existe enfin la possibilité logique de transformer l'ICNE en ce qu'il appelle un Intégrateur et Calculateur Stratégique. Et il a deviné, simplement d'après le secret dont l'entoure le Pentagone, que c'est ce à quoi nous travaillons ici à l'IEAC. Il a donc continué sur le sujet de l'ICSNE et je l'ai écouté.

— Et quelle est son idée ? demandai-je.

— Il pense aussi que l'ICSNE peut éliminer la guerre, mais pas de la façon qu'un boy-scout pourrait imaginer. Ce qu'il dit, c'est que toutes les nations industrialisées doivent travailler comme des dingues sur l'ICSNE, exactement comme elles l'ont fait pour la bombe atomique, aussi supposons que, sous peu, tous les grands pays auront plus ou moins des machines MS de force égale. Bon ! Une guerre froide s'installe entre les pays A et B, bientôt ça atteint le stade où on va en venir aux hostilités. Puis les deux pays branchent leurs ICSNE et les laissent calculer la date du début des hostilités. Si les machines sont de même puissance, elles aboutiront à la même date. S'il y a une légère divergence, les deux pays pourront, par le biais de la négociation, établir un compromis sur la date. Le jour J arrive. L'ICSNE de A est monté dans sa capitale, celui de B dans sa capitale à lui. Dans

chacune, les citoyens font cercle autour de la machine stratégique, les fonctionnaires apparaissent en haut-de-forme et en habit, il y a des discours, des spectacles pompeux, une chorale, des danses populaires. – Le rituel peut être préparé à l'avance. – Puis, à un moment convenu, la foule reflue un peu dans la zone de sécurité et un comité d'éminents cybernéticiens fait son apparition. Ils montent dans des avions, décollent et – c'est beau à voir – lâchent leurs bombes atomiques et leurs bombes H sur les machines. Ça se passe en même temps dans les deux pays concernés, vois-tu. C'est ce qui est bien. On a baptisé ce jour « La journée du Champignon international ». Puis les cybernéticiens des deux pays retournent à leurs tubes isolants pour travailler à un nouvel ICSNE, et les physiciens nucléaires à leurs piles pour construire encore d'autres bombes atomiques et, dès qu'ils sont prêts, ils ont droit à une nouvelle « journée du Champignon ». Une de temps en temps, à chaque fois que la situation diplomatique et stratégique la justifie, et il n'y a même pas un coup de canon de tiré. Une guerre scientifique, n'est-ce pas merveilleux ? »

Au moment où Len terminait cet étrange discours, j'avais finalement réussi à le sortir du bar et à l'entraîner vers sa voiture. Je démarrai en direction de l'Institut, mes oreilles vibrant encore aux sons hystériques de la trompette d'Armstrong. Je ne comprendrai jamais ce que Len trouve à ce genre de musique. Ça me semble un moyen d'expression tellement malsain.

« Lundy déraile complètement, ne pus-je m'empêcher de constater.

« Quelle garantie a-t-il que lors de votre « Journée du Champignon », le pays B ne ferait pas un grand cirque autour de la destruction d'un ICSNE et d'un stock de bombes, tout en en gardant d'autres en réserve ? C'est un trop grand risque à prendre pour A. Il pourrait se débarrasser de tous ses moyens de défense et s'exposer aux attaques à découvert.

— Tu sais ce que je pense ? murmura Len, tu es un vrai boy-scout. »

Puis il tomba dans les pommes sans avoir mentionné une seule fois le nom de Marilyn. Difficile de dire s'il la voit toujours. Malgré tout, il a des fréquentations plutôt bizarres. J'aimerais en savoir plus sur ce Steve Lundy.

Le 2 novembre 1959

Ça y est ! Aujourd'hui j'ai divisé le labo en deux opérations totalement indépendantes, C et N. Je l'ai fait de mon propre chef. Je n'en ai pas encore soufflé mot au patron. Voici mon raisonnement.

Sur le plan C, nous pouvons obtenir des résultats, et vite : s'il est juste question de construire une prothèse qui fonctionne comme une

vraie jambe, sans s'occuper de ce qui la *fait* marcher, c'est du tout-cuit. Mais si ça doit venir du cerveau en passant par le cordon médullaire, c'est un travail quasiment impossible. Qui sait si nous en saurons jamais assez au sujet des tissus nerveux pour construire nos propres substituts physico-chimico-électriques pour les remplacer ?

Comme je l'ai prouvé avec mes mites et mes punaises, je peux élaborer des circuits électroniques qui semblent reproduire une fonction particulière d'un tissu nerveux animal. Un robot est attiré par la lumière comme une mite, l'autre est repoussé par la lumière comme une punaise mais je ne sais pas comment reproduire le tissu lui-même avec toutes ses fonctions. Et jusqu'à ce qu'on puisse copier le tissu nerveux, il n'y a aucun moyen de fournir à nos membres artificiels un système neuro-moteur qui puisse être relié au système nerveux central. Le mieux que je puisse faire dans cette direction, c'est demander à Kujack de donner un coup de pied et obtenir à la place un mouvement du gros orteil.

Donc, on sait à quoi s'attendre. Mécaniquement, cinesthétiquement et sur le plan moteur, je peux fabriquer une jambe du tonnerre de Dieu. Sur le plan nerveux, ça prendrait des dizaines d'années, des siècles peut-être, pour obtenir ne serait-ce qu'un fac-similé convenable de l'original – et peut-être que nous n'y arriverons jamais. Ce n'est pas un projet auquel je voudrais consacrer ma vie. Si Len Ellsom avait travaillé à ce genre de choses, il n'aurait pas eu sa photo dans le journal aussi souvent, vous pouvez en être sûr.

Donc, dans cette perspective, j'ai divisé toute l'opération en deux labos séparés, Pro C et Pro N. Je me charge moi-même du Pro C puisqu'il m'intrigue davantage et que j'ai ces idées concernant l'utilisation des solénoïdes pour l'obtention de mouvements imitant la vie. Avec un peu de chance j'aurai bientôt une merveille de membre mécanique, mû par moteur et possédant son propre bloc moteur incorporé, manœuvré par un bouton de contact. Avant Noël, j'espère. J'ai placé à la tête du labo N l'homme de la situation – Goldweiser, mon assistant. J'ai pesé le pour et le contre avant de me décider, son appartenance à la confession israélite rendant la situation très délicate. Certains me feront l'offense de dire que je l'ai choisi pour être un éventuel bouc émissaire. Eh bien, Goldweiser, quelles que puissent être ses origines, est le meilleur neurologue que je connaisse.

Bien sûr, personnellement – quoique mes sentiments personnels n'entrent absolument pas en considération – je *me méfie* un peu de ce type. Ça date de la première expédition pour couper du bois, quand il a commencé à parler d'une façon si étrange à propos du besoin de se reposer et puis lorsqu'il s'est esclaffé si bruyamment aux blagues de Len. Cette manière de parler indique toujours, à mon avis, un manque de respect pour son travail : si quelque chose en vaut la peine, etc.

Bien sûr, je n'affirme pas que l'attitude cynique de Goldweiser a un rapport avec le fait qu'il soit juif, Len a la même attitude et il *n'est pas* juif. Cependant, cet après-midi, quand j'ai dit à Goldweiser qu'il allait être à la tête du labo des Pros N, il s'inclina et s'exprima ainsi :

« C'est vraiment une promotion – J'ai toujours voulu être Dieu. »

Je n'ai pas du tout apprécié cette remarque. Si j'avais eu un autre neurologue aussi bon que lui sous la main, je lui aurais immédiatement retiré ce poste.

Il a de la chance que je sois tolérant, c'est tout.

Le 6 novembre 1959

Aujourd'hui, j'ai invité Len à déjeuner, je lui ai offert plusieurs Martinis, puis j'ai amené la conversation sur Lundy, et lui ai demandé qui il était, car il me semblait intéressant.

« Steve ? répondit-il. J'ai partagé un appartement avec lui ma première année à New York. »

Je le questionnai au sujet des activités exactes de Steve.

« Il lit, principalement. Cette habitude remonte aux années 30, quand il étudiait la philosophie à l'université de Chicago. Lorsque la guerre civile éclata en Espagne, il s'engagea dans la brigade Lincoln et partit se battre là-bas, mais cela s'avéra être une grosse erreur. Ses lectures l'entraînèrent dans de gros ennuis, vois-tu ; il s'était habitué à poser toutes sortes de questions, aussi quand les Procès de Moscou vinrent sur le tapis, il posa des questions à ce sujet. Puis le N.K.V.D. apparut partout en Espagne, et il posa des questions *là-dessus*.

« Il découvrit que ses camarades n'aimaient pas les types qui réclamaient sans cesse des explications. En fait, deux amis de Steve, qui avaient aussi cette manie, furent trouvés mort au front, une balle dans le *dos*, et Steve eut dans l'idée qu'il était bon pour le même traitement. Les gens qui posaient des questions étaient apparemment traités de saboteurs, trotskistes-fascistes ou quelque chose dans ce goût-là, et ils mouraient à un rythme alarmant. »

Je commandai un autre Martini pour Len et cherchai à savoir comment Steve s'en était tiré.

« Il s'est sauvé à travers les montagnes jusqu'en France, expliqua Len. Depuis, il s'est tenu à l'écart des grandes causes. Il navigue une fois de temps en temps pour se faire quelques dollars, boit beaucoup, lit énormément, et pose les questions les plus pertinentes que je connaisse. Si tu tiens absolument à lui coller une étiquette, je dirai qu'il y a en lui un peu de Rousseau, un peu de Tolstoï et beaucoup de Voltaire. À bien y réfléchir, un peu de Norbert Wiener aussi. Tu te rappelles peut-être que Wiener avait l'habitude de poser des questions sacrément iconoclastes pour un cybernéticien. Steve connaît par cœur

les livres de Wiener. »

J'insinuai que Steve semblait être un type très original.

« Ouais, dit Len, c'était l'opinion de Marilyn. »

Je ne pense pas avoir bougé un seul muscle, quand il a dit ça ; j'étais toujours aussi souriant.

« Ollie, continua Len, j'avais l'intention de te parler de Marilyn. Maintenant que son nom est sur le tapis...

— J'ai tout oublié de cette histoire, l'assurai-je.

— Je veux quand même rétablir les faits, insista-t-il. Ça doit avoir paru bizarre, mon déménagement pour New York après la collation offerte pour nos grades universitaires et la démission de Marilyn du labo, qui a suivi deux jours plus tard. Mais ne te fie pas aux *apparences*. Je ne lui ai jamais fait d'avances du temps où nous étions à Boston, Ollie. C'est la vérité. Mais c'est une fille complètement cinglée et écervelée, elle avait décidé de se cramponner à moi car je touchais un peu à la poésie et souvent je flânaï dans le Village en compagnie d'artistes et autres types du genre ; elle trouvait ça tellement prestigieux. Je n'ai rien eu à voir avec sa fuite vers New York, sans blagues. Vous étiez fiancés, en quelque sorte, n'est-ce pas ?

— Tout ça n'a plus d'importance, dis-je, tu n'as pas à me fournir d'explications. »

Je vidai mon verre. « Tu dis qu'elle connaissait Lundy ?

— Sûr, elle connaissait Lundy, de même que Kram, Rossard, Broyold, Boster, De Kroot et Hayre. Elle a eu le temps de connaître un tas de types avant d'être hors du circuit.

— Elle a toujours été sociable.

— Tu n'as pas saisi ce que j'ai voulu dire, répondit Len. Je ne parle pas des impulsions grégaires de Marilyn. Écoute-moi. D'abord, elle s'est jetée à ma tête mais je m'en suis fatigué. Puis elle a fait de même avec Steve et *lui* aussi en a eu assez. En l'espace de deux ans, presque toute la population mâle du Village était lassée d'elle. C'était une époque tourmentée : la guerre et tout ce qu'elle entraîne... » Len acquiesça. « Il y avait des problèmes et elle était la source d'un bon nombre de ces problèmes. Il valait mieux s'en débarrasser, Ollie, tu peux me croire. On priait Dieu qu'il nous sauve de cette intense femelle de Boston qui se croit bohémienne – le petit glaçon se prenant pour une torche.

— Juste une question par pure curiosité, dis-je, alors que nous nous apprêtions à partir. Qu'est-elle devenue ?

— Je n'en suis pas sûr. À l'époque où elle vivait au Village, elle décréta que son inspiration créatrice était empêtrée dans les compas et équerres en T ; et entre deux passades, elle s'essaya un peu à la peinture – très abstraite, très imitation originale, très recherchée. Plus tard j'ai entendu dire qu'elle avait abandonné l'expression personnelle,

et avait emménagé quelque part vers la Soixante-Dixième Rue dans la partie Est de New York. Si j'ai bon souvenir, elle avait trouvé du travail : dessiner des circuits pour quelque projet IBM.

— Elle réussit probablement dans cette branche, lui dis-je. Elle connaissait à fond son boulot. Tu sais, elle m'a aidé à tracer les circuits pour les premières punaises que j'aie jamais construites. »

Le 19 novembre 1959

Grand pas en avant, si je peux m'exprimer ainsi à propos de la recherche des Pros. Cet après-midi nous avons terminé les deux premiers modèles expérimentaux de jambes à solénoïdes avec moteur incorporé, elles sont réalisées dans un plastique transparent de façon à ce que tout soit visible : solénoïdes, piles, moteurs, thyratrons et transistors.

Kujack attendait dans le salon d'essayage car on voulait immédiatement vérifier le fonctionnement, mais quand j'arrivai là-bas je trouvai Len assis près de lui. Il y avait plusieurs boîtes de bière vides par terre et ils bavardaient à perdre haleine.

Len *sait* combien je déteste qu'on boive pendant les heures de travail. Lorsque je posai les prothèses et commençai à les ajuster, il susurra d'un ton de conspirateur.

« Devons-nous lui dire ? »

Kujack était lui aussi plutôt hors de combat. « Disons-lui », murmura-t-il. Ce qui me frappe le plus chez Kujack, c'est son mutisme presque total avec moi et son déchaînement verbal en présence de Len.

« D'accord, répondit Len, *vous* vous en chargez. Vous lui expliquez comment nous allons amener la paix sur terre et de la bonne volonté envers les punaises.

— Nous venons juste de l'imaginer, dit Kujack, que reproche-t-on à la guerre ? C'est un rouleau compresseur.

— Les rouleaux compresseurs sont très peu démocratiques, ajouta Len, ils ne demandent jamais aux gens comment ils aiment être écrasés avant de les écraser. Ils avancent simplement sur la route.

— Ils avancent simplement sur la route. Ils continuent à avancer sur la route, répéta Kujack. Comme les flots du Mississippi.

— À quoi ça sert ? demanda Len. Les gens sont réduits, mitraillés dans tous les pays, tous sans exception, ils sortent de la guerre spirituellement diminués, un peu plus proches des insectes – comme ce héros d'un roman de Kafka qui se réveille un matin et s'aperçoit qu'il est une punaise. Je veux dire un scarabée. Tout ça parce qu'ils ont été écrasés au rouleau compresseur. Personne ne leur a demandé leur avis.

— Prenez le cas d'un amputé, reprit Kujack, avant que la mine explose, elle ne s'est pas arrêtée pour prévenir : « Écoute, mon ami, je dois éclater, c'est mon boulot. Choisis quelle partie de ton corps tu préfères sacrifier : le bras, la jambe, l'oreille, le nez ou autre chose. Ou y a-t-il aux alentours quelqu'un d'autre qui trouverait du plaisir à se faire rogner plus que toi ? Dans ce cas, envoie-le-moi. Je dois faire quelques ablations, vois-tu, mais ça n'a pas beaucoup d'importance quelle partie de quel type je rogne, tant que je respecte mon quota. » Est-ce que la mine a dit ça ? Non ! La victime n'a pas été consultée. Par conséquent, elle peut se sentir opprimée et s'apitoyer sur son sort. Nous venons juste de résoudre le problème.

— Voilà, commença Len, si la population avait été amputée selon une procédure démocratique, la paralésie et autres estropiements auraient pu être distribués à chacun selon ses besoins psychologiques. Tu vois le raisonnement ? Marx corrigé par Freud, comme dirait Steve Lundy. Répartir les blessures suivant les besoins de chacun – besoins non pas économiques, mais masochistes. Ceux qui possèdent un goût particulier pour l'autodestruction devraient manifestement se tailler la part du lion. De cette façon, personne ne pourrait se plaindre d'avoir été victime du rouleau compresseur ou d'avoir subi quelque chose qu'il n'avait pas réclamé. Tout serait fonction du désir de chacun, vois-tu. C'est démocratique.

— Une toute nouvelle conception de la guerre, acquiesça Kujack, l'amputation volontaire, la paralésie volontaire, ou autre chose volontaire, tout ce qui peut arriver en temps de guerre. Juste de quoi rendre un peu de dignité à la chose.

— Voilà comment ça marche, continua Len, le pays A et le pays B atteignent le point de rupture. Tout est terminé sauf les tirs. Tout va bien. Ils mettent donc en commun leurs meilleurs cerveaux, mathématiciens, actuaires, stratèges, génies de logistique, et le reste... Que dis-je ? Ils réunissent leurs meilleurs cerveaux-robots, leurs ICSNE. En l'espace de quelques secondes, ils calculent, jusqu'à la dernière décimale, le chiffre exact des dommages que chaque partie peut s'attendre à subir, le nombre de morts et de blessés, ils déterminent combien perdront la vue, les bras, les jambes, etc. Maintenant – et c'est là que ça se précise – chaque pays, ayant établi son pourcentage de morts et de blessés de toutes catégories, peut demander des volontaires.

— De cette façon il y a moins de désordre, fit remarquer Kujack. Une guerre programmée par un spécialiste de l'efficacité. Une guerre basée sur le taux de mortalité.

— Vous obtenez exactement le même résultat qu'avec une guerre où l'on se tire dessus, insista Len. Le même nombre de morts, de blessés et de gens dont la vie aura été gâchée. Mais vous évitez tout

l'effet du rouleau compresseur. Une guerre propre, rapide, conçue en termes de buts à atteindre plutôt que de moyens pour les atteindre. La fin n'a jamais justifié les moyens, vois-tu ; Steve Lundy dit que ça a toujours été le grand dilemme de la politique. D'un seul coup, nous nous débarrassons donc totalement des moyens.

— En ce qui me concerne, reprit Kujack, si *quelque chose* me concerne, je pourrais souffrir de ce qui m'est arrivé ? Mais rien n'arrive à l'amputé volontaire. Il s'installe sur la table d'opération et dit : « Coupez-moi simplement un bras, docteur, le gauche, s'il vous plaît, jusqu'au coude si ça ne vous dérange pas, et en échange vous m'inscrivez pour, la pension journalière complète à Longchamps et vous m'envoyez une blonde pulpeuse tous les samedis. »

— Ou quoi que ce soit qui puisse avoir une valeur d'échange contre un bras gauche à peine usé, corrigea Len. Ça sera calculé par les robots actuaire. »

Pendant ce temps j'avais placé les prothèses et installé le bouton-poussoir de contrôle dans la poche latérale de la veste de Kujack.

« Peut-être ferais-tu bien de partir maintenant, Len », dis-je. Je faisais très attention à me montrer indifférent à son harcèlement. « Kujack et moi avons du travail à faire.

— J'espère que tu en feras une mite plutôt qu'une punaise, dit Len tandis qu'il se levait.

« Kujack commence à peine à voir la lumière. Honte à toi si tu lui donnes un tropisme négatif à la place d'un positif. »

Il se tourna vers Kujack, en titubant légèrement.

« À bientôt, gars. Je passe te prendre à sept heures et nous irons à New York, histoire de vider quelques verres avec Steve. Il sera très heureux de savoir que nous avons tout mis au point. »

J'ai passé deux heures avec Kujack pour l'habituer au très délicat maniement du bouton-poussoir de contrôle. Je dois reconnaître que, sobre ou en état d'ébriété, il se montre un élève très doué. En moins de deux heures, il marchait réellement ! D'une démarche un peu hésitante, à vrai dire ; mais son équilibre progressera au fur et à mesure qu'il s'entraînera et que j'éliminerai encore quelques nœuds. Et cette fois je ne parle *pas* des punaises. Pour une dernière expérience, j'ai placé un petit coquetier sur le sol, posé dessus un ballon de foot en équilibre et donné l'ordre à Kujack d'essayer un coup d'envoi. Quel moment ! Il a frappé la balle si fort qu'elle a fait voler en éclats le miroir qui était sur le mur.

Le 27 novembre 1959

Longue conversation avec le patron. Je lui ai immédiatement fait part de mon idée de diviser le labo en Pro C et en Pro N, et du peu de

chances qu'a Goldweiser de parvenir avant longtemps à un aboutissement sur le plan N. Comme je voyais se peindre sur son visage une terrible déception, je m'empressai de lui raconter les heureux résultats obtenus sur le plan C.

Lorsqu'il commença à récupérer, j'appelai Kujack et lui fis faire la démonstration de son coup d'envoi. Il s'était vraiment perfectionné en s'entraînant toute la semaine passée.

« Si nous livrons l'histoire à la Presse, suggérai-je, ça pourrait être un très bon lancement. Voyez-vous, Kujack était l'un des meilleurs shooteurs parmi les Grands Dix, et beaucoup de journalistes se souviennent encore de lui. » Puis je lui lançai les nouvelles les plus merveilleuses qui soient.

« Durant les trois derniers jours d'exercice, monsieur, il a fréquemment lancé la balle vingt, trente, et même quarante mètres plus loin que quiconque ne l'a jamais fait avec de vraies jambes.

— C'est un exploit extraordinaire, s'écria le patron avec excitation. Un record du monde, accompli avec une jambe cybernétique !

— Ça fera une fantastique photo, dit Kujack. Je me suis aussi entraîné à poser avec un large sourire épanoui et photogénique. »

Heureusement, le patron ne l'a pas entendu – à ce moment-là il était penché sur les jambes, étudiant les solénoïdes.

Après le départ de Kujack, le patron me félicita très, *très* chaleureusement. Ce fut un moment des plus agréables. Nous avons bavardé quelques instants, et élaboré des plans pour la conférence de presse, puis il me dit finalement : « Au fait, avez-vous des nouvelles de votre ami Len Ellsom ? Je me fais du souci à son sujet. Il est parti à l'époque de Thanksgiving et n'a pas reparu depuis. »

Je répondis que c'était inquiétant.

Quand le patron me demanda pourquoi, je lui révélai un peu la façon dont Len s'était comporté récemment, parlant et buvant plus qu'il ne fallait. Avec toutes sortes de gens ; le patron m'avoua que ça confirmait ses propres impressions.

Je peux en toute certitude dire que nous nous comprenions. Je sentis intuitivement qu'un rapport bien défini s'était établi entre nous.

Le 30 novembre 1959

Ça devait arriver, bien sûr. Comme me l'avait confié le patron, peu après notre conversation il décida que l'absence de Len justifiait une enquête et en chargea la Sécurité. Une demi-douzaine d'agents se mirent sur l'affaire et se dirigèrent immédiatement vers le domicile de Steve Lundy au Village et, bien entendu, Len s'y trouvait.

Len et son ami étaient tous deux ivres morts et la chambre contenait de nombreux objets méritant une enquête approfondie –

beaucoup de livres étranges et pamphlets, des papiers d'identité émanant de la Brigade Lincoln, un article que Lundy était en train d'écrire pour un magazine anarchopacifiste sur ce qu'il appelle l'ICSNE. Len et son ami furent l'un et l'autre arrêtés sur-le-champ et une minutieuse perquisition commença immédiatement.

Selon le patron, que Len passe ou non en jugement, il est complètement fichu. Dorénavant il ne pourra plus jamais participer à un projet de cybernétique classé secret car il est suffisamment clair qu'il a violé le serment de loyauté en parlant des MS tout autour de lui.

Ce matin les hommes de la Sécurité sont venus me questionner. J'ai bien peur que mon témoignage n'ait pas été d'une grande aide pour Len. Que pouvais-je faire ? Je devais avouer qu'à ma connaissance Len a violé la consigne de sécurité sur trois points : il a parlé des problèmes de MS avec Kujack en ma présence, avec Lundy (à en croire ses dires) et bien sûr avec *moi* (techniquement je suis aussi un étranger). J'ai également insisté sur le fait que j'ai essayé de le faire taire mais qu'il n'y avait aucun moyen de l'arrêter une fois qu'il avait commencé.

Zut pour Len, en tout cas. Quel besoin avait-il d'aller se mettre dans ce pétrin et de m'y mêler ?

Ça démontre un manque de considération à mon égard.

Ces hommes de la Sécurité peuvent se montrer *trou* consciencieux.

Ils voulaient ramasser Kujack également.

Je suis allé trouver le patron et lui ai expliqué que s'ils nous enlevaient Kujack, nous devrions décommander notre conférence de presse parce qu'il nous faudrait des mois pour équiper et entraîner un autre sujet.

Le patron a tout de suite réalisé l'iniquité de cette mesure, et est intervenu en ordonnant au service de Sécurité de se calmer, au moins jusqu'à ce que nous ayons terminé notre démonstration.

Le 23 décembre 1959

Quelle journée ! Ça a été *quelque chose*, la conférence de presse de cet après-midi. Des douzaines de reporters, de photographes et de journalistes des actualités télévisées étaient présents, et nous les avons tous emmenés sur le terrain de football pour les démonstrations.

D'abord le patron leur a fait un petit topo sur la cybernétique qui est un travail scientifique d'équipe et sur la différence entre Pro C et Pro N, faisant remarquer que, du point de vue pratique et humain, pour venir en aide aux amputés, C est bien plus important que N.

Les reporters essayèrent d'en savoir plus sur les MS ; mais il éluda les questions avec beaucoup d'humour et me couvrit d'éloges, un

véritable panégyrique.

Puis on amena Kujack. Il réussit brillamment toutes les épreuves : marcher, courir, glisser, sauter, etc. Ça fit une sacrée impression. Et puis, pour couronner le spectacle, Kujack donna le coup d'envoi au ballon de football qui retomba quatre-vingt-quinze mètres plus loin, un record du monde ; et tout le monde hurla de joie.

Plus tard, Kujack et moi avons posé pour les actualités télévisées, échangeant une poignée de mains tandis que le patron nous serrait dans ses bras. Ils vont intituler ça : le cadeau de Noël de l'IEAC à l'un de nos vaillants héros de guerre. (C'est exactement ce que le patron désirait, il s'imagine que ce genre de choses fait paraître l'IEAC moins menaçant aux yeux du public.) Et on demanda à Kujack de dire quelques mots dans ce sens.

« Je n'ai jamais pu shooter aussi bien avec mes vraies jambes, dit-il en me serrant la main et me regardant droit dans les yeux. Sapristi, c'est réellement le plus beau cadeau de Noël qu'on puisse faire à un type. Merci, Papa Noël. »

J'ai pensé qu'il allait un peu trop loin mais les journalistes ont interprété cette réflexion comme une note sentimentale.

Goldweiser était dans la foule et dit : « J'espère seulement que lorsque, moi, je prouverai que je suis Dieu, tous ces photographes seront présents. »

C'est tout à fait le genre de remarque que j'attendais de la part de Goldweiser. C'est trop bête que les hommes de la Sécurité viennent chercher Kujack demain.

Le patron ne pouvait pas discuter. Après tout, ils ont été assez patients pour attendre la fin des expériences et de la démonstration, ce que le patron et moi-même sommes d'accord pour reconnaître comme un geste de bonté de leur part.

Ce n'est pas comme si Kujack n'était pas profondément impliqué dans l'affaire Ellsom-Lundy. Comme dit le patron : Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es...

Le 25 décembre 1959

J'ai passé la matinée à découper des photos et des articles dans les journaux ; ils ont mis le *paquet* !

Plus tard dans l'après-midi, je vais chez le patron prendre un lait de poule, et j'ai finalement eu le cran de lui dire ce qui me trottait dans la tête depuis plus d'un mois.

Autant battre le fer pendant qu'il est chaud...

« J'ai pensé, monsieur, commençai-je, que le système à solénoïdes, que j'ai établi pour les prothèses, à d'autres utilisations. Par exemple, il pourrait facilement être adapté à quelques-uns des points

mécaniques délicats d'un calculateur électronique. » Brièvement j'entrai dans quelques détails techniques et je pus constater qu'il était intéressé.

« J'aimerais beaucoup travailler à ce projet maintenant que le Pro C est plus ou moins dépassé. Et si jamais une occasion favorable se présente au sein des MS...

— Vous êtes un arriviste », dit le patron, opinant de la tête avec satisfaction.

Il regardait un journal posé sur la table ; sur la première, il y avait une grande photo de Kujack me souriant et me serrant la main. « J'apprécie ça. Je ne peux rien vous promettre mais laissez-moi le temps d'y réfléchir. »

Je crois bien que c'est fait !

Le 27 décembre 1959

Ai envoyé toutes mes affaires au nettoyage. Il me paraît que je vais en avoir besoin, après tout.

Nous avons une grande soirée habillée pour le jour de l'an, dans la salle commune et il y aura des danses à la papa, du swing, etc.

Quand j'ai appelé Marilyn, elle m'a semblé très détendue (elle s'est souvenue qu'il fallait m'appeler Olivier et j'en fus flatté) et a répondu qu'elle serait enchantée de venir.

J'ai comme l'impression que maintenant elle aime les bals.

Sapristi, ça me fera du bien de quitter ces jeans un moment. Je suis fier de dire que j'ai encore de l'allure en tenue de soirée. Je devrais faire une sacrée impression sur Marilyn. Len avait toujours l'air d'être en pyjama.

Traduit par ANNE-ISABELLE BARON.
Self-Portrait.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.
© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

SANS ESPOIR DE RETOUR

par Henry Kuttner et C.L. Moore

Recours à l'intelligence artificielle dans le contexte d'un conflit armé qui doit être gagné à tout prix. Et ce prix inclut la prise en charge des belligérants par l'intelligence artificielle. Artificielle, mais programmée pour l'infaillibilité – à condition d'avoir accès à la totalité des données nécessaires ou supposées telles. Une pareille omniscience débouche peut-être sur la psychose.

LE général ouvrit la porte et pénétra lentement dans la vaste et brillante salle souterraine. La boîte se trouvait contre la paroi, sous les panneaux de contrôle clignotants. Elle mesurait trois mètres de long sur un mètre vingt de large et elle était revêtue de matériau isolant. Elle avait toujours été là, telle que le général la voyait en cet instant, – telle qu'il l'avait toujours vue, de jour comme de nuit, éveillé ou endormi, les yeux ouverts comme les yeux clos. La boîte avait la forme d'une tombe. Mais, avec de la chance, quelque chose pourrait en naître.

Le général était grand et maigre. Il avait cessé de se regarder dans les miroirs depuis que son visage marqué par la fatigue lui faisait peur et qu'il craignait le regard de ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites. Il demeurait immobile, percevant la pulsation des invisibles machines, au-delà du rocher, tout autour de lui. Et, malgré lui, ses nerfs faisaient de chaque son une explosion énorme, impact de quelque missile contre lequel toute défense était inutile.

Sa voix résonna durement dans le laboratoire désert :

« Broome ! »

Pas de réponse. Le général s'avança et s'immobilisa au-dessus de la boîte. Sur le panneau de contrôle, des lumières clignotaient doucement et, de temps en temps, une aiguille tressautait. Soudain le général ferma le poing et l'abattit sur le métal luisant de la boîte. Cela produisit un bruit retentissant et creux.

« Doucement, doucement », dit une voix.

Abraham Broome venait d'apparaître sur le seuil. C'était un très vieil homme, tout ridé et de petite taille, avec des yeux brillants au regard méfiant. Il s'avança rapidement jusqu'à la boîte et tendit vers elle la main en un geste d'apaisement, comme si elle pouvait y être sensible.

« Où diable étiez-vous ? demanda le général.

— Je me reposais. Je laissais mûrir quelques idées. Pourquoi ?

— *Vous vous reposiez ?* »

Il semblait que le général n'eût jamais entendu ce mot auparavant. Il appuya ses mains sur ses paupières car la pièce, tout à coup, vacillait autour de lui et le visage de Broome se perdait dans des lointains grisâtres. Pourtant, même les yeux clos, il voyait encore la boîte et, le géant d'acier qui dormait à l'intérieur, attendant patiemment le moment de sa naissance. Sans ouvrir les yeux, il dit :

« Broome, éveillez-le. »

La voix de Broome trembla légèrement :

« Mais je n'ai pas fini de...

— Éveillez-le.

— Quelque chose ne va pas, mon général ? »

Le général Conway appuya plus fort sur ses paupières jusqu'à ce que l'obscurité interne devînt rouge, tout comme le deviendraient les ténèbres souterraines dans les ultimes explosions. Demain peut-être. Ou après-demain. Pas plus tard. Il en était presque certain. Il ouvrit les yeux. Broome le fixait d'un regard alterné ; au coin de ses yeux brillants, ses paupières s'abaissaient sous le poids des ans.

« Je ne peux plus attendre, dit Conway. Personne ne peut plus attendre. Cette guerre est un poids trop lourd pour des êtres humains. »

Il s'interrompit sans pouvoir ou oser exprimer à voix haute ce qu'il ressentait, ce qui ne cessait de résonner en lui comme un grondement de tonnerre de plus en plus proche. Un tonnerre qui, demain ou après-demain, serait là. L'ennemi déclencherait l'offensive générale sur le front du Pacifique dans les prochaines quarante-huit heures.

Les ordinateurs l'avaient annoncé. Ils avaient assimilé chaque facteur disponible, depuis les conditions météorologiques jusqu'à l'enfance du général ennemi, et tel avait été leur verdict. Ils pouvaient s'être trompés ; cela se produisait parfois, lorsqu'ils recevaient des informations incomplètes. Mais on ne pouvait se fier à une telle supposition. Il fallait au contraire admettre que l'attaque aurait bien lieu avant le surlendemain.

Conway songea qu'il n'avait pas dormi depuis la première attaque, la semaine précédente, mais c'était là un détail mineur comparé aux ultimes prévisions des ordinateurs. Le général ressentait une sorte

d'étonnement détaché à l'idée que son prédécesseur avait tenu si longtemps à ce poste. Et il éprouvait un certain amusement teinté d'amertume en songeant à l'homme qui lui succéderait. Mais cette pensée ne lui procurait aucune satisfaction. Son second était un incapable et un idiot. Conway assumait depuis longtemps sa charge et il ne pouvait pas plus la rejeter qu'il ne pouvait appuyer un instant sa tête sur un rayon pour la laisser reposer. Non, il devait garder sa tête sur ses épaules et continuer d'assumer sa charge jusqu'à ce que...

Ou le robot pourra venir à bout de sa tâche, se dit-il, ou il ne pourra pas. Mais nous ne pouvons plus attendre.

Il se pencha soudain et, d'un seul geste vigoureux, il souleva et arracha le couvercle de la boîte. Broome s'avança alors et tous deux se penchèrent sur la créature qui reposait tranquillement à l'intérieur, sa face sans expression tournée vers eux, son œil unique obscur et terne comme celui d'Adam avant le péché. Sur sa poitrine, le panneau d'accès était ouvert sur un entrelacs de transistors, d'éléments incroyablement miniaturisés, de filaments d'argent ténus et de circuits imprimés. Le robot était en outre enveloppé d'un réseau dense de circuits qui, pour la plupart, étaient à présent déconnectés. Il était pratiquement prêt à naître.

« Qu'attendons-nous ? demanda Conway d'une voix rauque. Je vous ai dit de l'éveiller !

— Pas encore, mon général. La sécurité n'est pas assurée. Je ne peux répondre de ce qui arriverait si...

— Il ne fonctionnera pas ? »

Broome regarda le masque d'acier qui reflétait les lueurs vacillantes des panneaux de contrôle.

L'hésitation crispa ses traits. Il se pencha et toucha du doigt un câble qui, dans la poitrine ouverte du robot, était rattaché à un circuit marqué : *Alimentation*.

« Il est programmé, dit Broome d'un ton hésitant. Mais pourtant...

— En ce cas il est prêt, fit Conway d'une voix sèche. Vous m'avez entendu, Broome, je ne peux plus attendre. Éveillez-le.

— J'ai peur », dit Broome.

Ses oreilles jouaient au général un tour familier. *J'ai peur... J'ai peur...* Il ne pouvait faire taire l'écho de cette voix. Mais la peur est l'héritage de toute chair, songea-t-il. Et la chair connaît ses limites. Il était temps que l'acier lui succède.

Longtemps la guerre presse-bouton avait été considérée comme facile. À présent l'homme avait compris. Il avait compris que la faiblesse résidait en lui. La chair et le sang. À l'homme revenait la tâche la plus sévère : prendre des décisions à partir d'informations incomplètes. Jusqu'à présent, aucune machine n'avait pu le faire. Les

ordinateurs étaient le cœur et le cerveau de la guerre presse-bouton, mais ils n'étaient que des penseurs limités. Et il leur était possible d'éluder n'importe quelle responsabilité par un facile : *Sans réponse – Informations insuffisantes*. C'était à l'homme de leur donner ce qu'ils réclamaient : l'information exacte, la question juste, les ordres précis. Pas étonnant que la consommation de généraux fût si élevée.

Aussi l'Electro-Guide d'Opérations avait-il été mis au point.

Le général le contempla. Il reposait tranquillement, dans l'attente du moment de sa naissance. Il s'appelait EGO. Et il serait bientôt doué de volonté. La complexité des fabuleux ordinateurs ne réside pas dans les machines elles-mêmes mais dans leur programmation. Si elles ne disposent d'aucune instruction quant à l'emploi des informations, les banques mémorielles sont sans utilité. Et les instructions sont extrêmement difficiles à mettre au point.

Tel allait être le travail d'EGO à partir de maintenant. Il avait été construit pour fonctionner comme le cerveau humain, sur des connaissances fragmentaires – ce que n'avait jamais fait aucune machine. La chair et le sang avaient atteint leurs limites, se dit Conway. Maintenant c'était à l'acier d'agir. Pour cela, EGO attendait maintenant le premier goût du péché. Infatigable comme l'acier, avec toutes les ressources de la chair, il allait croquer à son tour la pomme dont l'humanité s'était lassée...

« Peur ? Que voulez-vous dire ? demanda Conway.

— Il a sa propre volonté, répondit Broome. Ne le voyez-vous donc pas ? Je ne peux lui donner qu'un ordre de base : *gagner la guerre*. Mais je ne peux lui dire comment. Je l'ignore. Je ne peux même pas lui dire ce qu'il ne faut pas faire. EGO va simplement s'éveiller comme... comme un homme éduqué et mûri durant son sommeil. Il ressentira des impulsions et agira en conséquence. Je ne peux le contrôler. Et cela m'effraie, mon général. »

Conway demeurait silencieux, clignant des paupières, les nerfs vibrant d'épuisement. Il soupira et manipula le contact de son microphone.

« Ici, Conway. Envoyez le colonel Garden à l'Opération Noël. Avec deux M.P.

— Non, mon général ! dit Broome, fébrilement. Donnez-moi encore une semaine. Quelques jours...

— Vous avez à peu près deux minutes. »

Tu prends des décisions rapides, se dit le général Conway. Celle-ci n'en est qu'une entre combien d'autres ? Et cela dure depuis cinq ans. Il y a combien de temps que tu n'as pas dormi ? Bah, aucune importance... Il faut que Broome se décide. Il faut le pousser...

« Non, dit Broome, je ne peux prendre cette responsabilité. Il me

faut encore du temps pour les tests...

— Les tests ! Vous feriez des tests jusqu'au moment de la catastrophe ! » dit Conway.

La porte s'ouvrit. Le colonel Garden entra, suivi de deux M.P. Comme d'habitude, l'uniforme du colonel paraissait froissé. Il n'était pas fait pour l'uniforme. Pourtant, les poches sombres qu'il avait sous les yeux atténuaient le mépris de Conway. Garden non plus n'avait pas dormi récemment. Ils avaient tous fait plus que leur temps maintenant. C'était le tour d'EGO de supporter le fardeau à présent, et de justifier son nom.

« Mettez Broome aux arrêts », dit le général.

Il ignora les regards de stupéfaction et se tourna vers Garden :

« Colonel, pouvez-vous éveiller ce robot ?

— L'éveiller, mon général ? » Conway eut un geste d'impatience :

« L'activer, oui. Le mettre en route.

— Oui, mon général, je le sais, mais... »

Conway ne prit pas la peine de l'écouter. Il désigna le robot et les paroles de Garden devinrent pour lui un murmure sans signification. Quarante-huit heures, se dit-il. C'est suffisant pour le tester avant l'attaque, avec de la chance. Il a intérêt à fonctionner. Il pressa ses globes oculaires entre le pouce et l'index pour empêcher la pièce de se balancer et de tourner.

Quelque part dans le lointain, Broome déclara :

« Attendez, mon général ! Donnez-moi seulement une journée ! Il n'est pas encore... »

Conway agita la main sans ouvrir les yeux. Il entendit l'un des M.P. dire quelque chose et il y eut un bruit étouffé. La porte se referma. Le général soupira et rouvrit les yeux.

Garden le fixait avec la même expression de doute que Broome. Conway fronça les sourcils et, aussitôt, le colonel se détourna vers la boîte où reposait le robot. Il se pencha sur lui ainsi que l'avait fait Broome et toucha également le câble qui menait à l'inscription : *Alimentation*.

« Lorsque ceci sera détaché, mon général, dit-il, il sera livré à lui-même.

— Il a ses ordres ; dit Conway d'un ton bref. Allez-y. »

Il y eut un léger bruit sec quand Garden ôta le câble d'un geste précis. Puis il referma la plaque qui permettait d'accéder aux circuits d'EGO et promena les mains sur les membres d'acier afin de s'assurer que les connexions étaient maintenant libres. Il se redressa alors et se dirigea vers le panneau de contrôle.

« Mon général... », dit-il.

Durant un moment, Conway ne répondit pas. Il se balançait imperceptiblement d'avant en arrière, pareil à une tour sur le point de

vaciller.

« Ne me dites rien que je ne veuille entendre, dit-il enfin.

— J'ignore à quoi nous devons nous attendre », dit le colonel prudemment.

Conway contemplait le visage impassible et aveugle. Éveille-toi, pensa-t-il. Ou ne t'éveille pas. Cela n'a pas d'importance. Parce que nous ne pouvons pas continuer comme ça. Éveille-toi, alors je pourrai dormir. Ou ne t'éveille pas, et je pourrai mourir.

Lentement, la lentille ronde et plate, l'œil de cyclope du robot se mit à briller. Au même instant, une légère élévation d'énergie fit clignoter les voyants du tableau de contrôle. Les reflets se ternirent sur les plaques d'acier luisant d'EGO, puis brillèrent plus fort, tandis qu'intervenaienent les circuits auxiliaires. Puis, une par une, les lueurs s'éteignirent sur le panneau. Les aiguilles tremblotantes se stabilisèrent sur le zéro et s'immobilisèrent.

Le robot fixait le plafond, immobile.

Conway le regardait et pensait : À ton tour, maintenant. J'ai été aussi loin qu'il est possible à un homme de le faire. Vas-y, robot ! Bouge !

Le robot bougea faiblement. L'œil se mit à luire et projeta un cône de lumière au plafond. Sans le moindre avertissement, il souleva les deux bras en même temps hors de la boîte et frappa ses mains l'une contre l'autre avec un bruit retentissant qui fit tressaillir les deux hommes. Conway resta muet de stupéfaction.

« Garden ! » lança-t-il inutilement.

Garden abaissa un contact et le murmure de l'énergie mourut. À nouveau, le robot demeura immobile, mais cette fois il ressemblait à un gisant, les paumes fermement pressées l'une contre l'autre. Il frémit à nouveau et des bruits rythmiques pareils au tic-tac de plusieurs réveils se firent entendre faiblement au plus profond du gros cylindre d'acier qu'était son corps.

« Que se passe-t-il ? demanda Conway en un murmure. Pourquoi fait-il cela ?

— C'est l'activation, répondit Garden. Tout ceci ne m'est guère familier, mon général. Je pense que les tensions de base sont en train de s'organiser. Elles dépendent sans doute de quelque transformation de l'énergie en liaison avec le principe homéostatique que Broome... »

Une voix profonde, pareille à un hululement, s'éleva de la boîte : *Je veux...*, dit-elle avec peine, puis elle s'interrompt et répéta : *Je veux...* avant de cesser abruptement.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Conway.

Cette voix l'avait effrayé. Elle était sans âme, comme celle de quelque fantôme.

« C'est le haut-parleur qu'il a dans la poitrine, dit Garden dont la

voix tremblait légèrement. Je l'avais oublié. Mais il devrait fonctionner mieux que cela... »

Il désigna le robot d'un geste impuissant et poursuivit :

« Je crois qu'il est bloqué. »

Il s'avança et se pencha sur la boîte.

« Vous... voulez quelque chose ? » demanda-t-il d'un ton mal assuré, avec l'impression d'être ridicule.

Conway songea que le colonel était un homme peu efficace. Pourtant le robot était au moins éveillé à présent. Bientôt, certainement, il serait réglé, prêt à assumer son rôle... Et peut-être pourraient-ils tous se reposer un peu ensuite. Conway lui-même pourrait peut-être dormir. L'épuisement s'abattit sur lui comme une vague, paralysant et pulvérisant les fibres intimes de ses membres. Dans un instant, se dit-il, je serai libre. Lorsqu'EGO entrera en action. J'ai réussi. Je ne suis pas devenu fou, je ne me suis pas suicidé. Et je n'aurai plus à penser. Je resterai simplement ici, sans bouger. Je ne me coucherai même pas. Si la pesanteur veut m'attirer, cela la regarde...

« Que voulez-vous ? répéta Garden, penché sur la boîte.

— *Je veux...* », fit EGO.

Soudain les mains jointes se séparèrent en un éclair, les bras longs de plus d'un mètre se détendirent comme des fléaux scintillants. Puis le robot s'immobilisa de nouveau, mais le colonel Garden n'était plus penché sur lui. Avec un détachement brumeux, Conway constata que Garden était effondré contre le mur. L'un des fléaux l'avait atteint au cou, et l'angle que formaient maintenant sa tête et son corps lui donnait l'allure d'une poupée désarticulée.

Lentement, Conway porta la main à son micro. Il y eut un bourdonnement mais il s'écoula un moment avant qu'il pût se souvenir de son nom. Puis il parla :

« Ici le général Conway. Veuillez ramener Broome à l'Opération Noël. »

Il regarda le robot. Broome saura ce qu'il faut faire, songea-t-il.

Les bras du robot se replièrent. Ses mains d'acier agrippèrent les bords de la boîte et, dans un crissement suraigu du métal, la mirent en pièces.

À présent, le robot était né. Né ? Mis au monde avant terme, se dit Conway. Je pense que je me suis trompé, songea-t-il. Et maintenant ?...

EGO se redressa de toute sa hauteur : deux mètres cinquante. Massif comme une tour, il se mit en mouvement. Tout droit jusqu'à ce que le mur l'arrête. Alors, lentement, il se détourna, son cône de vision balayant la pièce. Ses mouvements, d'abord incertains et

convulsifs, se firent plus lents et plus sûrs. Il tremblait encore de façon perceptible et le cliquetis interne s'accroissait et décroissait, tantôt rapide et frénétique, tantôt lent et calme. Le robot sondait, évaluait, acceptait ou rejetait ce monde nouveau qui allait être désormais son fardeau...

Il découvrit les panneaux de contrôle qui l'avaient activé. Son rayon visuel les parcourut rapidement, puis, brusquement, avec une rapidité surprenante, il se rua sur eux. Ses mains voltigèrent sur les fiches, les cadrans et les boutons.

Rien ne se produisit. Les panneaux étaient morts.

« *Je veux...* », dit la voix caverneuse et inhumaine d'EGO, qui émanait de sa poitrine.

De deux gifles de ses mains d'acier, il balaya des tableaux tous les voyants, boutons et manettes. Ses doigts s'enfoncèrent dans les trous et arrachèrent les panneaux. Ses deux mains plongèrent dans le labyrinthe coloré des circuits et en arrachèrent des poignées avec une espèce de frénésie mesurée.

« EGO ! » lança Conway.

La machine l'entendit. Elle s'arrêta brusquement. Un instant, le regard lumineux se porta sur l'homme. Conway sentit le froid l'envahir, comme au contact d'un esprit aussi glacé que l'acier. Il pouvait presque sentir en lui l'attouchement de ce cerveau nouveau, aux ressources infinies.

Puis la clarté du regard d'EGO le quitta pour se poser sur la porte. EGO fonça à la manière d'un tank et sa poitrine fendit les panneaux en deux. D'un seul mouvement il écarta les débris et s'avança dans l'encadrement.

Lorsque Conway atteignit le seuil, le robot était déjà loin dans le corridor. Il filait de plus en plus vite vers le lointain, comme une goutte de mercure.

« Mon général... »

Conway se retourna. Abraham Broome, encadré de deux M.P., se penchait pour examiner les panneaux détruits.

« Rompez ! dit Conway aux deux hommes. Venez, Broome. »

Le vieil homme passa devant lui, se pencha sur le corps de Garden et secoua la tête.

Un instant, Conway envia Garden. Puis il dit :

« Je suis désolé. Un homme de perdu. Nous le serons bientôt tous si EGO ne fonctionne pas correctement. Comment pouvons-nous savoir ce que font les autres en ce moment ? Peut-être ont-ils un EGO, eux aussi ? J'ai commis une erreur, Broome. J'aurais dû réfléchir un peu plus. Que pouvons-nous faire à présent ?

— Que s'est-il passé ? (Broome fixait d'un regard incrédule la paroi où s'étaient trouvés les panneaux de commande.) Où est le robot

maintenant ? Il me faut des détails. »

Dans le mur, un haut-parleur craqua puis lança le nom de Conway. Lentement, péniblement, le général essaya d'assimiler ce qu'on lui demandait. Les mots qui jaillissaient du haut-parleur lui semblaient un informe assemblage de sons. Puis il perçut : *Alerte*.

Une attaque ? Le mot résonna profondément dans sa tête.

« Répétez, demanda-t-il lourdement.

— Général Conway ? Un robot est en train de détruire le matériel dans le sous-secteur cinq. Les tentatives pour le maîtriser ont échoué. Général Conway ! Un robot est en train...

— Ça va », dit Conway.

Bon, en tout cas il ne s'agissait pas d'une attaque. Tout au moins pas d'une attaque ennemie.

« Ici Conway, dit-il. Ne touchez pas au robot. D'autres instructions suivront. Tenez-vous prêts. »

Il fixa Broome d'un air inquisiteur, se rendant compte que le vieil homme n'avait cessé de murmurer des paroles anxieuses dont il n'avait pas saisi le sens.

« Mon général..., il faut que je sache exactement ce qui s'est produit.

— Taisez-vous, dit Conway. Je vais vous le dire. Attendez. »

Il alla jusqu'à un lavabo, remplit un verre d'eau et prit dans sa poche le tube de pilules de benzédrine. Ce ne lui était plus d'un très grand secours. Il y avait trop longtemps qu'il se dopait ainsi. Mais il accomplissait l'ultime effort – il *fallait* que ce fût le tout dernier – et le plus infime secours lui était utile. Bientôt, il pourrait tout abandonner... mais pas encore.

D'une voix faussement détachée il fit à Broome un résumé précis des événements. Le vieil homme demeurait silencieux, se pinçant les lèvres et fixant le général d'un regard absent.

« Eh bien ? demanda Conway. Qu'en pensez-vous ? A-t-il échappé au contrôle ou non ? »

Il réprima le désir de secouer Broome pour l'arracher à son apathie. Il avait pris une décision en dépit des protestations de Broome et ç'avait été une erreur. Fatale, peut-être. Maintenant, il devait laisser parler le vieil homme.

« Je pense qu'il accomplit sa tâche, dit enfin Broome avec un calme affolant. Je craignais ce genre de réaction incontrôlée. Mais le programme est fixé en lui et je crois qu'il agit maintenant en fonction du but que nous lui avons assigné. Bien sûr, quelque chose ne fonctionne pas correctement. Il devrait mieux s'exprimer ; ce blocage vocal ne devrait pas exister. Il faut que nous trouvions ce qu'il veut et la raison pour laquelle il ne parvient pas à nous le dire. »

Broome s'interrompt et jeta un coup d'œil au communicateur, sur

la paroi :

« Ils ont bien dit le sous-secteur cinq, n'est-ce pas ? Qu'y a-t-il dans le sous-secteur cinq ?

— La bibliothèque », répondit Conway.

Durant une seconde, ils se regardèrent en silence. Puis Conway continua :

« Il faut que nous le stoppions, à n'importe quel prix. EGO est ce que nous possédons de plus important, mais s'il détruit toute la base...

— Ce n'est pas le plus important, dit Broome. Avez-vous songé à ce qu'il pourrait faire ensuite, étant donné que la bibliothèque a été son premier objectif ?

— Que voulez-vous dire ?

— Il paraît rechercher des informations. Ne pensez-vous pas que son prochain but pourrait être les ordinateurs ?

— Grands dieux ! » dit Conway d'une voix usée, épuisée.

Il se mit à rire sans émettre un son. Dans l'instant suivant, il lui faudrait entrer en action et il n'était pas certain d'en être capable. Bien sûr, il avait été fou de mettre le robot en action prématurément, sans aucune précaution. Il avait joué et avait peut-être perdu. Mais il savait qu'il agirait à nouveau de même s'il lui était donné de recommencer. La partie n'était pas encore perdue. Mais que lui restait-il comme alternative ?

« Oui, fit-il, les ordinateurs. Vous avez raison. S'il s'en prend à eux, il nous faudra le détruire.

— Si nous le pouvons, dit sèchement Broome. Il pense vite. »

Péniblement, Conway redressa les épaules. Il se demandait si la benzédrine lui suffirait, cette fois. Il n'en ressentait pas encore les effets mais il ne pouvait attendre plus longtemps.

« Très bien, allons-y, dit-il. Nous connaissons nos rôles. Le mien est d'immobiliser EGO... à moins qu'il ne s'attaque aux ordinateurs. Le vôtre est de découvrir ce qu'il veut. Venez. Nous avons perdu suffisamment de temps. »

Il agrippa le bras maigre de Broome et l'entraîna au-dehors. Il porta la main à son micro et, lorsque le bourdonnement lui parvint, il déclara :

« Ici Conway. J'arrive. Où se trouve le robot ? »

La petite voix ténue sur son épaule déclara :

« Il quitte le sous-secteur cinq, mon général... Il passe à travers le mur. Il... »

À cet instant, le communicateur, dans le mur du laboratoire, crachota et lança d'une voix métallique :

« Le robot vient de passer dans le sous-secteur dix-sept ! (Il y avait une trace de stupéfaction dans la voix.) Il détruit les dossiers ! »

L'appel était retransmis par la salle des communications et les

échos provenant du sous-secteur dix-sept retentissaient dans le micro, sur l'épaule du général. Il manipula plusieurs fois le contact.

« Essayez de déterminer la direction prise par le robot ! » lança-t-il dans le brouhaha.

Il y eut un bref intervalle durant lequel le communicateur continua de tonitruer ses rapports de destruction. Puis :

« Il avance vers l'intérieur, mon général ! lança la voix ténue du micro. En direction du sous-secteur trente ! »

Conway lança un coup d'œil à Broome dont les lèvres formèrent un mot silencieux : *ordinateurs*. Conway serra les mâchoires.

« Envoyez des robots lourds à sa rencontre, ordonna-t-il. Immobilisez-le si vous le pouvez, mais ne l'endommagez pas sans mon ordre. »

Il posa la main sur le micro et perçut le vacarme atténué et lointain sous sa paume, tandis qu'il entraînait Broome en courant dans le couloir. Dans sa tête, ses propres paroles étaient répercutées en échos qui allaient s'affaiblissant : *mon ordre... mon ordre... mon ordre...*

Il songea que, jusqu'à un certain point, il était encore capable de donner des ordres. Jusqu'à un certain point. Jusqu'à ce qu'EGO soit maîtrisé. Pas plus tard.

« Broome, demanda-t-il brusquement. Le robot peut-il *vraiment* réussir ?

— Je n'en ai jamais douté, dit Broome. À condition que nous découvriions ce qui ne va pas, bien entendu. J'ai mon idée à ce sujet mais je ne vois pas comment la vérifier.

— Quelle idée ?

— Un cycle de répétitions peut-être. Une série de démarches successives qui se répètent sans cesse. Mais j'en ignore le sens. Le robot dit : *Je veux* et se bloque ensuite totalement. Je ne comprends pas pour quelle raison. L'impulsion qui le domine est si puissante qu'il ne prend même pas la peine d'ouvrir les portes qui le séparent du but. Je ne sais pas ce qu'il veut et mon travail est de le découvrir. »

Peut-être le sais-je, moi, se dit Conway. Mais il repoussa cette pensée. Elle était à la fois si simple et si terrifiante qu'il se demanda pourquoi elle n'était pas venue à Broome. À moins que...

EGO avait pour tâche de gagner la guerre. Mais à supposer que cela fût impossible ?...

Conway secoua la tête d'un air décidé et repoussa définitivement cette idée.

« D'accord, dit-il, vous connaissez votre travail. Parlons du mien maintenant : comment arrêter EGO sans lui faire de mal ? »

Tout au fond de son esprit, il se dit qu'il en venait maintenant à personnaliser le robot. EGO avait commencé d'assumer son identité.

Broome hocha la tête, l'air sombre :

« Voilà une des raisons pour lesquelles j'avais peur de l'activer. Un cerveau artificiel n'a rien à voir avec un cerveau humain. Le moindre petit dommage amène des défauts de fonctionnement. Et puis il est si rapide que je me demande même comment l'arrêter, dommages ou pas.

— Si nous utilisions les ultrasons ? dit Conway. Peut-être pourrions-nous le dérégler ?

— Vous avez peut-être raison. À si faible distance, les ultrasons pourraient neutraliser quelque chose en lui... »

Ils marchaient vite et Broome haletait bruyamment.

Conway approcha le micro de ses lèvres :

« Salle des communications ? Envoyez une équipe ultrasonique dans le couloir de la salle des ordinateurs. Mais attendez les ordres. Si le robot se montre, ne tirez pas avant que... »

Il se tut brusquement. Il se trouvait sur le seuil de la salle des communications et sa propre voix résonnait dans le haut-parleur placé au-dessus du siège de l'officier de transmission, à trois mètres de là, dans la pénombre verdâtre.

La porte se referma et Conway fut enveloppé de tumulte et de ténèbres. Les grands panneaux de verre et les cercles colorés des écrans de communications scintillaient dans l'ombre, se reflétant vaguement sur le visage des hommes. Le regard las du général Conway parcourut automatiquement les écrans qui lui révélaient l'état des opérations sur le front du Pacifique. Il distingua les ombres-radar de la flotte, les renseignements codés concernant le temps et la direction des vents, le tableau des missions aériennes. Mais tout cela ne signifiait rien. Son cerveau se refusait à accepter un tel fardeau. Désormais, il n'affrontait qu'un seul problème.

« Où est le robot ? » demanda-t-il.

Il devait crier pour se faire entendre car un bruit qu'il n'identifia pas immédiatement s'ajoutait maintenant au brouhaha des voix provenant des haut-parleurs.

L'officier de transmission désigna un écran bleuté, à sa gauche. On y voyait, minuscule et brillant, le robot semblable à une poupée s'acharner contre un magasin de poupées. Mais le bruit qu'il faisait était à l'échelle réelle. Il semblait à la recherche de quelque chose et ses méthodes étaient expéditives. Il n'ouvrait pas les tiroirs : il arrachait les côtés des armoires et dispersait leur contenu avec des mouvements larges et rythmés. Les objets tournoyaient dans l'air et, de temps en temps, le cône de lumière le suivait brièvement. Il était évident que ce qu'il cherchait ne se trouvait pas ici. Et il était tout aussi évident que le robot procédait selon un égoïsme total : ce qu'il ne voulait pas, il le détruisait avec fureur. Il ne disposait d'aucune

autre référence que son propre besoin immédiat.

Peut-être a-t-il raison, se dit Conway. Peut-être rien de ce que nous avons ne vaut-il la peine d'être conservé si ce qu'il cherche ne s'y trouve pas.

Quelque part derrière lui, il perçut les voix fatiguées de Broome et de l'officier de transmission par-dessus le tumulte.

« Je ne sais pas, criait l'officier. Il a détruit la bibliothèque si rapidement qu'il est impossible de dire s'il a lu quelque chose. Vous voyez comment il se déplace maintenant. Il va si vite que... »

Broome s'avança et, se penchant par-dessus l'épaule de l'officier, il appuya sur le bouton de communication correspondant à la salle 17 où le robot était en train de se déchaîner.

« EGO, appela-t-il dans le micro. M'entends-tu ? »

Le robot arracha les montants des derniers placards et projeta leur contenu en pluie. Puis, se tenant très droit, il pivota sur lui-même, le cône de lumière qui émanait de sa tête balayant les parois.

« *Je veux...* », dit-il de sa voix caverneuse, puis il se tut. Ses mains se joignirent en un geste d'extrême désespoir et il se dirigea droit vers un angle de la salle.

La paroi ploya, craqua et céda. Le robot s'avança et disparut à la vue.

Conway eut l'impression que tous les visages se tournaient tout à coup vers lui, ovales pâles luisant de sueur, dorés, rouges et verdâtres dans l'ombre. C'était maintenant à lui de décider. Les hommes attendaient ses ordres.

Il avait envie d'imiter le robot, de démolir ces écrans lumineux, de fracasser ces panneaux scintillants afin de faire taire toutes ces voix qui aboyaient sur les parois. Toutes les responsabilités qu'il ne pouvait plus assumer bourdonnaient autour de sa tête comme des abeilles en folie. Une vague d'épuisement total déferla sur lui, suivie d'une sorte de joie hystérique, mais les deux sensations étaient si lointaines qu'elles ne paraissaient même pas l'atteindre. Il était quelqu'un d'autre et se trouvait infiniment loin, avec des problèmes vagues qui n'avaient plus le moindre rapport avec le vide de la réalité...

« Mon général ? dit la voix de Broome. Mon général ?... » Conway toussota.

« Le robot..., dit-il brusquement. Il faut que nous l'arrêtons. Vous parvenez à le suivre, sergent ?

— Oui, mon général. Il est maintenant sur l'écran douze. »

L'écran douze brillait dans l'ombre. Les couloirs étaient signalés par un réseau de lignes dorées et les chiffres des secteurs apparaissaient en bleu pâle.

« Ces points rouges, dit le sergent, c'est lui, mon général. »

La ligne rouge partait du laboratoire de Broome, puis passait par la

bibliothèque et le magasin, en traversant les parois. Son objectif suivant était évident : à vingt centimètres environ, au centre de la carte, se trouvait une pièce ronde. Des carrés verts scintillaient sur ses murs et chacun savait ce qu'ils représentaient. Chacun savait que sa propre survie dépendait étroitement du déchaînement des impulsions électroniques dans le réseau complexe des ordinateurs. Et les pensées de chaque homme dans la salle, comme il se rendait compte de ce qui pouvait arriver si le robot atteignait son objectif, se mirent à tressaillir au rythme des opérations électroniques des ordinateurs.

« L'équipe ultrasons, dit Conway d'un ton crispé. Et les robots lourds... Où sont-ils ?

— L'équipe ultrasons arrive du niveau six, mon général. Il lui faut environ cinq minutes. Les robots lourds devraient être en position d'interception dans une trentaine de minutes. Vous pouvez les voir en... violet... là, sur le panneau de détection. »

Une ligne violette suivait lentement un corridor doré vers le bord de la carte.

« Pas assez rapide, dit le général en observant les points rouges qui marquaient la progression du robot pensant. (Mais celui-ci pensait-il encore, à présent ?)

— Quelqu'un sait-il si ces murs sont de pierre ou de plâtre ? » demanda Conway.

Nul ne répondit. Mais, sous les yeux des hommes, les points rouges s'interrompirent devant une ligne dorée, s'avancèrent encore par deux fois, rebroussèrent chemin et empruntèrent finalement une ouverture indiquant une porte.

« De la pierre, dit Conway. Ce mur-là tout au moins. J'espère qu'il n'a rien endommagé en essayant de le forcer.

— Il vaut mieux l'espérer », dit Broome.

Conway regarda le vieil homme.

« Je vais l'arrêter, dit-il. Nous n'allons pas l'abîmer ; nous en avons trop besoin. Je suis navré que nous n'ayons pas été mieux préparés à le contrôler mais, si c'était à refaire, je le referais. Nous ne pouvons pas attendre.

— Il s'avance rapidement, mon général ! » lança l'officier de transmission.

Le regard de Conway se reporta sur l'écran. Il se mordit douloureusement la lèvre :

« Des volontaires. Il me faut quelqu'un pour aller l'arrêter. Peu importe comment. Occupez-le. N'importe quoi, pourvu que cela gagne du temps. Chaque seconde compte. Vous, caporal ? D'accord. Et vous, lieutenant ?

— Nous ne pouvons risquer personne d'autre, dit l'officier de transmission.

— D'accord, tenez-vous prêts, lança Conway. Sergent, montrez-le sur les écrans. »

Trois écrans bleus s'illuminèrent, révélant des bureaux ravagés et du matériel brisé. Sur le troisième, EGO attaquait une porte trop étroite, la tête en avant. Il paraissait minuscule, très lointain et inoffensif. Au dernier assaut, l'encadrement de la porte céda ; EGO franchit le seuil et s'éloigna dans le couloir. Sur le panneau de détection, la ligne de points rouges révélait qu'il ne se trouvait plus très loin de la salle des ordinateurs.

« Mais que peut-il vouloir aux ordinateurs ? murmura Broome.

Il pianota avec irritation sur le pupitre métallique.

« Peut-être... dit-il, puis il s'interrompit et regarda Conway. Je suis inutile ici, mon général. Je vais aller dans la salle des ordinateurs. J'ai bien quelques idées mais un ordinateur pense plus vite que moi. EGO est trop rapide. Pour prévoir les mouvements d'une machine, il n'y a qu'une autre machine. Je vais faire mon possible.

— Eh bien, allez-y, dit Conway. Vous disposez de cinq à dix minutes. Ensuite... »

Il n'acheva pas sa phrase, pas à voix haute tout au moins. Mais il pensa : Ensuite... je pourrai me reposer. D'une manière ou d'une autre, je pourrai me reposer.

L'officier de transmission, qui avait essayé tour à tour chacun des écrans, lança tout à coup :

« Regardez, mon général ! Les volontaires !... Mon Dieu, qu'il est grand ! »

Cette dernière exclamation avait été spontanée : jusqu'alors nul, dans la salle de communication, n'avait encore eu l'occasion de voir un homme auprès d'EGO.

Sur l'un des écrans, le robot apparaissait comme un véritable géant au milieu d'un couloir plongé dans la pénombre. Les deux volontaires venaient de surgir à dix pas de lui et EGO les dominait de toute sa taille. Les visages minuscules et effrayés des hommes n'étaient guère plus gros que des petits pois. Ils fixaient l'énorme robot qui projetait sur les parois le rayon lumineux de son œil de cyclope.

Les deux hommes avaient dû courir à toute allure. Leurs instructions avaient été vagues et ils n'avaient guère eu le loisir de réfléchir. Pourtant, ils avaient réussi à trouver en route un segment de poutrelle d'acier qui apparaissait comme un fil scintillant sur l'écran. L'un des hommes s'élança au-devant du robot et, avec son compagnon, il plaça la poutrelle en travers du couloir, à hauteur d'épaule.

EGO n'accorda même pas un coup d'œil à cet obstacle improvisé. Il le frappa d'un coup net dont l'écho fut répercuté du couloir à la salle des communications. Le robot vacilla légèrement, reprit son équilibre,

évalua rapidement la situation et se baissa pour passer sous la poutrelle. Aussitôt, les deux hommes pesèrent dessus de tout leur poids. Un nouveau fracas et la barre d'acier se retrouva en V. L'écran retransmit le hurlement d'un des hommes que l'extrémité de la poutrelle venait d'accrocher. EGO leva les deux mains, passa sous l'obstacle et poursuivit son chemin.

« Trente secondes de gagnées, dit Conway avec amertume. Et un homme de perdu. Où en sont les robots lourds ?

— À une minute et demie, mon général. Ils se trouvent dans le couloir 8. L'interception devrait avoir lieu à l'entrée de la salle des ordinateurs. Vous voyez le tableau ? »

Lentement, lourdement (du moins semblait-il à Conway), les points violets s'avançaient dans les ténèbres. Deux points rouges s'ajoutèrent à la longue chaîne qui matérialisait le déplacement d'EGO. Les points rouges reprenaient ainsi de l'avance sur les violets.

Je vais échouer, se dit Conway. Il songea à toutes les vies humaines qui dépendaient de lui, à tous ces hommes qui croyaient que le front du Pacifique était entre de bonnes mains. Que faisait le général adverse en ce moment ? Et que ferait-il s'il savait ?

« Mon général, regardez ! » lança l'officier de transmission.

Il restait encore un volontaire valide. Apparemment EGO, dans son dernier mouvement, avait brisé le V formé par la poutrelle d'acier. L'homme s'était emparé d'un fragment tordu et, sans se soucier du poids, s'était élancé à la poursuite du robot. Il ne se trouvait plus maintenant qu'à quelques mètres de lui et chacun, dans la salle des communications, put entendre l'homme crier :

« EGO ! »

Ainsi qu'il l'avait fait auparavant, le robot s'arrêta et se retourna, baignant l'homme du rayon froid issu de son œil.

« *Je veux...* », dit la voix métallique et caverneuse.

L'homme sauta en avant et tenta de frapper l'œil unique du robot avec le fragment de poutrelle.

« Broome, dit Conway, peut-il le blesser ? »

Mais il n'obtint aucune réponse. Broome avait disparu.

Sur l'écran, le robot tendit les mains en un geste frénétique, parant le coup au dernier moment. L'écran vibra sous le fracas de l'impact. Il restait encore suffisamment de temps et de force à l'homme pour frapper une seconde fois. La poutrelle était encore au sommet de sa courbe quand EGO s'en empara et l'arracha des mains de son adversaire d'un geste presque désinvolte. Il la lança dans le couloir par-dessus son épaule massive.

Conway jeta un rapide coup d'œil sur la carte. Les points violets gagnaient du terrain. Le dernier point rouge qui représentait EGO avait oscillé par deux fois de droite à gauche pour parer l'attaque. Le

regard de Conway revint sur l'écran.

L'homme désarmé n'eut qu'une brève hésitation. Il rassembla ses ultimes forces et bondit vers le visage d'acier et son œil lumineux. Par miracle il parvint à passer entre les bras formidables et son étreinte se referma autour du cou de métal d'EGO. Il se cramponna frénétiquement au corps massif du robot, occultant l'œil. Ses membres se collèrent désespérément à l'énorme tour d'acier vacillante. Derrière les deux adversaires, dans l'ombre, un bruit rythmique et sourd se fit alors entendre. L'écran vibra légèrement.

« Les robots lourds », dit Conway dans un souffle.

À nouveau il regarda la carte. Les points violets avaient pratiquement atteint l'intersection maintenant, et le point rouge d'EGO allait et venait de façon désordonnée. Cependant le robot ne dépendait pas uniquement de sa vision. Ses mouvements en témoignaient. Mais l'homme agrippé à lui le gênait. Son poids le déséquilibrait. Pendant un instant, il chercha vainement à s'en débarrasser et il dévia d'une trentaine de degrés vers la paroi de gauche. Puis il parvint à se saisir de l'homme et l'écarta avec aisance et douceur, avant de le projeter avec une force désinvolte contre la paroi.

Les hautes portes de la salle des ordinateurs apparaissaient derrière le robot, à l'extrémité du couloir. Durant un moment, EGO parut reprendre ses esprits. L'écran vibrait à présent avec une telle violence que la vision en devenait trouble.

« Que se passe-t-il ? demanda Conway. Il est mal réglé ?

— Regardez, mon général, dit l'officier de transmission. Ils arrivent. »

Pareils à une muraille vivante, les robots lourds venaient de surgir de l'obscurité, à l'extrémité de l'écran. L'image tremblait au rythme de leurs pas. Ils s'arrêtèrent devant EGO, épaula contre épaula, le dos tourné à la salle des ordinateurs.

Un instant, EGO demeura immobile. Il frémissait, tandis que son œil passait et repassait à une allure terrible sur les robots lourds. Ces représentants de sa propre espèce parurent faire naître en lui une nouvelle et irrésistible impulsion. Il baissa légèrement la tête et les épaules et s'élança en avant, prêt au combat. Les robots lourds, serrés les uns contre les autres, pratiquement cimentés, ne bougèrent pas.

Le choc fit trembler les écrans de la salle de communication. Des étincelles jaillirent, des plaques d'acier gémirent. Pendant un instant EGO demeura immobile contre la muraille d'acier qu'il affrontait, puis il recula, vacilla et se prépara à un nouveau choc.

Mais il ne chargea pas. Il demeura immobile, scrutant ses adversaires de son œil scintillant, tandis que le cliquetis à l'intérieur de sa poitrine devenait si violent que chacun, dans la salle, put

l'entendre nettement. Il semblait qu'un véritable orage de choix divers agitaït l'esprit électronique d'EGO.

Comme il hésitait toujours, la muraille des robots lourds s'avança, se refermant sur lui. La manœuvre était évidente. Si elle réussissait, les robots lourds immobiliseraient EGO par leur seule masse, tels des éléphants domestiques neutralisant un éléphant sauvage.

Mais EGO avait deviné la manœuvre *avant même* que les robots se soient mis en marche. Il recula et pivota rapidement. Conway eut l'impression que l'éclat de son œil était tout à coup plus intense et ses mouvements plus vifs. Par contraste avec les robots massifs qu'il affrontait, il évoquait quelque danseur souple et rapide. Il feinta d'un côté et les robots se groupèrent lourdement pour le contrer. Ils ouvrirent ainsi une brèche dont EGO profita. Pourtant, plutôt que de s'échapper, il s'avança, leva les bras et poussa avec précision de part et d'autre. Deux des robots se trouvèrent déséquilibrés. Ils se penchèrent et finirent par tomber, entraînant chacun leur voisin. Le couloir s'emplit d'un fracas assourdissant.

Les machines rescapées enjambèrent celles qui s'étaient abattues. La ligne se reforma et se mit en mouvement. EGO s'avança, donnant l'illusion d'un mouvement joyeux ; il se baissa et frappa deux autres robots avec la même précision, sachant exactement quelle force était nécessaire pour les déséquilibrer. À nouveau, le couloir retentit du fracas de la chute des formidables machines. Comme la ligne des attaquants allait se reformer, EGO tendit les mains et précipita le mouvement de deux nouveaux robots qui, surpris par cette brutale accélération, s'abattirent sur les premiers, entraînant eux aussi deux de leurs compagnons dans leur chute. Les coups d'EGO, cette fois, avaient été violents et les plaques d'acier s'étaient déformées comme de l'étain.

En moins de deux minutes la muraille mobile fut transformée en un amas de géants titubants dont la plupart étaient hors de combat, tandis que les autres essayaient vainement de reformer une ligne qui eût été trop courte, de toute façon, pour être efficace.

La tentative avait échoué, songea Conway. Leur dernier espoir était maintenant les ultrasons. S'ils avaient le temps de les utiliser...

« Où est l'équipe ultrasonique ? » demanda-t-il, surpris par la sécheresse feinte de sa voix.

L'officier de transmission abaissa les yeux sur la carte lumineuse.

« Presque au contact, mon général. À une demi-minute. »

Conway fixa l'écran qui montrait à présent EGO penché sur les gigantesques machines et oscillant de façon étrange. Il n'était pas dans sa programmation initiale d'hésiter ainsi. Il semblait réfléchir à quelque chose. Quoi que ce fût, cela représentait quelques secondes de répit.

« Je vais y aller moi-même, dit soudain Conway. Je veux être là-bas quand... »

Il s'interrompt, se rendant compte qu'il poursuivait à voix haute son soliloque intérieur. Il avait été sur le point de dire qu'il voulait être là-bas quand la fin arriverait, quelle que fut sa tournure. Il avait envié le robot, il avait espéré une infinité de possibilités pour lui. Il avait fini par s'identifier à cet infatigable et puissant ensemble d'acier. Victoire ou défaite, il voulait être sur le lieu du dénouement.

Il suivait maintenant le couloir comme en un rêve ; il flottait presque, les membres lourds, percevant l'écho de sa course au travers d'infinis ouatés. À chaque foulée il se demandait si son genou allait supporter son poids, s'il n'allait pas ployer pour le laisser s'abattre là, pour le laisser reposer... Mais non, il voulait se trouver auprès d'EGO pour voir son visage d'acier, pour entendre sa voix sans âme lorsqu'on le détruirait ou qu'il les détruirait, lui. Quant à la troisième possibilité : le succès, elle semblait trop lointaine pour qu'il pût seulement y songer.

Il parvint au but sans vraiment en avoir conscience. Il se rendait à peine compte qu'il avait cessé de courir. Il avait posé la main sur une poignée et s'appuyait contre la porte, cherchant son souffle. À sa gauche se trouvait l'étroit couloir qu'il avait emprunté. Devant lui, les hommes, puis les machines qui avaient affronté EGO en vain.

Si nette, si précise que soit une scène sur un écran de télévision, on ne saurait réellement la vivre. Il faut être sur place pour cela. Conway avait déjà oublié à quel point EGO était énorme. Une odeur de métal surchauffé et d'huile flottait dans l'air. La poussière dansait sous le faisceau lumineux de l'œil du robot qui demeurait penché sur ses adversaires abattus. Le général ne pouvait prévoir ses prochains mouvements.

À la gauche de Conway, des pas retentirent, accompagnés de bruits métalliques. Il tourna la tête et vit approcher l'équipe ultrasonique. Il songea qu'il restait peut-être encore une chance. Si EGO hésitait encore deux minutes...

Sur le sol, les robots abattus bougeaient et tressautaient encore en réponse aux ordres de leurs lointains opérateurs. Mais un robot lourd, une fois abattu, n'était pas facile à remettre sur pied. EGO semblait presque perplexe.

Puis soudain, avec une violence presque atroce, il arracha la plaque du robot sur lequel il était penché. Son regard lumineux plongea dans les entrailles de la machine, éveillant des reflets sur les circuits et les tubes, si rudimentaires comparés aux siens. Il tendit une main d'acier, enfonça profondément les doigts et tira, observant avec fascination son travail de destruction. Le spectacle de ce robot en démantelant un autre avec une sorte d'intérêt scientifique et glacé avait quelque chose

d'effrayant.

Mais ce que cherchait EGO ne se trouvait, pas là. Il se redressa et passa au robot suivant ; il arracha la plaque, se pencha, examina intensément les entrailles luisantes tout en cliquetant, comme s'il poursuivait un monologue.

Conway, tout en faisant signe à l'équipe ultrasonique, songeait : jadis on lisait ainsi l'avenir, parfois. Peut-être est-ce ce qu'il fait maintenant... Une fois de plus lui vint la pensée glacée que, peut-être, il savait ce qui tourmentait le robot. Peut-être connaissait-il l'avenir, lui aussi, et cette connaissance commune les rapprochait-elle. *Il faut gagner la guerre*, ordonnaient les centres cliquetants d'EGO tout comme les neurones plus complexes de Conway. Mais si la victoire était impossible et si EGO le savait...

L'équipe ultrasonique surgit du couloir latéral et s'arrêta net devant le géant d'acier luisant. Le sergent haleta quelques mots à l'adresse de Conway et tenta de saluer, oubliant qu'il avait les deux mains prises par le matériel qu'il portait.

Conway tendit l'index et traça un demi-cercle devant la porte de la salle.

« Placez les fusils ici... en ligne. Il faut l'arrêter quand il tentera d'entrer. »

EGO se redressa, se dirigea vers un troisième robot abattu et hésita.

L'équipe ne disposait guère que de trente secondes. Les hommes avaient monté leur équipement tout en courant et, à présent, avec une rapidité et une précision mécaniques, ils se mettaient en position selon les ordres de Conway. Le général s'appuya contre la porte. Devant lui, les dos courbés des hommes armés étaient l'ultime rempart entre EGO et les ordinateurs. Non, se dit-il, peut-être est-ce moi, en fait. Et une pensée lointaine et désespérée prit forme en son esprit tandis qu'il contemplait le robot...

À la seconde même où le premier fusil ultrasonique se braquait sur le couloir, EGO se redressa et fit face à la double porte et à la ligne de défense. Conway eut l'impression que, par-dessus les hommes penchés sur leurs armes, EGO et lui s'affrontaient du regard.

« Sergent, dit Conway d'une voix tendue, visez à la jambe, au-dessous du genou. Et visez bien : il est bourré d'instruments de précision et il vaut plus cher que vous et moi. »

Ils furent enveloppés par la froide lumière du regard d'EGO. Un instant, Conway se demanda si le robot avait compris, puis il ordonna : « Feu ! »

Seul un sifflement ténu fut perceptible. Mais, juste au-dessous du genou gauche d'EGO, un point apparut, rouge cerise, d'abord, puis d'un blanc aveuglant.

— Nous n'y arriverons pas, se dit Conway. S'il charge maintenant, il réussira à passer avant que nous puissions...

Mais EGO disposait d'un autre moyen de défense. Le faisceau lumineux de son œil eut un clignotement et Conway, sans raison, ressentit un malaise violent et soudain. Le point incandescent, sur la jambe d'EGO, redevint rouge puis disparut. Le sergent abaissa son arme et jura en secouant la main.

« Six, feu ! lança-t-il. Huit, tenez-vous prêt ! »

EGO demeurait immobile et le malaise de Conway s'accrut tandis qu'une vibration devenait perceptible dans l'énorme tour d'acier qui se dressait devant lui.

Un second fusil ultrasonique siffla. Un nouveau point rouge apparut sur la jambe du robot. La vibration s'accrut, ainsi que le malaise. Le point s'évanouit.

« Interférence, mon général, dit le sergent. Il annule notre fréquence par une émission qui lui est propre. Vous la percevez ? »

Mais pourquoi ne charge-t-il pas ? se demanda Conway. Il ne posa pas la question : il craignit que le robot ne la comprît. Il songea que peut-être EGO ne pouvait pas en même temps charger et émettre en contre-fréquence. Ou bien il n'avait pas encore compris qu'il pouvait passer la ligne de défense des hommes avant d'être endommagé. Conway tenta de se représenter le monde tel qu'il devait apparaître aux yeux d'EGO – EGO qui n'avait pas plus d'une heure d'existence mais qui était déjà déchiré par des conflits électroniques.

« Le huitième fusil est-il sur une autre fréquence ? demanda Conway. Continuez le feu, sergent. Peut-être ne peut-il tous les annuler. Tenez aussi longtemps que possible. »

Furtivement, rapidement, il ouvrit la porte derrière lui et pénétra dans la salle des ordinateurs.

C'était un autre monde. Pendant un moment, il oublia tout ce qui pouvait se trouver au-delà des portes et resta immobile, humant et examinant la salle. C'était un endroit qu'il avait toujours aimé. Ici il pouvait oublier le géant destructeur qui se trouvait derrière la porte, il pouvait oublier l'avenir et sa menace d'anéantissement. Il laissa son regard errer sur les ordinateurs pareils à autant de visages plats, attentif au clignotement des lumières, au bruit des rubans qui se dévidaient entre les tambours, au crépitement régulier des machines à transcrire. Il éprouvait une impression d'ordre et d'efficacité.

Tous les hommes dans la salle avaient abandonné leur poste pour se joindre au groupe qui, sous la direction de Broome, se trouvait devant l'ordinateur transcripteur. C'était là que le large ruban de papier se dévidait sous le clavier, noirci de colonnes d'imprimerie qui semblaient se déverser régulièrement comme de l'eau.

« Rien ? » demanda Conway.

Broome se redressa avec peine :

« Je n'en suis pas certain.

— Dites vite, fit Conway. Il sera ici dans quelques secondes.

— Il fait un blocage accidentel, c'est certain. Mais comment et pourquoi, nous ne le savons pas...

— Alors vous ne savez rien, dit sèchement Conway. Eh bien, je pense que je vais... »

Un tumulte soudain éclata de l'autre côté de la porte. Des pieds d'acier martelèrent le sol, des hommes crièrent, du matériel se brisa. Les cris atteignirent un crescendo puis se turent. La porte s'abattit et EGO apparut sur le seuil, face aux ordinateurs. Çà et là, sur son torse d'acier, des zones rougies se ternissaient. Il était taché d'huile et de sang et le faisceau lumineux de son regard parcourait la salle à une vitesse qui, bien que contrôlée, n'en semblait pas moins frénétique. EGO regardait les ordinateurs et les ordinateurs cliquetaient tranquillement, déversant des renseignements inconnus tandis que les hommes affrontaient le robot.

Derrière EGO, le sergent apparut en titubant. Il tenait un fusil ultrasonique et avait du sang sur le visage.

« Non, dit Conway. Attendez. Broome, tenez-vous à l'écart. Laissez-le aller jusqu'aux ordinateurs. »

Il ne prêta pas attention aux murmures de protestation. Il fixait EGO, comme hypnotisé, essayant de précipiter ses pensées vers leur conclusion ultime. Il restait une chance ; juste l'ombre d'une chance, il le savait. S'il laissait EGO avec les ordinateurs et si EGO échouait, plus rien sans doute ne pourrait être sauvé. Mais il devait essayer.

EGO se tenait toujours immobile sur le seuil. Comme le temps était plus lent que la pensée ! Le robot continuait d'examiner les ordinateurs et ses pensées étaient autant de cliquetis complexes. Conway s'écarta, lui laissant la voie libre. En accomplissant ce mouvement, il distingua son image sur la surface ternie du corps du robot. Son propre visage aux yeux creux le regardait dans un miroir mouvant taché d'huile et de sang, comme s'il se trouvait lui-même à l'intérieur du robot, dirigeant ses actes.

L'immobilité d'EGO dura encore une fraction de seconde. Son regard se posait tour à tour à une vitesse folle sur chacun des ordinateurs. Puis il s'avança en trois gigantesques enjambées vers l'ordinateur transcripteur. Presque avec mépris, sans même l'examiner, il arracha le ruban programmeur. Il en mit un autre, vierge, et ses doigts se mirent à courir à une vitesse qui défiait le regard sur le clavier de programmation. Il tapait ses propres questions. En quelques secondes, il eut terminé.

Nul ne bougeait. L'esprit vacillait à tenter de suivre les mouvements du robot. Seul l'ordinateur semblait assez rapide pour

cela. EGO était penché sur le transcripateur et les deux machines communiquaient, infiniment plus vite que les êtres de chair et de sang qui les observaient, impuissants, en retenant leur souffle. Conway eut le temps de songer, avec un immense espoir : Il va trouver la solution. Maintenant il va entrer en action. Au prochain assaut, c'est lui qui dirigera les opérations et il vaincra. Et je pourrai cesser de lutter...

Le flot de réponses commença de se déverser et EGO se pencha pour lire. Le cône lumineux de son regard balaya le ruban de papier. Puis, avec un geste sauvage qui aurait pu être humain, il le déchira, comme pour mettre fin à un message intolérable. Et Conway comprit que l'ordinateur avait échoué. Qu'EGO avait échoué. Que lui, Conway, avait perdu.

EGO se redressa et fit face aux machines. Il leva ses mains d'acier en un geste de fureur, prêt à détruire les ordinateurs comme il l'avait fait des autres machines qui n'avaient pas su l'aider.

Conway, d'une voix lourde de désespoir, lança :

« Attends, EGO. Tout va bien ! »

Ainsi qu'il le faisait chaque fois qu'il entendait son nom, le robot s'arrêta et se retourna. Et un torrent de pensées se déversa dans l'esprit de Conway, des pensées qui s'enchaînaient aussi rapidement que dans les ordinateurs de la salle. Le général fixa son image reflétée sur le corps luisant du robot, emprisonnée ainsi que l'était EGO par une tâche qu'il ne pouvait accomplir.

Et il comprit que lui seul, parmi tous les humains présents, pouvait comprendre le robot, car lui seul éprouvait les mêmes tensions. C'était là une chose que des ordinateurs ne pouvaient déduire par calcul. Une chose que Conway avait en partie pressentie depuis le début tout en s'interdisant de l'admettre complètement, jusqu'au moment où l'ultime tentative avait échoué, le forçant à reconnaître la vérité.

Gagner la guerre : telle était la pulsion de base du robot. Mais il devait agir selon des informations incomplètes, tout comme le général lui-même, donc assumer la responsabilité de décisions erronées risquant d'entraîner la défaite – ce qui lui était interdit. Il ne pouvait non plus rejeter purement et simplement toute responsabilité, comme les ordinateurs, en déclarant : *Sans réponse – Informations insuffisantes*. Pas plus qu'il ne pouvait se réfugier dans la névrose, la folie ou l'abandon. Et il ne pouvait transmettre son devoir à quelqu'un d'autre, comme le général avait essayé de le faire. Aussi, tout ce qu'il lui restait à faire était de chercher d'autres informations, furieusement, à l'aveuglette, et tout ce qu'il pouvait vouloir était...

« Je sais ce que tu veux, dit Conway. Tu peux l'avoir maintenant, EGO. Je prends le relais. Tu peux cesser de vouloir à présent.

— *Je veux...*, gronda le robot de sa voix inhumaine et, comme d'habitude, il s'interrompit – avant d'achever brusquement, pour la

première fois : ... *cesser de vouloir* !

— Oui, dit Conway, je sais. Moi aussi. Mais tu peux t'arrêter maintenant, EGO. Déconnecte-toi. Tu as fait de ton mieux. »

Avec un peu plus de douceur, la voix caverneuse reprit : *Je veux cesser...* Un instant de silence et elle poursuivit : *cesser de...* Puis elle se tut. Le frémissement prit fin. L'atmosphère de violence qui avait jusqu'ici enveloppé le robot parut se dissiper, comme si les intolérables tensions qui l'habitaient avaient soudain disparu. Une série de déclics nets et clairs se fit entendre dans la poitrine d'EGO : autant de décisions irrévocables. À présent, le robot était différent. Il semblait avoir perdu quelque chose et n'être plus à nouveau qu'une machine. Rien de plus.

Conway fixa son reflet immobile. Il n'a pas pu, songea-t-il.

Pas étonnant. Il ne pouvait même pas parler pour se soulager car l'opposé de *vouloir* est *ne pas vouloir* et, lorsqu'il prononçait le premier verbe, sa négation le forçait à ne rien vouloir, donc à demeurer silencieux. Nous lui avons trop demandé. Il ne pouvait rien.

Et, comme ses yeux rencontraient à nouveau son reflet, il se demanda s'il ne parlait pas au Conway d'une longue minute auparavant. Peut-être. Ce Conway non plus n'avait rien pu faire. Mais lui le pouvait. Et il le devait.

EGO n'avait pu agir en se basant sur une connaissance partielle. Aucune machine ne l'aurait pu. On ne pouvait exiger d'une machine qu'elle affrontât l'inconnu. Seuls les êtres humains en étaient capables. L'acier n'est pas assez puissant pour cela. Seuls le sont la chair et le sang.

Eh bien, se dit Conway, maintenant je sais.

C'était étrange, mais il n'était plus aussi las. Jusque-là, il avait gardé l'espoir de se reposer sur EGO lorsqu'il en serait à son dernier souffle. Et, à présent, il en était à son dernier souffle mais EGO ne pouvait se charger de son fardeau.

Le général rit doucement. La pensée qui, auparavant, l'avait glacé lui revint et il l'affronta calmement : peut-être était-il impossible de *gagner la guerre*. Peut-être était-ce ce paradoxe qui avait stoppé EGO. Mais Conway était un être humain et cela ne l'arrêtait pas, lui. Il pouvait accepter une telle pensée et la mettre de côté, car il savait que les hommes, parfois, réussissent l'impossible. Peut-être était-ce la seule raison qui leur avait permis de durer si longtemps.

Il tourna lentement la tête et regarda Broome.

« Vous savez ce que je vais faire ? » demanda-t-il.

Broome secoua la tête. Ses yeux étaient clairs et vigilants.

« Je vais aller me coucher. Je vais dormir. À présent, je connais mes limites. Nos ennemis aussi ne sont faits que de chair et de sang. Ils ont les mêmes problèmes que nous. Eux aussi doivent dormir. Vous

m'éveillerez pour la prochaine attaque. Je m'en occuperai... ou peut-être pas. Mais je ferai mon possible. C'est tout ce que chacun de nous peut faire. »

D'une démarche raide, il passa à côté d'EGO et, un instant, s'arrêta pour poser la main sur la poitrine d'acier froid.

Elle ne lui parut pas très dure.

« Et qu'est-ce que ça veut dire n'être fait que de chair et de sang ? » demanda-t-il.

Traduit par MICHEL DEMUTH.

Home there is no returning.

© Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Casterman, 1968, pour la traduction. Extrait de « Histoire des temps futurs ».

L'IMPOSTEUR

par Philip K. Dick

Voici une autre guerre future. Mais celle-ci se déroule à l'échelle interplanétaire. Et elle fait intervenir une arme secrète au moins.

« **U**N de ces jours je vais prendre un congé », dit Spence Olham au petit déjeuner. Il se tourna vers sa femme. « Je crois que j'ai gagné un peu de repos. Dix ans, c'est bien long.

— Et le Projet ?

— La guerre sera gagnée sans moi. Cette boule de glaise qu'est notre planète ne court pas grand danger. » Olham s'assit devant la table et alluma une cigarette. « Les machines à nouvelles déforment les dépêches pour faire croire que les Extraspatiaux ont l'avantage sur nous. Sais-tu ce que je voudrais faire pendant ma permission ? Aller camper dans ces montagnes qui entourent la ville ; tu sais, à l'endroit où nous sommes allés l'autre fois. Tu te souviens ?

— Dans le bois de Sutton ? » Mary avait commencé de desservir la table. « Ce bois a brûlé il y a quelques semaines. Je croyais que tu le savais. Probablement un incendie spontané. »

Olham parut surpris. « N'a-t-on pas même essayé d'en déterminer la cause ? » Un rictus tordit ses lèvres. « On se désintéresse de tout. Chacun ne pense plus qu'à la guerre, aux vaisseaux-aiguilles.

— Pouvons-nous penser à autre chose ? »

Olham hocha la tête. Elle avait raison, bien sûr. Les sombres petits vaisseaux partis d'Alpha du Centaure avaient aisément distancé les croiseurs terrestres, les laissant sur place, comme des tortues ridicules. Ce n'avait été que des combats à sens unique, pendant tout le voyage de retour vers la Terre.

Oui, pendant tout le voyage, jusqu'au moment où les laboratoires Westinghouse firent la démonstration de la bulle protectrice. Elle avait d'abord enveloppé les plus grandes cités terriennes puis le globe tout entier. La bulle était la première parade efficace, la première réponse

adéquate aux Extraspaciaux – ainsi que les appelaient les machines à nouvelles.

Mais pour ce qui est de gagner la guerre, c'était une autre histoire. Tous les laboratoires du monde travaillaient jour et nuit, inlassablement, pour trouver quelque chose de plus : une arme offensive. Le Projet d'Olham, par exemple. Jour après jour, année après année.

Olham se leva, éteignit sa cigarette. « C'est une épée de Damoclès, perpétuellement suspendue au-dessus de nos têtes. Je suis à bout de forces. Tout ce que je désire, c'est un long repos. Mais je crois que tout le monde en est au même point. »

Il prit sa veste dans le placard et sortit jusqu'au porche.

Le *shoot* serait là d'un instant à l'autre : le petit engin rapide qui le ramènerait à son bureau d'études.

« J'espère que Nelson ne sera pas en retard. » Il consulta sa montre. « Il est près de sept heures.

— Le voici qui arrive », dit Mary dont le regard scrutait l'intervalle entre les rangées de maisons. Le soleil luisait derrière les toits, se réfléchissant contre les lourdes plaques de plomb. La colonie était tranquille ; peu de gens circulaient. « À bientôt. Tâche de ne pas faire d'heures supplémentaires, Spence. »

Olham ouvrit la porte du petit engin et se glissa à l'intérieur, puis il se renversa sur les coussins en poussant un soupir. Nelson était accompagné d'un homme plus âgé.

« Eh bien, dit Olham tandis que le véhicule prenait un départ foudroyant, avez-vous appris des nouvelles intéressantes ?

— Le train-train habituel, dit Nelson. Quelques vaisseaux extraspatiaux abattus, un autre astéroïde abandonné pour raisons stratégiques.

— Je serai content lorsque le Projet entrera dans son stade final. C'est peut-être l'effet de la propagande diffusée par les machines à nouvelles, mais depuis le mois dernier je suis las de tout cela. Tout est devenu si sérieux, si maussade. La vie n'a plus aucune couleur.

— Croyez-vous que la guerre n'ait plus de sens ? demanda soudain l'homme plus âgé. Vous en êtes pourtant partie intégrante.

— Je vous présente le major Peters », dit Nelson.

Olham et Peters se serrèrent la main. Olham étudia le major.

« Vous arrivez de bien bonne heure, dit-il. Je ne me souviens pas de vous avoir déjà vu au Projet.

— En effet, je ne travaille pas au Projet, dit Peters. Néanmoins je suis quelque peu informé de vos travaux. Mon propre travail est complètement différent. »

Nelson et le major échangèrent un regard. Olham le remarqua et

fronça les sourcils. L'engin prenait de la vitesse, fonçant à travers le terrain désert et stérile, vers les rangées lointaines de bâtiments du Projet.

« Quelle est votre spécialité ? s'informa Olham. Ou peut-être n'avez-vous pas le droit d'en parler ? »

— Je fais partie de la Sécurité Gouvernementale, dit Peters.

— Vraiment ? » Olham leva un sourcil. « Une infiltration ennemie serait-elle signalée dans la région ? »

— À vrai dire, je suis venu pour m'entretenir avec vous, Mr. Olham. »

Olham était perplexe. Il ne comprenait pas. « Vous entretenir avec moi ? À quel sujet ? »

— J'ai l'ordre de vous arrêter comme espion à la solde des Extraspatiaux. C'est pourquoi je me suis levé tôt ce matin. *Saisissez-vous de lui, Nelson.* »

Un pistolet s'enfonça dans les côtes d'Olham. Les mains de Nelson tremblaient d'émotion, son visage était pâle. Il prit une profonde aspiration.

« Faut-il le tuer immédiatement ? murmura-t-il à l'adresse de Peters. Je crois que nous devrions le mettre à mort sans plus tarder. Nous ne pouvons pas attendre. »

Olham regarda son ami dans les yeux. Il ouvrit la bouche pour parler, mais aucun son n'en sortit. Les deux hommes le fixaient, rigides, les traits tirés par la peur. Olham se sentit pris de vertige. La tête lui faisait mal et il voyait tout tourner autour de lui.

« Je ne comprends pas », murmura-t-il.

À ce moment, l'engin quitta le sol et fonça dans l'espace.

Au-dessous d'eux, les bâtiments du Projet diminuaient à vue d'œil et finirent par disparaître dans le lointain. Olham referma la bouche.

« Nous pouvons attendre un peu, dit Peters. Je voudrais tout d'abord lui poser quelques questions. »

L'engin dévorait l'espace et Olham regardait droit devant lui.

« Nous avons procédé à l'arrestation », dit Peters dans le vidéo. Sur l'écran était apparue l'image du chef de la Sécurité. « Bien des gens vont se trouver soulagés. »

— Pas de complications ?

— Pas la moindre. Il est entré dans l'engin sans se douter de rien. Il ne s'est pas trop inquiété de ma présence.

— Où vous trouvez-vous en ce moment ?

— Nous évoluons à l'intérieur de la bulle de protection. Nous marchons au maximum de vitesse. On peut estimer que la période critique est franchie. Je suis heureux que les réacteurs de décollage aient été en bon état de marche. S'il s'était produit une panne à ce

moment précis...

— Laissez-moi jeter un coup d'œil sur lui », dit le chef de la Sécurité. Il observa pendant quelques instants Olham, assis sur son siège, les mains sur les genoux, les yeux dans le vague.

« Voilà donc l'homme en question. » Olham ne disait rien. À la fin le chef fit un signe de tête. « C'est bien. Cela suffit. » Ses traits trahissaient un certain dégoût. « J'ai vu tout ce que je voulais voir. Vous avez accompli un exploit dont on se souviendra pendant longtemps. On vous prépare une citation, si je suis bien informé.

— Je n'en vois vraiment pas la nécessité, dit Peters.

— Le danger persiste, sans doute, mais dans quelle mesure ? Restet-il beaucoup de chance de... ?

— Le risque demeure, mais il n'est pas très grand. À mon avis, le déclenchement doit être provoqué par une phrase clé. Dans tous les cas, il nous faut bien courir ce risque.

— Je vais avertir la base lunaire de votre arrivée.

— Non. » Peters secoua la tête. « Je poserai l'engin au-delà de la base. Je ne veux pas la mettre en péril.

— Comme vous voudrez. » Les yeux du chef cillèrent en se posant à nouveau sur Olham. Puis son image disparut et l'écran redevint blanc.

Olham tourna la tête vers la fenêtre. L'engin avait déjà franchi la bulle de protection et sa vitesse ne cessait de croître. Peters était pressé ; au-dessous de lui, sous le plancher, les réacteurs fonctionnaient à plein régime. Ils avaient peur et poussaient la vitesse au maximum, à cause de lui.

Nelson, qui était son voisin immédiat, s'agitait sur son siège. « Nous devrions en finir maintenant, dit-il. Je donnerais bien tout ce que je possède pour en avoir terminé.

— Du calme, dit Peters. Vous voudrez bien conduire l'engin pendant quelque temps, de manière que je puisse lui parler. »

Il se glissa à côté d'Olham et regarda son visage. Bientôt il tendit une main tremblante et le toucha au bras, puis à la joue.

Olham ne dit rien. *Si je pouvais prévenir Mary*, pensa-t-il, *si je pouvais trouver un moyen de prévenir Mary*. Il promena son regard autour de lui. Mais comment ? Le vidéo ? Nelson était assis près du tableau de commandes, le pistolet à la main. Il ne pouvait rien faire. Il était pris, comme un rat dans un piège.

Mais pourquoi ?

« Écoutez-moi, dit Peters, je voudrais vous poser quelques questions. Vous savez peut-être où nous allons ? Vers la Lune. Dans une heure, nous survolerons le côté opposé à la Terre, le côté désolé. Sitôt après l'atterrissage, vous serez remis immédiatement entre les mains d'une équipe qui vous attend. Votre corps sera détruit

instantanément. Vous comprenez ? » Il consulta sa montre. « Dans moins de deux heures, vos os seront éparpillés sur le paysage. Il ne restera rien de vous. »

Olham lutta pour sortir de sa torpeur. « Ne pouvez-vous pas me dire... ? »

— Certainement, je vais vous dire, dit Peters. Il y a deux jours, nous avons été prévenus qu'un vaisseau extraspatial avait forcé la bulle de protection. L'appareil a largué un espion qui avait la forme d'un robot humanoïde. Ce robot avait pour mission de détruire un être humain désigné d'avance et de prendre sa place. »

Peters dévisagea calmement Olham.

« À l'intérieur du robot se trouvait une bombe U. Notre agent ignorait le processus destiné à faire détoner la bombe, mais il supposait que l'explosion était provoquée par une phrase particulière, un certain groupe de mots. Le robot devait assumer la vie de la personne qu'il avait tuée, se substituer à elle dans son travail et dans ses loisirs. Il avait été construit exactement à son image. Nul ne pourrait distinguer le vrai du faux. »

Le visage d'Olham se couvrit d'une pâleur cadavérique.

« La personne que le robot avait pour mission de personnifier s'appelait Spence Olham, un personnage de haut rang dans l'un des projets de recherche. Une bombe à forme humaine, ayant ses entrées au centre du projet... »

Olham regarda ses mains. « *Mais je suis Olham !* »

— Une fois que le robot eut repéré et tué Olham, ce fut pour lui un jeu d'enfant que d'assumer sa vie. Il avait dû être largué du vaisseau huit jours auparavant. La substitution s'est probablement opérée au cours du dernier week-end, lorsque Olham a fait une courte randonnée dans les collines.

— Mais je suis Olham. » Il se tourna vers Nelson, assis aux commandes. « Vous ne me reconnaissez pas ? Vous me connaissez depuis vingt ans. Ne vous souvenez-vous pas que nous avons fait nos études dans le même collège ? » Il se leva. « Ensemble, nous sommes allés à l'Université. Nous partagions la même chambre. » Il s'approcha de Nelson.

« Écartez-vous de moi, gronda Nelson.

— Écoutez. Vous souvenez-vous de la seconde année ? Vous rappelez-vous cette fille ? Comment s'appelait-elle déjà... ? » Il se frictionna le front. « La brune, celle que nous avons rencontrée chez Ted.

— Assez ! » Nelson agita frénétiquement son pistolet. « Je ne veux pas en entendre davantage. C'est vous qui l'avez tué, espèce d'automate ! »

Olham regarda Nelson : « Vous vous trompez. Je ne sais pas ce qui

s'est passé, mais le robot ne m'a pas trouvé. Ils ont dû avoir des ennuis. Le vaisseau s'est peut-être écrasé. » Il se tourna vers Peters. « Je suis Olham. Je le sais. Il n'y a pas eu transfert. Je suis celui que j'ai toujours été. »

Il parcourut son corps de ses mains, le palpant comme pour s'assurer qu'il était bien à lui. « Il doit y avoir un moyen de le prouver. Ramenez-moi sur Terre et vous verrez. Un examen radioscopique, neurologique, vous en donnera la preuve. Nous pourrions peut-être trouver les débris du vaisseau. »

Ni Peters ni Nelson ne répondirent.

« Je suis Olham, dit-il encore. Je le sais, mais comment le prouver ?

— Le robot serait incapable de savoir qu'il n'est pas le véritable Spence Olham, dit Peters. Il deviendrait Olham d'esprit aussi bien que de corps. On lui a donné un système de mémoire artificielle, de faux souvenirs. Il lui ressemblerait trait pour trait, posséderait ses souvenirs, ses idées, ses intérêts, accomplirait son travail. »

« Il y aurait cependant une différence entre le vrai et le faux. À l'intérieur du robot se trouve la bombe U prête à exploser lorsque l'on prononcera la phrase clé. » Peters s'éloigna quelque peu. « C'est une différence qui compte. C'est pourquoi nous vous conduisons à la Lune. Ils vous démonteront et enlèveront la bombe. Peut-être explosera-t-elle. Mais cela n'a pas d'importance, du moins en cet endroit. »

Olham s'assit lentement.

« Nous arrivons bientôt », Nelson.

L'engin plongeait lentement. Appuyé sur le dossier, Olham réfléchissait frénétiquement. Au-dessous d'eux c'était la surface tourmentée de la Lune, l'immensité désertique. Que pouvait-il faire ? Lui restait-il une chance de sauver sa vie ?

« Préparez-vous », dit Peters.

Dans quelques minutes il serait mort. Au-dessous de lui, sur l'astre, il apercevait un petit point, un bâtiment sans doute. Dans ce bâtiment, des hommes l'attendaient : l'équipe spéciale qui se préparait à le dépecer en petits fragments. Ils le fendraient de haut en bas, lui arracheraient bras et jambes, le tronçonneraient. Ils ne trouveraient pas de bombe et ils seraient bien surpris : alors ils se rendraient compte de leur erreur, mais ce serait trop tard.

Olham jeta un coup d'œil circulaire dans la petite cabine. Nelson n'avait pas lâché son pistolet. Aucune chance de ce côté-là. S'il pouvait trouver un médecin, se faire examiner... c'était la seule issue. Mary pourrait lui venir en aide. Il réfléchissait éperdument. Plus que quelques minutes – un temps dérisoire. Si seulement il pouvait entrer en contact avec elle, l'avertir de quelque façon...

« Doucement », dit Peters.

L'engin se posa lentement, avec un léger rebond sur le sol dur. Puis ce fut le silence.

« Écoutez, dit Olham en prononçant les mots avec peine. Je puis prouver que je suis bien Olham. Trouvez un docteur. Amenez-le ici...

— Voici l'équipe, dit Nelson en indiquant le petit groupe du geste. Elle arrive. » Il jeta un coup d'œil inquiet sur Olham. « Espérons que tout se passera bien.

— Nous serons repartis avant qu'ils commencent le travail, dit Peters. Nous ne resterons pas longtemps ici. » Il revêtit sa combinaison pressurisée. Lorsqu'il eut terminé, il saisit le pistolet de Nelson. « Je vais le surveiller pendant un moment. »

Nelson se glissa à son tour dans sa combinaison ; il se hâtait avec des mouvements gauches. « Et lui, dit-il en indiquant Olham, aura-t-il besoin d'une tenue ? »

Peters secoua la tête. « Non, les robots n'ont probablement pas besoin d'oxygène. »

Le groupe d'hommes arrivait à proximité du vaisseau. Ils firent halte et attendirent. Peters leur fit signe.

« Venez ! » Il agita la main et les hommes s'approchèrent, méfiants, raides et grotesques dans leur tenue boudinée.

« Si vous ouvrez la porte, dit Olham, je suis un homme mort. Ce sera de l'assassinat.

— Ouvrez la porte ! » dit Nelson. Il tendit la main vers la poignée.

Olham l'observait. Il vit les doigts de l'homme se refermer sur la barre de métal. Dans une fraction de seconde, le panneau sera refoulé, l'air contenu dans la cabine s'échapperait. Il mourrait et, peu après, ils constateraient leur erreur. Peut-être, en d'autres temps, lorsqu'il n'y aurait plus de guerre, les hommes n'agiraient pas de la sorte, ne précipiteraient pas un homme à la mort parce qu'ils avaient peur. Tout le monde avait peur. Chacun était prêt à sacrifier l'individu à la peur collective.

Ils allaient le sacrifier parce qu'ils n'avaient pas la patience d'attendre que la preuve de sa culpabilité fût établie. Ils n'en avaient pas le temps.

Il regarda Nelson. Nelson était son ami depuis des années. Ensemble ils avaient usé leurs fonds de culotte sur les bancs de l'école. Et maintenant Nelson allait le tuer. Pourtant Nelson n'était pas méchant ; ce n'était pas sa faute. C'était l'époque. Peut-être en était-il de même pendant les grandes épidémies. À la première tache qui apparaissait sur sa peau, on sacrifiait le malade impitoyablement, sans preuve, sur une simple présomption. Aux époques de danger, il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Il ne leur en voulait pas. Mais il lui fallait vivre. Sa vie était trop

précieuse pour qu'on pût la sacrifier aussi légèrement. Olham réfléchissait toujours. Que pouvait-il faire ? Lui restait-il la moindre chance ? Il regarda autour de lui.

« Allons-y ! dit Nelson.

— Vous avez raison », dit Olham. Le son de sa propre voix le surprit. Elle avait la fermeté du désespoir. « Je n'ai pas besoin d'air. Ouvrez la porte. »

Ils s'arrêtèrent, surpris et alarmés par son calme.

« Allez-y, ouvrez, cela n'a aucune importance. » La main d'Olham disparut à l'intérieur de son veston. « Je me demande à quelle distance vous pourrez courir tous les deux.

— Courir ?

— Il vous reste quinze secondes à vivre. » À l'intérieur de son veston, il tordit ses doigts, le bras devenu soudain rigide. Puis il se détendit avec un léger sourire. « À propos de cette phrase clé... vous vous trompiez complètement. Encore quatorze secondes. »

Deux visages stupéfaits se tournèrent vers lui à l'intérieur de leur casque. Puis ils se précipitèrent sur la porte en courant et l'ouvrirent. L'air se précipita en fusant et se dissipa immédiatement dans le vide. Peters et Nelson se ruèrent hors de l'engin. Olham referma la porte sur leurs talons. Le système de pressurisation automatique se mit à pomper furieusement et rétablit bientôt la pression normale. Olham reprit sa respiration avec un frisson.

Une seconde de plus et...

À travers le hublot, il vit que les deux hommes avaient rejoint le groupe. Les hommes s'éparpillèrent en courant dans toutes les directions. L'un après l'autre, ils se couchèrent à plat ventre sur le sol. Olham s'assit au poste de commande. Il actionna quelques manettes. En voyant l'engin décoller, les hommes se redressèrent et levèrent les yeux, bouche bée.

« Vous m'excuserez, messieurs, dit-il, mais je dois retourner à la Terre. »

Et il prit le chemin du retour.

Il se posa dans la nuit. Tout autour de l'engin, c'était un concert de criquets qui troublait le calme nocturne. Olham se pencha sur l'écran du vidéo. Petit à petit l'image apparut ; l'appel était passé sans encombre. Il poussa un soupir de soulagement.

« Mary ! » dit-il.

La femme le regarda avec des yeux ronds.

« Spence ! souffla-t-elle. Où es-tu ? Qu'est-il arrivé ?

— Je ne puis te le dire. Écoute, je dois parler très vite. Ils vont sans doute couper cette communication d'un moment à l'autre. Rends-toi au laboratoire du Projet et demande le docteur Chamberlain. S'il est absent, adresse-toi au premier médecin venu. Ramène-le à la maison

et arrange-toi pour qu'il y reste. Dis-lui d'apporter son appareillage, rayons X, fluoroscope, etc.

— Mais...

— Fais ce que je te dis et dépêche-toi. Que tout soit prêt dans une heure. » Olham se pencha sur l'écran. « Tout va bien ? Es-tu seule ?

— Seule ?

— Oui, y a-t-il quelqu'un avec toi ? Nelson est-il entré en contact avec toi ?

— Non, Spence, je ne comprends pas.

— Très bien. Je te verrai à la maison dans une heure. Et surtout, ne dis rien à personne. Fais venir Chamberlain sous un prétexte quelconque : dis que tu es très malade. »

Il coupa le contact et regarda sa montre. Un peu plus tard il quittait l'engin et se mettait à marcher dans l'obscurité. Il avait huit cents mètres à parcourir.

Il y avait de la lumière à la fenêtre du bureau. Il s'agenouilla pour observer. Pas un bruit, pas le moindre mouvement. Il approcha sa montre de ses yeux et regarda l'heure à la lueur des étoiles. Il se serait bientôt écoulé une heure.

Olham regarda dans la direction de la maison. Le docteur aurait déjà dû être là, à l'attendre en compagnie de Mary. Une pensée traversa son cerveau. Avait-elle pu quitter la maison ? Peut-être l'avait-on interceptée ? Allait-il se jeter tête baissée dans un piège ?

Mais que pouvait-il faire d'autre ?

Après l'examen du docteur, les photographies, les radiographies, il avait une chance de faire la preuve de son innocence. Si on pouvait l'examiner, s'il pouvait rester vivant suffisamment de temps pour qu'on pût l'étudier...

De cette façon il pourrait témoigner de son identité. C'était son unique espoir. Le Dr Chamberlain était un homme considéré. Il était le médecin officiel du Projet. Il saurait établir la vérité, sa parole aurait du poids. Il leur donnerait des faits qui auraient raison de leur affolement, de leur terreur, de leur folie.

Il se leva et se dirigea vers la maison. Il arriva à proximité du porche. Près de la porte, il s'arrêta, l'oreille aux aguets. Toujours le silence. La maison était absolument calme.

Trop calme.

Olham demeurait près du porche, immobile. La maison était petite ; à quelques pas de lui, Mary et le Dr Chamberlain devaient l'attendre. Et pourtant, il n'entendait rien, pas le moindre bruit de voix, rien. Il regarda la porte. C'était une porte qu'il avait ouverte et refermée plus de mille fois, matin et soir.

Il posa la main sur la poignée. Puis, aussitôt après, il tendit le bras

et appuya le bouton de sonnette. Il entendit le timbre grelotter quelque part à l'intérieur de la maison. Olham sourit. Cette fois, il avait entendu remuer.

Mary ouvrit la porte. Sitôt qu'il eut aperçu son visage, il comprit. Il courut et se jeta dans les taillis. Un agent de la Sécurité écarta Mary et tira. Olham se fraya un chemin à travers les arbustes et fit le tour de la maison. Il courait, sautait, fonçant à toute allure dans l'obscurité. Un projecteur s'alluma, un faisceau lumineux passa devant lui.

Il traversa la route et franchit une clôture, puis traversa une cour. Derrière lui, des hommes accouraient. C'étaient des agents de la Sécurité, qui se hélaient l'un l'autre tout en se rapprochant. Olham haletait, sa poitrine se soulevait et s'abaissait à un rythme rapide.

Le visage de Mary... Il avait tout de suite deviné. Les lèvres serrées, les yeux terrifiés, pleins de désespoir. S'il avait continué, s'il avait poussé la porte, s'il était entré ! Ils avaient surpris la communication et étaient accourus aussitôt le message terminé. Elle avait probablement cru ce qu'ils disaient. Nul doute, elle était convaincue elle aussi qu'il était un robot.

Olham continuait à courir. Il prenait de l'avance sur les agents lancés à sa poursuite. Apparemment ils n'étaient pas très doués pour la course à pied. Il gravit une colline et redescendit l'autre versant. D'un moment à l'autre, il serait de retour à l'engin. Mais où irait-il cette fois ? Il ralentit et s'arrêta. Bientôt il aperçut l'appareil qui se découpait sur le ciel à l'endroit où il l'avait laissé. La colonie se trouvait derrière lui ; il était à la lisière des régions désertiques qui séparaient les habitations. Là commençaient les forêts et les savanes. Il traversa un espace aride et pénétra sous les arbres.

Tandis qu'il s'approchait de l'engin, la porte s'ouvrit.

Peters en sortit. Sa silhouette se découpait sur le fond lumineux. Il avait à la main un lourd pistolet brûleur. Olham s'arrêta pétrifié. Peters scruta l'obscurité autour de lui. « Je sais que vous êtes là quelque part, dit-il. Avancez, Olham. Vous êtes cerné par les agents de la Sécurité. »

Olham ne bougea pas.

« Écoutez-moi. Vous allez nous tomber entre les mains d'un instant à l'autre. Apparemment vous ne croyez toujours pas que vous êtes le robot. L'appel que vous avez lancé à la femme indique que vous êtes toujours le jouet de l'illusion créée par les souvenirs artificiels qu'on vous a imposés.

« Mais vous êtes bien le robot et, à l'intérieur de votre corps, se trouve la bombe. À tout moment, la phrase clef peut être prononcée, par vous-même, par quelqu'un d'autre, par n'importe qui. Alors la bombe détruira tout sur des kilomètres alentour. Le Projet sera détruit,

la femme, nous tous serons tués. Comprenez-vous ? »

Olham ne dit rien. Il écoutait. Des hommes se dirigeaient vers lui, se glissant à travers les bois.

« Si vous ne vous rendez pas de votre propre gré, nous vous prendrons. Ce n'est qu'une question de temps. Nous n'avons plus l'intention de vous transporter à la base lunaire. Vous serez abattu à vue, et nous courrons le risque de voir la bombe exploser. J'ai mobilisé tous les agents de la Sécurité de la région. Le pays tout entier va être passé au peigne fin, centimètre par centimètre. Toute retraite vous est désormais coupée. Il vous reste environ six heures avant que les troupes se concentrent sur vous. »

Olham s'éloigna. Peters continuait à parler, il n'avait pas aperçu le fuitif. Il faisait trop sombre pour qu'on pût distinguer la silhouette d'un homme. Mais Peters avait raison. Il ne lui restait plus de refuge. Il avait dépassé la colonie et se trouvait à la lisière des bois. Il pourrait se cacher un moment, mais ils finiraient par le capturer.

Ce n'était qu'une question de temps.

Olham marchait lentement sous les frondaisons. Kilomètre par kilomètre, la région était fouillée dans les moindres recoins, étudiée, examinée. Le cercle se rétrécissait inexorablement autour de lui.

Que lui restait-il ? Il avait perdu l'engin, son seul espoir de salut. Ils avaient envahi sa maison ; sa femme avait épousé leur cause, croyant sans doute que le véritable Olham avait été tué. Il serra les poings. Il y avait quelque part les débris d'un vaisseau-aiguille extraspatial, et parmi ces débris, les restes du robot. Ce vaisseau s'était écrasé à proximité. Le robot était toujours là.

Un léger espoir se réveilla en lui. Et s'il pouvait retrouver ces débris ? S'il pouvait leur montrer l'appareil en miettes, le robot...

Mais où le trouverait-il ?

Il continuait de marcher, perdu dans ses pensées. Le point de chute ne devait pas se trouver très loin. L'appareil s'était sans doute posé non loin du Projet ; le robot aurait parcouru le reste du chemin par ses propres moyens. Il gravit une colline et regarda autour de lui. Après s'être écrasé, l'engin avait dû brûler. Existait-il un indice susceptible de le guider ? Avait-il lu quelque chose, entendu quelque chose ? Un endroit suffisamment rapproché, à portée de marche. Un endroit désert.

Soudain Olham sourit. Écrasé et brûlé...

Le bois de Sutton. L'incendie inexplicable !

Il accéléra son allure.

C'était le matin. Le soleil filtrait ses rayons à travers les branches des arbres jusqu'à l'homme accroupi à la lisière de la clairière. Olham levait les yeux de temps à autre. Ils n'étaient plus très loin, à quelques

minutes à peine. Il sourit.

Au-dessous de lui, éparpillés au milieu de la clairière parmi les troncs calcinés qui avaient été le bois de Sutton, il apercevait des tôles tordues et enchevêtrées. Elles brillaient faiblement au soleil. Il n'avait pas eu trop de peine à découvrir l'épave. Le bois de Sutton était un endroit qu'il connaissait bien : il y était venu bien des fois au cours de sa vie, surtout au temps de sa jeunesse. Il avait deviné tout de suite l'endroit où il trouverait la carcasse démantelée de l'appareil. Il y avait là un pic qui se dressait abruptement, inopinément.

Un appareil manœuvrant pour atterrir avait fort peu de chances de le manquer. Et maintenant, accroupi, il contemplait l'engin, ou du moins ce qu'il en restait.

Olham se releva. Il les entendait arriver, ils étaient tout proches, s'interpellant à voix basse. Tout dépendrait du premier qui l'apercevrait. Si c'était Nelson, il n'avait aucune chance. Nelson tirerait à vue. Il serait mort avant qu'ils eussent aperçu le vaisseau, Mais s'il avait le temps d'appeler, de les retenir un moment... C'est tout ce dont il avait besoin. Une fois qu'ils auraient vu l'épave, il serait sauvé.

Mais s'ils tiraient d'abord...

Une branche calcinée craqua. Une silhouette apparut, avançant à pas indécis. Olham prit une profonde aspiration. Il ne lui restait plus que quelques secondes, peut-être les dernières de sa vie. Il leva les bras, regardant de tous ses yeux.

C'était Peters.

« Peters ! » cria Olham en agitant les bras. Peters dressa son pistolet, visa. « Ne tirez pas ! » Sa voix tremblait. « Attendez une minute, regardez au-delà de moi, au milieu de la clairière !

— Je l'ai trouvé ! » cria Peters.

Les agents de la Sécurité accoururent de tous côtés, émergeant des bois brûlés qui l'entouraient.

« Ne tirez pas. Regardez le vaisseau-aiguille. Le vaisseau extraspatial... Regardez. »

Peters hésita. Son pistolet se détourna.

« Le voyez-vous là-bas ? dit Olham rapidement. Je savais que je le trouverais ici. À cause de l'incendie dans le bois. Maintenant, vous me croyez ? Vous trouverez les restes du robot dans l'appareil. Allez-y voir, voulez-vous ?

— Il y a quelque chose là-bas, dit l'un des hommes nerveusement.

— Abattez-le ! » dit une voix. C'était Nelson.

« Attendez. » Peters se retourna vivement. « C'est moi qui commande. Que personne ne tire. Il dit peut-être la vérité.

— Abattez-le, criait Nelson. Il a tué Olham. D'un instant à l'autre il peut nous tuer. Si la bombe explose...

— Taisez-vous. » Peters s'avança dans la direction du monticule. « Regardez. » Il fit signe à deux hommes de le rejoindre. « Descendez et voyez de quoi il s'agit. »

Les hommes dévalèrent la pente en courant, s'avançant dans la clairière. Courbés en deux, ils fouillèrent les débris du vaisseau.

« Eh bien ? » demanda Peters.

Olham retint son souffle ; il n'avait pas le temps de regarder lui-même, mais le robot devait se trouver là. Pourtant le doute l'assaillit : s'il avait survécu assez longtemps pour s'enfuir ? Ou si son corps avait été complètement détruit, réduit en cendres par le feu ?

Il se passa la langue sur les lèvres. La sueur perlait à son front. Nelson l'observait, le visage toujours livide. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait.

« Tuez-le, dit Nelson, avant qu'il nous tue ! »

Les deux hommes se redressèrent.

« Qu'avez-vous trouvé ? demanda Peters, le pistolet toujours braqué. Y a-t-il quelque chose ?

— C'est bien un vaisseau-aiguille. Il y a quelque chose à côté.

— Je vais voir. » Peters passa devant Olham et celui-ci le regarda descendre la colline et rejoindre les deux hommes. Les autres suivaient à quelque distance, tendant le cou pour essayer de voir.

« On dirait un cadavre, fit Peters. Regardez ! »

Olham les rejoignit. Ils se tenaient en cercle, leurs yeux convergeant vers le centre.

Sur le sol se trouvait une forme grotesque pliée et tordue de manière étrange. On aurait pu lui trouver une ressemblance humaine, n'eût été la disposition extravagante des bras et des jambes qui pointaient dans toutes les directions.

« On dirait une machine écrasée », murmura Peters.

Olham eut un pâle sourire. « Et alors ? » dit-il.

Peters se tourna vers lui. « C'est absolument incroyable, dit-il. C'est vous qui aviez raison.

— Le robot n'est pas arrivé jusqu'à moi », dit Olham. Il prit une cigarette et l'alluma. « Il a été détruit au moment de l'accident. Vous étiez obnubilés par la guerre et vous ne vous êtes pas demandé pourquoi ce bois désert a pris feu spontanément. Maintenant vous connaissez la raison. »

Il fumait en regardant les hommes qui s'occupaient à extraire les grotesques débris de la cabine. Le corps était raide, les bras et les jambes rigides comme du bois.

« À présent, vous allez trouver la bombe », dit Olham.

Les hommes étendirent le corps sur le sol. Peters se pencha.

« Il semble que j'en vois une partie. »

On avait ouvert la cage thoracique du cadavre. Dans la cavité béante, on voyait briller quelque chose, un objet métallique. Les hommes considéraient ce reflet en silence.

« Cet engin nous aurait tous détruits si le robot avait survécu, dit Peters. Cette boîte métallique que vous voyez là. »

Il y eut un silence.

« Nous vous devons une fière chandelle, dit Peters à l'adresse d'Olham. Vous avez vécu un cauchemar abominable. Si vous n'aviez pas pris la fuite... » Sa voix se brisa.

Olham jeta sa cigarette. « J'étais absolument certain que le robot n'avait pas pu m'atteindre. Mais je n'avais aucun moyen de le prouver. Il est parfois impossible de prouver une chose à brûle-pourpoint. C'est là le malheur. Il m'était impossible de démontrer que j'étais moi-même.

— Vous devriez prendre des vacances, dit Peters. Je pense que nous pourrions vous accorder un bon mois de repos. Vous avez besoin de vous détendre, d'oublier tout cela.

— Pour l'instant, j'ai envie de rentrer chez moi, dit Olham.

— Parfait, comme vous voudrez », dit Peters.

Nelson s'était accroupi auprès du cadavre. Il tendit la main vers l'objet métallique qui luisait faiblement à l'intérieur du thorax.

« N'y touchez pas, dit Olham. La bombe pourrait encore exploser. Il vaudrait mieux laisser ce soin à une équipe de démonteurs. »

Nelson demeura muet. Soudain il plongea la main dans le corps et saisit l'objet, puis il l'attira à lui.

« Que faites-vous ? » s'écria Olham.

Nelson se releva. Il tenait entre les mains l'objet métallique. Son visage était livide de frayeur. C'était un poignard de métal, un couteau-aiguille extraspatial, tout taché de sang.

« C'est cette arme qui l'a tué, murmura-t-il. Mon ami a été abattu à coups de couteau. » Il se tourna vers Olham. « Vous l'avez assassiné et vous avez abandonné son corps dans les débris de l'appareil. »

Olham tremblait. Ses dents s'entrechoquaient. Il regardait alternativement le corps et le couteau. « Ce ne peut pas être Olham », dit-il. Son cerveau vacillait, tout tournait autour de lui. « Aurais-je pu me tromper ? »

Il demeura bouche bée.

« Mais alors, si cet homme est Olham, alors, je dois être... »

Il ne termina pas sa phrase. L'explosion fut visible de l'étoile Alpha du Centaure.

POUR SAUVER LA GUERRE

par Clifford D. Simak

Voici, combinés une nouvelle fois, les thèmes de la guerre future et de l'intelligence artificielle. Il ne s'agit cependant plus, pour la seconde, d'aider à la victoire dans le conflit. Ce dernier ne comporte d'ailleurs pas les enjeux habituels.

PENDANT quelque temps, Stanley Paxton écouta le son des explosions assourdies venant de l'ouest. Puis il continua sa course, de crainte qu'un homme ne le poursuivît. S'il ne se trompait pas, la résidence de Nelson Moore se situait quelque part dans les collines d'en face. Il y trouverait un refuge pour la nuit ; peut-être même un moyen de transport. La commission devait être sur les dents ; les gens de Hunter le recherchaient certainement.

Des années plus tôt, il avait passé quelques jours de vacances terrestres chez Moore. Ce soir, il avait l'impression de reconnaître certains paysages. Mais il redoutait quelque défaillance de sa mémoire.

Tandis que s'annonçait un précoce crépuscule, sa crainte d'être traqué s'atténuait. Il s'accroupit dans un fourré, au sommet d'une colline, pendant près d'une demi-heure, sans déceler la moindre trace de poursuivant.

Ses ennemis devaient avoir découvert depuis longtemps le naufrage de son avion, mais trop tard pour avoir quelque idée de la direction qu'il avait prise.

Toute la journée, il avait observé le ciel nuageux en se réjouissant de ce qu'aucun appareil de secours ne le recherchât.

Maintenant que le soleil disparaissait derrière une brume épaisse, il se sentait momentanément sauf.

Il sortit d'une vallée herbeuse et commença de gravir un coteau boisé. Les étranges déflagrations semblaient très proches ; les éclairs des explosions illuminaient le ciel.

En atteignant la crête, Stan s'arrêta court et se jeta sur le sol. Au-dessous de lui, sur un kilomètre carré, zigzaguaient les flammes des détonations ; dans les intervalles, entre les éclatements plus violents, il percevait de faibles chuintements qui le faisaient frémir.

Il observa le tir un moment, puis se releva lentement et s'enroula dans son manteau, dont il releva le capuchon pour protéger son cou et ses oreilles.

Sur la limite la plus proche de l'espace bombardé, au pied de la colline, se, trouvait une sorte de structure faisant une tache sombre dans le crépuscule. On eût dit une vaste coupole faiblement lumineuse, renversée sur tout l'espace, bien qu'il fût trop sombre pour en distinguer la nature réelle.

Stanley dévala rapidement la pente pour atteindre la bâtisse. Il constata que c'était une sorte de tour d'observation solidement construite et s'élevant bien au-dessus du sol. Une glace épaisse en constituait le sommet. Une échelle se dressait sur un côté de la cabine vitrée.

« Qu'y a-t-il là-haut ? » s'écria-t-il.

Sa voix se perdit dans le fracas environnant.

Il gravit l'échelle jusqu'au niveau de la plate-forme. Un garçon d'une quinzaine d'années se tenait là, contemplant la bruyante mer de feu. Une paire de jumelles pendait sur sa poitrine ; une imposante table de contrôle se dressait à son côté.

Paxton acheva son escalade et cria :

« Salut, jeune homme ! »

Le gamin se retourna. Il semblait avenant, avec une houppe de cheveux sur le front, à la manière d'un taurillon.

« Désolé, monsieur, déclara-t-il : je n'ai pas le loisir de vous écouter !

— Que faites-vous là ?

— Une guerre. Pertwee vient de lancer sa grosse attaque. Je n'ai que le temps de riposter.

— Vous êtes le fils de Nelson Moore ?

— Oui, monsieur : je suis Graham Moore.

— J'ai été à l'école avec votre père. »

Le garçon saisit l'occasion de se débarrasser de l'importun :

« Il sera enchanté de vous voir. En prenant ce sentier vers le nord-ouest, vous arriverez tout droit à la maison.

— Ne pourriez-vous m'accompagner ?

— Impossible de m'absenter ! Je dois bloquer l'attaque de Pertwee. Il a rompu mon équilibre tout en économisant ses munitions. Quelques manœuvres me sauveront, si je ne tarde pas. Croyez-moi, monsieur, je suis en fâcheuse position.

— Ce Pertwee ?

— C'est l'ennemi. Nous nous battons depuis deux ans.

— Je vois !... », dit solennellement Paxton.

Il redescendit l'échelle, prit le chemin indiqué et parvint à la maison située dans un vallon entre deux collines. C'était une vieille construction incohérente, parmi de grands bouquets d'arbres. Le chemin aboutissait à un patio. Une voix féminine demanda :

« Est-ce toi, Nels ? »

Celle qui posait cette question était assise dans un *rocking-chair*, sur les dalles de pierre polie où elle faisait une tache de blancheur, avec son visage clair encadré de cheveux argentés.

« Pas Nels, mais un de ses vieux amis », répondit Paxton.

Il nota que, de l'endroit où ils se trouvaient, par quelque effet d'acoustique, on entendait à peine le bruit de la bataille, bien que le ciel fût illuminé à l'est par l'éclatement des fusées lourdes ou les tirs d'artillerie.

« Très heureuse de vous voir, monsieur ! J'espère que Nels va bientôt rentrer. Je n'aime pas le sentir dehors quand la nuit vient.

— Mon nom est Stanley Paxton. Je m'occupe de politique.

— Je me le rappelle. Vous avez passé la période de Pâques avec nous, il y a vingt ans. Je suis Cornelia Moore, mais vous pouvez m'appeler grand-mère, comme les autres.

— Je me souviens aussi très bien de vous. Ne suis-je pas indiscret ?

— Mon Dieu, non ! Nous avons si peu de visiteurs ! Nous sommes toujours heureux d'en accueillir un. Surtout Théodore. Appelez-le grand-père, comme le fait Graham.

— J'ai rencontré votre Graham. Il semblait très préoccupé. Il disait que Pertwee avait rompu son équilibre.

— Ce Pertwee joue trop brutalement », dit grand-mère avec un peu d'aigreur.

Un robot glissa dans le patio.

« Le dîner est prêt, madame.

— Nous attendrons Nelson.

— Bien, madame ! Il vaudrait mieux qu'il ne tarde pas trop. Grand-père a déjà commencé sa seconde fine.

— Nous avons un invité, Elie. Un ami de M. Nelson. Montre-lui sa chambre. »

Paxton suivit le robot à travers le patio, franchit le vestibule central et monta le très gracieux escalier tournant.

La vaste pièce était meublée à l'ancienne mode. Une cheminée se dressait contre un des murs.

« Je vais allumer du feu, déclara Elie. Il fait frais en automne, quand le soleil est couché. Et humide. On dirait qu'il pleut. »

Paxton restait au centre de la pièce, essayant de se rappeler : grand-mère était peintre, et Nelson naturaliste, mais que faisait grand-

père ?

« Le vieux monsieur vous enverra un verre, dit le robot penché sur l'âtre. Sans doute de la fine. Mais si vous le désirez, je vous apporterai autre chose.

— Non, merci ! La fine ira très bien.

— Le vieux monsieur est en pleine forme. Il aura beaucoup à vous raconter. Il achève sa sonate. Il y travaillait depuis sept ans et il en est très fier. Parfois, quand cela ne marchait pas à son idée, il était impossible de vivre. Regardez cette entaille à mes pieds...

— Je la vois », dit Paxton avec gêne.

Le robot se redressa ; les flammes se mirent à danser autour du bois en craquant.

« Je vais chercher votre verre. Ne vous inquiétez pas si je ne reviens pas tout de suite. Le vieux monsieur saisira certainement cette occasion de me faire un cours de politesse, à votre propos. »

Paxton s'approcha du lit, ôta son manteau et le pendit à l'une des colonnes. Il revint à la cheminée, s'assit sur une chaise et allongea ses jambes vers la flamme.

Il avait eu tort de venir ici. Ces gens ignoraient ses problèmes et le danger qu'il courait. Ils vivaient dans un monde tranquille de facilités et de rêveries, tandis que la politique n'était que clameurs, exaltation ; parfois, angoisse et frayeur.

Il décida de ne rien dire et de partir dès l'aurore. D'une façon ou d'une autre, il trouverait un moyen d'entrer en contact avec son parti.

Il rencontrerait ailleurs des gens pour l'aider.

On frappa à la porte. Elie n'avait pas été absent aussi longtemps qu'il le pensait.

« Entrez ! » dit Paxton.

Ce n'était pas le robot, mais Nelson Moore. Il portait encore sa veste de chasse. De la boue maculait ses bottes, et des traînées noires, laissées par sa main crasseuse lorsqu'il avait rebroussé ses cheveux, striaient son visage.

« Grand-mère m'a annoncé que tu étais là, dit-il en serrant la main de Paxton.

— Je dispose de deux semaines. Nous venons de clore un exercice. Cela t'intéressera peut-être de savoir que j'ai été élu président.

— Magnifique ! Asseyons-nous.

— Je dois me préparer pour le dîner. Le robot a dit...

— Il a la manie de nous bousculer pour les repas. Nous n'y prêtons plus aucune attention.

— J'aimerais rencontrer Anastasia. Tu me parlais souvent d'elle dans tes lettres et...

— Elle n'est pas là. Elle m'a quitté depuis presque cinq ans.

L'extérieur lui manquait trop. Aucun de nous ne devrait se marier en dehors de la Continuation.

— Excuse-moi ! Je ne...

— Aucune importance, Stan ! Maintenant, te voici au courant. Pourtant, il y a quelque chose que je ne saisis pas. Je me suis souvent demandé, depuis le départ d'Anastasia, quelle sorte de gens nous sommes et si tout cela en vaut la peine.

— Tout le monde en pense autant, par moments. Cela m'est arrivé presque chaque fois que je faisais un retour sur l'Histoire afin de trouver quelque lambeau de justification à notre tâche. On peut établir une équivalence avec les moines et la période du Moyen Âge. Ils essayaient de préserver au moins une partie du monde hellénique : dans leur propre intérêt, naturellement, de même que la Continuation a ses raisons égoïstes, mais la race humaine reste le réel bénéficiaire.

— Quand je remonte aussi le cours de l'Histoire, je me compare plutôt avec un sauvage de l'âge de pierre, caché dans quelque coin sombre, occupé à tailler des flèches, tandis qu'on lance, par ailleurs les premières fusées. Tout cela paraît tellement vain, Stan !...

— Vu sous cet angle, je le suppose. Mon élection comme président ne change rien à la face du monde. Mais il peut arriver, un jour, que la science et la technique politique se révèlent très utiles. Alors, la race humaine n'aura plus qu'à revenir ici, sur Terre, pour y retrouver l'art de vivre. Cette campagne que j'ai menée fut malpropre, Nelson. Je n'en suis pas fier.

— Il y a pas mal de choses dégoûtantes dans la culture humaine. Si l'on y réfléchit, on en découvre dans tous les domaines. Le vice côtoie la noblesse, la vilenie s'allie à la splendeur... »

La porte s'ouvrit doucement. Elie entra, tenant un plateau chargé de deux verres et d'une carafe.

« Je vous ai entendu arriver, dit-il à Nelson. Je vous apporte à boire aussi. Cela ne vous ennuerait-il pas de vous presser un peu ? Le vieux monsieur a déjà vidé la bouteille. Je redoute ce qui arrivera si je ne l'emmène pas bientôt à table. »

Dès la fin du dîner, le jeune Graham se hâta de gagner son lit. Grand-père déterra, en grande solennité, une autre bouteille de vieille fine.

« Ce Graham est une énigme, déclara-t-il. Je me demande ce qu'il deviendra. Il passe toutes ses journées dehors, à livrer ces batailles insensées. Si encore il prenait quelque chose, je penserais qu'il cherche à se rendre utile. Mais quoi de plus vain qu'un général en temps de paix ? »

Grand-mère fit claquer ses dents avec impatience, et dit :

« Ce n'est pas comme si nous n'avions pas essayé. Nous lui avons donné toutes les chances. Mais rien ne l'intéressa jusqu'à ce qu'il

entreprît de se battre.

— Il a du cran, affirma légèrement grand-père. Il m'a demandé, l'autre jour, de lui écrire une musique spatiale. À moi !

— Il a l'instinct de destruction, reprit grand-mère.

— Inutile de me regarder, Stan ! dit Nelson. J'ai abandonné depuis longtemps. Grand-père et grand-mère se sont emparés de lui depuis le départ d'Anastasia. À les entendre, vous croiriez qu'ils le détestent. Mais que je lève un doigt sur lui et...

— Nous avons fait de notre mieux, reprit grand-mère. Nous lui avons donné toutes les chances. Nous lui avons acheté toutes les troupes d'essai. Vous rappelez-vous ?

— Bien sûr ! répliqua grand-père aux prises avec la bouteille. Nous lui avons offert ce nécessaire d'écologie. Si vous aviez vu la planète qu'il fabriqua ! Pitoyable, informe, mal équilibrée ! Puis nous essayâmes la roboterie... Oh ! il construisit ses automates avec plaisir. Seulement, il en régla deux qui se détestaient l'un l'autre. Ils se battirent jusqu'à ne plus être que des tas de débris. Il fallait voir sa joie pendant les sept jours que dura le combat !

— Nous pouvions à peine le récupérer aux repas », appuya grand-mère.

Grand-père se versa de la fine, et dit :

« Le pire de tout fut quand nous essayâmes la religion ! Il imagina un culte positivement visqueux. Nous lui fîmes un sort...

— Et l'hôpital ? C'était ton idée, Nels...

— Si nous parlions d'autre chose. Je suis sûr que ce sujet n'intéresse pas Stan. »

Paxton saisit la perche que lui tendait son ami :

« Je voulais vous demander quel genre de peinture vous pratiquez, grand-mère. Nelson ne m'en a jamais parlé, il me semble.

— Des paysages. J'ai cherché à faire du nouveau.

— Et je lui soutiens qu'elle a tort, déclara grand-père. Expérimenter est une erreur. Notre travail est de maintenir la tradition, non de laisser notre inspiration nous diriger au hasard.

— Notre devoir est de garder les techniques, répliqua amèrement grand-mère. Ce qui ne signifie pas que nous devons abandonner le progrès, si l'humanité peut encore progresser. Ne pensez-vous pas ainsi, jeune homme ?

— Peut-être, en partie. En politique, nous admettons l'évolution, naturellement. Mais nous nous assurons par des épreuves périodiques que nous suivons un développement logique dans la manière humaine. Et nous nous assurons que nous n'abandonnons aucune des anciennes techniques, si démodées qu'elles paraissent. Il en est de même en diplomatie, parce que les deux domaines sont très proches l'un de l'autre.

— Savez-vous ce que je pense ? remarqua tranquillement Nelson. Nous sommes une race inquiète. Pour la première fois de notre histoire, nous sommes en minorité, et cela nous mortifie profondément. Nous redoutons de perdre notre identité dans la grande matrice galactique. Nous redoutons l'assimilation.

— C'est faux, mon fils ! affirma grand-père. Nous n'avons pas peur. Nous sommes seulement terriblement intelligents. Nous possédions une vaste culture. Pourquoi y renoncerions-nous ? Certainement, la plupart des humains d'aujourd'hui ont adopté la façon de vivre galactique, mais cela ne signifie pas que c'est mieux. Nous désirerons, quelque jour, revenir à la culture humaine, au moins en partie. Si nous la maintenons vivante, ici, dans le Projet de Continuation, ce sera précieux, à quelque moment que nous en ayons besoin. Je ne me place pas à l'unique point de vue humain ; certains éléments de notre culture peuvent devenir nécessaires, non seulement à nos semblables, mais aussi à la Galaxie.

— Alors pourquoi tenir le projet secret ?

— Je ne pense pas qu'il le soit réellement, remarqua grand-père. Il se trouve simplement que personne ne prête beaucoup d'attention à l'espèce humaine et aucune à la Terre. Nous représentons une poignée de pommes de terre au regard de tout le reste ; notre monde n'est plus qu'une planète épuisée, qui ne vaut pas qu'on s'y intéresse. Avez-vous jamais entendu parler de secret, mon garçon ? demanda-t-il à Paxton.

— Je ne crois pas ! Nous nous contentons de garder le silence à ce sujet. Je considérerais la Continuation comme une sorte de dépôt sacré. Nous sommes les gardiens qui veillons sur la trousse médicale tribale, tandis que le reste de l'humanité s'éparpille parmi les étoiles à civiliser.

— C'est à peu près la proportion, gloussa le vieillard. Nous sommes une poignée de colons. Mais, notez-le bien, des colons intelligents et même dangereux.

— Dangereux ?

— Il parle de Graham, expliqua tranquillement Nelson.

— Pas spécialement ! Mais de l'ensemble de notre équipe. Parce que, voyez-vous ! tous ceux qui rejoignent cette culture galactique mijotée hors d'ici doivent y apporter leur contribution et doivent, d'autre part, abandonner les institutions qui ne s'adaptent pas aux idées nouvelles. La race humaine a imité ces dissidents. Superficiellement, bien sûr. Tout ce à quoi nous avons renoncé reste à l'arrière-plan, maintenu vivant par une troupe de barbares subventionnés, sur une vieille planète éventrée à laquelle un membre de cette superbe culture galactique n'accorderait pas un regard.

— Il est horrible ! s'écria grand-mère. Ne faites pas attention à lui ! Sa carcasse flétrie cache une âme vile et indisciplinée.

— L'homme n'est-il pas vil et indiscipliné quand il le doit ? Comment serions-nous allés si loin sans ces travers ? »

Paxton pensa qu'il y avait du vrai là-dedans. L'humanité accomplissait ici une tricherie délibérée. Il se demandait pourtant si beaucoup d'autres races pourraient mener à bien une action identique ou son équivalent.

Si on le faisait, il fallait rester dans les règles. On ne pouvait pas enfermer gentiment la culture humaine dans un musée, car elle ne serait plus, alors, qu'une brillante pièce d'exposition. Une panoplie de pointes de flèches est intéressante à examiner, mais un homme n'apprendra jamais à les façonner avec le tranchant d'un silex simplement pour en avoir vu une poignée étalée sur un comptoir couvert de velours. Pour perpétuer la technique, il faut continuer à tailler des flèches, génération après génération, longtemps après qu'on n'en a plus besoin. Qu'une génération y manque, et l'art se perd.

Elie apporta une brassée de bois qu'il posa près de l'âtre. Il entassa quelques bûches sur le feu, puis s'apprêta à sortir.

« Tu es mouillé, remarqua grand-mère.

— Il pleut, madame », répondit-il en franchissant la porte.

Paxton reprit le cours de ses réflexions. Le Projet de Continuation entretenait la pratique des arts anciens par l'intermédiaire d'un groupe vivant de la race.

Ainsi la section politique cultivait le parlementarisme, et la section diplomatique inventait des problèmes apparemment insolubles, avec lesquels elle se débattait ensuite. Dans les usines du Projet, les équipes d'industriels perpétuaient les vieilles traditions et poursuivaient les comités des Sociétés Ouvrières de leur haine implacable. Dispersés dans la campagne, des hommes paisibles et des femmes peignaient, composaient, écrivaient et sculptaient, pour que la culture, qui avait été exclusivement humaine, ne pérît pas en face de la nouvelle et prodigieuse culture galactique, qui se dégageait de la fusion d'innombrables intelligences émanant des plus lointaines étoiles.

En vue de quelle victoire poursuivait-on cette tâche ? Était-ce pur et simple, ou plutôt sot et vain ? N'était-ce qu'une expression outrée d'arrogance et de scepticisme humains ? Ou cela possédait-il vraiment le sens profond que lui prêtait grand-père ?

« Vous êtes dans la politique, dites-vous ? demanda soudain ce dernier à Stanley. Voilà une institution qui vaut la peine d'être sauvée. D'après ce que je sais, la nouvelle culture ne prête guère d'attention à ce que nous appelons le parlementarisme. Nous avons l'administration, naturellement le sens du devoir civique et toutes sortes d'absurdités, mais pas de véritable politique, qui peut être, pourtant, un moyen puissant de l'emporter sur un point précis.

— C'est beaucoup trop souvent une affaire malpropre, répondit

Paxton. C'est une lutte pour le pouvoir, un effort pour dépasser et dominer les principes et les disciplines d'un groupement opposé. Même dans sa meilleure phase, elle réalise la fiction d'une minorité, avec l'implication que le simple fait d'être une minorité entraîne la pénalité de rester ignoré de la plupart.

— Je suppose que c'est assez exaltant.

— Oui, on peut le dire. L'exercice qui s'achève ne comportait aucun interdit. Il fut délicatement dépeint comme une lutte acharnée.

— Et tu as été élu président, rappela Nelson.

— Je ne dis pas que j'en suis fier.

— Vous devriez, insista grand-père. Dans l'ancien temps, c'était une noble charge que celle de président.

— Peut-être ! Mais pas comme mon parti le conçut. Il serait si facile de poursuivre et de leur expliquer ; de dire : « J'ai poussé les choses trop loin ; j'ai souillé le nom de mon adversaire et son caractère au-delà des besoins ; j'ai usé des artifices les « plus vils ; j'ai suborné, menti, compromis, trafiqué ; si bien que j'ai dupé jusqu'à la logique qui servait d'arbitre en tenant lieu de populace et d'électeur. » Maintenant, mon adversaire a inventé un autre truc et l'utilise contre moi. Car l'assassinat, comme la diplomatie et la guerre, faisaient partie de la politique. Après tout, n'était-ce pas une sorte de court-circuit de la violence ? On célébrait plus une élection qu'une révolution, mais, chaque fois, la différence entre la politique et la violence apparaissait légère, insignifiante. »

Sur ces réflexions, Paxton acheva sa fine et reposa son verre vide sur la table.

Grand-père saisit la bouteille, mais le jeune homme hocha négativement la tête.

« Merci !... Si vous le permettez, je vais aller me coucher. Je dois partir de bonne heure. »

Il n'aurait jamais dû s'arrêter ici. Il serait impardonnable d'engager ces gens dans son aventure.

Une sonnerie tinta faiblement et ils entendirent Elie qui se rendait dans l'entrée.

« Qui ça peut-il être à cette heure si tardive ? s'inquiéta grand-mère. Avec cette pluie ! »

C'était un ecclésiastique.

Il s'attarda dans le vestibule, secouant l'eau de son manteau et de son chapeau.

Il pénétra dans le salon d'une allure lente et majestueuse.

Tout le monde se leva.

« Bonsoir, monseigneur ! dit le vieux grand-père. Vous avez eu de la chance de trouver la maison par ce temps et nous sommes heureux de vous recevoir. »

L'évêque s'inclina avec une certaine familiarité et précisa :

« Je ne suis pas réellement de l'Église : simplement du Projet. Mais vous pouvez me donner le titre de prélat, si vous le préférez. Cela m'aidera à rester dans mon personnage. »

Elie s'empara de son chapeau et de son manteau, sous lesquels il portait des vêtements luxueux.

Grand-père fit les présentations et offrit une fine au prélat, qui fit claquer ses lèvres après l'avoir goûtée, puis s'assit sur une chaise auprès du feu.

« Je suppose que vous n'avez pas dîné, dit grand-mère. Elie, prépare un plateau pour monseigneur, et vite !

— Merci, madame ! J'ai passé une dure journée et j'apprécie plus que vous ne le pensez tout ce que vous faites pour moi.

— C'est notre jour, déclara gaiement grand-père en remplissant une nouvelle fois son propre verre. Nous recevons rarement des visites ; or, en une même soirée, en voici deux.

— Deux visites, répéta le prêtre en regardant Paxton. Voilà qui est parfait, n'est-ce pas ? »

Dans sa chambre, Paxton ferma la porte et poussa le verrou.

Le feu avait brûlé jusqu'aux cendres et ne répandait plus qu'une terne lueur sur le parquet. La pluie tambourinait faiblement sur les vitres.

Le doute et la crainte naissaient dans l'esprit du fugitif : aucune erreur possible : l'évêque était l'assassin chargé de son exécution.

Personne ne gravirait ces collines, la nuit, sous la pluie d'automne, sans un motif meurtrier. De plus, le nouvel arrivant était à peine mouillé. Il avait certainement été déposé là par un avion, de même qu'on avait, probablement, posté, cette même nuit, d'autres assassins dans une demi-douzaine d'endroits propres à servir de refuge à un fuyard.

L'évêque logeait dans la chambre en face de la sienne ; Paxton pensa qu'en d'autres circonstances il eut pu en tirer des conclusions. Il s'approcha du foyer, saisit le lourd tisonnier et le soupesa. Avec un coup de cette masse, la situation serait réglée.

Mais il ne le, ferait pas : pas dans cette maison.

Il revint près du lit et prit son manteau qu'il revêtit lentement tout en repassant dans son esprit les événements du matin.

Il était seul chez lui quand le phone avait sonné, et le visage de Sullivan avait rempli le viseur, un visage tout boursoufflé de frayeur.

« Hunter veut t'avoir, avait-il annoncé. Il a envoyé des hommes à ta recherche.

— Il ne fera pas ça !

— Certainement si. Cela entre dans le cadre de l'exercice.

— Mais l'exercice est terminé.

— Pas de l'avis de Hunter. Tu as été un peu loin. Tu aurais dû rester dans les limites du problème, sans t'immiscer dans ses affaires personnelles. Pourquoi as-tu dévoilé des choses qu'il croyait ignorées de tout le monde ?

— J'ai mes raisons. Dans une telle partie, tous les coups sont permis. Il ne m'a pas épargné non plus.

— Tu ferais mieux de partir. Ils seront bientôt là. Je ne dispose de personne pour te protéger. »

Tout aurait très bien marché si seulement l'avion avait tenu bon.

Paxton se demanda, un moment, s'il n'y avait pas eu sabotage.

En tout cas, il avait dû se poser et s'éloigner pour se réfugier chez Nelson Moore.

Il resta hésitant, au centre de la pièce. Son orgueil se révoltait à l'idée d'une seconde fuite, mais il ne voyait pas d'autre solution.

Sauf le tisonnier, il était désarmé. Sur cette planète désormais pacifique, les armes étaient très rares... en dehors des ustensiles de ménage.

Paxton alla à la fenêtre et l'ouvrit. La pluie s'était arrêtée. Une cavalcade de nuages ébréçait encore la lune.

Il baissa les yeux vers le toit du porche qu'il surplombait et suivit la descente du regard. Pas trop dur pour un homme pieds nus ! Et, du bord, le saut ne dépassait pas deux mètres.

Paxton ôta ses sandales, les glissa dans la poche de son manteau et enjamba l'appui.

À demi sorti, il se ravisa, rentra dans la pièce, gagna la porte et retira le verrou. Ce n'était pas sportif de quitter une maison en laissant une chambre cadénassée.

La pluie rendait le toit glissant, mais il manœuvra sans encombre, au prix de quelques précautions. Il atterrit sur un arbuste qui l'égratigna un peu ; cela était sans importance.

Il se rechaussa et s'éloigna rapidement. À la limite des bois, il s'arrêta pour se retourner vers la maison. Il constata qu'elle restait sombre et silencieuse. Il se promit d'écrire à Nelson une longue lettre d'excuses et d'explications quand il rentrerait chez lui.

Ses pieds tâtèrent le chemin, qu'il suivit dans la demi-clarté languissante de la lune voilée.

« Je vois que vous êtes sorti pour une petite promenade, monsieur », prononça soudain une voix tout près de lui.

Paxton sursauta avec effroi.

« C'est la nuit rêvée pour cela, poursuivit tranquillement son interlocuteur invisible. Après une ondée, tout semble si propre et frais.

— Qui est là ?

— Pertwee, le robot, monsieur. »

Paxton rit un peu nerveusement.

« Oh ! oui, je me souviens. Vous êtes l'ennemi de Graham.

— C'est trop espérer, je suppose, d'imaginer que vous sortiez pour visiter le champ de bataille. »

Paxton saisit la perche que lui tendait son interlocuteur :

« C'est exactement mon intention. Je ne connais rien de semblable, et cela m'intrigue considérablement.

— Alors je me mets entièrement à votre service, monsieur. Je vous assure que personne n'est mieux placé que moi pour vous fournir des explications. Je suis « là-dedans » depuis le début, avec M. Graham, et j'essaierai de répondre à toutes vos questions.

— D'abord quel est le but de cette guerre de sept ans ?

— Eh bien ! au début, ce ne fut qu'un essai pour amuser un gamin. Mais, avec votre permission monsieur, j'avancerai l'affirmation que l'entreprise s'est amplifiée.

— Feriez-vous partie de la Continuation ?

— Certainement, monsieur. Je sais que l'humanité manifeste une répugnance naturelle à admettre le fait, ou même à y penser, mais pendant une grande partie de son histoire, la guerre joua un rôle important et multiple dans le destin de l'homme. Il consacra moins de temps, de pensée et d'argent à tous les autres arts qu'il a inventés. »

Le sentier se mit à descendre, les amenant devant le secteur de la bataille, sous la lumière pâle et moirée de la lune.

« Que représente cette espèce de bol luminescent que vous avez renversé là ? demanda Paxton.

— Je suppose que vous appelleriez ça un champ de force, monsieur. Un groupe d'autres robots l'a fabriqué. D'après ce que je comprends, ce n'est rien de nouveau ; juste une adaptation. Un facteur temps y est impliqué comme protection additionnelle. Nous utilisons les bombes CT, à conversion totale. Chaque camp en reçoit la même quantité, les utilise selon son gré.

— Vous n'employez pas de matière nucléaire là-dedans ?

— En quantité infime : pas plus grosse qu'un pois ; aussi inoffensif qu'un jouet. La masse critique n'entre guère en considération, et la production de radiations, bien qu'elle soit très élevée, est de vie extrêmement courte, si bien qu'en une heure à peine... D'ailleurs, les opérateurs sont parfaitement à l'abri. Nous occupons la même situation que les effectifs généraux. C'est juste, puisque le but de toute l'affaire est de conserver intact l'art de faire la guerre. »

Paxton fut sur le point de discuter, mais il s'abstint.

Que dirait-il ? Si la race persistait dans son intention de garder

l'ancienne culture, on se devait d'accepter cette culture dans son intégrité.

La guerre constituait, elle aussi, une partie de la culture humaine. Il convenait donc de l'entretenir, comme toutes les autres institutions, en vue d'une utilisation future.

« Cela démontre une certaine cruauté, confessa Pertwee. Peut-être, en tant que robot, y suis-je plus sensible que ne le serait un être humain. Le taux de mortalité parmi nos troupes est incroyable...

— Vous voulez dire que vous envoyez des robots là-dedans ?

— Bien sûr ! Qui d'autre manœuvrerait les armes ? Il serait assez stupide, ne pensez-vous pas, de combiner une bataille, puis...

— Mais les robots...

— Ils sont très petits. Ils doivent l'être, pour donner l'illusion de l'espace couvert par une bataille à l'échelle normale. Les armes aussi sont en réduction, ainsi que les vigiles. De plus, les troupes sont très naïves, complètement soumises, et consacrées à la victoire. Nous les fabriquons en série.

— Oui, je vois. Maintenant, je pense que...

— Mais je commence seulement à vous expliquer, et je ne vous ai rien montré du tout. Il y a tant de considérations et de problèmes !... »

Ils atteignaient le champ de force, superbe et complètement lumineux maintenant. Pertwee montra un escalier descendant du niveau du sol vers la base de l'impalpable coupole.

« J'aimerais vous montrer, monsieur », reprit-il en dévalant les marches.

Il s'arrêta devant une porte.

« Ceci est la seule entrée du champ de bataille. Nous l'utilisons pour envoyer des troupes fraîches ou des munitions durant les périodes de trêve ; ou, d'autres fois, pour mettre un peu d'ordre. »

Il toucha un bouton sur le côté du chambranle, et le panneau mobile se releva silencieusement.

« Après plusieurs semaines de combat, le terrain se trouve un peu bouleversé. »

Au-delà du seuil, Paxton vit des corps gisant sur le sol défoncé. Il en reçut un choc aux entrailles. Il aspira péniblement et se sentit soudain étourdi, presque malade. Il tendit une main pour s'appuyer au mur.

Pertwee poussa un autre bouton et la porte redescendit.

« La première fois, le spectacle bouleverse, mais, avec le temps, on s'y habitue. »

Paxton reprit doucement son souffle et regarda autour de lui. La porte était plus large que la tranchée à laquelle elle donnait accès, de sorte qu'au pied des marches le passage avait été élargi en une sorte de T, ce qui ménageait d'étroites embrasures en face de l'entrée.

« Vous sentez-vous mieux, monsieur ? demanda Pertwee.

— Parfaitement bien ! répondit Paxton en respirant péniblement.

— Maintenant, je vais vous expliquer le contrôle du tir et la tactique. »

Il escalada les degrés et Paxton le suivit en disant :

« Je crains que cela ne prenne beaucoup de temps. »

Mais le robot ne tint pas compte de la réflexion.

Paxton pensa qu'il lui fallait s'échapper. Il ne pouvait se permettre de perdre beaucoup de temps. Dès que la maison avait été endormie, l'évêque avait dû se mettre à sa recherche.

Pertwee le mena le long de la base circulaire de l'aire de combat jusqu'à la tour d'observation que Paxton avait escaladée quelques heures plus tôt. Le robot s'arrêta au pied de l'échelle, en disant :

« Après vous !... »

Paxton hésita, puis se mit à grimper. Ce ne serait peut-être pas trop long et il valait mieux se débarrasser de Pertwee sans violence.

Le robot le dépassa dans l'obscurité, se pencha au-dessus du clavier de contrôle. Il y eut un déclic ; des lumières apparurent sur le panneau.

« Ce verre dépoli est une représentation du champ de bataille. Lorsqu'une action se déclenche, certains symboles l'impressionnent, si bien qu'on voit à tout moment ce qui se passe. Voici le panneau de contrôle de tir, le tableau de commande de la troupe et... »

Pertwee poursuivit ses explications pendant un moment. Puis il se retourna triomphalement.

« Que pensez-vous de cela ?

— C'est merveilleux ! répondit Paxton, qui cherchait un prétexte pour abréger sa visite.

— Si vous êtes dans les environs, demain, vous pourrez nous observer », reprit Pertwee.

Ce fut alors que Paxton eut son inspiration :

« En fait, j'aimerais essayer cela moi-même, déclara-t-il. J'ai lu, dans ma jeunesse, quelques ouvrages sur les questions militaires, et, sans fausse modestie, je me suis souvent considéré comme une sorte d'expert.

— Vous voulez dire que vous accepteriez de vous mesurer avec moi ? demanda Pertwee.

— Si vous acceptez mon offre.

— Saurez-vous utiliser les appareils ?

— Je vous ai observé attentivement.

— Donnez-moi cinquante minutes pour atteindre ma tour. Quand j'y arriverai, je presserai le bouton de déclenchement. Dès cet instant, nous pourrons, l'un comme l'autre, entamer les hostilités à notre gré.

— Je n'abuse pas de votre obligeance ?

— Vous me ferez grand plaisir. Je me bats contre M. Graham depuis que le système existe. Nous connaissons si bien nos tactiques respectives qu'il ne nous reste aucune chance de surprise. Vous avouerez, monsieur, que cela enlève beaucoup d'agrément à la guerre.

— Bien sûr ! »

Paxton suivit du regard le départ du robot et écouta ses pas qui s'éloignaient rapidement.

Puis il descendit à son tour et s'arrêta un moment.

Les nuages s'étaient allégés ; la lune éclairait davantage. Maintenant, il serait plus facile de voyager, bien que l'obscurité restât profonde dans la forêt dense.

Le fuyard se dirigea vers le sentier. En cours de route, il perçut un mouvement dans une touffe de broussailles, tout près de la piste. Il se glissa dans l'ombre plus épaisse d'un bouquet d'arbres, s'accroupit et attendit en observant le fourré.

Un autre mouvement prudent anima ce fourré. Paxton reconnut l'évêque. Il semblait soudain que se présentait une chance de s'en débarrasser définitivement...

L'ennemi avait été déposé dans la nuit par un avion, tandis que la pluie tombait, et dans l'obscurité totale. Aussi était-il peu probable qu'il connût la zone de combat, bien qu'elle brillât maintenant faiblement dans le clair de lune. D'ailleurs, même s'il le remarquait, il ne saurait sans doute pas identifier le phénomène.

Paxton se remémora la conversation qui avait suivi l'arrivée du prélat. Personne, autant qu'il se le rappelait, n'avait soufflé mot du jeune Graham et du Projet de guerre. Il ne risquait donc rien à tenter sa chance. En cas d'échec, il ne perdrait jamais qu'un peu de temps.

Il s'élança du groupe d'arbres pour atteindre la base du champ de force et reprit son guet. Le poursuivant émergea de ses broussailles et passa juste au-dessus de lui, dans la direction prévue.

Paxton bougea légèrement pour mieux se signaler à l'attention de son adversaire, puis il plongea dans l'escalier qui menait à la porte.

Il poussa le bouton ; le panneau se releva doucement, sans un bruit. Stanley se tapit dans une embrasure et attendit. Il commençait à s'impatisser quand il entendit enfin des pas sur les marches.

L'évêque descendit lentement, avec une évidente méfiance. Lorsqu'il atteignit la porte, il s'immobilisa pendant un moment pour contempler le champ de bataille défoncé. Il portait un vieux fusil.

Paxton retint son souffle et se serra davantage contre la paroi de terre.

Enfin le prélat bougea vivement, comme un léopard. Ses vêtements soyeux bruissèrent quand il franchit le seuil pour pénétrer dans la

zone de combat.

Paxton épia l'avance précautionneuse de son adversaire. Quand il le jugea assez loin, il pressa le second bouton. Le panneau redescendit, silencieusement, et il s'y adossa pour reprendre son souffle.

Il espérait bien que tout était fini. Hunter n'avait pas été aussi malin qu'il le croyait.

Paxton remonta lentement l'escalier. Inutile de s'enfuir, maintenant. Nelson s'arrangerait pour l'envoyer chercher par air et le transporter en quelque lieu sûr.

Hunter ignorerait toujours que cet assassin particulier avait forcé sa proie. L'évêque ne possédait aucun moyen de communiquer avec lui.

En atteignant la marche supérieure, Paxton se tordit l'orteil et dégringola sans parvenir à se rattraper.

Alors, une énorme explosion secoua l'univers ; le feu de l'artillerie éclata dans sa tête.

Étourdi, il s'aïda de ses mains et de ses genoux pour se traîner péniblement et se lancer désespérément à l'assaut de l'escalier... Au milieu du rugissement fracassant qui remplissait le monde entier, une pensée impérieuse s'imposait à lui soit « *Je dois le sortir de là avant qu'il ne soit trop tard ! Je ne peux pas le laisser mourir ainsi ! Je ne peux pas tuer un homme !* »

Il se hissa jusqu'en haut en se meurtrissant sur les marches et se redressa.

On ne percevait aucun tir d'artillerie, aucun éclatement d'obus, aucun méchant petit sifflement. Le dôme impalpable luisait doucement dans le clair de lune. Une tranquillité de mort régnait.

Tout ce vacarme s'était donc passé dans son cerveau, à la suite du choc à la tête provoqué par sa chute. Mais l'attaque de Pertwee était imminente, maintenant ! Elle anéantirait la possibilité de défaire ce que Paxton avait si rapidement combiné.

Quelque part, dans l'ombre, un autre lui-même se dissimulait et discutait avec lui, raillant sa mollesse, le rappelant à la logique.

« C'est lui ou toi, disait ce double. Tu luttas pour ta vie du mieux que tu peux, de la seule façon que tu connaisses, et tout ce que tu fais est entièrement justifié, quels qu'aient été tes torts.

— Je ne peux pas faire ça ! » cria le Paxton de l'escalier.

Il savait pourtant qu'il avait tort, que son interlocuteur irréel montrait plus de bon sens que lui.

Il chancela et dut faire appel à toute sa volonté pour garder son équilibre en redescendant l'escalier. Des élancements lui traversaient encore la tête ; un sentiment de peur et de culpabilité lui étreignit la gorge.

Il atteignit la porte et enfonça le bouton. Le panneau se leva. Il

sortit dans l'espace encombré de dépouilles et s'arrêta, saisi par l'horreur de la terrible solitude et de la vindicative désolation de cet hectare de terre exclu de tout le reste de la planète, comme s'il eût été un lieu de jugement dernier.

Peut-être annonçait-il, en effet, le jugement suprême de l'homme, pensa Paxton. D'eux tous, le jeune Graham était sans doute le seul honnête, le véritable barbare que pensait son grand-père, le rétrograde regardant le passé, le jugeant à sa valeur et le vivant tel qu'il avait été.

Stanley jeta un rapide regard en arrière. La porte s'était refermée. Devant lui, au milieu des vagues bouleversées de la terre torturée, se dressait une silhouette mouvante qui ne pouvait être que celle de l'évêque.

Paxton s'élança en criant. L'autre se retourna et resta sur place, en attente, le fusil à demi-levé.

Paxton s'arrêta et agita les bras pour des signaux frénétiques. Le fusil de son adversaire se redressa ; une balafre cinglante lui laboura le côté du cou. Du liquide ruissela soudain sur sa peau, tandis qu'un petit flocon de fumée bleue s'exhalait de la gueule du fusil.

Paxton se jeta de côté et plongea vers le sol. Il tomba sur le ventre et roula sans gloire dans un cratère poussiéreux. Il resta là, au fond du trou, bouleversé par la peur d'une nouvelle balle, tandis que la rage bouillonnait dans sa tête.

Il venait là pour sauver un homme, et celui-ci essayait de le tuer !

Il ne lui restait plus, maintenant, qu'à exécuter cet ennemi. Il n'avait plus le choix. En outre, il fallait faire vite. Les cinquante minutes de Pertwee tiraient à leur fin.

Au fond, pourquoi perdre du temps à se venger lui-même ? Le robot s'en chargerait bien. Il valait mieux sortir de là.

Il porta la main à son cou. Quand il la retira, ses doigts étaient mouillés d'un liquide visqueux. Il trouva bizarre que cela ne le fît pas souffrir ; la souffrance viendrait sans doute plus tard.

Il escalada la paroi du cratère, roula par-dessus son rebord et se retrouva gisant parmi un petit amoncellement de robots brisés, grotesquement étendus, à l'endroit où le tir de barrage les avait saisis.

Juste en face de lui, intacte, à l'endroit même où elle avait échappé à l'étreinte d'un robot mourant, reposait une carabine qui luisait doucement dans le clair de lune.

Il l'empoigna et l'arma. Alors il vit l'évêque presque au-dessus de lui, l'évêque qui venait s'assurer que sa victime était achevée...

Il n'avait pas le temps de courir, comme il l'avait prévu... D'ailleurs, il ne ressentait aucun désir de s'enfuir. Paxton n'avait jamais eu l'occasion de connaître la véritable haine auparavant. Maintenant, elle naissait en lui, le remplissait de rage, d'un sauvage et

exaltant désir de tuer sans pitié ni remords.

Il releva le fusil ; ses doigts se serrèrent sur la détente. L'arme dansa, lança un éclair en émettant un sifflement mortel.

Mais l'adversaire avançait toujours à une allure implacable, penché en avant comme si son corps absorbait le feu meurtrier et le neutralisait par la seule puissance de sa volonté, se défendant contre la mort jusqu'à ce qu'il parvînt à éteindre la chose qui le tuait.

L'arme de l'évêque se leva à son tour. Quelque chose se brisa dans la poitrine de Stanley, un flot tiède jaillit et l'éclaboussa tandis que la notion d'invraisemblance s'emparait de son cerveau.

Car deux hommes ne peuvent se tenir à quelques mètres l'un de l'autre, en échangeant des balles meurtrières, et rester tous les deux sur pieds.

Paxton se releva, se redressa de toute sa hauteur et laissa le fusil inutile pendre au bout de son bras. À son tour, l'évêque s'arrêta et jeta son arme. Ils s'entre-regardèrent dans la pâle clarté de la lune. Leur colère fondit soudain et les quitta.

« Paxton, qu'est-ce qui nous a fait ça ? » demanda plaintivement l'évêque.

C'était une étrange chose à entendre ; comme s'il disait : « Qui nous a empêchés de nous massacrer ? »

Pendant un court moment, il sembla presque à Paxton qu'il eût été préférable qu'ils eussent été autorisés à tuer. Car c'était un acte noble dans les annales de la race, un témoignage de force, une certaine preuve de virilité ; peut-être d'humanité.

Mais comment tuer avec une canonnière d'enfant qui lance des balles de plastique éclatant au contact et répandant le liquide dont elles sont remplies pour figurer le sang avec la perfection de la réalité ? On ne peut pas tuer avec un fusil qui ne contient rien de mortel, même s'il fonctionne admirablement, avec tout un luxe de claquements et d'émission de flammes.

Et toute cette zone de combat, était-elle autre chose qu'un jouet équipé de robots se disloquant aux moments les plus dramatiques, et faciles à reconstituer plus tard ?

« Paxton, je me sentais comme un fou, déclara l'évêque.

— Sortons d'ici ! dit brièvement Stanley, qui sentait sa raison lui échapper.

— Je me demande...

— Oublions ça ! Filons ! Pertwee ouvrira bientôt... »

Il n'acheva pas sa phrase, car il se rendit compte que, même si Pertwee attaquait, le danger ne serait pas grand. D'ailleurs, il n'y avait aucune chance que Pertwee attaque : il les savait là... Tel un

moniteur métallique veillant sur un groupe d'enfants rebelles (rebelles parce qu'ils n'étaient pas encore adultes) ; les surveillant et les laissant aller de l'avant tant qu'ils ne risquaient pas de se noyer, de tomber d'un toit ou de se lancer dans quelque autre entreprise téméraire. Et s'interposant alors, juste à temps, pour sauver leurs peaux de nigauds ; les encourageant même, peut-être, jusqu'à ce qu'ils se lassent de leur rébellion ; combinant dans le jeu les prétendues traditions typiquement humaines.

Paxton se dirigea d'une traite vers la porte. L'évêque boitillait à sa suite dans ses robes crottées.

Quand ils en furent à une trentaine de mètres, le battant commença à se lever. Pertwee les attendait, ne paraissant en rien différent de ce qu'il était avant, mais semblant tout de même avoir pris une importance nouvelle.

Ils franchirent timidement le seuil, sans regarder à droite ni à gauche, s'efforçant d'ignorer la présence du robot.

« Ne voulez-vous plus jouer, messieurs ? demanda celui-ci.

— Non ! merci, répliqua Paxton. Du moins, je parle pour moi.

— Pour moi aussi, mon ami, déclara l'évêque.

— Mon ami et moi avons mené la partie comme nous le désirions. Merci à vous de vous être assuré que nous ne nous blesserions pas ! »

Pertwee s'efforça de paraître embarrassé.

« Pourquoi quelqu'un serait-il autorisé à être blessé ? Il ne s'agit que d'un jeu.

— Nous l'avons bien compris. Où est la sortie ?

— N'importe où ; sauf derrière vous... »

Traduit par DENISE HERSAN.

Civilization Game.

© Clifford D. Simak, 1958.

© Éditions Opta pour la traduction.

LES HOMMES SONT DIFFÉRENTS

par Alan Bloch

Tenant en quelques paragraphes, voici une mordante mise en garde. C'est le droit à la différence qui est défendu ici, au moyen d'une simple inversion des points de vue.

JE suis archéologue, spécialisé dans l'étude des Hommes. Je me demande cependant si toutes ces recherches sur les planètes mortes nous apprendront jamais ce qu'étaient les Hommes – nous apprendront *réellement*, veux-je dire, en quoi les Hommes étaient différents de nous autres Robots. Voyez-vous, j'ai vécu en compagnie d'un Homme pendant quelque temps, et je sais que les choses ne sont pas aussi simples qu'on nous l'avait appris à l'école.

Nous possédons quelques archives, bien sûr, et d'autres Robots s'efforcent comme moi de combler certaines lacunes, mais je pense maintenant que nous ne faisons aucun progrès réel. Nous savons – c'est du moins ce qu'affirment les historiens – que les Hommes venaient d'une planète appelée Terre. Nous savons aussi qu'ils s'étaient aventurés vaillamment d'étoile en étoile, et qu'ils avaient établi des colonies partout où ils s'étaient arrêtés – des colonies d'Hommes, de Robots, et parfois des deux – en prévision de leur retour. Mais ils ne sont jamais revenus.

Le monde connaissait alors des jours glorieux. Sommes-nous si vieux, à présent ? Les Hommes avaient en eux une flamme ardente – l'ancien mot est « divine », je crois – qui les faisait s'élancer vers les profondeurs des cieux nocturnes. Mais nous avons perdu le fil de la toile qu'ils avaient tissée.

Nos experts scientifiques nous disent que les Hommes nous ressemblaient beaucoup ; le squelette de l'Homme est en effet presque identique à celui du Robot, sauf qu'il est constitué d'une sorte de composé calcique au lieu de titane. Ils parlent sagement d'une « pression démographique » qui aurait été la « force motrice de

l'exploration du cosmos ». Quoi qu'il en soit, il y a d'autres différences.

C'est au cours de mon dernier voyage d'étude sur l'une des planètes intérieures que j'ai rencontré l'Homme. Il devait être le dernier Homme du système, et il était seul depuis si longtemps qu'il avait oublié toute forme de langage. Une fois qu'il eut appris le nôtre, cependant, nous nous entendîmes si bien que je fis le projet de le ramener avec moi. Mais il lui arriva quelque chose.

Un jour, sans aucune raison, il s'est plaint de la chaleur. J'ai vérifié sa température et en ai conclu que ses circuits thermostatiques étaient grillés.

Comme j'avais avec moi des pièces de rechange et qu'il était manifestement détraqué, je me suis mis au travail. Je l'ai désactivé sans aucun problème. Quand je lui ai enfoncé l'aiguille dans le cou pour actionner le coupe-circuit, il a cessé de bouger, exactement comme un Robot. Mais je me suis aperçu en l'ouvrant qu'il était différent à l'intérieur, et je ne suis pas parvenu à le remettre en marche après l'avoir remonté. Puis il s'est pour ainsi dire désagrégé ; au moment de quitter la planète, environ un an plus tard, il ne restait rien de lui que des os. C'est vrai, les Hommes sont différents.

Traduit par JACQUES POLANIS.

Men are different.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

LETTRE À ELLEN

par Chan Davis

Chacun connaît l'inscription que portait jadis le fronton du temple de Delphes : connais-toi toi-même. Chacun sait aussi que Socrate avait pris cette injonction pour devise. Personne, en revanche, n'est parvenu à préciser jusqu'à quel degré ce conseil doit être suivi. La recherche de la vérité complète sur soi-même pourrait amener des remises en question insoupçonnables avant des révélations produites par cette recherche.

CHÈRE Ellen,

Quand tu recevras ceci, tu te seras demandé pourquoi je n'ai pas appelé. Ce sera la première fois que j'aurai manqué au rendez-vous en... combien de temps ?... deux mois ? Ces deux mois ont été longs, et très importants pour moi.

Je ne vais pas t'appeler, et je n'irai pas te voir. Peut-être écris-je cette lettre par lâcheté, mais tu pourras en juger quand tu l'auras lue jusqu'au bout. Juger de ça, et d'autres choses.

Je ferais sans doute mieux de commencer par le commencement et de te raconter toute l'histoire. Te souviens-tu de mon ami Roy Wisner ? Il est venu travailler au labo en même temps que moi, au printemps 16, et il était encore là quand je t'ai rencontrée. Même si tu ne lui as jamais parlé, tu as dû le voir ; c'était le grand type blond aux épaules voûtées qui travaillait dans le même service que moi.

Roy et moi avions grandi ensemble à l'orphelinat national de Stockton. Il était mon meilleur ami d'enfance, presque aussi loin que je m'en souviens. Nous avons été envoyés dans des lycées différents, mais quand je suis entré à l'université de l'Iowa, Roy y était. Pour comble de coïncidence, il avait lui aussi décidé de devenir biochimiste et nous avons suivi la plupart de nos cours ensemble tout au long de nos études. Nous avons tous deux préparé nos doctorats en travaillant avec Dietz, qui nous a procuré les deux postes similaires que nous

occupations ici auprès de Hartwell, aux laboratoires Pierne.

Je t'ai déjà parlé de, cette première journée au labo. Nous avons entendu dire par Dietz que les laboratoires Pierne se consacraient désormais presque exclusivement à la synthèse de la vie, et nous avons tous deux espéré prendre part à ces travaux. Mais nous étions loin de nous douter des progrès effectués en ce domaine. Je peux t'assurer que le petit discours que nous a servi le vieux Hartwell en nous faisant visiter les installations lors de notre prise de contact n'a pas manqué sa cible, et que nous étions accrochés. Il nous a montré l'aile où on expérimente la synthèse de nouveaux types de cœlentérés. Nous en avons également entendu parler, mais voir tout cela de ses propres yeux est une autre affaire. Je me rappelle en particulier une chose verte assez horrible qui flottait dans un petit aquarium et aspirait de temps à autre des parcelles de mousse marine par une sorte de petit orifice, mi-bouche, mi-suçoir. Hartwell nous a dit d'un ton désinvolte : « Il ne ressemble pas beaucoup à l'original, n'est-ce pas ? C'est le résultat d'une erreur ; quelque chose a mal tourné dans la synthèse des gènes. Mais on s'est aperçu qu'il était viable, alors les techniciens du labo l'ont gardé. Je ne serais pas surpris qu'il survive à certains de ses cousins naturels si nous pouvions lui donner un compagnon et le mettre en liberté. » Il a ajouté en regardant la créature d'un œil bienveillant : « J'ai une certaine affection pour lui. »

Nous sommes ensuite descendus au service de Hartwell, le Service 26, où nous étions affectés. Hartwell ouvrit une étroite porte métallique coulissante et nous précéda dans l'un des labos. Nous le suivîmes, mais nous n'avions pas fait trois pas à l'intérieur que nous restâmes pétrifiés, la bouche ouverte de stupéfaction. J'avais déjà vu des appareillages compliqués, mais ce qu'il y avait là battait mille fois tout ce qu'on pouvait trouver à l'université de l'Iowa. Sur tout un côté du labo – et la salle était d'une taille respectable – le matériel était entièrement recouvert d'un enduit noir de protection contre la lumière et autres radiations parasites. Je m'aperçus que la plupart des ballons et des colonnes de fractionnement étaient des installations étanches à l'air. Une grande partie des appareils était cachée sous des housses Gardner hermétiques avec contrôle de température, de radiations, et de tout le reste. Il n'y avait aucun brûleur à gaz, les seules sources de chaleur visibles étant des batteries de radiateurs à infrarouges.

Tout cela était du travail de précision, et il le fallait ; comme tu le sais, le Service 26 synthétise les gènes de chordés.

Roy et moi allâmes regarder de plus près certains des instruments, sans nous en approcher toutefois à moins d'un mètre ; il n'était manifestement pas recommandé de tripoter quoi que ce fût. L'appareil que nous examinions était ce qu'on appellerait, sur une plus grande échelle d'utilisation, une cuve à réaction. C'était un petit ballon

recouvert d'un enduit opaque, qu'un agitateur mécanique faisait tourner lentement sur lui-même pour brasser les liquides qui se trouvaient à l'intérieur. Nous sentions à peine le flux de chaleur doux et précis émis par les radiateurs à infrarouges disposés tout autour du ballon, que nous regardions fascinés.

Hartwell nous tira de notre rêverie. « Tout le travail qui se fait ici, dit-il d'un ton légèrement ironique, demande un soin tout particulier. Dietz m'a dit que vous aviez une certaine expérience de la micro-analyse intégrale.

— Un peu, acquiesçai-je avec la modestie qui convenait.

— Eh bien nous faisons ici de la microsynthèse, et de la microsynthèse pour de bon. N'oubliez pas que nos problèmes se situent à un niveau tout à fait différent de ceux même de la synthèse protéique ordinaire, (je fus quelque peu abasourdi de l'entendre qualifier d'*ordinaire* la synthèse des protéines !) où il s'agit essentiellement de construire un cristal périodique, dans lequel les atomes sont disposés selon des configurations qui se répètent à intervalles réguliers. Cette récurrence, cette périodicité, rend la structure de la molécule relativement simple, ce qui en simplifie la synthèse. Dans un gène, dans un virus, ou dans toute autre molécule de type protéique complexe, il n'existe pas de récurrence aussi fréquente. Les radicaux de votre chaîne moléculaire diffèrent un peu à chaque fois, de sorte que la configuration ne se reproduit pas tout à fait de la même façon. C'est ce qu'on appelle un cristal apériodique.

« Lorsque nous synthétisons un tel cristal, il importe que toutes les petites variations de configuration soient parfaitement exactes, car ce sont ces variations qui donnent à la structure une complexité suffisante pour qu'elle soit vivante. »

Il avait sous le bras un paquet de diagrammes de chromosomes et nous en montra un. Je ne sais pas si tu as déjà vu ce genre de chose : un seul d'entre eux suffit à remplir une petite brochure en notation très condensée. Roy et moi le feuilletâmes ; tout en reconnaissant la plupart des symboles abrégés, nous fûmes totalement incapables d'en suivre les combinaisons, et nous étions passablement intimidés lorsque nous l'eûmes parcouru en entier.

Hartwell sourit. « Vous pigerez, ne vous inquiétez pas. Pendant les premiers mois, vous serez mes assistants de laboratoire, ce qui vous permettra de vous mettre au courant. On ne vous laissera pas voler de vos propres ailes tant que vous n'aurez pas parfaitement saisi le processus. » Quel soulagement d'entendre ça !

Avec Roy, nous avons trouvé un appartement dans les faubourgs de la ville ; à cette époque, comme je n'avais pas encore mon hélico, nous étions obligés d'habiter assez près du labo. L'endroit n'était pas

mal ; on ne pouvait mettre en mode transparent qu'un seul mur et le toit, ce qui nous privait du soleil matinal, mais je l'aimais bien. Au rez-de-chaussée vivait Graham, notre propriétaire, un vieux célibataire qui consacrait le plus clair de son temps à la photographie d'intérieur, à la fois sur fil cinématographique et par tirage chimique, comme dans l'ancien temps. Il nous photographia à notre insu sous des angles si bizarres que Roy parla de fracasser ses appareils.

Au labo, nous nous mettions assez rapidement au courant. Roy avait toujours été un type brillant, et je me débrouillais pour suivre. Après un temps raisonnable d'adaptation, Hartwell commença à s'effacer progressivement de nos tâches routinières, si bien que nous nous retrouvâmes livrés à nous-mêmes avant d'en avoir pris conscience. Tout frais émoulus de l'école que nous étions, nous commençâmes évidemment à suggérer des modifications du processus dès que nous en eûmes saisi le fonctionnement. Le jour où Hartwell finit par donner son approbation à l'une de nos brillantes idées, nous sûmes que nous volions véritablement de nos propres ailes. C'est là que ça commençait à devenir réellement intéressant.

Certains ricanent, se demandant comment je peux trouver du plaisir à cette « routine fastidieuse », mais tu es toi-même biochimiste et je suis à peu près certain que tu éprouves la même chose que moi. La simple pensée que nous introduisions à l'entrée des colloïdes inertes pour obtenir à la sortie une chose qui était en quelque étrange façon *vivante* – c'était assez pour ôter à la tâche tout caractère d'ennui, si elle en avait jamais eu aucun.

Nous avons toujours eu le sentiment que c'était dans notre labo et dans d'autres comme celui-là que la matière cessait d'être inerte pour devenir vivante. Avant nous, bien sûr, il y avait l'énorme travail de synthèse protéique et la préparation des colloïdes. Et une fois que nous avions terminé, il restait la dernière étape, l'ultramicrochirurgie qui consistait à édifier la membrane nucléaire autour de la chromatine et à insérer l'ensemble dans une cellule. (J'ai toujours un peu envié à ton service l'exclusivité de ce travail.) Mais entre ces deux étapes, il y avait la nôtre, que nous avons toujours pensé être l'étape cruciale.

C'était assurément une rude besogne. Les longues réactions soigneusement contrôlées, la température stabilisée au centième de degré et le temps de réaction calculé au dixième de seconde. Puis les réactions finales, à l'abri des housses Gardner, au cours desquelles on élabore petit à petit le nucléoplasme vivant autour des chromosomes presque vivants. Hartwell n'avait pas menti en disant que le travail se faisait avec un soin tout particulier ! C'était un sacré matériel à laisser entre les mains de deux jeunes freluquets comme nous.

Pour donner du sel à la chose, évidemment, il y avait toujours l'éventualité d'un échec, même lorsque tout avait été parfaitement

exécuté. Quelque part dans le processus, le principe d'incertitude de Heisenberg risquait à tout moment de décaler un radical dans les chaînes protéiques, quel que fût le soin apporté à leur réalisation. On obtenait alors une étrange chose : un gène mutant avant même d'avoir été achevé.

Le principe de Heisenberg pouvait aussi nous faire obtenir un résultat correct même si le processus s'était mal déroulé !

Au bout d'un certain temps, nous devînmes curieux – surtout Roy. Hartwell nous avait expliqué beaucoup de choses ; ce qu'il ne nous avait jamais révélé avec précision, c'était *ce que nous fabriquions* – poisson, animal terrestre ou volatile – et nous n'étions pas assez calés en génétique pour nous en faire une idée. Il aurait été plus agréable de travailler en ayant présente à l'esprit l'image de la grenouille, du lézard ou du poulet qui devait résulter de nos travaux, au lieu de l'image mentale composite assez déconcertante que nous en avions. J'aurais préféré imaginer un lapin ou, mieux encore, un chiot de terrier irlandais.

Non seulement Hartwell ne nous avait offert aucune explication, mais il refusa de nous répondre lorsque nous lui posâmes la question. « Un chordé inférieur, nous dit-il. Peu importe le nom de l'espèce. » L'expression « chordé inférieur » sonnait faux. Il y avait assez de chromosomes dans nos créatures inconnues pour que celles-ci fussent placées relativement haut dans l'échelle.

Roy décida aussitôt qu'il obtiendrait la réponse, même s'il devait potasser vingt bouquins de génétique pour y parvenir. En y réfléchissant, je me demande pourquoi je ne partageais pas cette ambition. Peut-être étais-je trop passionné par ailleurs ; je traversais à cette époque l'une de mes périodes d'engouement pour les échecs. Quoi qu'il en soit, ce fut Roy qui se procura les manuels de génétique et qui se livra aux recherches.

Il ne lui fallut pas longtemps. Je me souviens très bien de cette soirée. Il avait rapporté à la maison un tas de bouquins empruntés à la bibliothèque et il les parcourait, assis au bureau qui se trouvait dans un angle de la pièce. Je m'étais installé dans un fauteuil avec mon échiquier de voyage, analysant une partie que j'avais perdue au cours du dernier tournoi. À mesure que les heures passaient, je remarquai que Roy devenait de plus en plus agité ; je m'attendais à ce qu'il obtînt la réponse d'un instant à l'autre, mais il se livrait apparemment à d'ultimes vérifications pour s'en assurer. À peu près au moment où je venais de découvrir comment j'aurais dû jouer pour battre Fedruck, Roy se leva d'un mouvement mal assuré.

« Dirk, commença-t-il, puis il se tut.

— Tu as trouvé ? »

— Dirk, me demande si tu te rends compte à quel point es chordés

dotés de quarante-huit chromosomes sont peu nombreux.

— Eh bien, il y a les humains... et je suppose que nous sommes loin d'être les seuls. »

Il ne répondit rien.

« Hé, tu ne veux pas dire que...? » Je me levai brusquement.

Si c'était vrai, c'était pour moi une nouvelle fabuleuse ; je pense que je devais avoir depuis longtemps l'idée derrière la tête, mais que je n'avais pas osé la vérifier de peur de m'être trompé. Roy semblait profondément perturbé. « Oui, c'est exactement ce que je veux dire, répondit-il enfin. L'espèce dont Hartwell n'a pas voulu nous révéler le nom, c'est l'*Homo sapiens*. Nous fabriquons des... robots. »

Il me fallut un moment pour absorber l'impact. Quand j'eus assimilé son commentaire, je repris mes esprits. « Que veux-tu dire, des robots ? Si nous fabriquons un chiot qui remue joyeusement la queue, tu serais tout aussi content que moi. (Je ne m'étais toujours pas défait de cette idée de terrier irlandais.) Pourquoi te tracasses-tu à ce point parce que ce sont des hommes que nous fabriquons ?

— Ce n'est pas bien, dit-il.

— Quoi ? » Roy n'avait jamais donné dans la religion ni dans quoi que ce fût, et c'était dans sa bouche une étrange réflexion.

« Bon, je suppose que je dois retirer ça, mais... » Sa voix se perdit dans le vague, puis il reprit d'un ton plus normal : « Je ne sais pas, Dirk. Je n'arrive pas à m'y faire. Fabriquer des êtres humains – comment les appellerais-tu, sinon des robots ?

— S'ils sont normaux, je les appellerais des hommes, sacré nom ! S'ils étaient anormaux, évidemment... je pourrais comprendre ton point de vue – s'ils étaient anormaux. Tuer un poussin monstre et tuer un nouveau-né humain expérimental qui n'aurait pas tout à fait... réussi... ce sont deux choses différentes. Ouais.

— Ce n'est pas à ça que je pensais.

— Alors à quoi diable *pensais*-tu ?

— Ah, je ne sais pas. » Il retourna au bureau, où il referma les livres d'un geste brusque.

« Qu'est-ce qui te tracasse, Roy ? »

Il gagna sa chambre sans répondre et ferma la porte. Il n'en ressortit pas de la nuit.

Le lendemain matin, il avait un air renfrogné, mais on devinait en lui une excitation rentrée. Je savais qu'il préparait quelque chose, et je finis par lui tirer les vers du nez : il avait décidé d'aller jeter un coup d'œil au Service 39 pour essayer d'y trouver des embryons humains qui confirmeraient sa découverte. Le Service 39, tu le sais, est l'un de ceux qui sont fermés la nuit ; la présence de techniciens n'y est pas indispensable vingt-quatre heures sur vingt-quatre comme c'est le cas du 26. Roy avait l'intention d'y monter juste avant l'heure de la

fermeture et de s'y laisser enfermer pour la nuit.

Je lui demandai pourquoi il tenait au secret, pourquoi il ne se contentait pas de demander à visiter le labo. « Hartwell ne veut pas que nous le sachions, répondit-il, sinon il nous l'aurait dit. Je suis obligé d'agir en cachette. »

Ça me paraissait plausible, mais j'insistai néanmoins : « Saprستي, Hartwell ne pouvait quand même pas espérer nous laisser ignorer indéfiniment ce que nous fabriquions, alors qu'il suffisait pour obtenir le renseignement d'aller fouiner à la bibliothèque. Il devait simplement vouloir nous laisser le découvrir par nous-mêmes. »

« Mmm, mm. Il savait que nous pourrions assembler les pièces du puzzle si nous le voulions, mais il n'avait aucune intention de nous aider. Crois-tu que le labo veuille faire de la publicité pour son activité ? Non, Hartwell doit essayer de garder le plus de monde possible hors du secret ; il espérait que nous ne ferions pas preuve d'un excès de curiosité. Je ne vais pas lui dire que nous avons deviné, et je t'engage à en faire autant. »

J'acquiesçai à contrecœur, mais j'avais l'impression que Roy se jouait quelque peu la comédie – or il prenait sa démarche tout à fait au sérieux.

J'ai appris plus tard ce qui s'était passé cette nuit-là. Il était monté au Service 39 comme prévu et s'était caché dans le grand couloir du deuxième étage ; c'était l'endroit où il y avait le plus grand nombre d'embryons, et il en avait déduit que sa meilleure chance était là. Tout se passa bien. L'assistant éteignit les lumières et verrouilla la porte, tandis que Roy demeurait recroquevillé dans un placard sous une table de laboratoire. Quand il n'entendit plus aucun bruit dans les couloirs, il sortit de sa cachette et entreprit son exploration.

Il ne savait trop par où commencer. Il y avait autour de lui des gestateurs de toutes tailles et de toutes formes, et l'examen qu'il fit de l'un d'eux à la lueur de sa torche électrique le laissa tout aussi perplexe. Il ne vit rien d'autre qu'un récipient noir en forme de bouteille d'environ vingt centimètres de côté, logé au milieu d'une masse de tuyaux, de cadrans et de leviers. Il devinait que les tuyaux acheminaient un courant de « sécrétions » vers la bouteille et hors d'elle ; il reconnaissait certaines indications sur les cadrans, et certains appareils auxiliaires ; mais c'était tout. Non seulement l'embryon était caché à sa vue, mais il ne voyait aucun moyen de l'exposer. L'étiquette était rédigée dans un code dont il ignorait la signification, et rien ne lui était d'une aide quelconque.

Comparés au matériel avec lequel il travaillait, les gestateurs étaient relativement simples, mais le saint respect qu'il avait pour ce genre de choses lui interdisait d'essayer d'en découvrir le principe par tâtonnements. Une fausse manœuvre dans le maniement d'un

gestateur risquait de saboter le travail de cent personnes, et les possibilités de fausses manœuvres étaient toujours beaucoup plus nombreuses que les bonnes.

Il fit le tour du labo, se penchant sur un gestateur après l'autre tout en réfléchissant. La lune qui se leva bientôt lui donna un peu plus de lumière, mais ce n'était pas ce dont il avait besoin.

Une clef tourna dans la serrure.

Espérant ne pas avoir été vu, Roy courut à sa cachette, où il laissa la porte du placard entrouverte de façon à voir ce qui se passait. Une silhouette apparut sur le seuil, se retourna pour fermer la porte, puis se dirigea à grands pas vers le centre de la salle. Au moment où le visiteur passait dans le clair de lune que laissait filtrer une fenêtre, Roy reconnut son visage : c'était Hartwell.

Il avait dû travailler tard dans son bureau et venait jeter un coup d'œil à la production de son service avant de s'en aller. Quoi qu'il en soit, sa présence simplifiait les choses : quel que fût l'embryon qu'il regarderait, ce serait un produit issu de nos travaux. Retenant son souffle, Roy l'observa tandis qu'il allait d'étagère en étagère en scrutant les étiquettes. Hartwell finit par s'immobiliser devant l'une d'elles, manœuvra un levier, et approcha son œil d'un hublot latéral que Roy n'avait pas remarqué. Il resta un long moment en contemplation, puis se détourna et sortit du labo.

Inutile de te dire que Roy ne perdit pas un instant après le départ de Hartwell pour aller regarder par le même hublot. Et je n'ai pas besoin de te dire ce qu'il y a vu.

Je me rends compte en relisant cette lettre que je fais traîner l'histoire et que je te raconte des choses que tu connais déjà ou qui ne sont pas vraiment indispensables. Je sais d'ailleurs pourquoi je le fais – je répugne à aller jusqu'au bout. Mais il faut que je te dise ce que j'ai à te dire ; je vais essayer d'abréger autant que je le pourrai.

Tout cela avait profondément perturbé Roy, et il ne s'en remettait pas. Je pense que l'expérience qu'il avait vécue dans le labo de gestation en était la cause. S'il s'était contenté de demander franchement à Hartwell de lui dire la vérité, le problème aurait perdu son aspect fantastique pour réintégrer le domaine du travail quotidien ; mais le mélodrame qui s'était déroulé dans le Service 39 l'empêchait de considérer les choses d'un esprit clair. Il avait la plupart du temps un air à demi hébété et se posait, je suppose, des questions philosophiques du genre : « Quand un homme n'est-il pas un homme ? » Tout devenait terrifiant ; il voyait les robots prêts à s'emparer du monde, ou quelque chose d'approchant. Et il m'interdisait toujours de révéler à Hartwell ce qu'il avait appris.

Puis vint le dénouement. C'était plusieurs semaines après la

découverte de Roy, le lendemain de son vingt-sixième anniversaire. (Cette date avait son importance, comme je l'ai appris plus tard.) Au moment où nous quittions le labo, il me dit que Hartwell lui avait demandé de monter après son travail pour une entrevue avec Koslicki.

Je haussai les sourcils. « Koslicki ? Le grand patron ?

— Oui, les deux. Koslicki et Hartwell. »

Comme il paraissait un peu inquiet, je risquai une plaisanterie. « Je suppose qu'ils t'ont préparé une punition sévère pour ta transgression nocturne. La mort par noyade dans du sulfure d'ammonium, par exemple.

— Je ne vois pas pourquoi tu ne peux rien prendre au sérieux.

— Oh ? À quel sujet veulent-ils te voir, à ton avis ?

— Non, je parle de toute cette histoire de...

— De fabrication de "robots", ouais. Roy, je la prends au sérieux, bigrement au sérieux. Je pense que c'est le plus important programme scientifique qui soit au monde aujourd'hui. Prends le genre de travail que nous faisons, ajoutes-y la production de nouvelles formes de vie, comme ces coelentérés expérimentaux que nous avons vus, et tu obtiens les fondements d'une nouvelle évolution du génie génétique qui reléguera dans l'ombre tous nos systèmes actuels. Pour créer de nouvelles formes, nous opérons actuellement une sélection à partir de cellules haploïdes naturelles. Dans le futur, nous *fabriquerons* directement les formes nouvelles.

« Nous pourrions fabriquer de nouvelles variétés de blé, de nouvelles races d'ovins et de bovins – de nouvelles races d'hommes ! Plus besoin d'attendre le bon vouloir de l'évolution. Nous ne serons plus limités à lui donner une petite chiquenaude de temps à autre ; nous pourrions nous passer d'elle et agir directement. Les possibilités sont illimitées. Des hommes nouveaux faits de main d'homme, plus forts que nous le sommes, avec des cerveaux deux fois plus rapides et plus précis que le nôtre – je prends ça tout à fait au sérieux.

— Mais ce ne seraient pas des hommes. »

Il commençait à m'énervier. « Ce ne seraient pas des *Homo sapiens*, non, répondis-je. Regardons les choses en face, Roy. Supposons que je me marie et que j'aie un enfant mutant – une mutation vraiment radicale – qui en fasse une sorte de surhomme. Cet enfant-là ne serait pas non plus un *Homo sapiens*. Il n'aurait pas le même plasma germinatif que celui de ses parents. Serait-il humain, ou non ?

— Il serait humain.

— Alors ? Où est la différence ?

— Il ne serait pas sorti de cuves chimiques, voilà la différence. Il serait... naturel. »

Je ne pouvais en supporter plus. Laisant Roy se rendre à son entretien avec Koslicki et Hartwell, je rentrai à la maison.

Je finis de revoir les notes que j'avais prises ce jour-là au labo, puis je mis le plafond en mode transparent et m'assis avec mon visionneur. Je venais justement d'ajouter deux cassettes à ma collection de films, et je me les suis passées d'un bout à l'autre. C'étaient des ballets – non, aucun des films que je t'ai montrés. Tous les films que j'avais regardés ce soir-là, je les ai jetés.

J'étais assis là, en train de passer un bon moment avec les *Piliers de Feu*, quand Roy est rentré. Il fit un peu de bruit en tâtonnant pour ouvrir la porte, puis il la fit glisser et resta sur le seuil sans entrer.

Éteignant le visionneur, je me retournai. « Alors Jacquot, quoi de nouveau ? plaisantai-je. Koslicki t'a-t-il passé un bon savon ? À moins qu'il ne t'ait nommé nouveau directeur ? »

— ... Je ferais bien une partie d'échecs, Dirk. »

Cette fois, je le regardai de plus près. Il avait les épaules plus voûtées qu'à l'ordinaire, et il parcourait la pièce du regard comme s'il ne la reconnaissait pas. Mauvais signe. « Nom de nom, qu'est-ce qui se passe ? »

— Faisons une partie d'échecs.

— D'accord », acquiesçai-je. Il entra et alla chercher l'échiquier, mais ses mains tremblaient tellement que je dus placer moi-même ses pièces. « C'est à toi, observai-je.

— Ah, oui, j'ai les blancs. »

Pion du roi en e4, cavalier du roi en f3, pion du roi en e5 — l'une de nos ouvertures standard. Je ramenai mon cavalier dans le coin et sortis le cavalier de la reine ; il poussa ses pions vers le centre ; je me préparai à roquer.

Puis il mit sa reine en d4. « Tu es sûr de ce que tu fais ? demandai-je. Tu es menacé par mon cavalier.

— Oh, ouais, c'est vrai », fit Roy, ramenant sa reine... sur la mauvaise case. Il regardait par-dessus mon épaule comme s'il y avait eu un fantôme derrière moi. Je jetai un coup d'œil : il n'y en avait pas. Je remis sa reine en place.

L'œil toujours fixe, il commença : « Dirk, tu sais que Hartwell m'a dit...

— Oui ? » m'enquis-je d'un ton détaché. Je savais qu'il s'agissait de quelque chose d'important. Roy n'avait pas été abattu à *ce point* durant les semaines passées. Quoi que ce fût, il ferait mieux de s'en libérer.

Roy, cependant, parut avoir oublié qu'il avait parlé. Ses yeux revinrent à l'échiquier, attentifs. Son fou alla en e3 — où je ne pouvais pas le prendre – et le jeu se poursuivit.

« Tu vas perdre ton pion du fou, mon vieux », observai-je au bout d'un moment.

Je pense que ce fut le déclic. Il dit soudain d'un ton uni : « J'en suis

un.

— J'en suis deux », rétorquai-je hors de propos. J'avais toujours l'esprit au jeu.

« Dirk, *j'en suis un* », répéta-t-il. Il se leva, renversant l'échiquier, et se mit à marcher de long en large. « Koslicki vient de me dire que je suis un de ces... Dirk, je ne suis pas *né*, je suis un de ces robots, on m'a assemblé à partir de ces foutus composants chimiques dans une de ces foutues cuves à réaction aux étiquettes blanches, dans ce foutu laboratoire.

— *Quoi ?* »

Il cessa de faire les cent pas et éclata de rire. « Je ne suis qu'un monstre de Frankenstein. Tu peux sortir ton pistolet et me rissoler à mort ; ce ne sera pas un meurtre, je ne suis qu'un robot. » Il avait débité tout cela en riant et continua de rire après avoir fini.

Je me dis que s'il devait exploser, il valait mieux qu'il explose un bon coup. Il allait faire du bruit, mais le vieux Graham serait le seul à être dérangé. « Alors, lui demandai-je, quelle impression cela t'a-t-il fait de passer par les cuves à réaction du Service 26 ? La microchirurgie a-t-elle été douloureuse, quand on t'a assemblé ? » Roy riait. Il rit plus fort encore. Puis il se mit à hurler.

Décidant qu'assez était assez, je l'investivai, mais il reprit ses hurlements.

« La ferme, Roy ! criai-je aussi fort que je le pus. Tu es aussi humain que je le suis. Tu vis avec toi-même depuis vingt-six ans ; tu dois bien savoir si tu es humain ou non. »

Après mes deux ou trois premières paroles, il se mit à m'écouter et je me dis que son attaque d'hystérie était passée. J'essayai de lui parler d'un ton ferme. « Tu as fini de faire l'imbécile ? »

Roy ne perdit pas conscience, il s'étendit simplement sur le sol. Je m'assis à son côté et lui parlai à voix basse. « Tu vaux tout autant que n'importe qui ; tu l'as déjà prouvé. Peu importe comment tu as vu le jour, l'important, c'est ce que tu es ici et maintenant. Ici et maintenant, tu as des gènes humains, des cellules humaines ; tu peux épouser une fille humaine et faire avec elle des enfants humains. Alors qu'importe que tu sortes d'un labo ? Le reste d'entre nous sort du limon, au fond d'un océan quelconque. Qu'est-ce qui vaut le mieux ? Il n'y a aucune différence. Tu vaux tout autant que n'importe qui. » Je ne cessai de lui répéter tout cela, aussi calmement que je le pus. Je ne savais pas si c'était ce qui convenait, mais il fallait faire quelque chose.

À un certain moment, il redressa la tête pour dire : « Roy Wisner, hein ! C'est moi ? Sapristi, pourquoi ne m'ont-ils pas appelé Roy W23H ?... Je me demande bien où ils sont allés chercher ce nom de Wisner, en tout cas. » Il se laissa aller en arrière, et je repris mon

boniment, faisant de mon mieux pour parler d'une voix égale.

Après plusieurs minutes de cet exercice, il finit par se relever. « Merci, fit-il d'un ton assez normal. Merci, Dirk. Tu es vraiment un ami. » Il se dirigea vers la porte, ajoutant avant de sortir : « Tu es humain. »

Je restai assis un moment, et ce n'est que quelques minutes après son départ que j'additionnai deux et deux. Je me précipitai hors de la pièce et me ruai vers l'escalier.

Trop tard. La porte de Graham, en bas, était ouverte. La lumière qui en sortait éclairait le couloir, révélant le corps de Roy Wisner agité de soubresauts.

Graham me regarda, terrifié. « Je ne me doutais de rien, balbutia-t-il. Il m'a demandé un peu d'acide prussique. Comme je savais qu'il était chimiste, je n'y ai pas vu d'inconvénient. »

L'acide cyanhydrique tue rapidement. Après avoir jeté un coup d'œil au tube qu'avait vidé Roy, je me rendis compte qu'il n'y avait pas grand-chose à faire. Nous fîmes ce que nous pûmes, mais ce n'était pas assez. Il mourut alors que nous essayions de lui faire avaler de force un émétique.

C'est à peu près tout, Ellen. Tu sais maintenant pourquoi je ne t'ai jamais beaucoup parlé de Roy Wisner. Et tu as probablement deviné pourquoi je t'écris ceci.

Roy était le résultat d'une expérience ratée. Il n'était pas plus instable mentalement que beaucoup de gens nés de façon normale ; mais il était pourtant un échec du point de vue expérimental, bien que personne ne s'en fût aperçu avant qu'il eût vingt-six ans. L'organisme humain est une chose très complexe, très difficile à reproduire. Quand on essaie de le reproduire, on a toutes les chances d'échouer – parfois d'une façon évidente, parfois d'une façon qui ne deviendra apparente que longtemps après.

Il se peut que je sois moi aussi une expérience ratée.

Je viens d'avoir vingt-six ans, vois-tu ; Koslicki et Hartwell m'ont révélé que je n'étais pas né, moi non plus. J'ai été fabriqué. Je suis un robot, si tu préfères.

Il fallait bien que je te le dise, Ellen, n'est-ce pas ? Avant de te demander si tu veux m'épouser.

Dirk

Traduit par JACQUES POLANIS.

Letter to Ellen.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

LA FOURMI ÉLECTRONIQUE

par Philip K. Dick

Ce récit a l'allure d'un crescendo apocalyptique, et on sait bien qu'apocalypse vient d'un mot grec qui signifie révélation. Une interrogation du personnage central amène ici assez vite la découverte de sa réalité propre. À partir de là, cependant, l'interrogation s'élargit, jusqu'à englober le monde extérieur.

À QUATRE heures quinze de l'après-midi, Garson Poole s'éveilla dans son lit d'hôpital. Il sut que c'était un lit d'hôpital dans une chambre à trois et se rendit encore compte de deux choses : il n'avait plus de main droite et il n'éprouvait aucune douleur.

Ils ont dû m'administrer un puissant analgésique, se dit-il, en contemplant le mur opposé avec sa fenêtre encadrant le sud de la ville de New York. Des labyrinthes dans lesquels voitures et piétons fondaient et roulaient, sous l'éclat du soleil en fin d'après-midi. La lumière déclinante lui plaisait par sa tonalité. Elle n'a pas encore fini sa course, songea-t-il. Et moi non plus.

Il y avait un téléphone sur la table de chevet ; il hésita, puis le prit et composa un appel pour demander une ligne extérieure. L'instant d'après apparaissait sur l'écran devant lui Louis Danceman, chargé de la direction de Tri-Plan lorsque lui, Garson Poole, était occupé ailleurs.

« Dieu merci, vous êtes en vie ! » dit Danceman en le voyant. Son visage charnu et large, marqué de variole, ressemblait à un disque lunaire. « J'ai appelé partout...

— Tout simplement, je n'ai plus de main droite, dit Poole.

— Mais tout s'arrangera. J'entends par là qu'on pourra vous en greffer une autre.

— Depuis combien de temps suis-je ici ? » s'enquit Poole. Il se demandait où étaient passés les infirmières et les médecins. Pourquoi n'étaient-ils pas en train de caqueter et de le gronder parce qu'il

téléphonait ?

« Quatre jours, répondit Danceman. Ici, à l'usine, tout va à merveille. En fait, nous avons reçu des commandes époustouflantes de trois services de police différents, tous sur la Terre. Deux dans l'Ohio, un dans le Wyoming. De bonnes commandes fermes, avec un tiers à l'avance et le bail-option habituel de trois ans.

— Venez me sortir d'ici, dit Poole.

— Je ne peux pas avant que votre nouvelle main...

— Je la ferai placer plus tard. » Il souhaitait désespérément retrouver son milieu familial ; le lourd véhicule commercial se dessinait, menaçant, sur l'écran de pilotage que recomposait son esprit ; s'il fermait les yeux, il se retrouvait à bord de son propre appareil endommagé, qui télescopait un engin après l'autre en laissant derrière lui d'énormes dommages. Les sensations kinétiques... Il fit la grimace en se les rappelant. Je dois reconnaître que j'ai eu de la veine, s'avoua-t-il.

« Sarah Benton est-elle près de vous ? fit Danceman.

— Non. »

Bien sûr ! Sa secrétaire particulière – ne fût-ce que pour des considérations de simple emploi – devait être non loin de là, pour le dorloter maternellement, mais avec une attitude juvénile. Toutes les femmes un peu fortes adorent dorloter les gens, songea-t-il. Et elles sont dangereuses ; en vous tombant dessus, elle risquent de vous tuer. « C'est peut-être ce qui m'est arrivé, peut-être Sarah est-elle tombée sur mon appareil », dit-il à voix haute.

« Non, non. Une des commandes de votre gouvernail de direction s'est rompue pendant l'heure de pointe de la circulation et vous...

— Je m'en souviens. » Il se tourna dans son lit quand la porte de la salle s'ouvrit ; un médecin en blanc apparut, en compagnie de deux infirmières en bleu ; et tous les trois se dirigèrent vers lui. « Je vous rappellerai plus tard », conclut Poole en reposant le combiné. Il inspira profondément.

« Vous n'auriez pas dû téléphoner si tôt, observa le médecin en examinant la fiche du blessé. Garson Poole, propriétaire de Tri-Plan Électronique. Fabrique des fléchettes d'identification à l'estime qui poursuivent leur proie dans un cercle d'un rayon d'un millier de milles, en réagissant uniquement aux trains d'ondes encéphaliques. Vous êtes un homme qui a réussi, Mr Poole. Seulement, Mr Poole, vous n'êtes pas un homme. Vous êtes une fourmi électronique.

— Grand Dieu ! s'écria Poole, ébahi.

— En conséquence, nous ne pouvons vraiment pas vous soigner ici, maintenant que nous sommes au courant. Nous l'avons su, naturellement, dès que nous avons procédé à l'examen de votre main droite abîmée ; nous en avons découvert les éléments électroniques,

alors nous avons radiographié votre torse, ce qui a confirmé notre hypothèse.

— Qu'est-ce donc qu'une fourmi électronique ? » demanda Poole. Mais il le savait ; il avait déchiffré le terme.

Une infirmière répondit : « Un robot organique.

— Je vois. » Une sueur froide lui monta à la peau, tout le long du corps.

« Vous l'ignoriez ? fit le médecin.

— Oui », dit Poole, en hochant la tête.

Le docteur reprit : « Il nous arrive une fourmi électronique à peu près chaque semaine. On nous les amène soit à la suite d'un accident aérien – comme vous-même – soit qu'elles aient elles-mêmes demandé à être admises... celles qui comme vous n'ont jamais été informées de leur nature, qui ont vécu parmi les humains, en se croyant... humaines. Quant à votre main... » Il se tut.

« Ne parlons plus de ma main ! répondit Poole, farouche.

— Restez calme. » Le médecin se pencha sur lui, pour examiner ses traits. « Un véhicule de l'hôpital vous transportera dans une installation où il sera possible de réparer ou de remplacer votre main à un tarif raisonnable pour vous, si vous vous possédez vous-même ou pour vos propriétaires, s'il y en a. En tout cas, vous retournerez travailler à votre bureau de Tri-Plan tout comme avant.

— Sauf qu'à présent, je sais », fit Poole. Il se demandait si Danceman ou Sarah ou d'autres étaient informés, au bureau. L'un d'eux – ou eux tous – l'avaient-ils acheté ? Conçu ? Un homme de paille, se dit-il, voilà tout ce que j'étais. Je n'ai jamais dû diriger réellement la société ; c'est une illusion qui a été implantée en moi quand on m'a fabriqué... en même temps que celle d'être humain et vivant.

« Avant de partir pour l'atelier de réparation, dit le médecin, auriez-vous la bonté de régler votre note au bureau de l'entrée ? »

Poole rétorqua d'un ton acide : « Pourquoi y aurait-il une note à payer, puisque vous ne soignez pas les fourmis ?

— Pour nos services jusqu'au moment où nous avons découvert la vérité, expliqua une infirmière.

— Faites-moi donc payer, ou faites payer ma société », gronda Poole, furieux et écrasé à la fois. Au prix d'un effort considérable, il réussit à s'asseoir ; le cerveau plutôt flottant, il descendit du lit et posa les pieds sur le plancher. « Je serai ravi de quitter cet endroit, dit-il en se redressant. Et je vous remercie pour l'humanité de vos soins.

— Merci également à vous, Mr Poole, dit le docteur, ou plutôt devrais-je dire Poole tout court ? »

À l'installation de réparation, il fit remplacer sa main disparue.

Cela se révéla fascinant, cette main ; il l'examina longuement avant de laisser les techniciens l'ajuster. En surface, elle paraissait organique... et en fait, en surface, elle l'était. Une peau naturelle recouvrait une chair naturelle et du sang véritable emplissait veines et capillaires. Mais sous tout cela luisaient des câblages et des circuits, des éléments miniaturisés... En regardant au fond du poignet, il distingua des valves de flux, des moteurs, des soupapes à expansion multiple, le tout minuscule. Et la main lui coûta quarante frogs. Une semaine du salaire qu'il touchait sur la feuille de paie de la société.

« Est-elle garantie ? » demanda-t-il aux spécialistes qui soudaient la partie « osseuse » de la main au reste de son corps.

« Quatre-vingt-dix jours, pièces et main-d'œuvre, répondit l'un d'eux. Sauf en cas de mauvais usage excessif ou volontaire.

— C'est vaguement suggestif, ce que vous dites. »

Le technicien, un homme – ils étaient tous humains – lui lança un regard perçant. « Vous passiez pour un homme ?

— Involontairement, répondit Poole.

— Et maintenant ce sera volontairement ?

— Tout juste.

— Savez-vous pourquoi vous n'avez jamais deviné ? Il y a bien eu des indices... des cliquetis et des ronronnements à l'intérieur de vous, de temps à autre. Vous n'avez jamais deviné parce qu'on vous a programmé de façon que vous ne le remarquiez pas. Et maintenant vous aurez tout autant de mal à découvrir pourquoi on vous a construit et pour qui vous opéreriez.

— Un, esclave, fit Poole. Un esclave mécanique.

— Vous vous êtes bien amusé.

— Oui, la vie a été bonne. J'ai beaucoup travaillé. »

Il régla les quarante frogs, fléchit ses doigts neufs et les essaya en ramassant divers objets, pièces de monnaie et autres, puis il s'en alla. Dix minutes après, il était à bord d'un transport public pour regagner son foyer. La journée avait été suffisamment remplie.

Chez lui, dans son appartement d'une seule pièce, il se versa une rasade de Jack Daniel Étiquette Violette – soixante ans d'âge – et la savoura tout en contemplant par son unique fenêtre la bâtisse de l'autre côté de la rue. Irai-je au bureau ? se demandait-il. Si oui, pourquoi ? Si non, pourquoi ? Fais ton choix. Bon Dieu ! Cela vous mine, de savoir. Je suis un phénomène, se rendait-il compte. Un objet inanimé qui singe l'être animé. Mais... il se sentait vivant. Pourtant... à présent il avait une impression différente. De lui-même. Et, partant, de tout le monde et notamment de Dance-man, Sarah et tout le personnel de Tri-Plan.

Je crois que je vais me supprimer, se dit-il. Mais je dois être programmé pour ne pas le faire ; ce serait un coûteux gaspillage pour

mon propriétaire. Et il n'y tient sûrement pas.

Programmé. Quelque part en moi une matrice est en place, une grille-écran qui me coupe de certaines pensées, de certains actes. Et qui me force à d'autres. Je ne suis pas libre. Je ne l'ai jamais été, mais maintenant je le sais ; ce qui change tout.

Après avoir opacifié sa fenêtre, il alluma le plafonnier, puis entreprit de se déshabiller avec soin, vêtement après vêtement. Il avait observé avec attention le travail des techniciens qui avaient placé sa nouvelle main : il s'était fait une idée assez nette de la façon dont son corps était agencé. Deux panneaux principaux, un dans chaque cuisse ; les spécialistes avaient ôté les plaques pour vérifier les ensembles de circuits sous-jacents. Si je suis programmé, conclut-il, c'est sans doute là que se trouve la matrice.

Le labyrinthe de circuits le déroutait. Il me faut de l'aide, se dit-il. Voyons... quel est le code téléphonique pour l'ordinateur de classe BBB dont nous louons les services au bureau ?

Il prit l'appareil et composa le numéro de l'ordinateur à son siège permanent de Boise dans l'Idaho.

« Les services de cet ordinateur sont fixés à cinq frogs par minute, dit une voix mécanique dans le téléphone. Veuillez tenir votre carte de crédit devant l'écran. »

Il obéit.

« Quand le buzzer vibrera, vous serez en liaison avec l'ordinateur, reprit la voix. Veuillez poser vos questions le plus rapidement possible en tenant compte de ce que la réponse vous sera fournie en quelques millisecondes, alors que vos questions... » Il baissa le volume du son. Mais il le haussa de nouveau quand l'organe auditif de l'ordinateur apparut sur l'écran. Pour l'instant, la machine n'était plus qu'une vaste oreille tendue vers lui... aussi bien que vers cinquante mille autres questionneurs sur toute la Terre.

« Procédez sur moi à un balayage visuel, ordonna-t-il à la machine, et dites-moi où je trouverai le mécanisme de programmation qui dirige mes pensées et mon comportement. » Il attendit. Sur l'écran du téléphone, un vaste œil mobile, aux facettes multiples, l'examinait ; il se plaça bien en vue au milieu de son studio.

L'ordinateur lui dit : « Ôtez votre panneau de poitrine. Comprimez d'abord votre sternum, puis tirez doucement vers l'avant. »

Il s'en acquitta. Une partie de sa poitrine se détacha ; un peu ahuri, il la posa sur le plancher.

« Je distingue des modules de contrôle, dit la machine, « mais je ne vois pas lequel. » Elle se tut et son œil balaya l'écran. « Je perçois un rouleau de ruban perforé installé au-dessus de votre mécanisme cardiaque. Le voyez-vous ? » Poole tendit le cou. Il le vit également. « Il faut que je me retire, dit l'ordinateur. Quand j'aurai examiné les

données dont je dispose, je vous rappellerai pour vous fournir une réponse. Bonjour. » L'écran devint sombre.

Je vais m'arracher ce ruban de la poitrine, se disait Poole. Tout petit... pas plus gros que deux fusettes de fil à coudre, avec une tête de lecture montée entre le tambour d'enroulement et celui de déroulement. Il ne voyait pas signe de mouvement ; les bobines paraissaient inertes. Elles doivent se déclencher pour les interdictions, réfléchissait-il, quand se présentent des situations particulières. Elles dominant mon processus encéphalique. Et il en a été ainsi toute ma vie durant.

Il porta la main sur le tambour de déroulement. Il suffirait que j'arrache ceci, et...

L'écran du téléphone s'éclaira. « Carte de crédit N° 3-BNX-882-HQR446-T, fit la voix de l'ordinateur. Ici BBB-307DR, pour répondre à votre question de seize secondes de durée, du 4 novembre 1992. Le rouleau de ruban perforé au-dessus de votre mécanisme cardiaque n'est pas une tourelle de programmation mais un relais d'apport de réalité. Toutes les stimulations sensorielles que reçoit votre système neurologique émanent de cet instrument, et y toucher serait pour le moins dangereux sinon irrémédiable. » il ajouta : « Il ne semble pas que vous ayez de circuit de programmation. Réponse fournie. Bonjour. » L'écran s'éteignit.

Poole, qui se tenait nu devant l'écran, effleura une fois encore du bout du doigt le tambour à ruban, avec des précautions infinies. Je vois, songeait-il, éperdu. Ou plutôt, est-ce que je vois ? Cet instrument...

Si je coupe le ruban, mon univers va disparaître. La réalité subsistera pour les autres, mais pas pour moi. Parce que ma réalité, mon univers, me viennent de ce minuscule appareil. Lequel alimente le filtre, qui transmet à son tour les impressions à mon système nerveux central au fur et à mesure du déroulement.

Et le déroulement se poursuit depuis des années, conclut-il.

Il se rhabilla, s'assit dans son grand fauteuil – luxe transféré des bureaux de Tri-Plan à son propre appartement – et alluma une cigarette de tabac. Ses mains tremblaient quand il reposa son briquet marqué de ses initiales ; il s'adossa confortablement et souffla la fumée devant sa figure, se nimbant de gris.

Il faut que je procède avec lenteur, se dit-il. Qu'est-ce que je m'efforce de faire ? De contourner ma programmation ? Mais l'ordinateur n'a pas découvert de circuit de programmation. Ai-je envie de tripoter le ruban de réalité ? Et si oui, pourquoi ?

Parce que, se répondit-il, si je contrôle cet instrument, je contrôle la réalité. Du moins en ce qui me concerne. Ma réalité subjective...

mais rien de plus. La réalité objective est une construction de synthèse, qui part d'une généralisation hypothétique fondée sur une multitude de réalités subjectives.

Mon univers repose entre mes doigts, s'étonna-t-il. Si seulement j'arrive à trouver comment ce fichu truc fonctionne ! Tout ce que je voulais au départ, c'était découvrir mon circuit de programmation de façon à accéder à un véritable fonctionnement homéostatique : à avoir le contrôle de moi-même. Mais avec ceci...

Avec ceci, il n'aboutissait pas seulement au contrôle de lui-même ; il prenait le contrôle de tout.

Et c'est ce qui me distingue de tous les humains qui ont jamais vécu et péri, songea-t-il, assombri.

Il retourna près du téléphone et appela son bureau. Quand Danceman apparut sur l'écran, il lui dit avec vivacité : « Je voudrais que vous me fassiez parvenir chez moi un jeu complet de micro-outillage et un appareil agrandisseur. J'ai un travail à effectuer sur des microcircuits. » Il coupa la communication, car il n'avait pas envie de discuter.

Une demi-heure plus tard, on frappait à sa porte. Il ouvrit et accueillit un des contremaîtres de l'atelier, chargé de micro-outils de toutes espèces. « Vous n'avez pas précisé de quoi vous aviez besoin, déclara l'homme en entrant dans la pièce. Alors Mr Danceman m'a fait tout apporter.

— Et le système d'agrandissement optique ?

— Dans le fourgon, sur la terrasse. »

Peut-être que mon désir, c'est de mourir, songeait Poole. Il alluma une cigarette et la fuma, debout, en attendant que le contremaître ait installé le lourd écran d'agrandissement avec son alimentation électrique et son tableau de commande. C'est un suicide, ce que j'envisage. Il frissonna.

« Cela ne va pas, Mr Poole ? s'enquit le contremaître en se redressant après avoir déposé son fardeau. Vous ne devez pas encore être très ferme sur vos jambes, après cet accident.

— Exact », fit Poole d'un ton calme. Il attendait impatiemment le départ de l'homme.

Sous les lentilles grossissantes, le ruban plastique prenait un nouvel aspect : une large piste sur laquelle couraient des centaines de milliers de perforations. Je le pensais bien, se dit-il. Non pas des enregistrements magnétiques sur une couche d'oxyde de fer, mais bien des fentes à l'emporte-pièce.

Sous l'oculaire, la bande défilait visiblement. Très lentement, à une vitesse uniforme, vers la tête de lecture.

À mon avis, réfléchit-il, ces perforations sont des portes de *passage*.

Cela fonctionne comme un orgue mécanique ; carton plein, rien ; perforation, musique. Comment m'en assurer ?

De toute évidence, en bouchant un certain nombre de trous.

Il évalua la quantité de ruban qui restait sur la bobine débitrice, calcula – avec beaucoup de difficulté – la vitesse de débit et aboutit à un chiffre. S'il modifiait la partie de ruban visible au bord de pénétration de la tête de lecture, il s'écoulerait de cinq à sept heures avant que ce moment particulier arrive. Il oblitérerait en fait des stimulations qu'il devait éprouver dans quelques heures.

Avec un micro-pinceau, il recouvrit une bonne section de ruban à l'aide de vernis opaque, pris dans le nécessaire d'accompagnement de l'outillage. J'ai effacé les stimulations pour une demi-heure environ, estima-t-il. Bouché au moins un millier de trous.

Il serait intéressant, de savoir les changements – s'il s'en produisait – que cela apporterait à ce qui l'entourait, dans six heures.

Cinq heures et demie plus tard, il était assis chez Krackter, un splendide bar de Manhattan, et prenait un verre avec Danceman.

« Vous n'avez pas bonne mine, lui dit ce dernier.

— Je ne me sens pas bien », répondit Poole. Il vida son verre – un Scotch au citron – et en commanda un second.

« À la suite de l'accident ?

— Oui, en un sens. »

Danceman demanda : « Est-ce... quelque chose que vous avez appris sur votre propre compte ? »

Poole releva la tête et le contempla dans la lumière tamisée du bar. « Ainsi, vous êtes au courant.

— Je sais, reprit Danceman, je sais que je devrais vous appeler Poole et non « Mr Poole ». Mais je préfère la seconde manière et je m'y tiendrai.

— Depuis combien de temps savez-vous ?

— Depuis que vous avez pris la direction de la société. On m'a expliqué que les propriétaires réels de Tri-Plan, qui vivent dans le système de Proxima, préféreraient que la firme soit dirigée par une fourmi électronique dont ils auraient le contrôle. Ils voulaient quelqu'un de brillant et d'autoritaire...

— Les propriétaires réels ? » C'était la première fois qu'il en entendait parler. « Nous comptons deux mille actionnaires. Répartis un peu partout.

— Marvis Bey et son mari Ernan, sur Proxima 4, disposent de cinquante et un pour cent des voix. Il en était ainsi dès le départ.

— Pourquoi étais-je maintenu dans l'ignorance ?

— On m'a dit de ne pas vous renseigner. Vous deviez croire que vous étiez seul à régir la société. Avec mon assistance. Mais en réalité

je vous communiquais les instructions que les Bey me transmettaient.

— Je ne suis qu'un homme de paille ! fit Poole.

— Sous un certain angle, oui. Mais vous serez toujours Mr Poole pour moi. »

Un pan du mur le plus éloigné disparut. Et en même temps plusieurs personnes assises à des tables voisines. Et...

De l'autre côté de la grande baie vitrée du bar, la ligne des toits de New York cessa soudain d'exister.

En voyant son expression Danceman s'alarma : « Que se passe-t-il ? »

Poole avait la voix rauque : « Regardez autour de vous. Remarquez-vous des changements ? »

Après un coup d'œil circulaire dans la salle, Danceman répondit : « Non. Quoi, par exemple ? »

— Vous voyez toujours les toits sur le ciel ?

— Bien sûr. Même à travers le brouillard mêlé de fumée. Les lumières clignotent...

— Maintenant, je sais », affirma Poole. Il avait raison : chacune des perforations obturées signifiait la disparition d'un objet quelconque dans son plan de réalité. Il se leva et dit : « À plus tard, Danceman. Je dois rentrer chez moi ; je suis sur un boulot. Bonsoir. » Il sortit du bar, émergea dans la rue et chercha un taxi.

Pas de taxis.

Eux aussi, songea-t-il. Je me demande ce que j'ai encore pu effacer ? Les putains ? Les fleurs ? Les prisons ?

Dans le parking du bar, il reconnut l'engin volant de Danceman. Je vais le prendre, décida-t-il. Il y a toujours des taxis dans le monde de Danceman ; il en prendra un. De toute façon le véhicule appartient à la société et je détiens une copie de la clé.

Il fut bientôt dans les airs et prit la direction de son domicile.

La ville de New York n'était pas revenue. À droite et à gauche, des véhicules et des bâtisses, des rues, des piétons, des enseignes... et au milieu, rien. Comment pourrais-je voler là-dedans ? se demanda-t-il. Je disparaîtrais.

Peut-être pas ? Il vola vers le néant.

Tout en fumant cigarette sur cigarette, il décrivit des cercles pendant un quart d'heure... et alors, sans bruit, New York réapparut. Il écrasa sa cigarette (du gaspillage, avec un produit aussi coûteux que le tabac !) et fila vers son appartement.

Si j'insérais une étroite section opaque, réfléchissait-il en ouvrant sa porte, je pourrais...

Le fil de ses pensées se trancha. Quelqu'un était assis dans son fauteuil à regarder un capitaine qui pérorait à la télé. « Sarah », fit-il, contrarié.

Elle se leva, bien rembourrée mais gracieuse. « Vous n'étiez plus à l'hôpital, alors je suis venue ici. J'ai toujours la clé que vous m'aviez rendue en mars après notre affreuse dispute. Oh !... vous semblez si déprimé ! » Elle s'approcha, lui scruta le visage d'un air inquiet. « Votre blessure vous fait-elle tellement souffrir ?

— Ce n'est pas cela. » Il ôta sa veste, sa cravate, sa chemise, puis son panneau de poitrine ; agenouillé, il commença à glisser les mains dans les gants spéciaux pour le micro-outillage. Il s'interrompit pour la regarder et lui dire : « J'ai découvert que je suis une fourmi électronique. Ce qui, d'un certain point de vue, m'ouvre des perspectives que j'explore en ce moment. » Il fléchit les doigts et à l'extrémité de son index gauche apparut un micro-tournevis, rendu visible par le système agrandisseur. « Vous pouvez regarder si vous le désirez », lui dit-il.

Elle s'était mise à pleurer.

« Qu'est-ce qui vous prend ? fit-il méchamment, sans lever les yeux.

— Je... c'est simplement trop triste. On vous considérerait tous comme un si bon patron, à Tri-Plan. Nous avons un tel respect pour vous ! Et maintenant, tout va changer. »

Le ruban plastique comportait une marge non perforée en haut et en bas ; il y découpa une bande horizontale très étroite, puis, après un temps de profonde réflexion, il trancha le ruban même, quatre heures de déroulement environ avant la tête de lecture. Il disposa alors le tronçon détaché à angle droit par rapport à la tête de lecture, le souda en place avec un micro-fer, puis rattacha de part et d'autre la bande originale. Il avait ainsi inséré un temps mort de vingt minutes dans le courant continu de sa réalité. L'effet s'en ferait sentir – selon ses calculs – quelques minutes après minuit.

« Êtes-vous en train de vous réparer ? demanda Sarah, d'une voix timide.

— Je me libère », répondit-il. Outre celle-ci, il avait en tête quelques autres modifications. Mais tout d'abord il lui fallait mettre sa théorie à l'épreuve ; un ruban vierge, sans perforations, cela signifiait l'absence de stimulations, auquel cas *l'absence totale* de ruban...

« L'expression de votre visage... » murmura Sarah. Elle entreprit de rassembler ses affaires, son sac, son manteau, son magazine audiovisuel. « Je m'en vais ; je comprends très bien vos sentiments en me trouvant ici.

— Restez. Je regarderai en votre compagnie les exploits du capitaine. » Il remit sa chemise. « Vous vous rappelez, il y a des années, quand il y avait... combien ? Vingt ou vingt-deux chaînes ? Avant que les gouvernements aient supprimé les stations privées ? »

Elle fit un signe affirmatif.

« De quoi cela aurait-il eu l'air si ce récepteur de télévision avait

projeté sur l'écran à rayons cathodiques tous les programmes *en même temps* ? Aurions-nous pu distinguer quoi que ce soit dans ce mélange ?

— Je ne pense pas.

— Peut-être pourrions-nous apprendre. Apprendre à devenir sélectifs ; nous acquitter nous-mêmes du tri et percevoir ce que nous voudrions, tout en rejetant ce qui ne nous intéresserait pas. Pensez à la quantité de connaissances qu'on pourrait emmagasiner en une période délimitée. Je me demande si le cerveau, le cerveau humain... » Il s'interrompit. « Le cerveau humain n'en serait pas capable, reprit-il bientôt, comme pour lui seul. Mais, en théorie, un cerveau quasi organique en aurait la possibilité.

— Est-ce d'un cerveau de cette nature que vous êtes doté ? s'enquit Sarah.

— Oui », répondit Poole.

Ils suivirent les ébats du capitaine jusqu'au bout, puis ils se mirent au lit. Mais Poole restait adossé à son oreiller, à fumer d'un air morose. Près de lui, Sarah s'agitait, se demandant pourquoi il n'éteignait pas les lumières.

Onze heures cinquante. Cela allait se produire d'un instant à l'autre.

« Sarah, j'ai besoin de votre aide, dit-il. Dans quelques minutes à peine, il va m'arriver quelque chose d'étrange. Cela ne durera pas longtemps, mais je désire que vous m'observiez avec soin. Voyez si je... » Il esquissa un geste. « Si je subis des transformations. Si je parais m'endormir, ou si je prononce des paroles insensées, ou... » Il allait dire « si je disparaissais », mais il se retint. « Je ne vous ferai aucun mal, mais ce ne serait pas une mauvaise idée de vous armer. Avez-vous apporté votre pistolet anti-agressions ?

— Dans mon sac. » Elle était bien éveillée à présent. Assise sur le lit, elle le contemplait avec une frayeur folle, ses amples épaules brunes et mouchetées de taches de son frémissant sous la lumière.

Il alla chercher l'arme.

La pièce prit soudain une immobilité raidie. Puis les couleurs s'estompèrent. Les objets s'amenuisèrent jusqu'à se fondre avec les ombres, comme de la fumée. Les ténèbres s'épaississaient en même temps que tout devenait plus indistinct.

Les dernières stimulations s'évanouissent, se dit Poole. Il cligna les paupières pour mieux voir. Il perçut la silhouette de Sarah Benton, assise sur le lit : un découpage à deux dimensions qu'on aurait posé là en attendant qu'il devienne indistinct. Les substances dématérialisées flottaient par bouffées au hasard, comme des nuages instables ; leurs éléments se rassemblaient, se séparaient, puis se rassemblaient de nouveau. Enfin les dernières traces de chaleur, d'énergie et de lumière

se dissipèrent ; la pièce se referma et croula sur elle-même, comme arrachée de la réalité. Alors les ténèbres absolues remplacèrent tout, un espace sans profondeur, qui ne ressemblait pas à la nuit, mais avait quelque chose de dur, d'inflexible. En outre, il n'entendait rien.

Il voulut tendre les bras pour toucher des objets. Mais il n'avait plus de bras à tendre. La conscience de son propre corps avait disparu en même temps que le reste de l'univers. Il n'avait plus de mains, et même s'il en avait eu, elles n'auraient rien trouvé à toucher.

J'ai toujours raison quant au fonctionnement de ce ruban, se dit-il, employant une bouche inexistante pour se communiquer un message inaudible.

Cela prendra-t-il fin dans dix minutes ? s'interrogeait-il. Ai-je encore vu juste sur ce point ? Il attendait... mais il savait d'intuition que son sentiment de la durée avait disparu en même temps que toutes autres choses. Je ne peux qu'attendre, réalisait-il. Et espérer que cela ne durera pas trop longtemps.

Pour se forcer à la patience, il résolut : je vais tenter d'établir un dictionnaire. D'abord, essayer de dresser la liste de tout ce qui commence par a. Voyons. Il réfléchit. Abricot, automobile, accès, atmosphère, Atlantique, aspic de foie gras, annonce... Sa pensée allait de l'avant et les termes défilaient dans son esprit que hantait la peur.

D'un seul coup la lumière revint.

Il gisait sur le divan du salon et un pâle soleil filtrait par l'unique fenêtre. Deux hommes se penchaient sur lui, les mains pleines d'outils. Des ouvriers de l'entretien, comprit-il. Ils ont travaillé sur mon corps.

« Il a repris connaissance », dit l'un des techniciens, qui se leva et s'écarta. Sarah Benton, qui débordait d'inquiétude, le remplaça.

« Dieu merci ! s'écria-t-elle en soufflant son haleine humide dans l'oreille de Poole. J'ai eu si peur ! J'ai fini par appeler Mr Danceman pour...

— Que s'est-il passé ? coupa durement Poole. Reprenez au début et, au nom du ciel, parlez posément. Que je puisse tout assimiler. »

Sarah se domina, prit le temps de se frotter le nez et reprit d'une voix agitée : « Vous avez perdu connaissance. Vous restiez là, comme mort. J'ai attendu jusqu'à deux heures et demie et vous ne bougiez toujours pas. J'ai téléphoné à Mr Dance-man, que j'ai malheureusement réveillé, et ces deux hommes sont arrivés vers quatre heures et demie. Ils n'ont pas cessé de travailler depuis. Il est maintenant six heures un quart du matin. Et j'ai très froid et envie d'aller me coucher ; je ne pourrai pas aller au bureau aujourd'hui ; vraiment pas. » Elle détourna la tête en reniflant. Ce bruit agaça Poole.

Un des spécialistes en uniforme déclara : « Vous avez tripoté votre ruban de réalité.

— Oui », dit Poole. Pourquoi le nier ? Ils avaient de toute évidence

découvert le morceau de bande vierge collé en travers. « Je n'aurais pas dû rester si longtemps dans le néant. Je n'ai inséré qu'un morceau d'une dizaine de minutes, ajouta-t-il.

— Cela a arrêté le déroulement du ruban, expliqua le technicien. La bande a cessé d'aller de l'avant ; votre morceau surajouté a bloqué le mécanisme, qui s'est automatiquement mis hors circuit pour éviter de déchirer le ruban. Qu'est-ce qui a pu vous pousser à manipuler ce dispositif ? Ne saviez-vous pas ce que vous risquiez ?

— Je n'en étais pas trop sûr.

— Mais vous en aviez une idée assez précise. Poole rétorqua d'un ton acide : « C'est pourquoi je m'y intéresse.

— Votre facture s'élèvera à quatre-vingt-quinze frogs, dit l'homme. Payables à tempérament si vous préférez.

— Bon », acquiesça-t-il. Il s'assit, un peu étourdi, se frotta les yeux et fit la grimace. Il avait mal à la tête et son estomac lui semblait absolument vidé.

« Limez un peu l'épaisseur du ruban, la prochaine fois, lui dit le premier technicien. De cette façon, le mécanisme ne se bloquera pas. Il ne vous est pas venu à l'idée qu'il y avait un système de sécurité inclus ? Pour que tout s'arrête plutôt que de...

— Qu'arriverait-il, coupa Poole d'une voix basse, concentrée, s'il ne passait pas du tout de ruban sous la tête de lecture ? Pas de ruban... rien du tout. La cellule photo-électrique envoyant sa lumière sans rencontrer d'obstacle ? »

Les spécialistes s'entreregardèrent. L'un d'eux dit : « Tous les influx neuro-électriques franchiraient les coupures de sécurité et se mettraient en court-circuit.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que ce serait la fin de la mécanique !

— J'ai examiné le circuit, reprit Poole. La tension n'y est pas assez élevée pour amener un tel résultat. Le métal ne fond pas sous d'aussi faibles charges de courant, même si les terminaux sont en contact. Nous parlons d'environ un millionième de watt dans un conducteur de césium d'à peu près un seizième de pouce de long. Admettons qu'il y ait un milliard de combinaisons possibles à un instant donné, en fonction des perforations du ruban. Le courant total de sortie n'est pas cumulatif ; son intensité dépend du débit de la batterie pour ce module particulier, et elle n'est pas grande, avec tous les circuits ouverts et en fonctionnement.

— Pourquoi mentirions-nous ? fit l'un des techniciens, d'un ton excédé.

— Pourquoi pas ? J'ai ici une chance de pouvoir tout connaître d'expérience. Simultanément. D'assimiler l'univers dans sa totalité, d'être momentanément en rapport avec toute la réalité. Ce qu'aucun

humain ne peut accomplir. Toute une symphonie qui me pénétrerait le cerveau, hors du temps, avec toutes les notes, tous les instruments jouant à la fois, et distincts. Et toutes les symphonies ! Vous comprenez ?

— Cela vous ferait griller d'un bout à l'autre, dirent les deux techniciens à la fois.

— Je ne le crois pas. »

Sarah intervint : « Aimeriez-vous une tasse de café, Mr Poole ?

— Oui », dit-il. Il bascula les jambes, pressant ses pieds froids sur le plancher, et frissonna. Puis il se leva. Il avait mal par tout le corps. Ils m'ont laissé allongé sur le divan toute la nuit, se rendit-il compte. Tout compte fait, ils auraient pu se débrouiller autrement !

À la table de cuisine, dans le coin de la pièce, Garson Poole buvait son café, face à Sarah. Il y avait déjà longtemps que les techniciens étaient partis.

« Vous n'allez plus tenter d'expériences sur vous-même, j'espère ? » fit Sarah, d'un ton attristé.

Poole grinça. « J'aimerais contrôler le temps. Le renverser. » Je vais couper un segment de ruban, songeait-il, et le souder à l'envers. Ainsi les séquences causales défileront-elles dans l'autre sens. Je marcherai donc à reculons pour descendre les marches depuis l'aire d'atterrissage du toit jusqu'à ma porte, pousserai le battant fermé à clé, reculerai encore jusqu'à l'évier d'où je tirerai une pile d'assiettes sales. Je m'assoierai à cette table devant la pile d'assiettes, remplirai chacune de nourriture extraite de mon estomac... Je remettrai ensuite les aliments dans le réfrigérateur. Le lendemain, je tirerai les aliments du réfrigérateur, les emballerai dans des sacs, porterai les sacs au self-service où je les répartirai entre les rayons. Et enfin, à la caisse, on me versera de l'argent puisé dans le tiroir. La nourriture sera remise avec d'autre dans de grandes caisses en plastique, expédiée de la ville vers les cultures hydroponiques de l'Atlantique, pour y regagner les arbres, les buissons ou les corps d'animaux morts, ou encore pour être profondément enfouie dans le sol. Mais qu'est-ce que tout cela prouverait ? Un film qui se déroulerait à l'envers... je ne saurais rien de plus qu'à présent, ce qui est insuffisant.

Ce que je désire, comprenait-il, c'est la réalité ultime et absolue, durant une microseconde. Après, cela n'aura plus d'importance, puisque tout me sera connu ; il ne restera plus rien à entendre ou à voir.

Je pourrais tenter encore une modification, se dit-il. Avant d'essayer de couper le ruban, je percerai de nouveaux trous dans la bande, pour voir ce qui en sortira. Ce sera intéressant, car j'ignorerai à l'avance la signification de mes propres perforations.

Avec la pointe d'un micro-outil, il perça plusieurs trous au hasard, aussi près de la tête de lecture qu'il le put... Il n'avait pas envie d'attendre longtemps.

« Je me demande si vous vous en apercevrez », dit-il à Sarah. Probablement pas, dans la mesure où il pouvait extrapoler le résultat. « Il se peut que quelque chose se manifeste, reprit-il. Je tiens seulement à vous en avertir ; pour vous éviter de prendre peur.

— Oh ! mon Dieu », fit-elle, d'une voix ténue.

Il consulta sa montre. Une minute passa, puis une seconde et une troisième. Et alors...

Au centre de la pièce apparut un vol de canards verts et noirs. Ils cancaniaient avec entrain, puis ils quittèrent le plancher pour aller se coller au plafond en une masse remuante d'ailes et de plumes qui s'efforçaient frénétiquement de fuir.

« Des canards, fit Poole, émerveillé. J'ai percé un trou par où est passé un vol de canards sauvages ! »

Et voici qu'autre chose apparaissait. Un banc dans un parc, où était assis un homme d'un certain âge, en haillons, qui lisait un journal déchiré et froissé. Il leva un instant les yeux, distingua vaguement Poole, lui adressa une ébauche de sourire, découvrant un dentier mal ajusté, puis se replongea dans son journal replié en deux. Il se remit à sa lecture.

« Le voyez-vous ? demanda Poole à Sarah. Et les canards ? » Au même instant canards et clochard de jardin public disparurent. Il n'en resta pas trace. L'intervalle de leurs perforations avait passé rapidement.

« Ils n'étaient pas réels, dit Sarah. N'est-ce pas ? Alors comment...

— Vous non plus n'êtes pas réelle, lui dit-il. Vous n'êtes qu'un facteur de stimulation sur mon ruban de réalité. Une perforation qu'on peut obturer. Avez-vous également une existence dans une autre bande de réalité, ou dans un monde objectif ? » Il l'ignorait ; il n'aurait su que répondre. Peut-être Sarah n'en savait-elle rien elle-même. Peut-être existait-elle dans un millier de rubans de réalité ; peut-être figurait-elle sur tous les rubans de réalité qu'on eût jamais fabriqués. « Si je coupe la bande, poursuivit-il, vous serez partout et nulle part. Comme tout le reste de l'univers. Du moins dans la conscience que j'en prends. »

Sarah balbutia : « Je suis réelle.

— Je veux tout connaître entièrement, dit Poole. Pour cela, il faut que je coupe le ruban. Si je ne le fais pas maintenant, ce sera une autre fois ; il est inévitable que ça arrive un jour ou l'autre. » Alors pourquoi attendre ? se demandait-il. Et il reste la possibilité que Danceman ait informé mon fabricant, mes possesseurs, qu'on prenne des mesures pour me détourner de mon projet. Parce que je mets peut-

être en danger leur propriété... c'est-à-dire moi.

« Vous me faites regretter de ne pas être allée au bureau, en fin de compte, dit Sarah, les coins de la bouche abaissés de chagrin.

— Allez-y, dit Poole.

— Je ne veux pas vous laisser seul.

— Je me débrouillerai très bien.

— Non, vous ne vous débrouillerez pas du tout. Vous allez vous débrancher – ou faire une autre bêtise – et vous tuer rien que pour avoir découvert que vous n'êtes qu'une fourmi électronique et non un être humain. »

Il acquiesça en partie : « Peut-être. » Cela se ramenait-il à ce seul sentiment ?

« Et je ne peux pas vous en empêcher.

— Non, confirma-t-il.

— Mais je reste, fit Sarah. Même si je ne puis rien sur vous. Parce que si je m'en vais et que vous mourriez, je passerai le reste de ma vie à me demander ce qui serait arrivé si j'étais restée. Vous comprenez ? »

Il fit un signe affirmatif.

« Allez-y », dit Sarah.

Il se leva. « Ce n'est pas de la douleur que je vais éprouver, la prévint-il. Bien que cela puisse y ressembler à vos yeux. N'oubliez pas que les robots organiques contiennent des circuits de douleur minimale. J'éprouverai les plus intenses... »

— Ne m'en dites pas plus ! coupa-t-elle. Faites ce que vous voulez, ou ne faites rien si vous préférez. »

Avec maladresse – parce qu'il avait peur – il enfila ses mains dans les commandes des micro-gants, saisit un outil minuscule, une lame acérée. « Je vais couper un ruban installé sous mon panneau de poitrine », annonça-t-il en regardant l'écran d'agrandissement. Sa main tremblait quand il leva la lame. Dans une seconde ce sera terminé, se dit-il. Tout sera fini. Et... J'aurai encore le temps de ressouder les extrémités, se rendait-il compte en même temps. Une demi-heure au moins pour changer d'avis.

Il trancha le ruban.

Sarah le regardait fixement d'un œil craintif. Elle murmura : « Il ne s'est rien passé.

— J'ai un délai de trente à quarante minutes. »

Il se rassit à la table après s'être débarrassé des gants de manipulation. Il nota que sa voix tremblotait ; sans nul doute Sarah s'en était aussi aperçue, et il s'irritait contre lui-même, sachant bien qu'il lui faisait peur. « Je suis désolé », dit-il, sans raison. Il avait envie de lui présenter des excuses. « Vous auriez dû partir », ajouta-t-il, pris de panique ; il se leva de nouveau. Elle en fit autant, l'imitant par

réflexe. Le visage gonflé, inquiet, elle restait plantée, le sein palpitant. « Allez-vous-en, fit-il d'un ton pesant, retournez au bureau où vous devriez être déjà. Où nous devrions être tous les deux. » Je vais recoller les deux bouts de la bande, se disait-il ; la tension est trop forte pour mon système.

Il allongea les mains vers les gants et les enfila à tâtons sur ses doigts raidis. En examinant l'écran agrandisseur, il vit le rayon de la cellule photoélectrique qui pointait vers le haut, droit sur la tête de lecture ; au même instant, il s'aperçut que le bout de la bande disparaissait sous la tête de lecture... Et il comprit aussitôt. Je m'y prends trop tard, la bande a passé. Dieu, songea-t-il, venez-moi en aide. La bande *s'est* déroulée plus vite que je n'avais prévu. Ainsi c'est *maintenant* que...

Il vit des pommes, des pavés et des zèbres. Il sentait la chaleur, le grain soyeux d'un tissu ; les vagues de l'océan lui léchaient le corps et un grand vent venu du nord s'accrochait à lui comme pour l'entraîner quelque part. Sarah était tout autour de lui, de même que Danceman ; New York luisait dans la nuit et les véhicules voletaient et bondissaient autour de lui dans le ciel nocturne, et le jour, et les eaux, et la sécheresse. Du beurre se liquéfiait sur sa langue en même temps que l'assaillaient des odeurs et des saveurs diverses : la présence amère des poisons et les citrons et les feuilles d'herbe de l'été. Il se noyait ; il tombait ; il reposait dans les bras d'une femme dans un vaste lit blanc en même temps qu'un bruit aigu lui déchirait les tympans : l'avertisseur d'un ascenseur endommagé dans l'un des vieux hôtels décrépits du bas de la ville. Je vis, j'ai vécu, je ne vivrai jamais, se disait-il, et en même temps que les pensées lui venaient tous les mots, tous les sons. Des insectes crissaient et bourdonnaient et il semblait à moitié dans un ensemble complexe de machinerie homéostatique situé quelque part dans les labos de Tri-Plan.

Il voulait parler à Sarah. Il ouvrit la bouche et tenta de formuler des mots... de les enchaîner d'une certaine façon parmi l'énorme foule de termes qui lui illuminaient le cerveau, le brûlant de leur signification absolue.

Figée contre le mur, Sarah Benton ouvrit les yeux et vit la spirale de fumée qui sortait des lèvres entrouvertes de Poole. Puis le robot s'affaissa sur les coudes et les genoux et s'écrasa lentement en un tas brisé, recroquevillé. Elle comprit sans examen qu'il était *mort*.

Poole s'était suicidé, comprenait-elle. Et il ne pouvait éprouver de la douleur, il l'avait déclaré lui-même. Ou du moins très peu ; un soupçon, peut-être. Toujours ébranlée, elle traversa la pièce jusqu'au téléphone, prit le combiné et composa de mémoire le numéro.

Il pensait que j'étais un facteur de stimulation sur son ruban, se dit-

elle. Aussi a-t-il cru que je mourrais quand il mourrait. Comme c'est étrange. Pourquoi s'est-il imaginé cela ? Il n'avait jamais été branché sur le monde réel ; il avait « vécu » dans un monde électronique qui n'appartenait qu'à lui. Quelle bizarrerie.

« Mr Danceman, dit-elle une fois la communication établie, Poole est parti. Il s'est détruit lui-même sous mes yeux. Il faudrait que vous veniez.

— Ainsi nous en sommes enfin libérés.

— Oui, est-ce que ce ne sera pas merveilleux ? »

Danceman répondit : « J'envoie deux hommes de l'atelier. » Il regarda derrière elle, distingua la silhouette de Poole étendue près de la table de cuisine. « Rentrez chez vous et prenez du repos, ordonna-t-il à Sarah. Tout cela a dû vous épuiser.

— Oui. Je vous remercie, Mr Danceman. » Elle raccrocha et resta pensive.

Puis elle remarqua quelque chose.

Mes mains, songea-t-elle. Elle les leva à la hauteur de ses yeux. Comment se fait-il que je voie à travers ?

Et les murs de la pièce devenaient aussi moins nets.

En tremblant, elle recula jusqu'au robot inerte, s'immobilisa, ne sachant que faire. Le tapis transparaissait à travers ses jambes, puis il devint flou et lui-même transparent, et elle distingua au travers d'autres couches de matière en désintégration.

Peut-être que si j'arrive à recoller les bouts de la bande... réfléchissait-elle. Mais elle ne savait pas comment. Et la silhouette de Poole était devenue imprécise.

Le vent du petit matin soufflait autour d'elle. Elle ne le sentait pas ; déjà elle commençait à ne plus éprouver de sensations.

Les vents continuaient de souffler.

Traduit par BRUNO MARTIN.

The electric ant.

© Mercury Press, 1969.

© Éditions Opta pour la traduction.

LE ROBOT VANITEUX

par Henry Kuttner et C.L. Moore

En opposition avec tous les traitements du sujet qui se veulent moralisateurs, voici un robot content de lui. Content de lui à un point tel que cela crée chez lui un complexe de supériorité et un narcissisme dont la virulence pose de sérieux problèmes à son créateur.

IL arrivait souvent des choses bizarres à Gallegher, l'homme qui pratiquait les sciences comme un musicien qui joue d'oreille. Il aimait à répéter qu'il était un génie intuitif. Il lui arrivait de commencer avec un bout de fil de fer tordu, quelques piles, un tire-bouton et, avant d'avoir terminé, il avait conçu un nouveau modèle de réfrigérateur. Quelquefois même les résultats étaient franchement extravagants, comme ce qui s'était passé lors de l'affaire de l'armoire temporelle.

Pour le moment, il était occupé à soigner une bonne gueule de bois. C'était un personnage maigre et désarticulé qui donnait vaguement l'impression d'être dépourvu d'os. Une mèche folle et noire lui tombait sur le front. Affalé sur le divan du labo, il manipulait son orgue à liqueurs. Jaillissant d'un tube, une giclée de vermouth coula lentement dans sa bouche béante. Il essayait de se rappeler quelque chose. Mais sans faire d'efforts trop violents. Quelque chose qui avait trait au robot, bien sûr. Enfin, cela n'avait pas d'importance.

« Salut, Joe », dit-il.

Planté devant la glace, le robot contemplait fièrement ses intérieurs. Sous son capot transparent, on voyait des roues qui tournaient à toute vitesse.

« Quand vous m'adressez la parole, veuillez parler moins fort, fit Joe. Et débarrassez-moi de ce chat.

- Tes oreilles n'ont quand même pas une telle acuité.
- Si. J'entends parfaitement cet animal quand il marche.
- Quel genre de bruit fait-il ? s'enquit Gallegher, intéressé.

— On dirait une grosse caisse, répondit le robot sur un ton sec. Et quand vous parlez, on dirait le tonnerre. »

Comme la voix de Joe était éraillée et discordante, Gallegher songea à répliquer quelque chose à propos de la paille et de la poutre, mais son attention se trouva attirée vers le panneau lumineux de la porte sur lequel se dessinait en ombre chinoise une silhouette qui paraissait vaguement familière.

« C'est Brock, déclara le visiteur. Harrison Brock. Laissez-moi entrer.

— Ce n'est pas fermé », fit Gallegher sans remuer d'un pouce.

L'homme entra. Habillé avec élégance, il avait entre quarante et cinquante ans. Son visage soigné et rasé de près arborait une expression un peu hagarde. Gallegher se creusait la cervelle. Il connaissait probablement ce Brock. Mais il n'en était pas sûr. Enfin, tant pis !

Brock examina la vaste pièce en désordre, observa le robot en clignant des yeux et chercha vainement une chaise. Bras ballants, se balançant d'avant en arrière, il décocha un regard fulminant à l'inventeur prostré sur le divan.

« Alors ? fit-il.

— Ne commencez jamais une conversation de cette façon, murmura Gallegher en absorbant une nouvelle dose de vermouth. J'ai déjà eu suffisamment d'ennuis aujourd'hui. Asseyez-vous et détendez-vous. Il y a une dynamo derrière vous. Je ne pense pas qu'elle soit tellement poussiéreuse.

— Est-ce que ça y est ? jeta Brock sur un ton hargneux. C'est tout ce que je veux savoir. Vous avez eu une semaine. J'ai un chèque de dix mille crédits en poche. Vous le voulez ou non ?

— Bien sûr que je le veux, s'exclama Gallegher en tendant une main avide. Donnez.

— Attention : je tiens à savoir ce que j'achète.

— Vous ne le savez pas ? » s'écria l'inventeur, sincèrement surpris.

Brock bondit. « Grand Dieu ! On m'a affirmé que si quelqu'un pouvait m'aider, c'était vous. Et on m'a dit aussi que pour obtenir quelque chose de sensé de votre part, c'est aussi difficile que d'arracher une dent. Êtes-vous un technicien ou un idiot radoteur ? »

Gallegher médita. « Attendez une minute. La mémoire commence à me revenir. Je vous ai parlé la semaine dernière, n'est-ce pas ? »

Le visage de Brock s'empourpra. « Si vous m'avez parlé ? Et comment ! Vous étiez couché là, à vous goberger d'alcools en bredouillant des chansons. Vous avez chanté *Frankie and Johnnie* et vous avez finalement accepté mon offre.

— Le fait est que j'étais soûl. Je m'enivre fréquemment, à vrai dire. Surtout quand je suis en vacances. Ça libère mon subconscient et,

alors, je peux travailler. C'est au cours de mes plus grandes cuites que j'ai réalisé mes meilleures inventions, poursuivit-il allégrement. Dans ces moments-là, tout est clair comme un son de cloche. Et je pèse mes mots. D'ailleurs... » Il perdit brusquement le fil de ses pensées et considéra son visiteur avec hébétude. « Mais au fait, qu'est-ce que vous me racontez ?

— Allez-vous vous taire ? » fit le robot, toujours planté devant le miroir.

Brock sursauta. Gallegher agita la main avec détachement. « Ne faites pas attention à Joe. Je l'ai achevé cette nuit et j'avoue que je le regrette.

— C'est un robot ?

— Oui, un robot. Mais un robot raté. Je l'ai fabriqué sous l'empire de l'ivresse. Comment ? Pourquoi ? Je n'en ai pas la moindre idée. Il passe son temps à s'admirer, c'est tout ce qu'il sait faire. Et en plus, il chante. Vous n'allez pas tarder à l'entendre. »

Prenant sur soi, Brock en revint au sujet de sa visite : « Écoutez, Gallegher, je suis dans de sales draps. Vous m'avez promis de m'aider. Si vous vous récusez, je suis un homme ruiné.

— Il y a des années que je suis ruiné, pour ma part, et cela ne me tracasse aucunement. Je continue de travailler pour gagner ma vie et d'inventer des choses à mes moments perdus. Toutes sortes de choses. Vous savez, si j'avais vraiment étudié, je serais un nouvel Einstein. Tout le monde l'affirme. En fait, mon subconscient a capté quelque part une formation scientifique de premier ordre. C'est sans doute pour ça que je réussis aussi bien. Quand je suis ivre ou quand j'ai l'esprit suffisamment absent, je suis capable de résoudre les problèmes les plus compliqués.

— À l'heure qu'il est, vous êtes ivre, fit Brock, accusateur.

— J'aborde les stades les plus agréables de l'ivresse. Quel sentiment éprouveriez-vous si, au réveil, vous constatiez que vous avez fabriqué pour une raison inconnue un robot, sans avoir la moindre idée des fonctions de cette créature ?

— Eh bien...

— Ce n'est pas du tout ce que j'éprouve, murmura Gallegher. Vous prenez probablement la vie trop au sérieux, Brock. » Il absorba encore une gorgée de vermouth.

Brock se mit à faire les cent pas dans le capharnaüm qu'était le laboratoire, tout en évitant divers objets aussi énigmatiques que malpropres. « Si vous êtes un savant, le ciel vienne en aide à la science !

— Je suis l'enfant prodige de la science. Je n'ai jamais pris une leçon de mon existence. Est-ce ma faute si mon subconscient me joue des tours ?

— Savez-vous qui je suis ? demanda Brock à brûle-pourpoint.

— En toute franchise, non. Est-ce que je devrais le savoir ?

— Vous pourriez avoir la courtoisie de vous souvenir de moi, même si notre première rencontre date d'une semaine, rétorqua Brock avec une certaine acrimonie. Harrison Brock. C'est mon nom. Le propriétaire de Vox-View Pictures.

— Non, déclara soudain le robot. Il est inutile d'insister, Brock. Totalement inutile.

— Mais que diable... »

Gallegher soupira avec lassitude. « J'avais oublié que cette satanée machine est vivante. Mr. Brock, je vous présente Joe. Joe, je te présente Mr. Brock... De Vox-View. »

Joe se retourna. Des rouages s'engrenèrent derrière son crâne transparent. « Je suis enchanté de faire votre connaissance, Mr. Brock. Permettez-moi de vous féliciter d'avoir la bonne fortune d'entendre ma ravissante voix. »

Brock poussa un grognement inarticulé qu'il compléta d'un « bonjour ».

« Vanité des vanités, tout est vanité, murmura Gallegher à mi-voix. Il est comme ça. Un vrai paon. Et inutile de discuter avec lui.

— Mais il est inutile d'insister, Mr. Brock », reprit le robot de sa voix grinçante sans paraître avoir entendu le commentaire. « L'argent ne m'intéresse pas. Je conçois quel bonheur ce serait pour beaucoup si je consentais à figurer dans un de vos films, mais la gloire ne signifie rien pour moi. Rien. La conscience de ma beauté me suffit. »

Brook se mordit les lèvres. « Écoutez, fit-il rageusement, je ne suis pas venu ici pour vous offrir un rôle. Est-ce que je vous ai proposé un contrat ? Non mais, vous êtes fou !

— Vos malices sont cousues de fil blanc, riposta le robot avec froideur. Il est visible que vous êtes confondu par ma beauté et par le charme de ma voix. Par ses merveilleuses sonorités. Inutile de faire le coup du mépris pour essayer de m'avoir à bas prix. Je vous répète que l'argent ne m'intéresse pas.

— Mais il est dingue ! s'égosilla Brock, poussé à bout, tandis que Joe, très calme, allait à nouveau se poster devant son miroir.

— Ne parlez pas si fort, lança le robot. La discordance de votre voix est atroce. D'ailleurs, vous êtes laid et votre vue m'indispose. »

Les rouages et les comes bourdonnaient à l'intérieur de la carapace en transplastique. Joe fit saillir ses yeux pédonculés et se mit à s'étudier avec toutes les apparences de l'admiration.

Gallegher, toujours allongé sur son divan, se mit à pouffer. « Joe a un coefficient d'irascibilité élevé, dit-il. Je l'ai déjà constaté. J'ai également dû le doter d'un certain nombre de facultés remarquables. Il y a une heure, il a brusquement éclaté de rire. À s'en faire sauter le

crâne ! Sans motif apparent. J'étais en train de me préparer quelque chose à manger. Dix minutes plus tard, j'ai glissé sur un trognon de pomme que j'avais jeté par inadvertance et je suis tombé. Le choc a été rude. Joe s'est contenté de me regarder. Il a dit : « Et voilà. La logique de la probabilité. La relation de cause à effet. Je savais que vous lanceriez ce trognon de pomme et que vous marcheriez dessus en allant chercher le courrier. » En somme, une mémoire qui ne fonctionne pas dans les deux sens est une mémoire médiocre. »

Brock, assis sur la petite dynamo, soupira profondément.

« Les robots ne sont pas une nouveauté, fit-il.

— Celui-ci en est une. Ses engrenages me donnent la nausée. Il me donne un complexe d'infériorité. Ah ! si seulement je savais pourquoi je l'ai fabriqué ! Bon ! Parlons d'autre chose. Qu'est-ce que vous prenez ?

— Je ne suis pas venu ici pour boire mais pour parler affaires ! Prétendez-vous sérieusement que vous avez consacré la semaine qui vient de s'écouler à fabriquer ce robot ridicule au lieu de vous pencher sur le problème que je vous avais engagé pour résoudre ?

— Conditionnellement, n'est-ce pas ? Je crois que je me rappelle ce détail.

— Conditionnellement, répéta Brock avec satisfaction. Dix mille crédits en échange de la solution.

— Pourquoi ne pas me donner cet argent pour acquérir le robot ? Il vaut bien cette somme. Vous n'aurez qu'à le faire jouer dans un de vos films.

— Je ne tournerai plus un seul film si vous ne m'apportez pas la réponse que je vous ai demandée, répliqua Brock avec hargne. Je vous l'ai déjà expliqué.

— Quand je me suis enivré, c'est comme si on avait passé une éponge sur mon cerveau. Tout est effacé. Je suis comme un petit enfant. En attendant, si vous vouliez bien tout m'expliquer à nouveau... »

Brock avala sa salive et sa colère, prit d'un geste brusque un magazine au hasard sur l'étagère et sortit son stylo. « Très bien. Mes actions sont cotées à 28, beaucoup plus bas que... » Il se mit à griffonner des chiffres sur le magazine.

« Si vous aviez pris le manuscrit médiéval qui se trouvait à côté de cette revue, cela vous aurait coûté gros, fit nonchalamment observer Gallegher. Comme ça, vous faites partie des gens qui gribouillent sur les nappes ? Oublions ces histoires d'actions et de titres et allons droit au fait. Qui cherchez-vous à estamper ?

— Inutile d'insister, s'exclama le robot, debout devant la glace. Je vous le répète, je ne signerai pas de contrat. Les gens peuvent venir m'admirer s'ils le veulent mais il faudra qu'ils parlent à voix basse en

ma présence.

— Mais c'est une vraie maison de fous ! gémit Brock, luttant pour conserver son sang-froid. Voyons, Gallegher, je vous ai tout raconté il y a une semaine !

— Joe n'était pas là. Faites semblant de vous adresser à lui.

— Soit ! Vous avez quand même entendu parler de Vox-View Pictures ?

— Bien entendu ! La plus grosse société de télévision existante. Et la meilleure. Vous n'avez guère d'autre rival que Sonatone.

— Sonatone est en train de m'acculer à la faillite. »

Une expression de surprise se peignit sur les traits de Gallegher. « Je ne vois pas comment un concurrent pourrait vous étrangler. Votre production surclasse toutes les autres. Le relief, la couleur, les odeurs, toutes sortes de perfectionnements dernier cri, les plus grands comédiens, les plus grands musiciens, les plus grands chanteurs...

— Rien à faire, insista le robot. Je ne signerai rien.

— Silence, Joe ! Vous tenez le haut du pavé dans ce secteur du marché, Brock. Et j'ai toujours entendu dire que vous étiez d'une moralité irréprochable en affaires. Qu'est-ce que Sonatone peut contre vous ? »

Brock eut un geste d'impuissance. « C'est de la politique. Les clandéramas. Contre eux, je suis sans défense. Sonatone a usé de son influence pour faire élire l'administration actuelle et, quand je demande qu'on lance une opération de police pour les interdire, on ferme les yeux.

— Les clandéramas ? répéta Gallegher en fronçant les sourcils. Il me semble avoir entendu parler...

— Cela ne nous rajeunit pas. Ça remonte aux temps héroïques du cinéma. La télévision l'a tué et a signé l'arrêt de mort des grandes salles. Les gens étaient conditionnés à se grouper en face d'un écran : le téléviseur a brisé ce conditionnement. Il était plus agréable de regarder un spectacle dans son fauteuil en buvant un verre de bière. En ce temps-là, la télé était un luxe mais, depuis la location des récepteurs à domicile, elle est à la portée des foyers les plus modestes.

— Et que se passe-t-il ?

— Alors ? Sonatone a tout misé sur une technique nouvelle. Jusqu'à une date récente, on ne pouvait pas agrandir l'image de télévision tridimensionnelle et la projeter sur écran large car elle était immanquablement déformée et subissait des aberrations optiques. C'est pourquoi on employait l'écran individuel de format standard. Le résultat était parfait. Mais Sonatone a acheté toutes les salles fantômes d'un bout à l'autre du pays...

— Qu'est-ce qu'une salle fantôme ? s'enquit Gallegher.

— Eh bien, avant la disparition du cinéma, le monde pensait grand.

Vraiment grand. Avez-vous jamais entendu parler du Radio City Music Hall ?

C'était quelque chose ! Quand la télévision est née, la lutte a été âpre. Les cinémas sont devenus de plus en plus vastes, de plus en plus luxueux. On en a fait des palaces. C'était formidable. Mais la télé s'est perfectionnée et les gens ont cessé de fréquenter les salles obscures. Elles sont restées : il eût été trop cher de les démolir dans la plupart des cas. C'est ce qu'on appelle les salles fantômes. Il y en a de toutes les tailles. Elles ont été rénovées et on y passe maintenant les programmes Sonatone. Le prix des places est élevé mais les gens y affluent. La nouveauté et l'esprit grégaire... »

Gallegher ferma les yeux. « Pourquoi n'en faites-vous pas autant ?

— Question de brevets, répondit laconiquement Brock. Je vous ai dit que, précédemment, il était impossible de projeter une image de télévision tridimensionnelle sur grand écran. J'ai signé, il y a dix ans, un accord avec Sonatone, accord stipulant que les deux sociétés mettraient en commun tous les procédés nouveaux d'agrandissement. Mais Sonatone a rompu cette clause sous le prétexte d'un vice de forme et les tribunaux ont admis cette thèse. Sonatone manipule la justice comme la politique. Bref, leurs techniciens ont mis au point un système permettant la projection sur écran large. Sonatone a déposé des brevets couvrant toutes les possibilités d'adaptation. Mes propres techniciens ont travaillé nuit et jour pour essayer de trouver un moyen de parvenir au même résultat sans enfreindre le droit de propriété mais il n'y a rien eu à faire. Sonatone a tout prévu. Leur système s'appelle le Magna. Il s'adapte à n'importe quel type de téléviseur mais Sonatone n'autorise pas qu'il soit monté sur d'autres appareils que les leurs.

— Et que viennent faire là-dedans les clandéramas ?

— Il s'en est ouvert dans tout le pays, répondit Brock. On y présente les productions Vox-View et ils utilisent l'agrandisseur Magna sous licence Sonatone. Le prix d'entrée est faible. Ça revient moins cher que la location-vente d'un récepteur individuel. Les gens rendent ceux que nous leur louons et ils sortent de chez eux. C'est plus drôle d'aller dans un clandérama à la place. Je cours à la ruine, Gallegher. Si cela continue, c'est la faillite pure et simple. Je ne peux pas baisser mon prix de location. La redevance est déjà à peine théorique. C'est sur la quantité que je me rattrape. Maintenant, je ne fais plus de bénéfices. Quant à savoir qui est derrière les clandéramas, cela saute aux yeux.

— Sonatone ?

— Bien sûr. Ce sont eux qui les commanditent. Ils choisissent les productions Vox View qui arrivent en tête au box-office. Ce qu'ils veulent, c'est me couler pour s'adjuger le monopole. Alors, ils

donneront des navets au public et paieront leurs artistes à des salaires de famine. Ce n'est pas ma méthode. Je paie les gens comme ils le méritent : beaucoup.

— Et vous m'avez proposé dix mille malheureux crédits ? C'est très vilain !

— Ce n'était qu'un premier acompte, se hâta de préciser Brock. Vous n'aurez qu'à me dire quels honoraires vous voulez. Dans des limites raisonnables, ajouta-t-il.

— Comptez sur moi. Ce sera une somme astronomique. Vous ai-je dit que j'acceptais, la semaine dernière ?

— Oui.

— En ce cas, c'est que je devais avoir une idée pour résoudre votre problème, murmura méditativement Gallegher. Voyons un peu. Je n'ai rien mentionné de particulier, non ?

— Vous avez surtout passé votre temps à chanter.

— Quand je chante, expliqua l'inventeur avec emphase, cela me calme les nerfs, et Dieu sait qu'ils ont parfois besoin d'être calmés ! Mais revenons à nos moutons. Vos techniciens sont-ils bons ?

— Ce sont les meilleurs et les mieux payés.

— Et ils sont incapables de trouver un procédé d'agrandissement qui ne soit pas couvert par les brevets Magna-Sonatone ?

— On ne peut mieux résumer la situation.

— Je suppose que je vais être obligé de me livrer à quelques recherches, soupira tristement Gallegher. J'ai horreur de ça. Autant que du poison. Mais la somme des parties est égale au tout. Vous voyez ce que ça veut dire ? Moi je ne vois pas. J'ai des ennuis avec les mots. Quand je dis quelque chose, je me mets à me demander ce que j'ai voulu dire. C'est plus amusant que de regarder la télé, acheva-t-il avec véhémence. J'ai la migraine. On parle trop et on ne boit pas assez. Où en étions-nous ?

— On était au bord de l'asile de fous ! Si vous n'étiez pas mon dernier espoir, je... »

Le robot le coupa pour lancer d'une voix discordante : « Inutile d'insister. Vous feriez aussi bien de déchirer votre projet de contrat, Brock. Je ne le signerai pas. La célébrité ne présente aucun attrait pour moi. Aucun !

— Si tu ne la fermes pas, je te hurle dans les oreilles, l'avertit Gallegher.

— Parfait ! s'exclama Joe sur un ton perçant. Battez-moi ! Allez-y ! Plus vous serez ignoble et plus vite mon système nerveux se détruira. Alors, je mourrai. Je m'en moque. Je n'ai pas l'instinct de conservation. Battez-moi ! Voyons si vous oserez.

— C'est qu'il a raison, dit l'inventeur après une pause. C'est la seule façon logique de répondre au chantage ou à la menace. Plus vite c'est

fini et mieux ça vaut. Joe ignore les demi-mesures. Quelque chose de vraiment brutal le détruirait. Et il s'en moque complètement.

— Et moi donc ! maugréa Brock. Ce que je veux que vous trouviez...

— Oui, je sais. Bon... Je vais réfléchir, histoire de voir ce qui me viendra à l'esprit. Est-ce que je peux visiter vos studios ?

— Voici un laissez-passer. Brock griffonna quelques mots au dos d'une carte. Allez-vous vous y mettre tout de suite ?

— Naturellement, mentit Gallegher. Maintenant, allez-vous-en et ne vous faites pas de bile. Tâchez de vous calmer. J'ai la situation en main. Ou bien je trouve très rapidement la solution de votre problème, ou bien...

— Ou bien ?

— Ou bien je ne la trouverai pas, conclut l'inventeur d'une voix amène tout en pianotant sur les boutons du pupitre de contrôle installé à côté de son divan. J'en ai assez du vermouth. Pourquoi n'ai-je pas fait de ce robot un barman automatique pendant que j'y étais ? Même l'effort de choisir et d'appuyer sur les touches est parfois déprimant. Comptez sur moi, Brock, je vais m'occuper de votre affaire. C'est comme si c'était fait. »

L'industriel hésita. « Vous savez, vous êtes mon unique espoir. Il va sans dire que si je peux faire quoi que ce soit pour vous aider...

— Une blonde, murmura Gallegher. Cette vedette somptueuse, oh ! combien, qui travaille pour vous... Silver O'Keefe. Envoyez-la-moi donc. En dehors de cela, je ne veux rien. »

La voix éraillée du robot s'éleva : « Au revoir, Brock. Je regrette qu'il ne nous ait pas été possible de faire affaire mais vous avez néanmoins eu l'ineffable joie d'entendre ma voix ravissante, sans parler du plaisir de me contempler. Ne dites pas à trop de gens combien je suis beau. Je ne souhaite vraiment pas être importuné par les foules. Elles sont si tapageuses !

— Il faut avoir parlé avec Joe pour comprendre la signification du mot dogmatisme, dit Gallegher. À bientôt, Brock. Et n'oubliez pas la blonde. »

Les lèvres de Brock frémirent. Il chercha vainement une réponse et, renonçant, se dirigea vers la porte.

« Avec l'espoir de ne jamais vous revoir : vous êtes trop laid », laissa tomber Joe.

Gallegher grimaça comme si le bruit de la porte était encore plus pénible à ses oreilles qu'à celles, ultra-sensibles, du robot.

« Pourquoi cette attitude ? Un peu plus, et le malheureux était frappé d'apoplexie.

— Je suis sûr qu'il ne me trouvait pas beau.

— La beauté est dans l'œil de celui qui regarde.

— Vous êtes vraiment stupide ! Et vous êtes laid, vous aussi.

— Et toi, tu n'es qu'une collection de ferraille, de pistons et d'engrenages.

— Je suis ravissant. » Joe se contemplait dans le miroir avec extase.

« C'est peut-être l'impression que ça te donne. Je me demande bien pourquoi je t'ai fait transparent.

— Pour que les autres puissent m'admirer, naturellement. Ma vision, bien entendu, est aux rayons X.

— Et tu as des rouages dans la tête. Pourquoi ai-je placé ton cerveau radio-atomique dans le ventre ? Par mesure de protection ? »

Joe ne répondit pas. Il fredonnait quelque chose de sa voix atrocement éraillée et suraiguë qui râpait les nerfs. Gallegher le supporta un moment en s'aidant d'une dose de gin.

« Assez ! finit-il par glapir. On croirait entendre un vieux tacot ferrailant des anciens temps.

— C'est la jalousie qui vous fait parler, riposta Joe, sarcastique. Mais il passa docilement sur le registre des ultra-sons. Le silence régna une demi-minute, puis tous les chiens du voisinage se mirent à hurler.

D'un mouvement las, Gallegher souleva son corps efflanqué du divan. Autant sortir : de toute évidence, la tranquillité était désormais bannie du laboratoire. Quel calme pouvait-on espérer avec ce tas de ferraille animée qui débordait d'autosatisfaction ? Joe émit un rire caquetant autant que discordant et Gallegher se rembrunit.

« Que se passe-t-il, maintenant ?

— Vous n'allez pas tarder à le savoir. »

Encore la logique de la relation de cause à effet influencée par les probabilités, la vision aux rayons X et autres sens énigmatiques que possédait le robot... Gallegher jura à mi-voix, s'empara d'un informe chapeau noir et avança vers la porte. Au moment où il l'ouvrit, un petit bonhomme gras s'engouffra dans la pièce non sans heurter douloureusement l'inventeur.

« Aïe ! Cet animal-là a vraiment un sens de l'humour complètement pervers. Bonjour, Mr. Kennicott. Quel plaisir de vous voir ! Je regrette de ne pas pouvoir vous offrir un verre. »

Le visage bistré de Mr. Kennicott se plissa en une grimace de mauvais augure. « J'veux pas boire. J'veux mon argent. Donnez-le-moi. Alors ? Oui ou non ? »

L'air songeur, Gallegher regardait dans le vide. « Justement, je sortais pour aller toucher un chèque. »

« J'veus ai vendu mes diamants. Soit disant qu'veus vouliez faire je n'sais quoi avec. Vous m'avez déjà donné un chèque. Il n'a pas été honoré. Pourquoi ?

— Il était sans provision, répondit faiblement Gallegher. Je n'ai jamais été capable de savoir où en est mon compte en banque.

— Alors, vous m' rendez mes diamants ?

— C'est-à-dire que je m'en suis servi pour une expérience. J'ai oublié laquelle. Voyez-vous, Mr. Kennicott : je crois que j'étais un peu soûl quand je les ai achetés, non ?

— Complètement, confirma le petit bonhomme. Sûr et certain. À en perdre la raison. Je ne veux pas attendre plus longtemps. Vous m'avez déjà assez fait lanterner. Vous allez me payer maintenant, sinon...

— Allez-vous-en, sale petit homme, dit Joe. Vous êtes horrible. »

Gallegher se hâta de pousser Kennicott dans la rue et referma la porte derrière lui.

« C'était un perroquet, expliqua-t-il. Je ne vais pas tarder à lui tordre le cou. Je reconnais que je vous dois cet argent. Je viens de conclure un contrat important et, quand je serai payé, je vous rembourserai.

— C'est du boniment ! Vous avez une situation, hein ? Vous êtes un technicien, vous travaillez pour une grosse société, hein ? Vous n'avez qu'à demander une avance. »

Gallegher soupira. « C'est déjà fait. Ils m'ont déjà avancé six mois de salaire. Écoutez-moi, Kennicott... J'aurai votre argent dans deux jours. Peut-être que j'obtiendrai que mon client me verse un à-valoir. D'accord ?

— Non.

— Non ?

— Disons que j'attendrai un jour. Deux, peut-être. Mais pas plus. Trouvez l'argent. Sinon, tant pis pour vous !

— Deux jours seront amplement suffisants, fit Gallegher avec soulagement. Dites-moi, y a-t-il un clandérama dans le quartier ?

— Vous feriez mieux d vous mettre au travail sans perdre de temps.

— Il s'agit précisément de mon travail. Je fais une enquête. Comment puis-je trouver un clandérama ?

— C'est facile. Vous avez qu'à descendre en ville. N'importe où, vous tomberez sur des types cachés dans l'ombre des portes qui vous vendront des billets.

— Merveilleux ! » s'exclama Gallegher en adressant un signe d'adieu au diamantaire.

Pourquoi diable avait-il acheté des diamants à Kennicott ? Peut-être aurait-il intérêt à se faire amputer de son subconscient : celui-ci avait un comportement réellement extraordinaire. Il fonctionnait en vertu des principes inexorables de la logique, mais cette logique-là était totalement étrangère à l'esprit conscient de Gallegher. Néanmoins, les résultats étaient souvent singulièrement bons. Et

toujours surprenants. Voilà le drame d'être un savant qui ne connaissait rien de la science et ne se fiait qu'à son intuition !

Il y avait de la poussière de diamants dans une cornue, vestige de quelque expérience ratée réalisée par le subconscient de Gallegher qui, par ailleurs, se souvenait vaguement avoir acheté des pierres à quelqu'un. Curieux ! Peut-être... mais oui !

Il les avait utilisées pour fabriquer Joe ! Pour une histoire de roulements quelque chose comme ça. Mais il ne servirait à rien de démonter le robot, à présent, car les diamants avaient sûrement été retaillés. Pourquoi diable n'avait-il pas employé des diamants industriels, qui auraient été tout à fait satisfaisants ? Le subconscient de Gallegher était merveilleusement affranchi de tout instinct commercial : il ne comprenait ni le système des prix ni les principes fondamentaux de l'économie.

Il déambula dans le centre de la ville comme un Diogène à la recherche de la vérité. Le soir tombait et les luminaires clignotaient, pâles barres scintillantes sur un fond de ténèbres. Une publicité embrasait le ciel au-dessus des tours de Manhattan. Les aéro taxis en maraude s'arrêtaient à des niveaux intermédiaires pour prendre des passagers à la sortie des ascenseurs.

Gallegher examinait les embrasures des portes. Finalement, il en découvrit une qui était occupée mais l'homme lui proposa des cartes postales. L'inventeur refusa et se mit en quête d'un bar : il éprouvait le besoin de refaire le plein. Mais l'établissement le plus proche était un bar mobile réunissant les aspects les plus déprimants d'une promenade en grande roue et les cocktails les plus insipides. Gallegher hésita puis finit par s'installer en se décontractant autant qu'il le pouvait. Il commanda trois gins qu'il ingurgita à la file. Cela fait, il appela le barman et lui demanda où il pourrait se procurer des billets de claudérama.

« Combien vous en voulez ? s'enquit le tenancier en sortant une liasse de la poche de son tablier.

— Un seul. Où faut-il que j'aille ?

— Au 228 de cette rue. Vous n'aurez qu'à demander Tony.

— Merci. »

Après avoir payé une somme exorbitante, Gallegher s'extirpa de son siège et se faufila vers la sortie d'une allure serpentine. Les bars mobiles étaient un progrès qu'il n'appréciait pas. Il estimait que, quand on boit, il convient d'être en état de stabilité puisque, n'importe comment, c'est à l'état contraire qu'on aboutit finalement.

La porte du 228 se trouvait au bas d'une volée de marches. Elle comportait un judas grillagé. Quand Gallegher eut frappé, l'écran vidéo s'illumina. De toute évidence, il fonctionnait à sens unique car le portier était invisible.

« Est-ce que Tony est là ? »

La porte s'ouvrit, révélant un individu à l'air fatigué portant un pneumopantalon qui ne parvenait pas à étoffer son académie efflanquée.

« Vous avez un billet ? Faites voir. O.K. C'est tout droit. Le spectacle est commencé. Le bar est à gauche. »

Gallegher écarta les rideaux insonorisés qui fermaient le passage et se trouva dans un lieu rappelant le foyer des anciennes salles de spectacle de l'époque 1980. Son nez le mena directement au bar, où il but un alcool médiocre qu'il paya un prix prohibitif ; ainsi fortifié, il pénétra dans la salle proprement dite. Elle était presque pleine. Sur le grand écran – un Magna, selon toute probabilité – des gens étaient en train de tripoter un astronef. Ou c'était un film d'aventures, ou c'étaient les actualités.

Il fallait vraiment le frisson de l'illégalité pour inciter les gens à entrer ! L'atmosphère était nauséabonde et la direction faisait manifestement des économies de bouts de chandelles. Il n'y avait pas d'ouvreuses. Mais c'était une entreprise illicite : aussi la clientèle ne manquait-elle pas. Gallegher examina attentivement l'écran. Pas de « neige », pas d'effet de mirage. On avait adapté un agrandisseur Magna à un téléviseur Vox-View (les téléviseurs Vox-View n'étaient pas protégés par une licence) et l'une des plus célèbres vedettes de Brock s'exhibait au bénéfice des amateurs de clandérama. Tout cela était fort illégal...

Au bout d'un moment, Gallegher s'éclipsa. Il eut un sourire sardonique en remarquant un policier en tenue parmi les spectateurs. Ce flic était naturellement entré gratuitement. La politique avait son mot à dire comme d'habitude.

Un peu plus bas, à deux blocs de distance, une enseigne lumineuse brasillait, annonçant le BIJOU SONATONE. Évidemment, cette salle était légale et, en conséquence, le prix de l'entrée était élevé. Hardiment, Gallegher déboursa une petite fortune pour avoir une bonne place. Il avait envie de faire une comparaison. Pour autant qu'il pût s'en rendre compte, le Magna qui équipait le Bijou et celui du clandérama qu'il venait de quitter étaient identiques. L'un et l'autre fonctionnaient à la perfection. Le délicat problème de l'agrandissement du télécran avait été triomphalement résolu.

Cependant, le Bijou était un véritable palais. Des ouvriers en uniforme somptueux accueillaient les spectateurs avec des salamalecs – c'était tout juste si leur front n'époussetait pas la moquette. Les bars dispensaient gratuitement des liqueurs en quantité raisonnable. Il y avait des bains turcs. Gallegher poussa une porte avec la mention MESSIEURS : quand il ressortit, il était ébloui par la splendeur des lieux. Pendant dix minutes au moins, il eut l'impression

d'être dans la peau d'un sybarite.

Autrement dit, ceux qui pouvaient se le permettre fréquentaient les salles Sonatone légales ; les autres allaient aux clandéramas. Tous sauf une poignée de réfractaires rebelles à la nouvelle mode. En définitive, Brock serait réduit à déposer son bilan faute de bénéfices. Alors, Sonatone s'emparerait du marché, augmenterait ses tarifs et s'emploierait exclusivement à faire de l'argent. Se distraire était une nécessité vitale : les gens avaient été conditionnés à la télévision et il n'y avait pas de produits de remplacement. Ils paieraient, et paieraient en échange de quelque chose de médiocre, une fois que Sonatone aurait établi son monopole.

Gallegher sortit du Bijou et fit signe à un aérotaxi. Il donna au chauffeur l'adresse des studios Vox-View à Long Island, espérant vaguement arracher un acompte à Brock. En outre, il voulait pousser plus loin ses investigations.

Les bureaux Vox-View s'aggloméraient au petit bonheur, vaste ensemble de bâtiments de formes diverses, le long du Sound. D'instinct, Gallegher se dirigea vers la buvette où il absorba encore un peu de whisky par mesure de précaution : son subconscient avait une lourde tâche en perspective et il ne fallait surtout pas qu'il soit handicapé – une liberté absolue lui était indispensable. D'ailleurs, le Collins était bon.

Au bout d'un verre, l'inventeur estima que cela suffirait pour le moment. Il n'était pas un surhomme, encore que sa capacité d'absorption fût incroyable. Il fallait qu'il boive juste assez pour parvenir à une lucidité objective et à une émancipation subjective.

« Le studio est-il ouvert la nuit ? demanda-t-il au garçon.

— Bien sûr. En tout cas, un certain nombre de plateaux continuent de fonctionner. Nous diffusons nos programmes vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— La buvette est pleine.

— Nous avons aussi la clientèle de l'aéroport. Vous en reprenez un autre ? »

Gallegher fit non de la tête et s'en alla. Grâce à la carte que Brock lui avait remise, il put entrer sans difficulté et se rendit directement au bureau du grand patron. Brock n'était pas là mais on entendait des voix féminines aiguës.

« Une minute, je vous prie, fit la secrétaire en se penchant sur l'écran de l'intervidéophone. Si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer... » dit-elle quelques instants plus tard.

Gallegher obtempéra. Le bureau dans lequel il pénétra était fonctionnel et luxueux. Des photos tridimensionnelles représentant les vedettes VoxView ornaient les murs, chacune dans une petite niche.

Une ravissante brune débordante de dynamisme était installée derrière la table en face de laquelle, l'air furieux, se tenait un ange blond que Gallegher reconnut : l'ange se nommait Silver O'Keefe.

Il saisit la balle au bond : « Bonsoir, Miss O'Keefe. Auriez-vous l'amabilité de me dédicacer un cube de glace ? Dans un grand verre... »

L'ange blond lui décocha un regard félin. « Désolée, mon lapin, mais je suis une fille qui travaille. Et, pour l'instant, je suis occupée. »

La petite brune écrasa sa cigarette. « Nous réglerons ça plus tard, Silver. Papa m'a recommandé de m'occuper de ce monsieur s'il venait. C'est important.

— Oui, ce sera réglé... et vite », jeta Silver O'Keefe en sortant. Gallegher contempla la porte fermée en émettant un sifflement rêveur.

« Rien à faire avec elle, dit la petite brune. Elle est sous contrat. Et elle veut le rompre pour signer avec Sonatone. Les rats désertent le navire qui fait eau. Depuis que le temps est à la tempête, Silver a perdu la boussole.

— Vraiment ?

— Asseyez-vous, fumez, faites ce que vous voulez. Je me présente : Patsy Brock. Papa dirige l'entreprise et je prends les commandes quand il s'arrache les cheveux. Quand les choses vont mal, il ne le supporte pas. Il considère que c'est une insulte personnelle. »

Gallegher prit un siège. « Comme ça, Silver voudrait le laisser tomber ? Il y en a beaucoup dans le même cas ?

— Non. La plupart de nos collaborateurs nous sont fidèles. Mais, naturellement, si nous sautons... » Patsy Brock haussa les épaules. « Ou ils iront travailler chez Sonatone pour assurer leur bifteck, ou il leur faudra se passer de bifteck.

— Hmm... Je veux voir vos techniciens. J'ai besoin de me faire une idée des procédés d'agrandissement qu'ils ont imaginés.

— À votre guise. Mais vous n'en tirerez pas grand-chose. Il est impossible de fabriquer un agrandisseur sans empiéter sur un brevet Sonatone. »

Patsy Brock appuya sur un bouton, murmura quelque chose en se penchant sur la vidéoplaque et, quelques secondes plus tard, deux verres jaillirent d'une fente pratiquée dans le bureau.

« Mr. Gallegher...

— Puisque c'est un Collins, je ne dis pas non...

— Je l'ai deviné à votre haleine, répliqua mystérieusement Patsy. Papa m'a dit qu'il vous avait rendu visite. Il avait l'air un peu perturbé. Je crois que c'est surtout votre nouveau robot qui l'a secoué. À quoi ressemble-t-il ?

— Oh ! je ne sais pas, répondit Gallegher, désorienté. Il a des tas d'aptitudes – des sens nouveaux, je pense – mais je n'ai pas la moindre

idée de l'usage qu'on pourrait en faire. Il ne sait que s'admirer dans la glace. »

Patsy hocha la tête. « Un de ces jours, il faudra que j'aille jeter un coup d'œil sur lui. Mais revenons-en à l'affaire Sonatone. Croyez-vous que vous parviendrez à une solution ?

— C'est possible. C'est probable.

— Mais pas certain ?

— Mais si, c'est certain. Aucun doute n'est imaginable.

— C'est que la chose est importante pour moi. Le propriétaire de Sonatone s'appelle Elia Tone. Un grigou doublé d'un pirate. Et une grosse tête. Son fils se nomme Jimmy et, croyez-le ou pas, Jimmy a lu *Roméo et Juliette*.

— C'est un gentil garçon ?

— C'est un sagouin. Un sagouin taillé en Hercule. Il veut m'épouser.

— *Deux familles l'une et l'autre...*

— Épargnez-moi la citation, je vous prie. D'ailleurs, j'ai toujours trouvé que Roméo était un imbécile. Et si jamais l'idée me venait de me marier avec Jimmy, je prendrais aussitôt un aller simple pour l'asile de fous le plus proche. Non, Mr. Gallegher, il ne s'agit pas de ce que vous pensez. Pas de fleurs d'hibiscus pour Miss Brock. La façon de Jimmy de faire des propositions galantes, c'est de mettre la main sur une fille et de s'imaginer qu'elle devient aussitôt folle de lui.

— Ah ! fit Gallegher en plongeant dans son Collins.

— C'est Jimmy qui a eu l'idée de tout – des brevets, du monopole et du clandérama – j'en suis sûre. Son père est dans le coup, naturellement, mais c'est le fils brillant qui a mis tout ça sur pied.

— Pourquoi ?

— Pour faire d'une pierre deux coups. Sonatone aura le monopole du marché et Jimmy se figure qu'il m'aura, moi. Il est un peu fou. Il est incapable de croire que mon refus est sérieux : il s' imagine que, au bout d'un certain temps je céderai et dirai « oui ». Ce qui ne se produira jamais, quoi qu'il advienne. Mais c'est une affaire personnelle. Je ne peux pas le laisser nous faire ce coup-là. Je veux arracher de son visage son sourire avantageux.

— Il ne vous est pas tellement sympathique, hein ? fit observer Gallegher. S'il est bien tel que vous le dépeignez, je ne vous en blâmerai pas. Écoutez... je ferai l'impossible. Toutefois, cela va m'occasionner des frais.

— Combien vous faut-il ? »

Gallegher dit un chiffre et Patsy lui signa un chèque d'un montant fort inférieur. Il parut vexé.

« N'insistez pas, fit la jeune fille avec un sourire en coin. Je vous connais de réputation, Mr. Gallegher. Vous êtes un être entièrement

irresponsable. Si je vous donnais davantage, vous vous figureriez que ça vous suffit comme ça et vous vous désintéresseriez de toute l'affaire. Je vous remettrai d'autres chèques quand ce sera nécessaire. Mais je tiens à avoir un compte détaillé de vos dépenses.

— Vous vous méprenez, rétorqua l'inventeur avec un sourire épanoui. Je me proposais de vous inviter. De vous emmener dans une boîte de nuit. Il va de soi que je ne veux pas vous conduire dans un bouge. Les cabarets dignes de ce nom coûtent cher. Alors, si vous vouliez bien m'établir un autre chèque...

— Non, s'exclama Patsy en éclatant de rire.

— Et vous ne voudriez pas acheter un robot ?

— Pas un robot de ce genre, en tout cas.

— Cette fois, je suis au bout de mon rouleau. Voyons... Que diriez-vous de... »

À ce moment, le vidéophone bourdonna. Un visage inexpressif et transparent se matérialisa sur l'écran. Des engrenages tournoyaient à toute vitesse à l'intérieur de cette tête sphérique. Patsy poussa un petit cri et recula.

Une voix grinçante laissa tomber : « Dites à Gallegher que Joe est à l'appareil et savourez votre chance, jeune fille : vous pourrez garder le souvenir de ma voix et de mon aspect jusqu'au jour de votre mort. Une note de beauté dans un univers de laideur... »

Gallegher contourna le bureau et se plaça devant l'écran.

« Que diable cela signifie-t-il ? Comment se fait-il que tu te manifestes ?

— J'ai eu un problème à résoudre.

— Comment savais-tu où me joindre ?

— Je vous ai vasténé.

— Quoi ?

— J'ai vasténé que vous étiez aux studios VoxView avec Patsy Brock.

— Qu'est-ce que ça veut dire, *vasténé* ?

— C'est un sens que je possède. Vous n'avez rien qui lui ressemble, même de loin. Aussi est-il inutile que je vous le décrive. C'est en quelque sorte un mélange de *sagrazi* et de *prescience*.

— *Sagrazi* ?

— Oh ! vous ne l'avez pas non plus, non ? Bien... Ne perdons pas mon temps. J'ai envie de retourner devant la glace.

— Parle-t-il toujours ainsi ? s'enquit Patsy.

— Presque toujours. Il y a même des moments où ses propos ont encore moins de sens. Eh bien, Joe, que se passe-t-il ?

— Vous ne travaillez plus pour Brock, répondit le robot. Vous êtes au service de Sonatone. »

Gallegher prit une profonde inspiration. « Continue. Tu es

complètement cinglé mais tant pis.

— Je n'aime pas Kennicott. Il m'ennuie. Il est vraiment trop laid. Ses vibrations me mettent la sagrazi à vif.

— Ne nous occupons pas de lui, dit Gallegher qui n'avait aucune envie de parler de ses activités d'amateur de diamants devant la jeune fille. Revenons-en à... »

— Mais je savais qu'il ne cesserait de venir vous harceler jusqu'à ce qu'il récupère son argent. Aussi, quand Elia et James Tone sont venus au laboratoire, ils m'ont donné un chèque. »

La main de Patsy se crispa sur le biceps de Gallegher. « Qu'est-ce que ça veut dire ? Le double jeu classique ?

— Non. Attendez... Je veux tirer cette affaire au clair. Qu'as-tu fait au juste, satanée carcasse transparente ? Comment as-tu pu extorquer un chèque aux Tone ?

— J'ai fait semblant d'être vous.

— Mais voyons, bien sûr ! s'exclama sauvagement Gallegher d'une voix sarcastique. C'est tout à fait normal ! Nous sommes jumeaux ! Nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau !

— Je les ai hypnotisés pour leur faire croire que j'étais vous.

— Tu es capable de ça ?

— Oui. Cela m'a un peu étonné. Pourtant, si j'avais réfléchi, j'aurais vasténé que j'en étais capable.

— Tu... mais oui, bien sûr ! J'aurais vasténé la même chose à ta place. Mais que s'est-il passé ?

— Les Tone ont dû soupçonner que Brock vous demanderait de l'aider. Ils vous ont proposé un contrat d'exclusivité : vous travaillerez pour eux et pour personne d'autre. Pour des sommes folles. Alors, j'ai prétendu que j'étais vous et j'ai dit d'accord. J'ai signé le contrat – à propos, c'est bien votre propre signature – et ils m'ont donné un chèque que j'ai aussitôt envoyé à Kennicott par la poste.

— Le chèque tout entier ? fit faiblement Gallegher. De combien était-il ?

— De douze mille crédits.

— C'est tout ce qu'ils me proposaient ?

— Non. Ils vous en offraient cent mille, plus un salaire de deux mille par semaine pendant cinq ans. Mais je voulais seulement avoir la somme nécessaire pour payer Kennicott afin d'être sûr qu'il ne revienne pas m'importuner. Les Tone ont eu l'air satisfait quand je leur ai dit que douze mille crédits suffisaient. »

Gallegher émit un borborygme inarticulé tandis que le robot hochait sentencieusement la tête.

« J'ai pensé qu'il valait mieux vous informer que vous êtes maintenant au service de Sonatone. Bon... À présent, je vais retourner devant le miroir et me chanter une petite chanson.

— Attends, Joe ! Attends ! Je vais te démantibuler rouage par rouage de mes propres mains et je danserai la gigue sur tes fragments !

— La justice déclarera que cet engagement est entaché de nullité, fit Patsy d'une voix étranglée.

— Mais non, il est valide, rétorqua allégrement Joe. Pour vous faire plaisir, je vous autorise à jeter un dernier regard sur moi. Après, il faudra que je m'en aille. »

Et il s'en fut.

Gallegher vida son Collins d'une seule lampée. « Je suis tout ce qu'il y a de plus sobre », fit-il savoir à son interlocutrice. « Qu'est-ce que j'ai pu donner à ce robot ? Quels sens supranormaux possède-t-il ? Le voilà qui hypnotise, les gens pour leur faire croire qu'il est moi... ou que je suis lui. Je n'y comprends rien.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? fit Patsy après une pause. Un gag ? Auriez-vous par hasard signé avec Sonatone et ordonné à votre robot de vous appeler ici pour vous donner un alibi ? Je suis désolée, mais c'est ce que je suis en train de me demander.

— Vous avez tort. C'est Joe qui a signé avec Sonatone, pas moi. Seulement... il faut voir les choses comme elles sont : si la signature est la copie parfaite de la mienne, si Joe a hypnotisé les Tone au point de les persuader qu'ils étaient en ma présence et s'il y a eu des témoins... Et, naturellement, Tone père et fils sont témoins ! »

Les yeux de Patsy se rétrécirent. « Nous vous donnerons autant que les Tone. Conditionnellement. Mais vous travaillez pour Vox-View ? C'est entendu ?

— Bien sûr. »

Gallegher contempla son verre vide d'un regard nostalgique. Bien sûr, il travaillait pour Vox-View. Mais légalement et selon toute apparence, il s'était engagé à travailler exclusivement pour Sonatone pendant une durée de cinq ans – moyennant la somme de douze mille crédits ! Bon sang ! Les autres lui en avaient offert cent mille d'entrée et... et...

Ce n'était pas une question de principes : c'était une question d'argent. Maintenant, Gallegher était coincé. Si procès il y avait et si Sonatone gagnait, il était contraint de travailler pour eux pendant cinq ans. Sans espoir de toucher d'autres émoluments. D'une façon ou d'une autre, il fallait qu'il se débrouille pour rompre ce contrat. Et, par la même occasion, pour résoudre le problème de Brock.

Avec l'aide de Joe... pourquoi pas ? Le robot, avec ses talents inattendus, l'avait mis dans ce pétrin : à lui de l'en sortir. Il devait en être capable. Et il avait tout intérêt à le faire. Sinon ce m'as-tu-vu aurait sous peu l'occasion de se contempler réduit en pièces

détachées !

« Bon, murmura Gallegher. Je parlerai à Joe. Patsy, donnez-moi une ration d'alcool et conduisez-moi au service technique. Je veux regarder ces plans. »

Miss Brock lui décocha un regard empreint de méfiance. « D'accord. Mais si vous essayez de nous truander... »

« C'est moi qui suis truandé. Jusqu'au trognon. Ce robot m'inquiète. En vastenant, il m'a flanqué dans de beaux draps ! Très bien... Un Collins, c'est ce qu'il me faut. » Et Gallegher but longuement et avec intensité.

Quand il eut vidé son verre, Patsy le conduisit à la technique. La lecture des bleus tridimensionnels était facilitée par un appareil sélecteur qui éliminait la confusion. L'inventeur étudia les plans avec attention. Il y avait également des reproductions des brevets Sonatone et, pour autant qu'il pût s'en rendre compte, ces brevets étaient merveilleusement conçus : rien n'avait été oublié. À moins d'employer un principe totalement inédit...

Mais les principes inédits ne sortaient pas comme un lapin du chapeau d'un prestidigitateur. D'ailleurs, même dans ce cas, le problème serait resté entier : si Vox-View avait entre les mains un agrandisseur d'un type nouveau n'empiétant pas sur la licence Magna, les clandéramas continueraient d'exister. Actuellement, l'attrait du public était le facteur déterminant. C'était là un élément qui méritait considération. Le problème n'était pas d'ordre strictement scientifique. Il y avait aussi une équation humaine.

Gallegher mémorisa les données qui lui étaient nécessaires. Il avait un esprit admirablement ordonné. Plus tard, il utiliserait les informations qu'il faudrait. Pour l'instant, il était réduit à l'impuissance. Quelque chose le mettait en échec.

Mais quoi ?

L'affaire Sonatone.

« Je voudrais entrer en contact avec les Tone. Comment faire ? Avez-vous une idée ?

— Je peux les appeler au vidéophone. »

Gallegher secoua la tête. « Ce serait un handicap psychologique. Il est trop facile de couper une communication.

— Si vous êtes pressé, vous les trouverez sans doute en train de faire la tournée des boîtes de nuit. Attendez... Je vais m'informer. » Patsy sortit précipitamment et Silver O'Keefe entra.

— Je n'ai pas de complexes, annonça-t-elle. J'adore coller mon oreille aux trous de serrures. Parfois, j'apprends des choses intéressantes. Vous voulez voir les Tone ! Ils sont au Castle Club. Et je crois bien que je vais accepter le verre que vous m'avez proposé.

— O.K. », répondit Gallegher. Appelez un taxi. Je vais dire à Patsy

que nous partons.

— Elle sera furieuse. Rendez-vous devant la cantine dans dix minutes. Rasez-vous pendant que vous y êtes. »

Gallegher laissa un mot à Patsy. Cela fait, il se rendit aux lavabos, s'enduisit les joues d'une crème de rasage invisible et, après deux minutes d'application, se passa une serviette sur le visage. Les poils furent éliminés avec le produit. Se sentant quelque peu rafraîchi, il rejoignit Silver à l'endroit fixé et héla un aéro-taxi. Quelques secondes plus tard, tous deux, confortablement installés sur la banquette capitonnée, tirant sur leur cigarette, se contemplaient avec une méfiance mutuelle.

« Alors ? commença Gallegher.

— Jimmy Tone m'a donné rendez-vous. C'est pour ça que je sais où on peut le toucher.

— Alors ? répéta l'inventeur.

— J'ai posé des tas de questions sur le plateau, tout à l'heure. Il est inhabituel qu'une personne étrangère pénètre dans les bureaux de Vox-View. J'ai passé mon temps à demander : qui est ce Gallegher ?

— Et qu'avez-vous appris ?

— J'en ai appris suffisamment pour qu'un certain nombre d'idées naissent dans mon esprit. Brock vous a embauché, hein ? Je crois savoir pourquoi.

— Et alors ? » fit Gallegher pour la troisième fois.

— J'ai l'habitude de toujours retomber sur mes pieds », répondit Silver avec un haussement d'épaules. Elle savait admirablement hausser les épaules. « Vox-View va faire faillite et Sonatone emportera le morceau. À moins que...

— À moins que je ne trouve une solution.

— Tout juste. Je veux savoir de quel côté de la barrière je retomberai. Et vous êtes probablement le seul qui soit capable de me le dire. Qui sera le vainqueur ?

— Vous êtes toujours du côté gagnant, hein ? Vous n'avez donc pas d'idéal, espèce de sauterelle ? Pas de foi ? Avez-vous jamais entendu parler de la morale et du scrupule ?

— Et vous ? s'enquit Silver avec un sourire béat.

— Oui... Les scrupules, j'en ai entendu parler. Seulement, en général, je suis trop soûl pour comprendre ce que ça veut dire. L'ennui, c'est que j'ai un subconscient parfaitement amoral et, quand il prend les commandes, il n'obéit qu'à une seule loi : celle de la logique. »

Silver jeta son mégot dans le fleuve. « Est-ce que vous me tuyauterez ? Vous me direz quel camp sera gagnant ? »

« La vérité triomphera, répondit pieusement Gallegher. Elle

triomphe toujours. Cela dit, j'ai le sentiment que la vérité est une variable, de sorte que nous tournons en rond. D'accord, mon chou, je vais répondre à votre question : si vous ne voulez pas courir de risques, soyez de mon côté.

— Mais de quel côté êtes-vous donc ?

— Dieu seul le sait. Consciemment, je suis avec Brock. Mais il se peut que mon subconscient ait des idées différentes. On verra bien. »

À cette réponse, Silver fit une grimace insatisfaite mais elle ne répliqua pas. Le taxi se posa avec une douceur pneumatique sur la terrasse du Castle. Le Club était en bas. C'était une pièce immense de forme circulaire. Chaque table était une plateforme transparente que l'on pouvait hausser à la hauteur désirée. De petits ascenseurs de service permettaient aux garçons d'apporter leurs consommations aux clients. Ce dispositif ne répondait à aucun impératif particulier mais c'était quelque chose de neuf et seuls les buveurs ayant la capacité la plus massive dégringolaient de leurs tables. Depuis quelque temps, la direction avait installé des filets transparents sous les niveaux par mesure de sécurité.

Le père et le fils Tone, euphoriques, se trouvaient à proximité du plafond. Silver poussa Gallegher vers un ascenseur de service et l'inventeur ferma les yeux quand la machine s'élança. Les liquides qu'il avait ingurgités se mirent à protester. Il tituba, empoigna le crâne chauve d'Elia Tone et s'effondra sur une chaise à côté du nabab. D'une main tâtonnante, il s'empara du verre de Jimmy et le vida d'un seul trait.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? s'enquit Tone Junior.

— C'est Gallegher ! dit son père. Et Silver. Quelle agréable surprise ! Vous êtes des nôtres ?

— Seulement sur le plan mondain », rétorqua Silver.

Gallegher, revigoré par l'alcool qu'il avait absorbé, examina les deux hommes. Jimmy Tone était un godichon musclé, bronzé et beau gosse, à la mâchoire proéminente et au sourire agressif. Son père était une combinaison de Néron et d'un crocodile dans ce que l'un et l'autre avaient de plus inquiétant.

« Nous faisons la noce, déclara Jimmy. Pourquoi avez-vous changé d'avis, Silver ? Vous m'aviez dit que vous deviez travailler, ce soir.

— Gallegher voulait vous voir. Je ne sais pas pourquoi. »

Le regard froid d'Elia se fit plus glacial encore. « Fort bien. Et pourquoi donc ?

— Il paraît que j'ai signé un contrat avec vous ? fit l'inventeur.

— Oui. Tenez... En voici la photocopie. Et alors ?

— Une minute. » Gallegher étudia le document. Apparemment, c'était bien sa signature. Satané robot ! « C'est un faux », dit-il enfin.

Jimmy s'esclaffa bruyamment. « Bien sûr ! Nous avons obtenu

vosre signature les armes à la main... Je suis navré, mon vieux, mais vous êtes coincé. Vous avez signé en présence de témoins.

— J'imagine que vous ne me croirez pas, soupira Gallegher, si je vous dis que c'est un robot qui a signé en mes lieu et place...

— Ah ! ah ! très drôle ! ricana Jimmy.

— ... et qui vous a hypnotisés pour vous faire croire qu'il était moi. »

Elia Tone caressa son crâne miroitant. « Franchement, je crois que vous galéjez. Les robots sont incapables de faire une chose pareille.

— Le mien en est capable.

— Eh bien, prouvez-le devant un juge. Si vous y parvenez, naturellement... » Elia émit une sorte de gloussement. « Dans ce cas, vous obtiendrez peut-être un verdict favorable. »

Gallegher plissa les paupières. « Je n'y avais pas pensé. Cela dit, si je suis bien informé, vous m'avez proposé cent mille crédits net, plus un salaire hebdomadaire.

— Bien sûr, espèce d'imbécile ! répliqua Jimmy. Mais vous avez répondu que vous vous contenteriez de douze mille. Tenez, je serai bon prince : nous vous verserons une prime pour chaque produit utilisable que vous fabriquerez pour Sonatone. »

Gallegher se leva. « Mon subconscient lui-même ne peut pas sentir ces individus, dit-il à Silver. Allons-nous-en.

— Moi je crois que je vais rester.

— À votre guise, dit Gallegher. Je partirai seul.

— Et vous, Gallegher, rappelez-vous que vous êtes à notre service, lança Elia. Si jamais nous apprenons que vous faites une faveur à Brock, nous vous intenterons un procès avant que vous ayez le temps de dire ouf !

— Tiens donc ? »

Les Tone ne daignèrent pas répondre. Gallegher, dans ses petits souliers, s'engouffra dans l'ascenseur. Et maintenant, que faire ?

Avoir une conversation avec Joe.

Un quart d'heure plus tard, Gallegher réintégra son laboratoire. Les lumières brillaient *a giorno* et les chiens du voisinage aboyaient frénétiquement à la mort. Planté devant la glace, Joe fredonnait d'une voix inaudible.

« Tu vas avoir affaire à moi, s'exclama Gallegher. Tu peux commencer à dire tes prières, assemblage de rouages et de cames ! Si tu ne m'apportes pas ton concours, compte sur moi pour te saboter.

— Eh bien, allez-y ! Frappez-moi ! On va voir si vous aurez cette audace. Vous êtes jaloux de ma beauté, voilà tout.

— Ta beauté !

— Vous ne pouvez la contempler dans toute sa splendeur : vous

n'avez que six sens.

— Cinq.

— Non, six. Naturellement, moi seul suis capable de m'appréhender dans toute ma gloire. Mais vous pouvez en voir et en entendre suffisamment pour réaliser partiellement quelle merveille je suis.

— Tu grinces comme un vieux wagon rouillé, grommela Gallegher.

— Parce que vos oreilles sont ensablées. Les miennes sont ultrasensitives. Il est bien normal que la finesse de mon timbre vous échappe. Mais taisez-vous. Quand on parle, ça me trouble. Je suis en train d'admirer le mouvement de mes rouages.

— Reste dans ton petit paradis pendant que tu le peux. Mais attends que je trouve un marteau !

— Eh bien, allez-y ! Frappez-moi. Qu'est-ce que cela peut me faire ! »

Gallegher se laissa tomber avec lassitude sur le divan, les yeux fixés sur le dos transparent du robot. « En tout cas, tu m'as mis dans de beaux draps. Pourquoi as-tu signé à ma place le contrat Sonatone ?

— Je vous l'ai déjà dit. Pour que Kennicott ne revienne pas m'importuner.

— De tous les abrutis égoïstes... Mais passons ! Les Tone peuvent maintenant m'obliger à appliquer ce contrat à la lettre à moins que je ne réussisse à prouver que je ne l'ai pas signé. Bon... Maintenant, il faut que tu m'aides. Tu vas venir devant le tribunal avec moi et tu feras une démonstration de tes capacités d'hypnotiseur ou de je ne sais quoi. Il faut que tu démontres au juge que tu es capable d'hypnotiser les gens et que tu as tenu mon rôle.

— Non. Pourquoi ferais-je cela ?

— Parce que tu m'as mis dans le pétrin, glapit Gallegher. Il faut que tu m'en sortes.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que... c'est une simple question de correction.

— Les valeurs humaines ne sont pas applicables aux robots. La sémantique, je n'en ai rien à faire. Je me refuse à gâcher le temps que je pourrais employer à admirer ma beauté. Je resterai éternellement devant ce miroir...

— Tu parles ! gronda Gallegher. Je te démolirai et te réduirai à tes atomes constitutifs.

— Allez-y ! Ça m'est égal.

— Vraiment ?

— Ah ! vous et votre instinct de conservation ! laissa tomber Joe avec mépris. Évidemment, il vous est nécessaire, je suppose. Des créatures aussi hideuses que vous se détruiraient tellement elles auraient honte si elles n'avaient pas quelque chose qui les pousse à

survivre.

— Et si je te confisquais ton miroir ? » suggéra Gallegher sans beaucoup d'espoir.

En guise de réponse, Joe fit saillir ses pédoncules oculaires. « Comme si j'avais besoin d'un miroir ! Comme si je n'étais pas capable de me vasténer en toute lagradité !

— Là n'est pas la question. Je n'ai aucune envie de devenir fou pour le moment. Écoute-moi, sacré bouzingue... En principe, un robot sert à quelque chose. À quelque chose d'utile, je veux dire.

— Parfaitement, la beauté est tout. »

Gallegher ferma les yeux, s'efforçant de réfléchir. « Comprends-moi. Admettons que j'invente un nouveau système d'agrandisseur pour Brock. Les Tone s'en saisiront. Il faut que je puisse légalement travailler pour Brock sinon...

— Regardez ! grinça Joe. Ça tourne ! Mais c'est absolument ravissant ! » Extatique, il s'abîma dans la contemplation de ses organes internes. Gallegher pâlit de rage impuissante.

« Salopard ! murmura-t-il. Mais je trouverai un moyen de t'imposer ma volonté. Pour le moment, je vais aller au lit. » Il se leva et, mesquinement, éteignit la lumière.

« Aucune importance, fit le robot. Je vois aussi dans le noir. »

La porte claqua derrière Gallegher. Dans le silence, Joe se mit à fredonner d'une voix inaudible pour sa propre satisfaction.

Le réfrigérateur occupait tout un mur de la cuisine. Il était presque entièrement rempli de breuvages exigeant d'être servis frappés, dont les boîtes de bière d'importation avec lesquelles l'inventeur entamait régulièrement ses soûleries. Le lendemain matin, les paupières lourdes et l'âme en peine, Gallegher se mit en quête d'un jus de tomate, but une gorgée en faisant la grimace et se hâta de le faire descendre à l'aide d'un coup de rye. Comme il y avait une bonne semaine qu'il était dans les vignes du Seigneur, la bière était pour le moment contre-indiquée. Il était partisan de la méthode cumulative par étapes progressives. Le compartiment alimentaire éjecta une unité breakfast hermétiquement scellée et Gallegher se mit à chipoter d'un air morose un bifteck bleu.

Que faire ?

La seule solution était d'en appeler à la justice. Il ne connaissait pas grand-chose de la psychologie des robots mais un juge ne manquerait pas d'être impressionné par les talents de Joe. Certes, la déposition d'un robot n'était pas juridiquement valable. Néanmoins, s'il était possible de prouver que Joe était une machine capable d'hypnotisme, la Cour pourrait déclarer nul et non avenu le contrat Sonatone.

Gallegher décrocha son vidéophone. Harrison Brock avait encore

quelque influence et l'audience fut fixée dans la journée. Qu'en sortirait-il ? Seuls Dieu et le robot le savaient.

Plusieurs heures s'écoulèrent, occupées de vaines réflexions. Gallegher se rendit à l'évidence : il était incapable d'imaginer un moyen d'obliger Joe à faire ce qu'il voulait. Ah ! si seulement il pouvait se rappeler pour quelle raison il l'avait créé ! Mais il n'y parvenait pas. Néanmoins...

À midi, il entra dans le laboratoire.

« Écoute-moi, imbécile. Tu vas m'accompagner au tribunal.

— Non.

— Soit. » Gallegher ouvrit la porte et deux gaillards musclés entrèrent, portant une civière. « Allez-y, les enfants ! »

Dans son for intérieur, l'inventeur était inquiet. Les facultés de Joe, ses potentialités, son facteur X étaient totalement inconnus. Néanmoins, le robot n'était pas très grand et, bien qu'il se débattît et poussât des hurlements discordants, il ne fut pas difficile de le coucher sur la civière et de l'emprisonner dans une camisole de force.

« Arrêtez ! Vous ne pouvez pas me faire ça à moi ! Lâchez-moi, vous m'entendez ? Lâchez-moi !

— Dehors ! » ordonna Gallegher.

En dépit de ses protestations véhémentes, on enfourna Joe dans un aérocamion. Alors, il se calma et son regard se fit vacant. Gallegher s'assit sur le banc à côté du robot prostré et le véhicule prit son essor.

« Alors ?

— Faites ce que vous voudrez, répondit Joe. Vous m'avez perturbé sinon je vous aurais tous hypnotisés. D'ailleurs, je pourrais encore le faire, vous savez. Je pourrais vous faire hurler comme des chiens tous autant que vous êtes. »

Gallegher grimaça. « Il est préférable que tu t'en abstiennes.

— N'ayez crainte, je n'en ferai rien. Ce serait contraire à ma dignité. Je me contenterai de m'admirer. Je vous ai dit que je n'ai pas besoin de glace. Je peux vasténer ma beauté sans miroir.

— Joe, nous allons nous rendre au tribunal. Il y aura beaucoup de gens. Des tas de gens qui t'admireront. Et ils t'admireront encore plus si tu leur démontres que tu es capable d'hypnotiser les foules. Comme tu as hypnotisé les Tone. Tu t'en souviens ?

— Qu'est-ce que cela peut me faire que des tas de gens m'admirent ? Je n'ai pas besoin de confirmation. S'ils ont l'occasion de me voir, tant mieux pour eux. Maintenant, taisez-vous. Si vous voulez, vous pouvez contempler mes engrenages. »

Et Gallegher contempla haineusement les rouages de Joe. Il était encore fou de rage quand l'aérocamion arriva au tribunal. Les manutentionnaires firent sortir le robot du véhicule sous sa direction et le déposèrent avec précaution sur une table. Après une brève

discussion, il fut entendu que Joe serait considéré comme la pièce à conviction n° 1.

La salle du tribunal était pleine. La partie adverse était présente. Elia et Jimmy Tone affichaient une assurance inquiétante. Patsy Brock et son père avaient l'air anxieux. Silver O'Keefe, avec sa prudence habituelle, avait trouvé une place à mi-chemin des représentants de Sonatone et de ceux de Vox-View. Le juge, un certain Hansen, était un magistrat pète-sec. Néanmoins, pour autant que Gallegher le sût, il était honnête – ce qui était déjà quelque chose.

Hansen le regarda : « Ne nous perdons pas en formalités. J'ai étudié votre plainte. Tout se ramène à cette question simple : avez-vous ou n'avez-vous pas signé un certain contrat avec la Sonatone Television Amusement Corporation ? Exact ?

— Exact, Votre Honneur.

— Je note que vous renoncez à vous faire défendre par un juriste. Exact ?

— Exact, Votre Honneur.

— En ce cas, l'arrêt sera rendu d'office, quitte à être confirmé ultérieurement en appel si l'une ou l'autre partie le requiert. Dans le cas contraire, le verdict sera officiel sous un délai de dix jours. »

Ce nouveau système d'audiences officielles était à la mode depuis quelque temps. Cela permettait de gagner du temps et de faire des économies d'énergie. En outre, du fait de quelques scandales récents, la cote des avocats avait quelque peu baissé aux yeux du public. Il y avait contre eux un préjugé défavorable.

Après avoir interrogé les Tone, le juge Hansen pria Harrison Brock de déposer à son tour. L'industriel paraissait ennuyé mais il répondit sans hésiter.

« Vous avez conclu, il y a huit jours, un accord avec le demandeur ?

— Oui. Mr. Gallegher a accepté d'accomplir un certain travail pour moi.

— Avez-vous passé un accord écrit ?

— Non. Nous nous sommes entendus verbalement. »

Hansen dévisagea Gallegher d'un air songeur.

« Le demandeur était-il alors sous l'influence de l'alcool ? Je crois savoir que c'est souvent le cas. »

Brock avala péniblement sa salive. « Aucun test n'a été pratiqué. Je suis vraiment incapable de répondre à cette question.

— Mr. Gallegher a-t-il bu des boissons alcoolisées en votre présence ?

— J'ignore si c'étaient des boissons alc...

— Si Mr. Gallegher les a bues, c'est qu'elles étaient alcoolisées.

C.Q.F.D. Je connais ce monsieur parce qu'il a un jour collaboré avec moi pour une affaire... Toujours est-il qu'il n'existe semble-t-il pas de preuves légales tendant à démontrer qu'un accord a été contracté entre vous et Mr. Gallegher. En revanche, le défendeur – c'est-à-dire la société Sonatone – excipe d'un contrat écrit. La signature a été authentifiée. »

D'un geste, le juge Hansen signifia à Brock qu'il en avait terminé avec lui. « À vous, Mr. Gallegher. Si vous voulez bien vous approcher... le contrat en question a été signé approximativement à vingt heures hier soir. Vous affirmez ne pas l'avoir signé ? »

— Parfaitement. À cette heure-là, je n'étais même pas au laboratoire.

— Où vous trouviez-vous ?

— En ville.

— Un témoin peut-il le confirmer ? »

Gallegher réfléchit. Il n'avait pas de témoin.

« Bien. Le défendeur soutient que hier soir, vers vingt heures, il a signé un contrat avec vous dans votre laboratoire. Vous le niez catégoriquement. Vous prétendez que la pièce à conviction n° 1, usant d'hypnotisme, s'est fait passer pour vous et a imité votre signature. Les experts consultés ont déclaré que les robots sont incapables d'une telle performance.

— Le mien est d'un type nouveau.

— Parfait. En ce cas, que votre robot m'hypnotise pour me faire croire qu'il est vous-même ou n'importe quel autre être humain. En d'autres termes, qu'il fasse une démonstration de ses facultés. Qu'il se manifeste à moi sous la forme qui lui plaira.

— On va essayer », répondit Gallegher en quittant la barre des témoins. Il s'approcha de la table sur laquelle le robot gisait immobilisé dans sa camisole de force, et récita silencieusement une courte prière.

« Joe !

— Oui.

— Tu as entendu ?

— Oui.

— Veux-tu hypnotiser le juge Hansen ?

— Allez-vous-en. Je suis en train de m'admirer. »

Gallegher commença à transpirer. « Écoute-moi... je ne te demande pas grand-chose. Tu n'auras qua... »

Le regard dans le vague, Joe dit d'une voix faible : « Je ne vous entends pas. Je suis occupé à vasténer. »

Dix minutes s'écoulèrent. « Eh bien, Mr. Gallegher... fit le juge.

— J'ai seulement besoin d'un peu de temps, Votre Honneur. Je suis sûr et certain que cette espèce de Narcisse mécanisé vous apportera la

preuve de la véracité de mes dires... avec un peu de chance.

— La justice est équitable. Lorsque vous serez en mesure de démontrer que la pièce à conviction n° 1 est capable d'hypnotisme, la Cour entendra à nouveau la cause. D'ici là, le contrat sera considéré comme valide. Vous travaillez pour Sonatone et non pour Vox-View. Ainsi la Cour a-t-elle statué. »

Sur ces mots, le magistrat s'en fut.

Les Tone balayèrent la salle d'un regard satisfait qui était pénible à voir. Ils partirent à leur tour en compagnie de Silver O'Keefe qui avait fait son choix : elle savait maintenant de quel côté de la barricade se trouvait la sécurité. Gallegher regarda Patsy Brock et eut un haussement d'épaules désabusé.

« Et voilà ! » murmura-t-il.

Patsy eut un sourire en coin. « Vous avez essayé. Quoique je ne sache pas avec quelle intensité... Mais n'en parlons plus ! Peut-être, de toute façon, n'auriez-vous pas pu trouver la solution. »

Brock s'éloigna en titubant. Son visage replet était luisant de sueur. « Je suis un homme ruiné ! Six nouveaux clandéramas se sont ouverts à New York aujourd'hui. Je sens que je vais devenir fou. Je ne méritais pas ça.

— Tu veux que j'épouse Tone ? lui demanda Patsy sur un ton sarcastique.

— Certainement pas ! À moins que tu ne me promettes de l'empoisonner immédiatement après la cérémonie. Mais ces crapules ne m'auront pas. Je trouverai bien un moyen.

— Si Gallegher n'en a pas trouvé, il n'y a pas d'espoir. Eh bien... Que va-t-on faire maintenant ?

— Moi, je retourne au laboratoire, dit l'inventeur. *In vino veritas*. Au début de cette affaire, j'étais ivre : peut-être que si je m'enivre à nouveau, je découvrirai le joint. Sinon, vous n'aurez qu'à vendre ma carcasse marinée au plus offrant.

— Entendu », approuva Patsy en prenant le bras de son père.

Gallegher soupira. Après avoir supervisé l'embarquement de Joe dans le camion, il se perdit en conjectures. Des conjectures désespérées.

Une heure plus tard, affalé sur le divan de son laboratoire, il s'enivrait avec passion en contemplant d'un regard noir le robot qui, planté devant le miroir, chantonnait de sa voix éraillée. Cette cuite s'annonçait monumentale. Gallegher ne savait pas si un être de chair et de sang serait capable d'y résister. Mais il était résolu à continuer jusqu'à ce qu'il trouve la solution – ou jusqu'à ce qu'il en crève.

Cette solution, son subconscient, lui, la connaissait. Et d'abord, *pourquoi* avait-il fabriqué Joe ? Sûrement pas pour céder au complexe

de Narcisse ! Il avait forcément eu un autre mobile, un mobile sain et logique enfoui désormais au plus profond des brumes de l'alcool.

Le facteur x ... S'il connaissait le facteur x , Joe serait peut-être contrôlable. Oui, sûrement il le serait ! Le facteur x était la clé de l'énigme. À l'heure actuelle, le robot était en somme en état de démente. Mais si on lui ordonnait d'accomplir la tâche pour laquelle il était fait, son équilibre psychologique se rétablirait. Le facteur x était le catalyseur qui ferait revenir Joe à la raison.

Voilà qui était parfait ! Gallegher ingurgita un Drambuie archicorsé. *Whoush !*

Vanité des vanités, tout n'est que vanité. Comment déterminer le facteur x ? Par déduction ? Par induction ? Par osmose ? Dans un bain de Drambuie... Gallegher tenta de se raccrocher à la ronde vertigineuse de ses pensées en délire. Que s'était-il donc passé ce fameux soir de la semaine précédente ?

Il avait bu de la bière. Oui... c'est ça, il buvait de la bière. Brock était venu, puis reparti. Et après, Gallegher s'était mis à fabriquer ce robot, Hum, voyons... Une cuite à la bière, c'était particulier. Ce n'était pas une cuite comme les autres. Il fallait recréer les conditions. Il ne buvait pas en ce moment ce qu'il fallait.

Gallegher se leva, prit de la thiamine pour se désintoxiquer et entreprit de puiser dans le réfrigérateur de nombreuses boîtes de bière d'importation qu'il entreposa dans le congélateur installé à côté du divan. Un jet de bière gicla et s'écrasa sur le plafond quand il ouvrit la première. Et maintenant, voyons un peu...

Le facteur x . Naturellement, Joe le connaissait mais il ne le révélerait pas. Il était là, avec sa transparence paradoxale, en train de regarder tourner ses rouages.

« Joe...

— Ne venez pas m'importuner. Je suis plongé dans la contemplation de la beauté.

— Tu n'es pas beau.

— Si. N'êtes-vous pas subjugué par mon tarzeel ?

— Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

— Oh ! j'avais oublié, répondit Joe sur un ton de regret. Vous ne pouvez pas le percevoir, n'est-ce pas ? Réflexion faite, je l'ai moi-même ajouté après que vous m'avez construit. Il est très joli.

— Hum. »

Les boîtes de bières vides se multipliaient. À présent, il n'y avait plus qu'une seule usine à fabriquer de la bière en boîte. En Europe. Toutes les autres utilisaient désormais les sempiternelles plastibulles. Mais Gallegher préférait la bière en boîte. Le goût n'était pas le même. Voyons... Joe... Joe savait pourquoi il l'avait créé. Le savait-il ? Gallegher aussi le savait mais son subconscient...

Ah ! ah ! Et le subconscient de Joe ?

Un robot avait-il un subconscient ? En tout cas, il avait un cerveau...

Hélas, il était impossible d'administrer de la scopolamine à Joe. Comment diable défouler le subconscient d'un robot ?

En recourant à l'hypnotisme ?

Non, Joe ne se laisserait pas hypnotiser. Il était trop malin pour cela.

À moins que...

L'auto-hypnotisme ?

Gallegher se hâta d'ingurgiter un supplément de bière. Il commençait à devenir plus lucide. Joe pouvait-il lire l'avenir ? Non : il avait, certes, des sens singuliers mais ceux-ci fonctionnaient en vertu d'une logique inflexible et des lois de la probabilité. De plus, il avait son talon d'Achille : son complexe de Narcisse.

Peut-être... Oui, peut-être y avait-il un moyen.

« Je ne te trouve pas beau, Joe, dit Gallegher.

— Je me moque de ce que vous pouvez penser. Je suis beau et je le vois. C'est suffisant.

— Oui. Mes sens sont sans doute limités. Je ne suis pas en mesure de réaliser pleinement tes potentialités. Pourtant, maintenant que je suis ivre, je te vois sous une lumière différente. Mon subconscient fait surface. Je suis à même de t'apprécier avec ma conscience et avec mon moi inconscient, tu comprends ?

— Comme vous avez de la chance ! » Gallegher ferma les yeux.

« Ta vision est plus parfaite que la mienne. Mais elle n'est pas complète, n'est-ce pas ?

— Pourquoi ? Je me vois tel que je suis.

— Et tu te comprends et t'apprécies totalement ?

— Bien sûr.

— Consciemment et inconsciemment ? Tu sais, il se peut que ton subconscient ait des sens différents. Ou plus subtils. Je sais que mon aspect est qualitativement et quantitativement différent lorsque je suis ivre, lorsque je suis sous hypnose ou lorsque mon subconscient prend la barre.

— Oh ! fit le robot en regardant le miroir d'un air songeur. Oh !

— Quel dommage que tu ne puisses pas te soûler.

— Mon subconscient... Je n'ai jamais considéré ma beauté de cette façon. Peut-être est-ce que je perds quelque chose. »

La voix de Joe était plus grinçante que jamais.

« N'y pense plus. Il ne t'est pas possible de lâcher la bride à ton inconscient.

— Bien sûr que si, rétorqua le robot. Je peux m'hypnotiser. »

Gallegher n'osait ouvrir les yeux. « Vraiment ? Cela marcherait-il ?

— Évidemment. C'est d'ailleurs ce que je vais faire. Je verrai peut-être alors en moi des beautés insoupçonnées. Des splendeurs plus grandes... Allons-y ! »

Joe fit saillir ses pédoncules oculaires, les plaça l'un en face de l'autre et ses deux yeux se regardèrent réciproquement avec intensité. Il y eut un silence prolongé.

« Joe ! » appela enfin le savant.

Pas de réponse.

« Joe ! »

Toujours le même silence. Des chiens se mirent à hurler.

« Parle de façon que je t'entende.

— Oui. » Il y avait quelque chose de lointain dans le crissement éraillé de la voix du robot.

« Es-tu hypnotisé ?

— Oui.

— Es-tu beau ?

— Plus beau que je ne l'avais jamais rêvé. »

Gallegher préféra ne pas relever le propos. « Ton subconscient a-t-il pris la barre ?

— Oui.

— Pourquoi t'ai-je créé ? »

Pas de réponse.

Gallegher passa sa langue sur ses lèvres et fit une nouvelle tentative : « Joe, il faut que tu me répondes. Rappelle-toi que c'est ton subconscient qui domine. Alors... Pourquoi t'ai-je créé ? »

Pas de réponse.

« Réfléchis. Reviens au moment où je t'ai fabriqué. Que s'est-il passé ?

— Vous buviez de la bière, fit Joe dans un souffle. Vous aviez des ennuis avec l'ouvre-boîtes. Vous avez dit que vous alliez fabriquer un ouvre-boîtes plus grand et plus efficace. Cet ouvre-boîte, c'est moi. »

Il s'en fallut de peu que Gallegher ne dégringolât en bas du divan. « *Quoi ?* »

Le robot s'avança, ramassa une boîte de bière et l'ouvrit avec une dextérité incroyable. Pas une goutte de liquide ne fut renversée. Joe était un ouvre-boîte parfait.

« Ce que c'est que d'être un inventeur qui travaille d'intuition, bougonna Gallegher. J'ai fabriqué le robot le plus complexe du monde uniquement pour... » Il n'acheva pas sa phrase.

Joe se réveilla en sursaut. « Que s'est-il passé ? » demanda-t-il.

Gallegher lui décocha un regard furibond. « Ouvre cette boîte », ordonna-t-il sèchement.

Après une brève hésitation, Joe obéit.

« Comme ça, vous avez trouvé ? Bon... Je suppose que,

maintenant, je ne suis plus qu'un esclave.

— Et comment ! J'ai localisé le catalyseur – le bouton de commande. À présent, te voilà à ta place, heureux imbécile. Désormais, tu feras la tâche pour laquelle tu as été conçu.

— Je pourrai au moins continuer d'admirer ma beauté quand vous n'aurez pas besoin de mes services, répliqua philosophiquement le robot.

— Écoute-moi, espèce d'ouvre-boîtes démesurés, gronda Gallegher. Si je t'amène au tribunal et si je te dis d'hypnotiser le juge Hansen, tu seras forcé d'obéir, n'est-ce pas ?

— Oui. J'ai cessé d'avoir mon libre arbitre. Je suis conditionné à vous obéir. J'étais conditionné à n'obéir qu'à un seul commandement, à accomplir le travail pour lequel j'ai été créé. Tant que vous ne me commandiez pas d'ouvrir des boîtes de conserve, j'étais libre. À présent, je suis contraint de vous obéir en tout et pour tout.

— Le ciel soit loué ! Autrement, encore une semaine et je serais devenu fou. Toujours est-il que je vais pouvoir faire annuler le contrat Sonatone. Après, il ne me restera plus qu'à résoudre le problème Brock.

— Mais vous l'avez déjà résolu.

— Pardon ?

— Oui... En me fabriquant. Vous aviez parlé avec Brock un peu plus tôt ; aussi avez-vous incorporé la solution de son problème en moi. Subconsciemment, peut-être. »

Gallegher happa une boîte de bière. « Eh bien, dépêche-toi ! Quelle est la solution ?

— Les infrasons. Vous avez fait en sorte que je sois capable d'émettre des ondes infrasoniques que Brock n'aura qu'à diffuser à intervalles irréguliers dans ses programmes... »

Les infrasons, on ne les entend pas. Mais on les perçoit. Au début, ils provoquent une sorte de vague malaise irrationnel qui s'intensifie jusqu'à la panique aveugle. Cela ne dure pas. Mais quand les infrasons sont utilisés de façon régulière, le résultat est aussi certain qu'inéluctable.

Ceux qui possédaient des postes individuels VoxView n'étaient guère perturbés. C'était une question d'acoustique. Les chats crachaient, les chiens hurlaient à la mort. Mais les familles installées dans leur salon pour suivre le spectacle sur le petit écran ne remarquaient pratiquement rien. Parce que l'amplification était faible.

Par contre, dans les clandéramas où les téléviseurs Vox-View de contrebande étaient couplés au dispositif Magna... Au commencement, les spectateurs éprouvaient un vague malaise irrationnel. Puis le malaise allait grandissant. Soudain, quelqu'un

hurlait. Alors, c'était la ruée vers les portes. Les gens avaient peur de quelque chose mais il ne savaient pas de quoi. Tout ce qu'ils savaient, c'était qu'il fallait qu'ils sortent.

D'un bout à l'autre du pays, les foules atteintes de frénésie désertèrent les clandéramas quand VoxView commença d'injecter régulièrement des infrasons dans ses émissions. Tout le monde ignorait la raison de cet exode à l'exception de Gallegher, des Brock, père et fille, et de deux techniciens qui avaient été mis dans le secret.

Quelques semaines plus tard, il était impossible de trouver un seul client pour les clandéramas : on était beaucoup plus tranquille avec les téléviseurs individuels ! Les ventes d'appareils Vox-View remontèrent.

Mais les clandéramas n'étaient pas les seuls à être touchés. Conséquence inattendue de l'expérience, personne bientôt ne voulut plus mettre les pieds dans les salles tout à fait légales de Sonatone. Un nouveau conditionnement s'était créé.

Les gens ignoraient pourquoi ils succombaient à la panique dans les clandéramas. Ils associaient la terreur aveugle et irraisonnée qui s'emparait d'eux à d'autres facteurs – notamment à la foule et à la claustrophobie. Un soir, une femme du nom de Jane Wilson – qui, par ailleurs, n'avait rien de particulièrement remarquable – se rendit dans un clandérama. Elle s'enfuit avec le reste du public quand les infrasons intervinrent.

Le lendemain soir, elle alla au Bijou Sonatone, cette salle qui ressemblait plus à un palais qu'à un théâtre. Au milieu de la projection, elle regarda autour d'elle et réalisa qu'une foule monstrueuse l'encerclait. Horrifiée, elle leva les yeux vers le plafond et s'imagina que celui-ci allait l'écraser.

Il fallait qu'elle s'échappe.

Son hurlement donna le signal de la débandade. D'autres spectateurs avaient déjà été antérieurement soumis aux infrasons. Nul ne fut blessé au cours de la panique qui s'ensuivit : les règlements exigeaient que les portes soient assez larges pour permettre facilement l'évacuation en cas d'incendie. Non, nul ne fut blessé mais il s'avéra soudainement que les infrasons conditionnaient le public à éviter la dangereuse combinaison de la foule et des salles de spectacle. Simple affaire d'association psychologique...

Au bout de quatre mois, les clandéramas avaient disparu et les supercinés Sonatone avaient fermé, faute de clientèle. Les Tone, père et fils, se morfondaient. Mais tous ceux qui touchaient de près ou de loin à Vox-View exultaient.

Sauf Gallegher. Brock lui avait remis un chèque d'un montant ébouriffant et l'inventeur avait aussitôt câblé en Europe pour commander une incroyable quantité de bière en boîte. Pour l'heure, la mine sombre, il était étendu sur le divan de son laboratoire, un verre à

la main. Comme d'habitude, Joe, planté devant le miroir, contemplait ses rouages.

« Joe !

— Oui ? Que voulez-vous que je fasse ?

Oh ! rien... »

C'était bien là le hic. Gallegher fouilla au fond de sa poche et en sortit un câble froissé que, morose, il relut une fois de plus. La brasserie avait décidé de modifier sa politique. Désormais, annonçait le message, la bière serait présentée en plastibulles selon l'usage et conformément aux souhaits de la majorité de la clientèle. Il n'y aurait plus de bière en boîte.

Non, en ce siècle, on ne mettait plus rien en boîte. Même pas la bière, désormais. Dans ces conditions, que faire d'un robot conçu et conditionné pour être un ouvre-boîte ?

Gallegher soupira et se servit un autre verre.

Joe se pavanait devant le miroir. Soudain, il fit saillir ses pédoncules oculaires, les plaça face à face et, en un rien de temps, libéra son subconscient par auto-hypnotisme. Il appréciait mieux sa beauté grâce à cette méthode.

Gallegher soupira encore : les chiens commençaient à aboyer comme des enragés dans le voisinage. Enfin !

Quand il eut ingurgité un verre de plus, il se sentit mieux. Il serait bientôt temps de chanter *Frankie and Johnnie*. Peut-être pourrait-il faire un duo avec Joe. Un baryton et un infra ou un supersonique ! Que voilà une étroite harmonie !

Dix minutes plus tard, Gallegher entonnait un duo avec ses ouvre-boîtes.

Traduit par MICHEL DEUTSCH.

The proud robot.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Éditions Opta pour la traduction.

MAINTENANT, ÉCOUTEZ LE SEIGNEUR

par Algis Budrys

De ce cauchemar qui paraît se refermer sur lui-même, l'homme est en fin de compte exclu. Il contrôle des automates, mais il le fait à distance ; il est éloigné dans l'espace et dans le temps. Ses automates sont là pour lui permettre d'effectuer, un jour, sa rentrée en scène. Et ils ont pour tâche de rendre cette scène à nouveau habitable pour lui.

L'IMMEUBLE qui abritait les bureaux avait été autrefois un hôtel et, à l'époque, un célèbre architecte marié avait tué d'un coup de revolver un médecin mondain dans le grand vestibule. Maintenant il y avait un central téléphonique installé dans l'un des corridors sinueux et percés de portes. Les hommes, dans les cabines d'ascenseurs, portaient des chemises d'un blanc jauni, des pantalons rayés et pas de cravate. Tout était, soit en bois peint de couleur vert olive, soit recouvert de linoléum usé jusqu'à la corde. À l'heure du déjeuner un homme au teint bilieux vendait des hamburgers dans la composition desquels entraient plus de pain que de viande, et qu'il faisait cuire sur une plaque métallique dans un petit renforcement situé près de l'entrée principale. Toutes les cinq minutes, pendant toute la journée, on entendait rouler le métro sous les fondations.

Walter Keneally était assis dans un bureau dont la porte était numérotée et les murs garnis d'étagères en bois de sapin. Sur ces étagères étaient posées des journaux, des livres, des revues et de nombreux registres. Du matin au soir, Keneally communiquait avec Karachi, Alexandrie, Reykjavik, Wellington, Séoul, Lhassa, Colombo et autres, au moyen du téléphone à cylindre en chêne doré. Chaque matin, il y avait aussi une pile de courrier sous la fente de la porte et, quand il ne parlait pas ou qu'il n'écoutait pas de lointaines voix,

Walter Keneally – qui ressemblait à un gros ours à la peau lisse et aux poils blancs coupés en brosse – restait courbé sur une vieille machine à écrire *Oliver* dont le châssis de métal noir portait une visqueuse couche d'huile et de crasse. Les mains courtes et calleuses de Keneally, dures comme des nerfs de bœuf, couraient sur le clavier ; ses doigts boudinés frappaient les touches d'ivoire jauni, et il en émanait de nouvelles instructions, de nouveaux renseignements qui, insérés dans des enveloppes bon marché couvertes de timbres, étaient déposés le soir même dans la boîte aux lettres du coin et expédiés ensuite aux extrémités du monde.

Keneally arrivait au bureau chaque matin à huit heures et en repartait le soir à sept heures. Une fois par semaine, à midi, il se rendait à la poste et en rapportait pour deux cents dollars de timbres. Une fois par mois, il s'arrêtait à la Boutique des Soldes pour acheter de la papeterie. Le soir, il regagnait sa chambre de la Douzième Rue où, pour trente dollars mensuels, il disposait d'un lit en fer, d'un placard en contreplaqué profond de trente centimètres et garni de deux portemanteaux noirs accrochés à une barre métallique, et d'un bureau dont l'un des tiroirs avait perdu son fond. Chez lui comme au bureau, il lui arrivait souvent de s'arrêter au milieu d'une tâche pour soupirer.

Il leva les yeux de sa machine à écrire pour regarder la porte fermée de son bureau, en tirant sur ses paupières jusqu'à leur faire toucher l'arête de son nez. Puis il poussa un profond soupir. Au même moment, la porte s'ouvrit : un homme portant sous le bras un parapluie roulé entra dans le bureau et dit d'un ton sévère : « Keneally ! »

Keneally n'avait encore jamais vu cet homme mais, au son de sa voix, il se tourna brusquement sur son siège pivotant. L'inconnu tira de son parapluie une longue lame d'acier pareille à une rapière, s'avança d'un pas rapide, et, d'un geste impétueux et expert, transperça Keneally, le clouant au bureau de chêne doré.

Keneally émit un faible cri. « Je vous ai eu ! » dit le petit homme au visage pointu, les yeux brillants, la tête penchée de côté pour observer le visage de son adversaire.

Keneally baissa les yeux. La poignée de la rapière était constituée par du ruban adhésif enroulé autour de la lame ; le ruban blanc était sale et élimé aux extrémités, comme s'il avait été souvent tripoté et déplacé. « Vous m'avez eu, admit-il de sa grosse voix de vieil ours.

— Je ne veux pas perdre de temps ni vous laisser une chance de recevoir de l'aide de vos acolytes internationaux, reprit le petit homme en pinçant les lèvres. Je suis Amos Onsott, membre de la Ligue pour l'instauration d'un Langage Universel. Mes bureaux se trouvent aussi à cet étage. L'organisation à laquelle j'appartiens possède des centaines de membres à travers le monde, et je suis ici

pour vous faire savoir que nous comptons, dès aujourd'hui, réduire à néant votre conspiration. »

Keneally chercha à évaluer dans quelle mesure la lame le tenait inconfortablement immobilisé sur son siège. Mais, lorsqu'il bougea, un petit son discordant se fit entendre dans sa poitrine, et il se renversa de nouveau en arrière en demandant : « Depuis combien de temps êtes-vous sur nos traces ? »

— Nous nous sommes livrés à une sérieuse enquête, répondit le petit homme, dès le moment où, ayant remarqué pour la première fois vos activités, j'ai fait part de mes soupçons à certains membres de la Ligue qui ont confirmé mes déductions. Des volontaires appartenant à notre organisation ont surveillé les activités de vos subordonnés dans de nombreuses localités. Nous avons pu constater ainsi que ni vous ni vos acolytes ne mangiez, ne dormiez ou ne vous comportiez dans quelque domaine que ce soit, comme des êtres humains.

— Nous n'en avons pas le temps, répliqua Keneally. Nous avons trop à faire. Même le soir, après la relève, nous avons des rapports à rédiger. » Il secoua la tête pour regarder d'un côté et de l'autre et ajouta : « Nous ne prenons ni repos ni distractions. »

Onsott ouvrit son veston pour tirer de la poche arrière de son pantalon un couteau-scie. « Nous ne vous détruirons pas tous, déclara-t-il, mais nous allons infliger à votre organisation une défaite qui obligera les survivants à réfléchir à deux fois avant de s'ingérer dans les affaires de la race humaine. Nous n'avons pas l'intention ni de tergiverser, ni de composer, ni de perdre notre temps à tenter de convaincre les autorités officielles. Le fait que vos restes ne portent pas de traces de sang nous garantira contre toute accusation de meurtre. Et le monde heureux et paisible que nous connaissons après votre disparition prouvera à quel point vos activités étaient néfastes ! » Tout en parlant, il s'avancait vers Keneally, les lèvres pincées, les yeux étincelants.

« Qu'avons-nous fait ? demanda Keneally avec un soupir. Qu'est-ce qui, chez nous, a éveillé votre... humanité ? »

— Vous êtes un robot contrôlé par des intelligences évoluant dans l'espace extérieur et avec lesquelles vous communiquez télépathiquement, déclara le petit homme. Vous confirmez bien ces conclusions, n'est-ce pas ? Et vous êtes le chef d'une organisation internationale de robots qui, depuis longtemps, exerce une influence sur les affaires humaines. Déguisés en humains, vous et vos pareils vous êtes insinués dans tous les grands organismes que nos membres ont eu la possibilité d'inspecter depuis que je les ai avertis de vos activités. Vous avez joué un rôle, à l'échelle mondiale, sur la législation et sur les finances. En fait, vous dirigez la politique nationale de tous les pays importants. Nous ne disposons pas des

mêmes ressources que vous, mon ami, mais nous sommes pleins de bonne volonté et, pour des amateurs, nous savons nous montrer efficaces – ainsi que vous pouvez le constater. Ce que vous avez fait ? poursuivit-il d'un ton furieux. Le monde court inexorablement à une guerre exterminatrice ! Depuis combien d'années modelez-vous nos destinées ? Combien de bombes et de poisons biologiques avez-vous fabriqués ?... Et vous osez me demander ce que vous avez fait ! »

Il bondit sur Keneally et, le saisissant par le poignet, tira de toutes ses forces. Le siège tourna sauvagement sur son pivot rouillé et ses roues à demi-cassées, et la lame se courba dans la poitrine de Keneally, mais sans sortir. Levant son autre bras, Keneally chercha à atteindre son poignet emprisonné dans la main de son adversaire, mais il ne put y parvenir. C'était le petit homme pâle et indigné qui avait le dessus et, bientôt, maintenant d'une main contre lui le bras de Keneally, il s'attaqua à l'épaule avec son couteau.

Keneally laissa retomber son bras libre et tourna la tête pour regarder une échancrure en dents de scie se former peu à peu dans sa chemise, malgré la résistance que le tissu de coton chiffonné opposait aux dents du couteau. En atteignant l'épaule, le couteau rendit un son semblable à celui que ferait en se déchirant un paquet d'épinards surgelés.

« La troisième guerre mondiale a commencé le 12 août 1958 et s'est terminée à la mi-septembre, dit Keneally. Toutes les grandes villes et installations humaines de la Terre ont été détruites. Quelques semaines plus tard, les derniers êtres vivants de cette planète ont succombé aux effets de la radioactivité. Nous ne sommes pas contrôlés de l'extérieur, et nous n'avons nul besoin de communiquer avec nos créateurs – ce qui est heureux car, là où ils se trouvent, ceux-ci ne peuvent percevoir les sons que de façon très vague. Nous sommes créés pour l'avenir : pour les êtres humains de l'avenir qui devront, soit rendre d'une manière ou d'une autre la vie à ce monde et la continuité à son Histoire, soit mourir parce qu'il n'y a pas de race humaine dans l'avenir. Comprenez-vous ? »

Les yeux d'Onsott étaient fixés sur ceux de Keneally, mais le couteau continuait à scier impitoyablement.

« Les peuples de l'avenir devront savoir manipuler le temps, reprit Keneally. L'écoulement du temps est une chose plus difficile à comprendre que le fonctionnement d'une voiture ou la façon dont s'effectuent les voyages interplanétaires. Mais, si l'espèce humaine vit suffisamment longtemps, il faudra qu'un jour ou l'autre elle comprenne ce qu'est le temps et fabrique des appareils capables d'exercer une action sur lui – sinon des vaisseaux, du moins des instruments. Est-ce donc vraiment si difficile à croire ?

Dehors, un pigeon perché sur le rebord de la fenêtre couvert de

saleté, s'élança comme une flèche gris-bleu vers le ciel aux teintes indéfinissables. Onsott remuait le couteau en tous sens, imprimant à la manche de son veston un mouvement saccadé. Il gardait les lèvres serrées et c'était à peine si ses paupières clignaient.

Keneally reprit : « Les humains qui m'ont créé au moyen de leurs lointains appareils ne peuvent pénétrer eux-mêmes dans leur propre passé. Ils ne peuvent apporter de changements à leur propre Histoire. En changeant le passé, ils se changeraient eux-mêmes et ne pourraient devenir le peuple de ce monde futur auquel ils croient. Nous ne faisons pas la guerre : ce sont les peuples qui la font. Nous, nous essayons de l'éviter. Ce n'est pas facile, car la guerre est un événement complexe.

— Je ne veux pas vous écouter, répliqua Onsott en tendant tous les muscles de son poignet pour faire pénétrer le couteau dans l'épaule de son adversaire. Votre vie n'a même pas de consistance. »

C'était l'heure du passage, au-dessous d'eux, d'une nouvelle rame de métro. Keneally vit un léger frisson agiter le corps d'Onsott jusqu'au moment où l'immeuble cessa de trembler sur ses bases.

« Les humains ont vu se déclencher la guerre, poursuivit-il, et ils ont compris ce que cela signifiait. Maintenant, nuit et jour, ils sont à leurs machines pour voir si nous mettons leurs plans à exécution. Tant que nous pourrons agir et qu'ils pourront nous voir, leur ère ne touchera pas à sa fin : ils auront réussi et leur monde restera jeune et vivant. Mais, si nous cessions de travailler, si, ne fût-ce que pour un instant, nous ne nous employions pas à combler la brèche qui s'est ouverte dans la ligne de vie de l'humanité, alors il serait vrai que la Terre a péri à la mi-septembre 1958 et que la race humaine a péri avec elle. Puis-je vous convaincre, maintenant, d'interrompre ce que vous faites ? Puis-je vous persuader d'entrer en contact avec les membres de votre organisation ? »

Mais, au même moment, Onsott fit un pas en arrière et relâcha son étreinte. Le bras gauche de Keneally, toujours dans sa manche, tomba sur le plancher et s'y brisa en morceaux. Onsott se précipita sur l'autre épaule de Keneally. Celui-ci tourna la tête et reprit : « Onsott, il n'y a *rien* de vivant en ce monde, à part quelques molécules organiques créées et assemblées dans nos laboratoires. Ces molécules ont été constituées de façon à pouvoir résister aux miasmes de radiation qui baignent cette planète et dans lesquels, vous comme moi, nous sommes plongés. »

Onsott avait le front brûlant de sueur. D'un geste brusque, il retira pour un moment le couteau plongé dans l'épaule de Keneally, mordit profondément l'articulation, observa la trace blanche que ses dents avaient laissée dans la chair, jeta un regard méprisant à Keneally et se remit au travail, en demandant d'un ton hargneux : « Quand j'aurai

fait de vous un tas de petits morceaux, continuerez-vous à parler ?

— Onsott, reprit Keneally, s'il doit y avoir une Histoire, il faut que ce soit une Histoire humaine. Il doit y avoir des amoureux, de nouveaux modèles de voitures, des accidents d'avion ; il faut qu'il y ait de nouvelles bandes dessinées, des élections et des naissances de quintuplés. Ne le comprenez-vous pas ? Toutes ces choses doivent faire partie d'un héritage humain intact, même s'il n'y a pas d'humains. Trois milliards d'histoires humaines doivent se jouer sans entraves sur la scène de ce monde – même s'il n'y a pas d'êtres humains protoplasmiques pour les jouer et qu'il ne puisse y en avoir jusqu'à ce que le travail de nos laboratoires ait considérablement progressé.

» Vous voulez vivre, n'est-ce pas, Onsott ? Vous voulez continuer à croire à ce monde ? Continuer à éprouver la joie ou la douleur, et à atteindre le jour où chacun parlera votre langue ? Quels mobiles vous animent, Onsott ? Quelle chose prisez-vous plus que toutes ? Cette chose, tenez-vous à la garder ? Voulez-vous, du moins, conserver une chance de l'obtenir ? Dans ce cas, il faut cesser de faire ce que vous êtes en train de faire.

» Onsott, le niveau des radiations ne permettra pas la vie. La surface de ce monde est stérile. Les océans, les gorges les plus profondes, sont dépourvus de toute vie et remplis de masses de calcium. Il n'y a ni herbe ni vent frais ; mais il y a parfois de la pluie et de la boue, et il y a toujours la mort. Comprenez-vous ? Le monde vivant n'existe que dans l'esprit des sous-automates qui l'habitent maintenant, avec la ferme conviction que ce qu'ils voient et ce qu'ils font a une réalité extérieure, que l'histoire qu'ils relatent et qu'ils font a ses racines dans le passé et avance profondément dans l'avenir. » Après avoir jeté un nouveau coup d'œil autour de lui, Keneally poursuivit : « Laissons-les à leur rêve, et que Dieu les bénisse et vous bénisse. Mais il en est d'autres qui ne réclament ni plaisir ni beauté, d'autres qui devront être avertis quand nos recherches auront abouti à la création d'êtres humains résistant aux radiations, et que l'espèce humaine ainsi recréeée tissera de nouveau la trame de l'Histoire. » Il ajouta, en regardant Onsott qui, les lèvres pâles et serrées, s'absorbait dans sa tâche : « Nous, nous ne devons pas rêver : nous devons faire repousser l'herbe et reconstruire des villes aussi belles que par le passé. Et nous ne pouvons permettre que vous nous en empêchiez. » Fixant Onsott avec insistance, il acheva : « Nous aimerions vous traiter avec plus d'égards, mais nous ne pouvons pas nous faire les alliés de la mort. »

Onsott s'interrompit un instant et pencha la tête de côté pour écouter quelque chose – sans doute le bruit de l'autobus roulant au-

dessous d'eux dans la rue, car c'était l'heure à laquelle il devait passer, et le son familier du changement de vitesse était perceptible même du fond de ce couloir. Au bout de quelques secondes, il se remit au travail.

Keneally secoua la tête et poussa un soupir. Il continuait à parler, mais sans plus chercher à attirer l'attention de son interlocuteur. « Nous avons remis en marche les usines et les laboratoires, ainsi que les moyens de communication essentiels. Nous avons reconstruit quelques-unes des principales villes pour qu'elles deviennent des centres de la civilisation. Mais notre tâche est loin d'être terminée. Si vous me laissez en paix, maintenant, Onsott, vous pourrez jouir encore longtemps de la vie, vous acquerrez la sagesse en vieillissant et vous apprendrez à connaître ce qu'est la mort. Le souhaitez-vous, comme le souhaitent la plupart des individus de race humaine ? Je puis vous promettre qu'il en sera ainsi car, hélas ! le moment est encore éloigné où le passé humain sera restauré sans heurts et où, nous autres, nous éteindrons comme des bougies qu'on souffle. Comprenez-vous ? L'avenir ne peut attendre maintenant, sur cette planète, que parce que ceci n'est pas son vrai passé. Quand nous aurons reconstruit un véritable monde et sauvé l'avenir, nous devrons *tous* disparaître. Nous ne mourrons pas : nous... disparaîtrons, tout simplement, sans jamais avoir connu de joie ni reçu de récompense. Onsott, je crois savoir comment un esprit humain voit le monde et se voit lui-même et c'est pourquoi, dans votre propre intérêt, je vous prie d'arrêter. »

Pendant qu'il parlait, Onsott s'était mis à trembler de plus en plus fort. Brusquement, il cessa de taillader l'épaule de Keneally et lui planta d'un seul coup le couteau dans la gorge en hurlant : « Por la spirito gehomaro ! »

De sa voix caverneuse, Keneally lança : « Onsott, Amos : effacez, je vous prie. Ligue pour l'instauration d'un Langage Universel : effacez, je vous prie. » Onsott devint un petit paquet de vêtements suspendu à une colonne de poussière qui s'affaissait peu à peu, laissant contre Keneally une large trace jaunâtre. La voix de Keneally reprit : « Keneally, Walter : service des réparations. »

Le bruit de la machine à écrire se fit entendre de nouveau derrière la porte peinte en vert et surmontée d'un numéro à dorure écaillée. À l'intérieur, un homme aux cheveux blancs vêtu d'un pantalon sale et d'une chemise dont les manches avaient été arrachées se penchait sur une vieille et lourde *Oliver*. Il avait l'air d'un gros ours préposé à la garde d'animaux plus petits. Dans un coin de la pièce était posé un parapluie.

HILDA

par H.B. Hickey

Plus d'une fois, le robot, l'androïde et l'automate n'ont été en science-fiction que prétextes à des variations plus ou moins originale sur le thème de l'apprenti sorcier. Ce fut ce thème qui inspira à Mary Wollstonecraft Shelley le roman que Brian W. Aldiss place à l'origine de la science-fiction moderne, Frankenstein. Toute machine peut se détraquer, mais il est rare que sa défaillance en fasse, comme ici – et dans un féminin qui s'impose – une justicière.

«^{me}Mmmm, fit M Williams. Embrasse-moi encore.

— Mmmm », répondit Roger. Il l'embrassa encore.

Quelle femme stupide, se disait-il. Assez vieille, sinon assez jolie, pour être sa mère. Mais riche. M^{me} Williams, songeait Roger, pouvait rapporter gros.

Ils étaient sur le balcon de la chambre de Roger. Des fusées qui cinglaient vers la Lune ou vers Mars traçaient des sillons de feu dans le ciel nocturne. La chemise de Roger était ouverte jusqu'au troisième bouton, et M^{me} Williams était étroitement pressée contre sa large poitrine bronzée.

« Oooh », fit M^{me} Williams. Elle était complètement ramollie. « Tu es tellement fort, Roger. Tu me fais mal, quand tu me serres comme ça.

— La force de mon désir », répondit Roger. Il la serra plus fort.

C'était du tout cuit, maintenant, Roger le savait de ses nombreuses expériences, et elle était mûre pour ce qu'il voudrait, depuis des boutons de manchettes ornés de pierres précieuses jusqu'à un investissement dans une pièce où Roger tiendrait le premier rôle. Une douzaine de femmes avaient déjà fait ce placement, mais les seules répliques que Roger ait jamais retenues, c'étaient celles de son rituel de soupirant.

« Tu me fais mal, hoqueta M^{me} Williams.

— Je ne peux pas m'en empêcher », fit Roger tout en la serrant plus fort, délibérément.

La porte de sa chambre s'ouvrit tout d'un coup, et un homme fit irruption dans la pièce. C'était un homme entre deux âges, avec une bonne bedaine, et il était Président du Conseil d'administration de la Tri-Planet Mining, avec un capital de plus de dix millions de dollars.

Il se trouvait également être Monsieur Williams.

« Espèce de vaurien ! hurlait-il. Saloperie de leveur de femmes ! » Il brandissait un revolver en direction de Roger.

« James ! glapit M^{me} Williams.

— Hilda ! » s'écria Roger.

Quelque chose de gros et de brillant, avec des bras en acier chromé et un torse en alliage, prit la pièce d'assaut, arracha le revolver des mains de M. Williams et se fourra celui-ci sous l'un des bras. Cela ramassa également M^{me} Williams, qui se précipitait au secours de son mari, et se la coinça sous l'autre bras.

Cela les emporta hors de l'appartement et claqua la porte derrière eux.

« Je vais te faire du café, dit métalliquement Hilda. Je vais te faire des boulettes de viande à la suédoise.

— Bon sang ! fulminait Roger en élevant la paume de sa main vers le ciel dans un geste mélodramatique. Je la tenais, damnation !

— Rien à manger, fit Hilda.

— Qui a parlé de ne rien manger ? » demanda Roger.

Hilda se dirigea au pas cadencé vers la cuisine. « L'homme est revenu pour le loyer, aujourd'hui », fit-elle par-dessus son épaule.

Roger pesta contre les propriétaires en général et le sien en particulier. « Que lui as-tu dit ?

— Que tu n'étais pas là. »

Hilda s'était arrêtée et regardait Roger de ses yeux de plastique brillant. Il s'efforça de prendre un air mélancolique.

« Hilda, dit-il. On est fauchés.

— Fauchés », répéta Hilda. Elle avait déjà entendu ça.

« Ça me tue de te demander ça, Hilda, mais, je connais une usine où ils embauchent des robots de location...

— Une usine.

— Oui. Honnêtement, Hilda, ce ne sera pas pour longtemps. Je sais que tu as besoin de nouvelles résistances et qu'on n'a pas contrôlé ta tension depuis un an... » Il lui tapota l'épaule. « Dis-moi que tu vas prendre ce travail.

— Je vais prendre ce travail, répondit Hilda. Je vais préparer les boulettes de viande à la suédoise. » Elle retourna vers la cuisine d'un pas lourd.

Comment il s'en serait sorti sans Hilda, Roger n'en savait rien. Il avait même horreur d'y penser. On n'en retrouverait jamais une autre comme ça, que ce soit pour de l'amour ou de l'argent.

C'était vraiment un robot femelle, plus petit que ceux à tout faire, avec de véritables aptitudes domestiques incorporées. C'était une bonne cuisinière, une excellente blanchisseuse, et elle avait la mémoire d'une femme pour toutes les petites choses.

Hilda avait été construite par une entreprise suédoise pour son président, et Roger la tenait de la veuve du président. Roger n'était pas très sûr de ce qui était arrivé par la suite à la veuve. Peut-être avait-elle mis à exécution sa menace de se supprimer.

C'était ce qu'il y avait de bien avec Hilda, songeait Roger. Elle ne se suiciderait jamais. Et peu importait le nombre de fois où il abuserait d'elle, elle ne le menacerait jamais de lui nuire : la seule émotion qu'un robot pouvait éprouver, c'était de l'amour envers son possesseur.

« Encore du café, Hilda », demanda Roger en engouffrant ce qui restait des boulettes de viande. Il se sentait bien mieux. « Et donne un coup de fer à mon costume de flanelle, je vais sortir. »

Ce fut une mauvaise nuit. La seule femme engageante que Roger rencontra était avec son mari, qui la surveillait de près. Et des souvenirs du fiasco Williams revenaient sans cesse à l'esprit de Roger, le faisant trop boire. Il rentra chez lui avec une migraine.

Hilda était déjà en train de mettre la table pour le petit déjeuner. « Il y a une femme qui a téléphoné. »

Les narines de Roger se dilatèrent. « Qui était-ce ? »

— Alice, répondit-elle.

— Qu'elle aille au diable », fit-il avec dégoût. Alice Carter n'avait que dix-huit ans, et n'aurait pas un seul dollar à elle avant des années. Et les jeunes étaient tellement faciles qu'il n'avait même pas l'impression de conserver le pied à l'étrier.

« Elle pleurait, poursuivit Hilda.

— Elles pleurent toujours. »

Il mordit dans un toast rôti exactement à son goût et ramassa l'un des journaux en fac-similé que Hilda avait placés à côté de son assiette.

« Oh ! oh ! » dit-il.

M. et M^{me} James Williams s'étaient écrasés à bord de leur hélicoptère. Une tour de contrôle pour hélicoptères avait surpris des bribes de dispute entre eux, et M. Williams avait oublié de brancher les commandes d'altitude automatiques. M^{me} Williams était dans un état grave. « Dommage qu'ils ne se soient pas tués », marmonna Roger.

Ou plutôt, dommage que ce ne soit pas M. Williams qui soit dans

un état grave. Avec le genre de raisonnements puérils dont sont capables les maris, on pouvait parier qu'il allait rejeter la faute de l'accident sur Roger. Et dix millions de dollars, ça pouvait faire des histoires.

« Hilda, dit Roger. Je crois qu'on va aller à Paris. Ça te plairait, hein ?

— Paris », répéta Hilda. Ça aussi, elle connaissait déjà.

Tandis qu'elle s'éloignait de son pas lourd pour commencer à faire les paquets, Roger resta debout auprès de la fenêtre par laquelle il regardait d'un air sombre. On avait parfois l'impression de ne jamais arriver à s'en sortir, quoi qu'on fasse...

« Les paquets sont faits », dit Hilda en revenant dans le salon.

Roger était assis sur le canapé, la tête dans les mains. Hilda le regarda. « Les paquets sont faits, répéta-t-elle.

— Une minute, répondit Roger. J'ai terriblement mal à la tête.

— Je vais chercher les comprimés contre le mal de tête. »

Elle se dirigea vers la salle de bain de son pas lourd et revint de même, en rapportant les comprimés et un verre d'eau. Après que Roger eut avalé les comprimés, Hilda prit la bouteille de cognac dans le buffet et lui en versa une bonne rasade.

« Je vais refaire du café », dit-elle.

C'était vraiment merveilleux, pensait Roger, à quel point Hilda pouvait savoir exactement ce qu'il fallait faire. Une fois qu'elle avait appris un truc, elle ne l'oubliait jamais.

Tout d'un coup, Roger se sentait beaucoup mieux. Le cognac lui réchauffait l'estomac et lui faisait tourner la tête. Il courut derrière Hilda, jeta ses bras autour de sa taille d'alliage et la serra contre lui.

« Hilda, dit-il, tu es merveilleuse ! Je t'aime !

— C'est ce que tu dis !

— Non, je le pense vraiment. Sincèrement.

— Embrasse-moi », dit Hilda.

C'était si vaguement familier que ça le déconcerta, et malgré tout tellement drôle qu'il ne put s'empêcher de rire. Et comme il se sentait tellement bien grâce au cognac, il planta réellement un baiser sur la plaque qui tenait lieu de visage à Hilda.

« Mmm, fit Hilda. Embrasse-moi encore.

— Hilda ! Où as-tu donc appris des trucs pareils ?

— J'ai écouté. »

Alors c'était pour ça que les répliques lui semblaient tellement familières. Quel robot !

« Hilda, dit Roger en riant, il n'y en a pas deux au monde comme toi. » Son rire se teinta légèrement de douleur. « Hilda ! Tu oublies que tu as des bras d'acier. Tu me fais mal, quand tu me serres comme ça.

— La force de mon désir, répondit Hilda de sa voix métallique.

— Tu me fais mal !

— Je ne peux pas m'en empêcher », répondit Hilda. Elle le serra plus fort.

Roger devint tout mou dans ses bras. Elle le lâcha et il tomba à terre. Un bruit s'échappa de sa gorge et son nez se mit à saigner. Et puis le bruit s'arrêta, et le sang aussi.

Hilda se dirigea vers le placard où elle prit ce qu'il fallait pour nettoyer et elle enleva les taches sur le tapis. Elle souleva Roger et l'allongea sur le divan.

Elle rangea les affaires de nettoyage et retourna dans la cuisine, de son pas lourd.

« Je vais te faire du café », dit Hilda.

Traduit par DOMINIQUE HAAS.

Hilda.

© Mercury Publication Inc. 1952. Publié avec l'autorisation de l'Agence Ackerman (Hollywood) et de l'Agence Renault-Lenclud (Paris).

© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

ROTOMATION

par Michael G. Coney

Automatisation du tourisme : considérant certains « voyages organisés », des esprits frondeurs seraient tentés de voir là un sujet relevant du présent pur et simple, et nullement de l'anticipation. Cependant, les modalités des excursions décrites dans le récit suivant relèvent bien d'une cybernétique encore à venir.

UN orage éclata pendant la nuit et je restai quelque temps éveillé sur mon lit à la lueur incessante des éclairs qui embrasaient les rideaux écarlates. Je me décidai à me lever et, de la fenêtre, mon regard erra vers le large, au-delà du port, où les gerbes argentées de la mer jaillissaient entre les mâchoires déchiquetées des deux promontoires. Les bateaux tiraient inlassablement sur leurs ancres, tandis que les longs rouleaux de vagues venaient s'écraser contre la jetée de pierre, projetant de hauts panaches d'embrun sur l'étroite promenade du front de mer. Je m'inquiétais pour les bateaux car deux d'entre eux m'étaient affectés pour mon Plein Temps actuel et je les avais loués avec mon bon argent.

Mais à la pensée de la Grotte de pacotille qu'Ewell avait construite un peu plus loin sur la route, je me sentis réconforté. Il n'avait pas prévu que nous aurions ce genre de temps en mai.

Je retournai me coucher, essayant d'enfoncer ma tête au plus profond de mon oreiller, lorsqu'un nouveau claquement de tonnerre secoua le village et je vis les yeux de Sylvia s'ouvrir tout grands d'effroi. L'orage la terrifiait et je savais qu'elle allait suggérer de venir me rejoindre dans mon lit. Je me retournai sur l'autre côté et me rendormis.

Le lendemain matin l'orage s'était éloigné. Les flaques d'eau et la mer reflétaient la luminosité irréaliste d'un soleil mouillé. Après notre petit déjeuner, silencieux comme à l'habitude, je laissai Sylvia faire la vaisselle et partis me promener. Pentreath était plaisant en ce matin

de mai, et j'espérais que le temps resterait beau pour le début de la saison officielle du tourisme. Les façades des bâtiments fraîchement peintes et luisantes de pluie avaient l'apparence qu'elles avaient dû avoir au XX^e siècle ou avant ; un alignement irrégulier de maisons de pierre et de brique toutes différentes, certaines en encorbellement sur la rue, d'autres avec des bow-windows remplies de bibelots et d'antiquités. Toutes avaient été restaurées, les moindres détails reproduits d'après de vieilles photographies ou cartes postales. Venez tous à Pentreath, station pittoresque et différente.

Bien entendu presque tout était du toc, surtout la pierre et la brique reconstituées à l'aide de matériaux modernes. Les « façades » portent bien leur nom : ces murs d'apparence massive cachent des pièces préfabriquées aux panneaux décoratifs de chêne et de plâtre synthétiques du plus remarquable effet. Mais ma boutique, elle, est authentique : La Cache aux Trésors, Cadeaux et Salon de Thé, occupe un bâtiment qui se dresse depuis des siècles sur le port de Pentreath, un véritable monument historique.

J'avais commencé par louer la Cache, il y a très longtemps, et pendant des années de Plein Temps successives j'y venais avec Sylvia et nous avions travaillé sans relâche. Au bout de quatre ans entrecoupés de huit années de Végétativité pendant lesquelles je m'appliquai à faire des économies, je pus acheter l'affaire. À présent, sauf imprévu, notre vie était assurée. En période de Végétativité je donne la Cache en gérance et le revenu nous permet d'envoyer nos télécorps pratiquement partout où nous le désirons pour égayer notre inaction forcée. Mais nous partons rarement ensemble. Ainsi en décembre, l'année dernière, j'ai fait modifier mon télé-corps pour le ski et j'ai pu profiter des sports d'hiver à Saint-Moritz, tout en étant confortablement installé dans la sécurité de mon armoire d'acier au Centre de Végétativité. Mais Sylvia préféra se faire retransmettre les fêtes de Noël au Centre, et son télécorps ne quitta jamais le bâtiment ; il resta à bavarder avec les autres machines représentant les membres de la Rotomation n° 1, trop pauvres pour télévoyager. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi Sylvia aime tant la compagnie des autres.

Je traversai la rue pour aller au bord du quai vérifier l'amarre de mon dinghy, et m'assurai d'un coup d'œil que *La Jonquille* et *L'Alouette*, de l'autre côté du port, étaient toujours bien tranquillement à l'ancre ; leurs chaînes avaient tenu bon durant la tempête de cette nuit. Je n'attendais pas de clients aujourd'hui, mais dans une semaine ou deux, quand la saison serait plus chaude, les bateaux seraient constamment en service, chargés de télé-corps pour la visite de la baie ou des parties de pêche.

Faisant demi-tour, j'allai jusqu'à la Grotte d'Ewell et trouvai ce dernier, armé d'un balai, s'affairant sans grande efficacité à pousser

dehors les vagues et les dépôts d'eau boueuse accumulés à l'entrée.

« Beaucoup de dégâts, cette nuit ? » demandai-je.

Il leva vers moi son visage jeune et sans grand caractère, tout congestionné par l'effort.

« Ça pourrait être pire, Mr. Green. Une ou deux déchirures dans la toile de tente, voilà tout. » Puis il ajouta, après une seconde d'hésitation : « Je me demande si Mrs. Green pourrait me donner un petit coup de main pour recoudre le tissu ? »

Je ne répondis pas mais fis quelques pas à l'intérieur pour examiner les dégâts. C'était lamentable, tout était sens dessus dessous. La toile pendait tout de travers, le sol était jonché de stalagmites en fibre de verre, le vent avait entraîné à l'intérieur des feuilles et des brindilles en soufflant à travers un trou béant dans une des parois, et le lac des fées était recouvert de débris de toutes sortes.

La Grotte d'Ewell est une construction provisoire qu'il démonte à la fin de chaque année de Plein Temps et entrepose quelque part pendant ses deux années de Végétativité, évitant ainsi de payer les taxes locales sur le site. Je trouve le procédé irritant. Les gens comme Ewell sont des parasites vivant aux dépens de crédules télétouristes pendant que moi et les autres payons la note. Mes propres taxes sur le site sont pourtant bien lourdes.

« Mon Dieu, quel malheur ! » Je me retournai vivement en entendant la voix de Sylvia qui, debout à l'entrée, contemplait le désastre avec désespoir. Ewell papillonnait autour d'elle, avide de sympathie, tandis qu'elle enchaînait : « Écoutez, Gordon, je vais faire un saut à la maison prendre les outils pour les voiles et je recoudrai la toile pendant que John vous aidera à nettoyer. J'en ai pour une minute. »

Elle disparut, me laissant à mon irritation impuissante. Ce n'était pas la première fois qu'elle me portait volontaire pour venir à l'aide d'un concurrent sans me demander mon avis. Ewell me souriait avec reconnaissance – étant célibataire, les nuances dans les relations entre gens mariés lui échappaient complètement.

« Merci beaucoup, Mr. Green », dit-il en commençant à tout remettre en ordre avec moi.

Au bout d'une heure, la Grotte était de nouveau présentable et nous avons remis d'aplomb, au fond de la tente, la ridicule petite boutique de cadeaux où un faux rocher servait grossièrement de comptoir sur lequel Sylvia et Ewell disposaient maintenant, avec grand soin, des colifichets sans valeur et des cartes postales. Je laissai à Sylvia le soin d'apporter son aide aux touches finales et sortis pour aller voir les Herefords.

Les Herefords constituent une autre de ces marques d'authenticité

dont je suis assez fier. Le troupeau comprend vingt énormes bêtes au poil marron et au mufle blanc et n'a d'autre utilité que de rester dans le vaste pré derrière le front de mer et d'apporter une note de pittoresque rusticité.

Sylvia a essayé une fois de préparer de véritables Tourtes au Bœuf de Cornouailles pour le Salon de Thé, mais l'expérience s'avéra être un échec. Les quelques touristes en période Plein Temps qui étaient de passage, ainsi d'ailleurs que les résidents, trouvèrent la consistance variable de la vraie viande répugnante et revinrent vite aux équivalents synthétiques. Quant aux télécorps, qui constituent la grande majorité des touristes, ils ne mangent pas et semblaient, de plus, peu désireux de s'encombrer de denrées périssables pour les rapporter aux Centres.

Cependant la présence des Herefords les incite à acheter notre Crème de Caillebotte de la Vieille Angleterre qui elle, paradoxalement, est synthétique.

Les Herefords avaient grande allure sous le soleil lumineux de cette belle matinée, et ils semblaient prendre de nobles poses devant la toile de fond que composaient le pré, la colline et le ciel moutonné ; une vivante peinture à l'huile du XIX^e siècle. Une énorme vache meuglait avec beaucoup de réalisme à l'ombre d'un cèdre imposant. L'espace d'un instant, je caressai l'idée de les parquer sous les fenêtres du fond du Salon de Thé, mais je décidai de remettre l'opération à plus tard car, de l'endroit où ils étaient actuellement, ils étaient visibles depuis le parking des autocars en haut du village.

J'ouvris la porte de mon apprentis et sortis les écriteaux. Les placer sur le bétail représente un travail assez long car ils sont grands et lourds et je ne peux en porter que deux à la fois, mais c'est très rentable sur le plan publicitaire. Il me fallut une heure pour venir à bout de ma tâche, mais à dix heures chaque vache portait deux panneaux reliés entre eux et retombant de part et d'autre sur ses larges flancs avec cette inscription : LA CRÈME DE GREEN SERA TOUJOURS AUSSI SUCCULENTE À LA FIN DE VOTRE VÉGÉTATIVITÉ.

Je me reculai et fus content de l'effet d'ensemble. Au loin, derrière le sommet de la colline, le soleil se reflétait sur les toits des autocars qui approchaient.

Lorsque j'atteignis le parking, les véhicules arrivaient, grinçant et crachant une archaïque fumée de Diesel. Il y en avait deux, de deux mètres cinquante de large sur neuf mètres de long avec de grandes fenêtres pourtant inutiles sur toute la longueur. Peints en écarlate, ils portaient les mots MIDLAND RED sur les côtés, et à l'avant, juste sous l'avancée du toit, des écriteaux indiquaient ROTOMATION 2 et

ROTOMATION 3.

Après avoir pénétré dans le parking, ils s'arrêtèrent côte à côte. Le vacarme de la combustion interne cessa, les conducteurs sautèrent au sol, leurs listes à la main, et se dirigèrent tranquillement vers l'arrière des véhicules tout en bavardant. Je les suivis. Je préfère être tout de suite au courant des mauvaises nouvelles.

Mais mon inquiétude était sans objet. Les cars étaient bourrés de télétouristes. Le conducteur de Rotomation 2 ouvrit les deux portes d'un geste sec et commença de passer les boîtes métalliques à son collègue qui les posa avec soin sur le sol. Je me plaçai au-dessus de la première boîte, un cube d'un peu moins de 60 centimètres de côté et attendis. Il se mit à bouger, se souleva à un mètre du sol sur des jambes télescopiques puis déploya un cou brillant et frêle, fixé au centre de sa face supérieure, et au bout duquel se trouvait la tête, un cylindre de 15 centimètres de diamètre arrivant à peu près au niveau de la mienne.

« Bonjour, dit poliment le robot.

— Êtes-vous le responsable de Rotomation 2 ? demandai-je.

— Exact. Mon nom est Tom Lynch, du Centre de Végétativité de Gloucester.

— John Green, dis-je, serrant la courte main raccordée au côté du cube, de la Cache aux Trésors, Boutique de Cadeaux et Salon de Thé. » Je sortis l'argent de la commission. « Voici pour vous. L'endroit se trouve à peu près au milieu de la promenade du front de mer. Vous ne le regretterez pas. » Si un télécorps pouvait, se raidir, Lynch l'aurait fait assurément.

« Mmmm ! Mr. Green, ce voyage est certes organisé mais pas enrégimenté. Je ne conduis pas ces gens à coups d'aiguillon et l'idée générale est qu'ils font ce qu'ils veulent de leur journée.

— Je ne l'ignore pas », répondis-je en adoptant une attitude digne calquée sur la sienne. Cela m'était déjà arrivé de rencontrer ce genre de personnage. « Mais vous pouvez vous permettre de faire des suggestions, c'est tout ce que je voulais dire.

— Bien sûr, répondit le télécorps sans se compromettre, et il s'éloigna en laissant mes billets voler doucement jusqu'au sol. Debout, messieurs dames. Nous ne restons qu'un jour ici. Préparez-vous à vous amuser, pressons, pressons ! » Sa voix avait pris un ton jovial pour s'adresser ainsi au groupe vacillant, encore peu habitué à l'usage de ses jambes.

Les deux cars furent déchargés en peu de temps.

« C'est le progrès, dit à son tour le conducteur de Rotomation 2, appuyé sur le côté du car et fumant une cigarette. C'était un quarante places dans le temps et maintenant il en contient trois cents. Serrons-nous un peu, m'sieurs dames. » Il ricana avec optimisme.

« C'est le principe de la Rotomation, acquiesçai-je. Mais pourquoi utilisez-vous ces vieux véhicules ?

— Ça fait plus couleur locale. Ma société en a cinquante comme ceux-là. Autrefois, nous transportions des touristes Plein Temps, mais à quarante par car ça ne payait pas, même avec des cars authentiques et des tarifs en conséquence. Alors nous nous sommes intéressés aux télécorps et avons fait de la publicité dans les Centres de Végétativité. De véritables voyages de groupes, comme du temps de grand-papa. Les vaches sont à vous ?

— Oui.

— Ça donne une touche très réussie. Il y a quand même une chose qui me manque, voyez-vous. J'ai soixante ans et j'ai conduit toute ma vie. Il fut un temps, oh ! il y a bien des années, où je conduisais de vrais touristes, avant la Rotomation, et quelquefois il y avait des filles seules. » Il ricana. « Maintenant, comment savoir la tête qu'elles ont avec ces télécorps qui se ressemblent tous ? On ne peut même pas dire leur âge, à moins de le leur demander et, croyez-moi, on a l'air fin quand on s'aperçoit qu'on est en train de baratiner une mémé de soixante-dix ans. » Il soupira : « De toute façon, je me fais vieux pour ce genre de distraction. »

Il n'y avait qu'à regarder ses cheveux rares et grisonnants chevauchant les rides de son front parcheminé pour en être convaincu. Et brusquement j'en eus assez de ses souvenirs. La marée scintillante des télétouristes envahissait le village et j'avais du travail qui m'attendait. Je m'éloignai, le laissant ruminer les yeux fixés sur sa cigarette humide.

Le parking appartient à Charles Judd, un de mes amis. Il fait payer un tarif établi à chaque voyageur et vit confortablement de ce revenu auquel s'ajoute celui de son atelier de réparation de télécorps. Le parking ne lui a d'ailleurs pas coûté cher, car il l'a racheté à un vieil homme découragé par la chute du prix des terrains après la Rotomation.

Pour préserver l'aspect de Pentreath, le conseil municipal tient à ce que le parking de Charles, au sommet de la colline, demeure le seul dans le voisinage. Situé bien à l'écart des bâtiments groupés en bordure du front de mer, le parc est relié à la rue principale par un simple chemin de terre. La vue est superbe et donne ainsi une première impression très favorable aux télétouristes.

Charles a en outre un petit racket fort intéressant : il a placardé dans le parking, côté mer, un avis prévenant les personnes qui descendraient à la plage par le sentier de la, falaise que ce serait à leurs risques et périls car, contrairement au sentier normal, celui de la falaise est à peine praticable.

Le télétouriste est d'un naturel aventureux. Il faut dire qu'il ne risque pas grand-chose car si son télécorps est accidenté au cours d'une entreprise périlleuse, il ne lui en coûte que les frais de réparation. Lui-même repose toujours confortablement au Centre de Végétativité, recevant seulement les sensations dérivées de ces aventures excitantes par l'intermédiaire de son robot en danger. Personnellement, je fais ainsi d'excellentes affaires par gros temps, ayant bien entendu fait assurer mes bateaux tous risques.

De nombreux télétouristes, ayant lu l'écriteau de Charles, préférèrent donc se lancer dans la descente du sentier de la falaise plutôt que d'emprunter la route normale et sans danger. Un humain en Plein Temps peut à la rigueur s'en sortir s'il n'a vraiment pas le vertige, mais les télécorps sont moins agiles et n'ont pas le pied si sûr.

Et comme un fait exprès, alors qu'une fois de plus l'ingéniosité de Charles me faisait sourire en passant devant l'écriteau, j'entendis des appels au secours.

Je me hâtai jusqu'à l'atelier, une baraque en bois située en bordure du parking, côté village, et frappai à la porte. Charles apparut, une jambe télescopique à la main.

« Tu as des clients dans le sentier de la falaise », l'informai-je.

Son visage s'éclaira : « Merci, John. »

Il alla chercher une corde dans la baraque et se hâta vers le sommet de la falaise tandis que je le suivais pour le plaisir.

« Prends ça et tiens bon, John, m'ordonna-t-il en attachant la corde autour de sa taille et me tendant l'autre bout. Fais un tour autour de ce poteau. Non pas que j'aie peur de tomber, je pourrais escalader cette falaise les yeux bandés », gloussa-t-il en se hissant par-dessus le rebord. Je laissai filer la corde, la maintenant bien tendue autour du poteau. Bientôt il y eut une secousse et j'entrepris de la ramener. Charles reparut, traînant deux télécorps derrière lui. L'opération de sauvetage avait été brillamment menée à bien. « Et voilà. Vingt-cinq pour les deux, s'il vous plaît », dit Charles en s'époussetant. Les télécorps payèrent sans sourciller, sortant les billets d'un grand sac jaune.

J'accompagnai les robots au village par la route des gens raisonnables. Ils semblaient financièrement à l'aise et je projetai de les amener jusqu'à la Cache aux Trésors, au milieu de tout l'étalage de souvenirs.

« Il est bien aimable, remarqua l'un des télécorps dont la plaque d'identité m'apprit que c'était une femme, Lucy Allbright. C'est une chance qu'il se soit trouvé là, Al.

— Ne t'y trompe pas, Lucy, répondit Albert Allbright en riant. Il tire des ressources appréciables de sa petite entreprise de sauvetage... et je ne serais pas surpris d'apprendre que notre ami ici présent

travaille avec lui.

— Pas du tout, dis-je précipitamment, je suis propriétaire d'une boutique de cadeaux. À propos, je m'appelle Green.

— Enchantés de faire votre connaissance, Mr. Green. » Et ils se présentèrent aussi, sans nécessité. « Vous êtes sûrement le Green de la crème, remarqua Al.

— Il faut absolument que nous en rapportions, ajouta Lucy.

— Cent pour cent naturelle, murmurai-je.

— J'en suis convaincu. Notre première visite remonte à plus de quarante ans, vous savez. » Impossible de deviner si la phrase était dite avec intention. « Nous n'étions jamais revenus ; mais d'ici, il semble que rien n'ait changé, n'est-ce pas Lucy ? »

D'après mon expérience, ce devait être un couple assez âgé et c'était juste le genre de touristes qu'il nous fallait : sentimentaux et avec de l'argent à dépenser.

Je les emmenai à la Cache et les présentai à Sylvia. Au bout de quelques minutes, ils bavardaient avec elle comme des amis de toujours – Sylvia produit invariablement cet effet sur les gens – et je les abandonnai tous les trois à leur table. Un ou deux villageois Plein Temps étaient assis devant du café et des brioches, ajoutant ainsi à la couleur locale. C'est d'ailleurs indispensable, car les télé-touristes avec leurs télécorps qui ne mangent ni ne boivent aiment à se détendre de temps en temps dans une atmosphère authentique et à observer les gens autour d'eux ou bavarder avec les indigènes. Le Salon de Thé, qui peut contenir environ vingt-cinq clients, a été créé au départ pour servir de lieu de rencontre où les télétouristes font plus ample connaissance dans un cadre agréable, où ils achètent la Crème Green et d'où ils vont ensuite visiter la Cache aux Trésors pour y dépenser le reste de leur budget de la journée.

Je franchis la porte qui sépare le Salon de Thé de la Boutique et fus satisfait de trouver celle-ci pleine de télécorps en conversation animée, se dandinant d'un comptoir à l'autre sur leurs jambes grêles, et dépensant sans compter.

Je sortis rassuré, et allai me promener sur le front de mer jusqu'aux Armes des Contrebandiers. Le bar était presque vide à cette heure et Jack Rivers essuyait son comptoir sans conviction ; l'air sentait le désinfectant et le perroquet marmonnait sur un ton désagréable, pinçant de temps à autre les barreaux de sa cage comme une harpiste en colère. Je commandai une pinte de bière et allai m'asseoir.

« Aha, l'ami, c't'une ben belle matinée pour visiter.

— Pour l'amour de Dieu, Bert, interrompis-je mon interlocuteur, c'est moi, Green.

— Oh ! pardon Mr. Green ! s'exclama le vieux bonhomme en

essayant d'accommoder sur moi ses yeux chassieux. De toute façon, je voudrais une bière, s'il vous plaît.

— Ne compte surtout pas sur moi, tu attendras que les touristes arrivent. »

Bert Jennings est le personnage folklorique du village, et il joue admirablement son rôle. Sa spécialité consiste à échanger des perles de philosophie naïve et des prédictions météorologiques contre des consommations. Les télétouristes le découvrent, assis près du bar dans un antique rocking-chair, et font cercle tandis qu'il leur raconte l'histoire du village d'une voix chevrotante en tenant une chope de bière vide entre ses deux mains arthritiques et cachées par des mitaines. Au bout d'un moment, les télécorps lui paient un verre, se lèvent pour acheter une jarre d'hydromel de Cornouailles qu'ils rapporteront au Centre, et gagnent la rue, bientôt remplacés par d'autres amateurs de renseignements. Nous avons fait un petit arrangement à Pentreath : si un télétouriste veut des détails sur l'histoire du village, on l'envoie à Bert. Pendant que les uns vendent des souvenirs et les autres des sensations, Bert, lui, vend des mots.

Je me demande souvent comment les choses se passent quand nous sommes tous en Végétativité et que le village est entre les mains des Rotomations 2 et 3. Ont-ils eux aussi leur philosophe du village ? Une ou deux fois, du Centre, j'ai envisagé d'envoyer mon télécorps à Pentreath pour savoir exactement ce qui s'y passait, mais je ne m'y suis jamais décidé ; il y a trop d'autres endroits à visiter.

« Salut, John. Merci pour les clients. » Charles Judd était debout au bar et me tendait une bière.

« Merci. Après ça, je les ai emmenés au Salon de Thé et les ai livrés à Sylvia. »

Charles sourit. « Il n'y en a pas deux comme elle. Elle gagne plus d'argent grâce à sa personnalité que toi avec tous tes plans compliqués !

— Ce n'est pas si sûr que ça, répliquai-je d'un air sombre. Ils ne savent pas ce que c'est de vivre avec quelqu'un qui apparemment aime le monde entier sauf moi. « Elle a tendance à oublier que nous faisons tout cela pour gagner de l'argent.

— Ne dis pas de bêtises, John, tu sais très bien que tu ne pourrais pas te passer d'elle. »

Je luttai contre mon irritation. Les discussions de bistrot ne sont pas mon genre.

« Parfois je me prends à souhaiter qu'il soit permis de changer de Rotomation. J'aimerais voir de nouvelles têtes.

— Parfait, gloussa-t-il, confie-moi Sylvia. Oh ! à propos... » Il s'assit et rapprocha sa chaise. « J'ai appris des nouvelles désagréables aujourd'hui, d'un type de la Rotomation 2 qui est venu ici l'année

dernière pendant que la Rotomation 3 avait les choses en main.

— Ah ?

— Il semble qu'ils ont baissé tous les prix et n'ont pas manqué de faire de la publicité là-dessus. C'est la première fois que j'en entends parler mais j'ai l'impression que ce ne sera pas la dernière. Ce type de la Roto 2 avait besoin d'une petite réparation ce matin et il m'a traité de voleur quand je lui ai dit le prix.

— Quoi ? » C'était grave. Ceux d'entre nous qui sont propriétaires de leur affaire la louent aux autres Rotomations avec l'engagement formel que le niveau des prix sera maintenu. « Il faudra porter cela devant la Chambre de Commerce, dis-je.

— Et je vais vous annoncer encore autre chose : Ewell vend de la Crème dans sa Grotte.

— Comment ? » Je me levai d'un bond. Le braconnage sur les chasses d'autrui n'est absolument pas admis. « Je vais m'en occuper immédiatement. Je vais faire exclure ce petit salaud de la Chambre !

— Pas si vite. Il n'en fait pas partie. Sa Grotte est une construction provisoire ; et il ne paie pas non plus la taxe locale sur le site.

— Je sais ! » Je me précipitai dehors, furieux. Il fallait que je voie Sylvia sur-le-champ. Elle avait aidé Ewell à faire son étalage ce matin, elle avait sûrement vu la Crème. À quoi pensait-elle, bon dieu ?

J'entrai en trombe dans le Salon de Thé pour trouver Sylvia toujours assise en compagnie des Allbright, ce qui n'améliora pas mon humeur car elle aurait dû être maintenant en train de les guider dans la Cache aux Trésors. Elle leva les yeux en m'entendant. « Oh ! John ! » Son sourire était radieux ; elle ne se rendait vraiment compte de rien. « Mr. Allbright était en train de me raconter... Sais-tu qu'il a connu le village avant la Rotomation ? Ils ont passé leur lune de miel ici et il dit que pratiquement rien n'a changé.

— Asseyez-vous, Mr. Green. » Le télétouriste m'indiquait une chaise vide. « C'est vrai, Sylvia, mais pourtant les gens eux ont changé. Je ne pense pas qu'il reste encore un seul des anciens habitants.

— Auriez-vous connu Bert Jennings, par hasard ? demanda Sylvia.

— Avez-vous pensé à faire de la pêche en mer ? coupai-je très vite.

— Bert Jennings ? Ne serait-ce pas le petit Bert, tu te rappelles, Lucy ? Il nous apprenait à pêcher le bar ? Je me demande... » Le télécorps se tut, pensif, puis ajouta : « Où peut-on le trouver ?

— Il doit être aux Contrebandiers, il y est toujours à cette heure-ci, dit Sylvia qui semblait décidément résolue à envoyer nos clients ailleurs.

— Quelle chance ! s'exclama Allbright, il faut absolument que nous lui parlions. Je suis sûr que c'est bien le même. » Il jeta un regard autour de lui, la tête cylindrique pivotant sur son axe. « Vous avez fait

de l'excellent travail ici ; tout est presque exactement conforme à mes souvenirs. Vous ne pouvez vous imaginer ce que cela représente pour Lucy et moi de revenir ici et de tout revoir.

— La dernière fois, je suppose que le village grouillait de touristes Plein Temps, remarqua Sylvia.

— Vous ne pouvez pas vous représenter la foule qu'il y avait. Naturellement tout le monde était alors Plein Temps, c'était deux ans avant la Rotomation. La Terre était surpeuplée, croyez-moi ; on pouvait à peine bouger, et les routes n'étaient qu'un gigantesque embouteillage. Mais à présent, tenez, regardez les bus qui nous ont amenés. Trois cents personnes dans un si petit volume. Oh ! oui, la Rotomation a été une idée géniale.

— Et qui a résolu le problème de la nourriture, Al, n'oublie pas cela, fit remarquer Lucy.

— C'est vrai ! Cela devenait difficile ! Oh ! je ne veux pas dire que c'était la famine, mais certains d'entre nous ne mangeaient pas à leur faim. Maintenant, en deux ans de Végétativité, un individu ne consomme que quelques litres de sérum. Naturellement nous mangeons normalement pendant notre année de Plein Temps, mais cela ne constitue qu'un tiers de la population.

— Êtes-vous favorable à la Végétativité, vous qui savez comment c'était avant ? demanda Sylvia.

— C'est une très bonne initiative. Ainsi je suis en ce moment confortablement stocké à Gloucester et, bien sûr, je suis conscient du fait que mon esprit et mon corps s'y trouvent, mais seulement lorsque je veux bien y penser. Je me suis complètement adapté durant mes deux premières années de Végétativité. Ça m'a même semblé étrange de recommencer en Plein Temps quand le tour de ma Rotomation est arrivé.

— Oui, les télécorps sont une excellente chose », dit Lucy en opinant de sa tête au brillant métallique. Et ce simple mouvement était étrangement révélateur de son âge véritable.

J'étais encore tremblant de rage. Je voulais être seul avec Sylvia et je pense qu'ils s'en rendirent compte.

« Bien. » Allbright se leva brusquement. « Il faut que nous partions. Ah ! c'est bien agréable de se sentir jeune à nouveau. Mon véritable corps n'a plus beaucoup de forces maintenant, vous savez. »

Je fis un effort pour être poli et réussis enfin à prendre part à la conversation. « Alors, vous n'essaierez plus de descendre cette falaise avec votre femme à votre prochain Plein Temps, hein ? »

J'avais manqué de tact et je m'en aperçus au silence qui précéda sa réponse, mais j'étais trop en colère après Sylvia pour m'en soucier.

« On n'est vraiment jeune qu'une fois, dit-il enfin d'une voix calme. Il est toujours préférable de tirer le meilleur parti des choses pendant

qu'on le peut encore, Mr. Green. » Son regard alla de Sylvia à moi et il ajouta : « Les télécorps sont très bien, mais rien ne remplacera jamais la chair et les os. Nous avons escaladé cette falaise il y a quarante ans, et nous ne le ferons plus jamais.

— Où nous conseillez-vous d'aller maintenant, ma chère enfant ? demanda alors Lucy à Sylvia, qui répondit immédiatement.

— Il faut voir la Grotte de Gordon Ewell, et ensuite pourquoi n'iriez-vous pas passer un moment aux Contrebandiers et bavarder avec Bert Jennings ?

— Excellente idée, ça ne peut manquer d'être intéressant. Oh ! et avant de partir je veux acheter quelques pots de votre Crème, pour les emporter.

— Cela peut attendre, dit Sylvia, c'est inutile de les traîner avec vous toute la journée, vous pourrez les prendre plus tard. D'ailleurs on en vend aussi à la Grotte, si c'est plus pratique pour vous. »

La vue d'une femme en larmes me met dans un état de fureur instantanée. Les larmes sont parfaitement inutiles et ne sont qu'une tentative pour tirer malhonnêtement parti de la situation, un calcul pour transformer une défaite méritée en victoire morale. Sylvia s'attendant sans doute à des excuses.

« Tu peux arrêter tes larmes tout de suite, lui dis-je. Mets-toi dans la tête une bonne fois pour toutes que nous faisons tout ça pour gagner de l'argent et faire des économies pour pouvoir envoyer nos télé-corps où nous voulons afin de prendre du bon temps pendant notre Végétativité. Cela consiste simplement à faire entrer les gens et à *vendre*, c'est clair ?

— Mais pourquoi ne pas prendre du bon temps à chaque instant ? Sommes-nous obligés de nous conduire comme les autres requins du village ? Comme ton ami Charles ? demanda-t-elle.

— Charles est un type bien, et qui plus est un très bon commerçant. Et ton ami Ewell avec sa Grotte de pacotille ?

— John, tout le monde sait que la Grotte de Gordon n'est pas authentique. Même les touristes le savent, et d'ailleurs Gordon ne s'en cache pas. C'est un garçon charmant. »

Ma colère bouillonnait de nouveau, tel un volcan dont la brûlure me rongait l'estomac.

« Bon dieu ! c'est à croire que tu es amoureuse de ce minable petit salaud. » Je perdais mon sang-froid. « Tu l'aimes, hein ? Tu l'aimes ? » hurlai-je en la prenant par les épaules et en la secouant.

Elle se mordit les lèvres et me regarda avec une expression calme et patiente. Je faillis la gifler.

« Tu sais bien que non, John, dit-elle doucement. C'est toi que j'aime. Mais parfois, j'aimerais que tu sois un peu moins... dur. On

n'en est plus à se battre pour survivre, plus depuis la Rotomation. Il y a largement de quoi vivre pour tout le monde maintenant.

— Et comment diable se fait-il qu'il vende de la Crème ? C'est le comble ! » J'écumais de rage. « Tu l'as aidé ce matin, tu n'as pas pu ne pas le voir.

— Je ne pensais pas...

— Où se la procure-t-il ? Où se procure-t-il cette crème bidon qu'il vend dans sa Grotte bidon ?

— Je crois qu'il la prend chez notre fournisseur, et il colle son étiquette par-dessus l'autre, comme nous.

— Comment ose-t-il ! Il n'a même pas de vaches... » La tête me tournait ; la rage et le sentiment de frustration m'étourdisaient à m'en faire vaciller. Je fis demi-tour et laissai Sylvia plantée là, les joues humides, les yeux grands ouverts, l'air hébété. Je claquai la porte de derrière et marchai dans le pré à grandes enjambées. Les Herefords étaient tous groupés derrière le bâtiment, mon fusil était dans l'appentis, et je voyais la toile toute blanche de la Grotte d'Ewell briller au soleil. Mes mains moites étaient agitées de tremblements.

La croyance populaire veut qu'un bon orage nettoie le ciel. C'est peut-être vrai dans d'autres régions mais rarement à Pentreath où une période de beau temps peut se trouver brutalement interrompue par un orage souvent précurseur d'autres orages et suivi d'un crachin persistant jour après jour.

Mais en ce premier jour de la saison des touristes, la fin d'après-midi était fort agréable et les rayons du soleil n'avaient rien perdu de leur intensité, semblant témoigner que la vie était belle. Je remontai le sentier de la falaise et lorsque j'atteignis le monticule herbeux du sommet je me retournai pour admirer la vue. Sur le promontoire opposé, de l'autre côté de la petite baie, j'apercevais les deux cars tels des jouets miniature sous la lumière dure du soleil. Le village s'étendait à mes pieds, et les bateaux à l'ancre dansaient sur les eaux encore agitées par la tempête nocturne dont les derniers remous, portés par le flux, venaient gifler le quai. La rue du village scintillait de télé-corps en promenade, et à l'extrémité la plus proche d'où j'étais je voyais la Grotte d'Ewell, ou plutôt ce qui en restait, avec sa toile complètement aplatie au sol et ses poteaux tout de guingois. Aucun client ne s'était présenté pour mes bateaux mais je n'étais pas particulièrement inquiet ; la Cache aux Trésors marchait bien et j'avais décidé de me donner congé cet après-midi. Sylvia et les assistants pouvaient très bien s'en tirer tout seuls.

« Bel après-midi, n'est-ce pas, Mr. Green ? »

Je sursautai, surpris, et me retournai. Deux télé-corps étaient assis un peu plus loin au bord de la falaise, leurs jambes télescopiques pendant dans le vide.

« Ah ! bonsoir Mr. et Mrs. Allbright. Oui, il fait bon », répondis-je sans grand enthousiasme. Les conversations banales m'ennuient et je préfère les laisser à Sylvia. Je ne suis jamais plus heureux que quand je suis seul.

« Ce doit être fort plaisant de vivre ici pendant votre Plein Temps. Vous avez de la chance, fit remarquer Mrs. Albright.

— Quel est votre métier ? demandai-je pour changer de sujet, car je n'aime pas m'entendre dire que j'ai de la chance.

— Je travaille dans une usine de synthèse, répondit Allbright. C'est dur pour un homme de mon âge. Il faut surveiller sans cesse les machines, surtout en janvier après le départ de la Rotomation précédente. Ils pensent tous beaucoup trop à ce qu'ils vont faire pendant leur Végétativité et à partir de décembre l'entretien est bien délaissé. »

Un son de trompe nous parvint de l'autre côté de la baie.

« C'est l'heure de revenir aux cars », observa Allbright. Ils se levèrent. « Cela vous ennuerait-il de nous accompagner, Mr. Green ? J'ai une idée qui pourrait vous intéresser. »

Nous descendîmes ensemble vers le village.

« La Grotte est dans un triste état, observai-je. Il vaut mieux construire en dur, même si cela oblige à payer des taxes sur le site.

— Ce n'est vraiment pas juste, dit Mrs. Allbright. On voit que cette Grotte était le fruit d'un dur labeur. Quand j'ai vu ce troupeau affolé passer à travers au galop en écrasant tout sur son passage, j'en aurais pleuré pour ce pauvre homme.

— Je me demande ce qui a bien pu déclencher la panique de ces bêtes, murmura son mari d'un air pensif. Vous auriez pu perdre beaucoup d'argent vous aussi, Mr. Green. Les Herefords sont des animaux coûteux, poursuivit-il.

— J'ai eu de la chance. Ils n'avaient jamais fait cela, savez-vous. Je pense qu'ils devaient être encore énervés après l'orage de la nuit dernière et qu'un bruit inhabituel leur a fait peur. Pourtant, je ne peux pas dire que j'aie beaucoup de regrets à propos de la Grotte. Elle est en toc, et j'estime qu'elle fait baisser le standing du village.

— Je la trouve amusante, dit la vieille dame, et qu'entendez-vous au juste par du « toc » ?

— Eh bien, elle n'est pas authentique.

— Mon Dieu ! et qu'est-ce qui l'est ? demanda-t-elle en riant.

— Mes Herefords sont authentiques.

— Et alors ? Ont-ils une utilité pratique, comme les vaches du temps passé ? Et les bateaux, le Rendez-vous des Contrebandiers, votre salon de thé et Bert Jennings, en ont-ils une eux aussi ?

— Bert Jennings ? » J'étais déconcerté et quelque peu contrarié.

« Lequel est le véritable Bert Jennings ? demanda-t-elle. Le vieux

bonhomme qui se tient dans le bar un an sur trois, jouant son personnage, ou le télécorps qui va faire du ski, piloter un avion et escalader l'Everest les deux autres années ? Sur la base du temps qu'il y passe, ce devrait être le télé-corps.

— Ne faites pas attention, Mr. Green, dit Allbright en gloussant, Lucy est sujette à ces états d'âme. Elle ne se fait pas beaucoup d'illusions, et moi non plus d'ailleurs. Le fond de l'histoire, voyez-vous, est que nous sommes venus ici pour notre lune de miel – il y a bien longtemps – et que nous y avons passé des moments merveilleux. Aujourd'hui, après toutes ces années, nous avons décidé de revenir et de revoir cet endroit. Nous n'espérions pas le retrouver absolument tel que nous l'avions laissé, et en fait il a changé, mais il est resté merveilleux. Vous avez tous fait un excellent travail pour maintenir intact son aspect extérieur ; la mer est toujours là, et aussi la plage, le port et les falaises. C'est toujours Pentreath. Quant aux souvenirs fabriqués en série, à la crème synthétique et aux distractions locales un peu minables, eh bien tout cela existait déjà il y a quarante ans. Votre susceptibilité à ce sujet n'est pas justifiée. »

Le sentier devint plus étroit et ils passèrent devant moi. Je m'aperçus alors qu'ils se tenaient par la main. Seigneur ! deux télécorps se tenant par la main comme un couple d'amoureux maudits. Je me représentai Sylvia et moi dans quarante ans.

La rue étroite était pleine de télécorps à l'éclat métallique, qui béquillaient vers les autocars. Comme nous passions devant la Cache, Allbright m'exposa son idée.

« C'était une auberge autrefois, vous savez. Ils louaient des chambres pour la nuit, comme aux Contrebandiers. Avez-vous jamais réfléchi à réutiliser les chambres du haut ? Vous seriez le seul à le faire ici, j'ai vérifié.

— Mais nous n'aurions pas de clients, observai-je, tout le monde travaille pendant le Plein Temps, sauf les gens vraiment riches, et ceux-là vont à l'étranger.

— Je voulais parler des télécorps. Vous les installeriez dans de véritables chambres avec des lits, au lieu de les déposer n'importe où pour la nuit. Ce serait une nouveauté. Vous pourriez même faire de la publicité avec un forfait pour les parties de pêche et le séjour.

— Des télécorps dans des lits ? » Je ne pus m'empêcher de rire tant l'idée me semblait ridicule.

« Je ne plaisante pas. Lucy et moi aurions pris grand plaisir à disposer d'une vraie chambre et à passer une semaine entière ici. Vous pourriez mettre au point les problèmes de livraison avec la compagnie d'autocars. Après tout, même les télétouristes se lassent de courir sans cesse d'un endroit à un autre, surtout les plus âgés comme nous. »

Si l'on se laisse entraîner dans une conversation, la plupart des

télétouristes sont toujours pleins de suggestions pour améliorer la bonne marche d'une affaire. Et pourtant je croyais avoir tout entendu, depuis les bateaux à aubes jusqu'aux cirques ambulants. Mais personne n'avait encore émis l'idée de louer des chambres meublées à des télécorps que le manque de confort ne peut incommoder. Le car, même cahotant, ne présente donc pour eux aucun inconvénient et gagne du temps entre les arrêts. En outre, qui pourrait souhaiter passer plus d'un jour dans le même endroit, quel qu'il soit ? Je me trouvais, en fait, devant un couple sentimental qui voulait revivre sa lune de miel entouré du maximum de détails et de souvenirs conformes à la réalité d'antan. Voyager en Plein Temps est coûteux et réduit le nombre des précieuses journées de travail rémunéré.

J'en riais encore tandis qu'ils escaladaient la colline vers le parking des autocars, poursuivis par les derniers rayons du soleil couchant, leurs mains d'acier tendrement enlacées. Déjà les ombres crépusculaires envahissaient le flanc de la colline couronnée de pourpre, et s'allongeaient sur le village.

Nous étions arrivés aux cars et Allbright me tendit une pince argentée. « Au revoir, Mr. Green. Voudriez-vous remercier Sylvia pour la bonne journée que nous avons passée grâce à elle ? »

Il se retourna vers sa femme. « Au revoir, Lucy.

— Je te reverrai à Bristol, Al. » Ils restèrent silencieux un moment, puis Mrs. Allbright se replia lentement pour redevenir un cube que le conducteur, une cigarette humide collée à sa lèvre inférieure, fit glisser sur le plancher du véhicule par la porte arrière.

Allbright fit demi-tour et se dirigea gauchement vers l'autre car. Je le suivis sans comprendre. « Que se passe-t-il ?

— Je voyage dans celui-ci, répondit-il brièvement.

— Je ne comprends pas », murmurai-je, et j'eus soudain le pressentiment que j'allais regretter d'apprendre ce qu'il allait m'expliquer.

« C'est très simple, Mr. Green. Lucy et moi nous étions mariés très jeunes, trop hâtivement et bientôt cela n'allait plus du tout entre nous. Nous avons cru que nous nous détestions et nous avons divorcé au bout de deux ans. Célibataires à nouveau, libres ; comprenez-vous ?

— Non », répondis-je, mais j'avais compris. Oh ! mon Dieu, comme j'avais compris !

« La Rotomation est arrivée et on nous a placés dans des tours différents. Nous sommes restés en contact et nos télécorps se sont retrouvés. Nous découvrons trop tard certaines choses dans la vie, et, hélas ! certaines erreurs sont irréparables. »

Il est interdit de changer de Rotomation.

« Je n'ai pas vu Lucy, je veux dire vraiment *vue*, depuis quarante ans. »

Il se raidit et je le regardai commencer à descendre vers le sol.

J'avais à mes pieds une boîte métallique, avec des fentes à peine visibles sur le dessus, une boîte métallique inerte et sans vie que le conducteur ramassa et mit dans le car.

Une belle mécanique de précision.

Un cube.

Je fis demi-tour et courus en direction du soleil couchant, vers le village, vers Sylvia.

... et le soleil couchant devait être encore fort car les yeux me brûlaient.

Traduit par MIMI PERRIN.

The sharks of Pentreath.

© U.P.D. Publishing Corp., 1971.

© Éditions Opta pour la traduction.

QUAND MEURENT LES RÊVEURS

par Lester Del Rey

Les prémisses de ce récit sont que l'homme est parvenu à faire de ses robots des aides et des partenaires fidèles, et que ceux-ci s'en tiennent scrupuleusement à ces rôles. Entre le premier et les seconds, une confiance réciproque s'est développée. Les robots se chargent de veiller sur l'homme, sur la notion même d'humanité. L'héritage d'un rêve devient alors comme la transmission d'un flambeau et ce qui eût pu être une fin se transforme, qui sait, en sursis.

LA conscience oscillait sur son seuil, incertaine, chancelante, tandis que l'esprit de Jorgen se propageait au long des nerfs engourdis, en une quête sans but ; le froid le pénétrait jusqu'à la moelle des os. Et dans tout son corps les picotements douloureux paraissaient s'intensifier tandis que sa pensée semi-consciente les découvrait. Il se replia l'esprit, dans un effort pour retrouver la léthargie prénatale qui l'avait si longtemps écrasé, se refusant à affronter de nouveau ce corps glacé et parcouru de picotements.

Toutefois l'engourdissement s'effaçait, malgré ses désirs vagues, alors que ses yeux maintenant ouverts ne percevaient encore qu'une clarté imprécise, sans forme, sans contours, sans détails, de même que les sons murmurés qui l'entouraient n'avaient ni rythme ni signification. Le froid battait peu à peu en retraite, pour faire place à de pénibles et sourds lancinements qui s'espaçaient à leur tour ; il s'agita sans pensée, tandis que de légères et minuscules écharpes de mémoire continuaient de s'infiltrer avec insistance, pour tenter de lui rappeler ce qu'il devait faire.

Puis ses idées s'éclaircirent dans une certaine mesure, lui permettant de se rappeler des bribes éparses de ce qui s'était passé. Il y avait eu la conquête de la Lune et une courageuse mais unique tentative sur Mars ; les bulletins d'information n'avaient parlé que de cela. Et les chantiers avaient entrepris de construire un nouveau

vaisseau, plus vaste, qui serait mû par le système original de libération d'énergie qu'il avait lui-même inventé, grâce auquel la nef ne connaîtrait plus de frontières et pourrait aller jusqu'aux étoiles les plus lointaines, s'il en était ainsi décidé... la réalisation ultime de tous les rêves et espoirs de la race. Cependant quelque chose encore lui échappait... plus important que tout cela, et même que le grand vaisseau.

Une aiguille se piqua dans sa poitrine, s'enfonça, lui apportant la joie de la chaleur et de l'énergie retrouvées. Son esprit identifia l'adrénaline et il sut qu'ils étaient plusieurs autour de lui, à s'efforcer de le réveiller. À présent son cœur battait avec force et le produit se répandait en lui, chassant ses premières pensées vagues, pour les remplacer par un rapide torrent de souvenirs moins agréables, et même fort amers.

Car les rêves de l'homme et l'homme lui-même n'étaient plus que poussière derrière lui ! En une nuit, tous les espoirs et projets s'étaient effacés comme s'ils n'eussent jamais existé, et le Fléau s'était abattu, une bactérie mutante d'origine inconnue, destructrice au-delà de toute imagination, qui avait déclenché l'attaque, semé la destruction pour ne laisser que la mort dans son sillage. Peut-être avec le temps auraient-ils trouvé un remède, mais le temps avait fait défaut. En quelques semaines, le Fléau avait envahi la Terre entière, et en quelques mois les cœurs vaillants qui résistaient encore avaient dû abandonner tout espoir de survivre. Seuls étaient demeurés l'indomptable courage et la vigueur entamée mais inlassable qu'apportait le docteur Craig à forcer les morts et les mourants à terminer l'aménagement du grand vaisseau de Jorgen ; et d'une façon ou d'une autre, dans l'in vraisemblable affolement des derniers jours, il avait rassemblé cet équipage pitoyablement réduit pour aller chercher asile sur Mars, emmenant les cinq robots Thoradson pour les guider pendant qu'ils se protégeraient de l'in vraisemblable accélération, grâce à la suspension d'animation qu'il avait subie si longtemps.

Et sur mars, le Fléau était arrivé avant eux ! Peut-être avait-il été apporté par la première expédition, ou peut-être l'avaient-ils eux-mêmes véhiculé sans le savoir ; cela resterait à jamais un mystère sans solution. Vénus était inhabitable, les autres planètes sans utilité pour eux et, en arrière, leur Terre était morte. Seules restaient les étoiles, et ils s'étaient tournés vers elles sous l'incitation de la simple nécessité qui avait fait de ce but sublime une sombre parodie du rêve ancien. Ici, dans la nef, autour de lui, reposait tout ce qui restait de la race humaine, à un nombre d'années-lumière inconnu du système solaire qui avait été leur monde !

Mais la vieille lutte sans merci devait se poursuivre. Jorgen pivota sur la table, tendant ses pieds tremblants vers le point de métal et

secouant la tête pour s'éclaircir les idées. « Le docteur Craig ? »

Des mains dures et fraîches le prirent à l'épaule et le repoussèrent sans brutalité sur la table. La voix qui répondit était métallique mais douce. « Non, maître Jorgen, le docteur Craig n'est pas ici. Mais attendez, reposez-vous encore un moment jusqu'à ce qu'il n'y ait plus du tout de sommeil en vous. Vous n'êtes pas encore prêt. »

Cependant sa vision devenait plus claire, et il promena le regard autour de la pièce. Cinq petits hommes de métal, de quatre pieds et demi de haut, restaient patiemment autour de lui ; mais il n'y avait personne d'autre. Les robots de Thoradson étaient incapables d'expression faciale, indépendamment de la faible lueur de leurs yeux, et pourtant leur attitude corporelle paraissait trahir un sentiment d'incertitude et de malaise. Jorgen s'agitait nerveusement, vaguement inquiet de cette impression. Le numéro cinq fit un geste vague du bras.

« Encore un peu de temps, maître. Il faut vous reposer ! »

Il resta donc un moment immobile, pour laisser disparaître les dernières traces de stupeur et s'efforcer d'adopter mentalement, malgré l'obscurité persistante de son esprit, la position de chef qui lui revenait nominalement. Cette fois, Cinq ne protesta pas quand il leva la main pour s'accrocher à l'épaule de métal et se mettre péniblement debout. « Vous avez découvert un soleil avec des planètes, Cinq ? Est-ce pour cela que vous m'avez ranimé ? »

Cinq bougea les pieds en un geste étrangement humain, hochant la tête. Ses paroles étaient basses et lentes jusqu'à l'exaspération. « Oui, maître, plus vite que nous ne l'avions espéré. Cinq soleils sans planète et quatre-vingt-dix années de recherches ont passé, mais ç'aurait pu en être des milliers. Vous pouvez les voir de la chambre de pilotage si vous le désirez. ».

Quatre-vingt-dix ans qui auraient pu s'élever à des milliers, mais ils avaient gagné la partie ! Jorgen hochait la tête avec impatience tout en prenant ses vêtements ; Trois et Cinq se portèrent rapidement à son aide, puis l'encadrèrent pour le soutenir tandis que l'envahissaient des vagues d'étourdissement, et le menèrent lentement pendant qu'il reprenait un peu le contrôle de son corps et de ses membres. Ils suivirent la longue coursive centrale du bâtiment, leurs pieds de métal et ses bottes de cuir sonnait sur le mélange de plastique et de métal. Ils finirent pas atteindre le poste de commandes, où de vastes baies de cristal dévoilaient l'espace froid et noir saupoudré de minuscules étoiles très brillantes ; des étoiles qui ne clignotaient pas, avec une apparence d'inimitié qu'elles n'auraient pas eue derrière le voile adoucissant d'une atmosphère planétaire. Droit devant, petit mais en contraste frappant avec les autres, un point s'imposait, de la dimension d'une pièce de dix *cents* vue à trois mètres. Il le contempla

fixement pendant un moment, puis s'approcha presque sans émotion des hublots, jusqu'à ce que Trois le retienne par la manche.

« J'ai déjà procédé au relevé des planètes, si vous souhaitez les voir, maître. Nous en sommes encore loin, et à cette distance, seulement en lumière réfléchie, il est difficile de les repérer, mais je pense que nous les avons toutes trouvées. »

Jorgen pivota face à l'écran électronique qui se mit à jeter des éclairs tandis que Trois procédait rapidement aux réglages du télescope, comptant les globes qui apparaissaient en succession. Certains étaient nets et clairs, froids, sans mouvement, alors que d'autres trahissaient par leur flou sympathique la présence d'une atmosphère. Cinq d'entre eux, aux dimensions de la Terre, semblait-il, se situaient au-delà des sphères intérieures arides et desséchées, et plus loin qu'elles, un monde monstrueux, plus grand que Jupiter, conduisait l'œil à d'autres, qui redevenaient progressivement plus petites. Il n'y avait pas de planète ornée d'anneaux à l'instar de Saturne, mais la plupart d'entre elles avaient des lunes, sauf les planètes intérieures les plus lointaines, et l'une était presque un monde double, satellite et primaire ayant à peu près la même taille. Planète après planète apparaissaient sur l'écran, pour être remplacées par d'autres, et il cligna les paupières quand il en eut fait le compte. « Dix-huit, en ne comptant la double que pour une ! Combien sont habitables ?

— Peut-être quatre. En tout cas la septième, la huitième et la neuvième le sont. Naturellement, étant donné la puissance du soleil, les plus proches sont trop brûlantes. Mais celles-là ont à peu près les dimensions de la Terre et sont relativement plus proches les unes des autres que ne l'étaient la Terre, Mars et Vénus. Elles devraient se ressembler aussi beaucoup par la température, voisine de celle de la Terre. Au spectroscopie, on relève sur toutes la présence d'oxygène et de vapeur d'eau, alors que les plaques de la septième révèlent une végétation possible. Nous l'avons donc choisie, sous réserve de votre décision. »

Elle réapparut sur l'écran, une boule qui grossit et s'enfla sous l'effet de l'objectif agrandisseur d'image, jusqu'à emplir le panneau, puis à en déborder pour ne plus laisser voir qu'une partie d'elle-même. Cette teinte bleu vert aurait pu être un océan, alors que la partie brunâtre sur le côté était probablement une masse continentale. Jorgen observait l'image qui défilait lentement sous les manipulations de Trois, le bleu entièrement remplacé par le brun, puis revenant finalement pour montrer une autre mer. De temps à autre le voile atmosphérique s'épaississait quand des bandes grisâtres nageaient au travers, et il se sentit étrangement ému à l'idée de nuages, de cours d'eau, de pluies et de l'odeur si riche des plantes qui poussent. La

planète aurait presque pu être la sœur jumelle de la Terre, totalement différente du monde dur et aride qu'aurait été Mars.

La voix de Cinq vint interrompre le fil de ses pensées, le robot ayant suivi son regard sur l'écran. « Le continent allongé, à l'horizontale, paraît être le plus favorable, maître. Nous en estimons la température aux environs de celle des régions rurales du centre de l'Amérique du Nord, bien que les changements saisonniers y soient moins prononcés. La densité spécifique de la planète est voisine de six, un peu plus forte que celle de la Terre ; il devrait y avoir là des minerais et des métaux. Un monde agréable, attirant. »

C'était la vérité. Et bien plus, c'était un foyer pour les voyageurs qui dormaient encore, un monde où apporter leurs rêves et leurs espoirs, où leurs enfants pourraient grandir sans trouver insolite la littérature de la Terre. Mars avait été sombre et inhospitalière, un but de lutte, de par la simple nécessité. Cette planète leur serait une mère ouvrant les bras à des enfants adoptifs. À moins que...

« Il se pourrait qu'il y ait déjà des habitants qui ne soient nullement prêts à partager avec nous.

— Possible, mais ce ne seraient que des primitifs. Nous avons fouillé au télescope et à la caméra, qui montrent davantage de détails que l'écran ; le port de descente idéal ne révèle aucune habitation en activité, et des civilisés y auraient certainement bâti une ville. Sous un certain angle... je... sens... »

Jorgen avait conscience d'éprouver le même sentiment du fait qu'ils ne rencontreraient pas là de rivaux, et il sourit en se retournant vers les cinq qui l'entouraient, l'air d'attendre impatiemment son approbation. « Alors, c'est la septième. Et vous avez répondu pleinement à la confiance que nous vous avons accordée. Où en est le carburant pour l'atterrissage ? »

Cinq s'était soudain tourné vers les hublots d'observation, sa petite silhouette sombrement tendue vers les points minuscules des étoiles, et ce fut Deux qui répondit : « Nous en avons plus qu'assez, maître. Une fois atteinte la vitesse appropriée, il n'en a fallu que très peu pour nous diriger. Nous avons plus de temps qu'il n'en fallait pour calculer les angles d'approche requis pour que tout soleil inutile nous relance sur une nouvelle trajectoire, comme il en va pour les comètes. »

Jorgen fit encore un signe de tête, et pendant un instant, il regarda par l'avant le soleil qui allait devenir le leur, et il songea à la longue et monotone veille des robots, s'étonnant vaguement de la chance insigne qu'ils aient été construits de cette façon. Des robots anthropomorphes, capables de manipuler les instruments des humains, marchant sur deux pieds et possédant deux bras terminés par des mains. Mais il savait bien qu'il n'y avait pas là que la chance aveugle. La Nature avait conçu l'homme pour aller là où les roues ne pouvaient

pas tourner, pour manipuler des outils de toutes sortes, et pour servir non pas à une mais à un millier de fins. Il avait été inévitable que Thoradson et le « cerveau » copient un modèle doué de tant de facultés d'adaptation, n'en réduisant la taille qu'en raison de l'excédent de poids énorme d'un robot de six pieds de haut.

De petits hommes de métal qui n'étaient pas soumis à la brièveté de la vie humaine, malédiction de leurs maîtres ; des robots capables de travailler avec les hommes, d'apprendre auprès de cent maîtres, de bourrer leur mémoire pendant des siècles au lieu de simples dizaines d'années. Quand la spécialisation des connaissances avait menacé de devenir trop étroite et que cependant nul homme ne disposait d'assez de temps pour tout apprendre dans le domaine de son choix, la création des robots était devenue l'unique solution. Avant eux, les hommes avaient eu recours à des machines à calculer, puis à des instruments électroniques, et enfin à des « cerveaux » réglés de manière à résoudre entre autres le problème de leur propre amélioration. C'était avec un cerveau de cette nature que Thoradson avait peiné pour trouver enfin la solution de la robotique totale. Maintenant, arrachés à leur domaine normal, ils avaient servi, au-delà de toute imagination de leur créateur, à la protection et à la conservation de tout ce qui subsistait de l'espèce humaine. Plus loin que cinq soleils et pendant quatre-vingt-dix années de recherches monotones, ils avaient accompli ce qu'aucun homme n'aurait même pu tenter.

Jorgen dissipa ses pensées d'un haussement d'épaules et se retourna face à eux. « Combien de temps resterai-je conscient avant que vous n'entamiez la décélération ? »

— Nous sommes en décélération... à pleine puissance. » Deux tendit la main vers le panneau d'instruments et désigna particulièrement l'accéléromètre.

L'instrument confirmait ce qu'il disait, bien qu'il n'y eût aucune poussée de puissance pour secouer le vaisseau, pas plus que la traction fantastique, déchirante, qui aurait dû indiquer une modification de la vitesse. Alors, pour la première fois, il se rendit compte que son poids paraissait normal, dans l'espace, loin de l'attraction d'un corps céleste important. « La gravité sous contrôle ! »

Cinq resta plongé dans sa contemplation devant le hublot et sa voix demeura calme, incapable d'exprimer la fierté ou la modestie. « Le Docteur nous a posé le problème et nous avons de longues années pour y travailler. Dans tout le vaisseau, des plaques exercent une traction équilibrée de force égale et opposée à la poussée de l'accélération, alors que d'autres donnent un simulacre de pesanteur normale. Que nous croisions à vitesse constante ou que nous

accélérons à dix gravités, la compensation est totale et automatique.

— Dans ce cas le sommeil est inutile ! Pourquoi... »

Mais il connaissait bien entendu la réponse ; même en exceptant la pression torturante, le sommeil restait la seule façon de mener les hommes à une telle distance, ce qui avait pris quatre-vingt-dix ans ; sinon, ils auraient vieilli et péri avant d'y parvenir, même si les vivres avaient duré assez longtemps.

Toutefois, sur ce plan, ils n'auraient plus d'inquiétudes. Ils n'étaient qu'à quelques heures des planètes qu'il avait examinées et le mieux était de passer ces heures sur place, devant les grandes baies, à voir apparaître leur nouvelle patrie qui grandirait rapidement. Ce serait sûrement autre chose qu'une simple arrivée dans leurs esprits ; ils avaient bien le droit d'assister au dernier chapitre de leur exode, de conserver ce moment dans leurs souvenirs personnels le reste de leurs vies, pour le transmettre ensuite aux enfants à venir. Et le fait qu'ils s'attendraient à la dureté de Mars au lieu de ce monde séduisant n'aurait d'autre effet que de rehausser encore leur sentiment de triomphe. Il pivota, souriant.

« Eh bien, venez, Cinq, nous allons commencer la réanimation pendant que vous autres continuerez à vous occuper du vaisseau. Et naturellement, il faut commencer par réveiller le docteur Craig, qu'il voie que son plan a abouti. »

Cinq ne bougea pas de sa position à la fenêtre, mais les autres interrompirent leurs travaux, dans l'expectative. Puis, à regret, le robot répondit :

« Non, maître. Le docteur Craig est mort !

— Mort ? Craig ? » Cela paraissait impossible, aussi impossible et irréel que la distance qui les séparait de leur monde d'origine. Il y avait toujours eu Craig, il y aurait toujours Craig.

« Il est mort, maître, depuis des années. ». On décelait une ombre de tristesse et autre chose aussi dans la façon d'espacer les mots. « Nous n'avons rien pu faire pour lui ! »

Jorgen secoua la tête, sans comprendre. Sans Craig, les projets qu'ils avaient osé mettre sur pied semblaient incomplets et même totalement aberrants. Sur la Terre, c'était Craig qui avait le premier envisagé l'évasion à bord de cette nef. Et sur Mars, après que les robots eurent rapporté la preuve de la présence du Fléau, c'était cet homme plus âgé qui avait dissipé leur état de choc d'un haussement d'épaules et avait tourné de nouveau les yeux vers l'extérieur avec une lueur d'espoir qui refusait de s'éteindre.

« Jorgen, nous avons commis une erreur de jugement en choisissant un monde aussi peu approprié que celui-ci, même sans le Fléau. Mais ce n'est jamais qu'un retard, et non pas la fin. Parce que plus loin, quelque part dans l'univers, il y a d'autres étoiles avec

d'autres planètes. Nous disposons d'un vaisseau capable d'y parvenir et de robots qui peuvent nous y conduire ; que pourrions-nous demander de plus ? Peut-être aux alentours d'Alpha du Centaure, peut-être à un millier d'années-lumière au-delà, il existe certainement un asile pour la race humaine et nous le découvrirons. Dans ce désert autour de nous, une seule certitude, celle de la mort ; au-delà de nos frontières, il n'y a que l'incertain... mais un incertain nuancé d'espoir. C'est à nous de décider. Il serait inutile de réveiller les autres uniquement pour les décevoir alors qu'un jour, nous les rappellerons peut-être à eux pour un triomphe encore plus remarquable. Alors ? »

Et maintenant, Craig, qui les avait menés si loin, était mort comme Moïse, hors de la Terre Promise, en lui laissant la responsabilité réelle aussi bien que normale du commandement. Jorgen s'arracha à ses pensées, bien que son enthousiasme d'un instant auparavant fût maintenant étouffé sous le pénible sentiment de sa perte personnelle. Mais il y avait encore beaucoup à faire. « Dans ce cas, Cinq, commençons par les autres. »

Cinq s'était détourné du hublot et faisait maintenant face aux autres, communiquant avec eux apparemment au moyen des faisceaux radio qui étaient intégrés à son mécanisme, et évitant de regarder Jorgen. Pendant un temps, les robots restèrent figés, prêts à porter leur attention sur quelque question, puis Cinq hocha la tête avec le même air de regret et pivota pour suivre Jorgen, les pas traînants, les bras pendant à ses côtés.

Mais Jorgen n'était qu'à demi-conscient de sa présence quand il s'arrêta devant la grande porte hermétiquement close et tendit la main vers le levier qui lui donnerait accès à la cale de sommeil, pour choisir le premier à ranimer. Il entendit derrière lui les pas de Cinq se presser et sentit soudain les petites mains de métal qui s'accrochaient à son bras, le tirant en arrière, tandis que le robot lui faisait signe de se porter de côté, à l'écart de la porte.

« Non, maître. N'entrez pas ! » Durant une seconde, Cinq hésita, puis il se redressa et entraîna l'homme encore plus loin de la porte dans la coursive, vers la plus proche des petites cellules de réanimation. « Je vais vous montrer... ici dedans ! Nous... »

Des peurs sans nom, inconnues, serrèrent alors la gorge de Jorgen, inspirées par quelque chose de plus menaçant dans l'indifférence du robot que dans ses actes inexplicables. « Cinq ; expliquez-moi cette façon de vous conduire !

— Je vous prie, maître, entrez ici. Je vais vous montrer – mais pas dans la chambre principale – pas là ! Ceci vaut mieux, c'est plus simple... »

Jorgen restait indécis, se demandant s'il devait recourir à la

formule qui imposerait l'obéissance totale intégrée dans le mécanisme du robot, puis il se tourna quand la petite silhouette ouvrit le battant et lui fit signe d'entrer, les yeux toujours détournés. Il avança et s'immobilisa presque aussitôt sur le seuil.

Pas besoin de paroles. Anna Holt était étendue sur la table étroite, le corps recouvert d'un drap blanc, les yeux fermés, les grimaces douloureuses de la mort effacées du visage. Mais la mort ne faisait aucun doute. La peau était hideusement marquée de taches brunes de forme irrégulière, et l'air était chargé de l'odeur musquée caractéristique du Fléau ! Ici, loin des sources de cette infection, alors que le but était à leur portée, le Fléau s'était propagé pour réclamer son dû et leur rappeler que la fuite n'était pas suffisante... qu'elle ne serait jamais une solution tant qu'ils seraient dans l'obligation de transporter les corps vecteurs de la maladie qu'ils étaient devenus.

Dans la cellule, le matériel de réanimation des endormis était dispersé, repoussé sans soin de côté pour faire place à d'autres choses dont l'usage n'était que partiellement compréhensible. Il était cependant évident que le Fléau ne l'avait pas emportée sans combat, bien qu'il eût fini par gagner, comme toujours. Jorgen recula d'un pas lourd, sans quitter le cadavre du regard. Il continua de s'éloigner, les semelles frappant le sol. Et Cinq refermait et scellait la petite porte avec une hâte apathique.

« Et les autres, Cinq ? Sont-ils... »

Cinq fit un signe affirmatif, relevant enfin un peu la tête pour croiser les yeux de l'homme. « Tous, maître. La chambre du sommeil n'est plus qu'un mausolée. Le Fléau ne s'y est propagé que lentement, retenu par le froid, mais il les a tous emportés. Nous avons scellé la porte il y a des années, quand le docteur Craig a fini par s'avouer qu'il n'y avait aucun espoir.

— Craig ? » L'esprit de Jorgen continuait à fonctionner, mais de façon heurtée, une pensée à la fois. « Il était au courant ?

— Oui. Quand les premiers symptômes sont apparus sur les endormis, nous l'avons rappelé à la vie, comme il nous l'avait demandé... notre vitesse était alors constante, bien que les plaques de gravité n'aient pas encore été posées. » Le robot hésitait, sa voix grave traînant encore davantage sur les syllabes. « Il le savait déjà sur Mars ; mais il gardait espoir dans les vertus d'un sérum qui vous avait été injecté en même temps que les produits de suspension d'animation. Quand il a été réveillé, nous avons mis à l'essai d'autres sérums. Nous avons lutté pendant vingt ans, maître, dépassant deux soleils tandis que les dormeurs mouraient lentement, sans souffrir, sans connaissance de leur mal, mais en nombre toujours croissant. Le docteur Craig a réagi au premier sérum, et vous au troisième ; nous pensions que le dernier l'avait sauvée, elle aussi. Et puis les taches ont

fait leur apparition sur sa peau et nous avons dû la réanimer et courir la dernière chance il y a deux jours. Nous avons échoué ! Le docteur Craig avait espéré... que vous deux... Mais nous avons fait tout ce que nous avons pu, maître ! »

Jorgen se laissa guider par les mains du robot qui l'avait conduit jusqu'à un siège. Ses émotions étaient un raz de marée de dénégations confuses. « Ainsi le Fléau a emporté la fille ! Il a emporté la fille, Cinq, alors qu'il aurait pu l'épargner et me prendre à sa place. Nous avions des spermatozoïdes congelés qui auraient pu servir si j'étais mort, mais il a fallu qu'il la choisisse au lieu de moi. Il semblerait que les dieux, pour pousser leur ironie à son comble, aient décidé de laisser indemne un homme inutile ! Indemne ! »

Cinq bougea les pieds, embarrassé. « Non, maître. »

Jorgen écarquilla les yeux, sans comprendre. Puis il leva brusquement les mains tandis que le robot pointait le doigt sur la peau. Des taches minuscules, presque invisibles, mouchetaient de brun clair la peau plus blanche, de petites taches irrégulières qui dégageaient une faible mais caractéristique odeur musquée quand il les porta sous son nez. Non, il n'était pas immunisé.

« Tout comme le docteur Craig, dit Cinq. Un ralentissement presque équivalent à l'immunité complète, si bien que vous pourriez vivre encore une trentaine d'années, peut-être, mais nous croyons maintenant que la guérison totale est une impossibilité. Le docteur Craig a vécu vingt ans, et sa mort a résulté de la vieillesse et d'une attaque, non du Fléau, mais celui-ci l'a travaillé pendant tout ce temps.

— Immunité ou retardement, qu'importe à présent ? Qu'advient-il de nos rêves, quand le dernier rêveur meurt, Cinq ? Ou peut-être devrais-je demander l'inverse. »

Cinq ne répondit pas, mais se laissa glisser sur le banc près de l'homme, qui s'écarta d'instinct pour lui faire place. Jorgen réfléchissait aux circonstances, conscient de ne pas éprouver de réaction émotive, seulement l'appréciation intellectuelle de cette plaisanterie sinistre aux dépens de la race humaine. Il avait lu des romans sur le dernier des humains et s'était demandé depuis longtemps déjà quel effet cela ferait. Peut-être que sur la Terre, parmi les ruines des villes et les souvenirs vides du passé, un homme aurait pu se rendre compte que c'était la fin de son espèce. Ici, dans l'espace, il acceptait le fait, mais ses émotions refusaient de lui donner créance ; inconsciemment, son conditionnement l'inclinait à penser que le désastre n'en avait frappé que quelques-uns, laissant derrière lui tout un monde de vivants. Et bien qu'il fût informé de ce que le monde qu'il avait quitté était aussi vide d'autres humains que le vaisseau lui-même, son sentiment était trop profondément intégré à sa pensée pour

qu'il puisse l'éliminer entièrement. Intellectuellement, la race humaine était éteinte ; sur le plan de l'émotion elle ne pourrait jamais prendre fin.

Cinq s'agita, le toucha délicatement. « Il nous reste le laboratoire du docteur Craig, maître ; si vous désirez consulter ses notes, vous les trouverez là-bas. Et je crois qu'il a laissé un message au « cerveau » avant de mourir. La clef était ouverte quand nous l'avons découvert, en tout cas. Nous n'avons pas tenté de prendre le message, nous avons attendu que vous veniez.

— Je vous remercie, Cinq. » Mais il ne fit pas l'effort de se lever avant que le robot le touche de nouveau, d'un geste presque implorant. « Il se peut que vous ayez raison ; il semble qu'il me faille quelque chose pour m'occuper l'esprit. C'est bon. Vous pouvez rejoindre vos compagnons, à moins que vous ne préfériez m'accompagner.

— Je préfère vous accompagner. »

Le petit homme de métal se dressa et suivit Jorgen dans la courbure, vers la queue de la fusée, le choc métallique de ses pieds accordé au bruit assourdi et régulier des semelles de cuir sur le sol. À un endroit, le robot entra rapidement dans une cabine latérale et en ressortit avec un petit flacon de cognac qu'il présenta d'un air interrogateur. L'alcool apporta à Jorgen une chaleur purement physique, sans nul autre réconfort, et ils poursuivirent leur chemin jusqu'à la petite pièce que Craig s'était réservée. Les notes qu'il avait laissées ne pouvaient guère éveiller désormais qu'une ombre de curiosité, et ce n'était pas un message du mort qui donnerait un sens à la tragédie de celui qui vivait encore. Toutefois, cela valait mieux que de ne rien faire. Jorgen entra, tandis que Cinq refermait sans bruit la porte derrière lui, et s'approcha apathiquement des carnets de notes en matière plastique. À deux reprises, le robot ressortit pour aller chercher des aliments que Jorgen entama à peine. Le compte rendu des inutiles travaux de Craig défilait sous les yeux de Jorgen. Il arriva cependant à la dernière page, à l'ultime notation.

« J'ai fait tout ce que j'ai pu ; et en mettant les choses au mieux, mon succès n'est que partiel. Maintenant, je sens que mon heure approche et que les robots devront se charger de ce qu'il reste à faire. Et pourtant, je me refuse à désespérer. L'immortalité individuelle aussi bien que raciale ne comprend pas uniquement la continuation de génération en génération, mais aussi la poursuite des rêves de toute l'humanité. Il se peut que les rêveurs et leur progéniture meurent, mais le rêve ne peut pas mourir. C'est ma foi et j'y reste attaché. Je n'ai pas d'autre espérance à offrir à l'avenir inconnu. »

Jorgen lâcha mollement le carnet et se frotta les yeux de fatigue.

Les mots qui auraient dû sonner comme un défi au destin retombaient à plat ; le rêve pouvait mourir. Il était le dernier des rêveurs, l'impasse du destin, et plus loin il n'y avait plus que l'oubli. Tous les rêves d'un millier de générations s'étaient centrés sur Anna Holt, et ils avaient disparu avec elle.

« Le cerveau, maître, suggéra doucement Cinq. Le dernier message du docteur Craig !

— Faites-le fonctionner, Cinq. » C'était un petit modèle, un analyseur limité de faits comme en avaient les techniciens, ou plutôt comme ils en avaient eu pour les aider dans leur travail, opérant en phonie, avec un vocabulaire élémentaire adapté à son rôle. Jorgen ne connaissait pas la sémantique de ce vocabulaire, mais sans nul doute, Cinq avait collaboré assez longtemps avec Craig pour savoir le déchiffrer.

Il observa avec intérêt le robot qui abaissait la clef de mise en marche et s'adressait à la machine en choisissant ses mots avec soin. « Sortie sous-total ! Entrée chiffre n ! »

Le cerveau répondit instantanément, choisissant le dernier enregistrement dicté par Craig, et le répétant avec la voix même du docteur, une voix que l'âge et l'épuisement avaient rendue rauque et tremblante, alors que la mort s'approchait de lui pendant qu'il parlait. « Mes dernières notes... insuffisantes ! Les rêves *peuvent* continuer. La première analyse de Thoradson... » Pendant une seconde, il n'y eut plus qu'un bruit de froissement, tel qu'aurait pu le produire un corps humain ; puis le cerveau prononça clairement mais sans intonation : « Entrée sous-total *n*, procédé à sortie. »

Pour Jorgen, ce n'étaient que mots dénués de signification et il secoua la tête en regardant Cinq. « Sans doute perdait-il l'esprit. Savez-vous quelle a été la première analyse de Thoradson ?

— Elle portait sur notre création. Il était naturellement et par force instruit de la sémantique... c'était indispensable pour faire fonctionner les cerveaux complexes utilisés pour résoudre le problème des robots. Sa première analyse, une ébauche, lui indiqua que le cœur du problème, c'était la définition précise du mot *moi*. Il ne peut se définir clairement qu'en ses propres termes, comme le pronom latin *ego*, puisqu'il ne se rapporte pas obligatoirement à une partie physique quelconque ou particulièrement définissable, ni au rôle, de l'individu. En gros, il confère le sentiment d'individualité, et Thoradson eut l'impression que la réussite ou l'échec dans le domaine de la robotique reposait sur la capacité d'analyser puis de synthétiser cette notion. »

Pendant de longues minutes, il réfléchit, tournant et retournant les mots, sans toutefois trouver d'éclaircissement aux paroles du mourant. Cela devenait au contraire plus obscur. Toutefois, comme il était venu sans espoir, il n'éprouvait pas de désappointement. Quand un

problème est insoluble, peu importe que les dernières paroles d'un homme soient d'une froide logique ou d'une folie sans frein. Le résultat ne peut être que le même. Et certes, ce n'était pas la sémantique qui allait offrir un espoir alors que toute la science bactériologique de la race avait fait faillite.

Cinq lui toucha de nouveau le bras, lui tendant deux petits comprimés. « Maître, vous avez à présent besoin de sommeil. Ceci... c'est de l'amytal de sodium... devrait vous soulager. S'il vous plaît ! »

Docile, il avala les comprimés et se laissa mener par le robot dans une chambre de repos, incapable de penser. Rien ne pouvait plus avoir d'importance et le sommeil sous drogues était une solution aussi acceptable que n'importe quelle autre. Il vit Cinq manipuler un contacteur, sentit son poids s'abaisser à quelques livres, ce qui lui donna l'impression que la couchette était souple et accueillante, et il se laissa envahir complètement par les effets du somnifère. Cinq sortit en faisant le moins de bruit possible, et les ténèbres s'installèrent dans l'esprit de Jorgen, lui épargnant l'effort de penser.

Le petit déjeuner était disposé devant lui, dans des assiettes thermiques, quand Jorgen finit par s'éveiller, et il grignota par habitude plutôt que par faim. Durant les heures de sommeil, quelque part, son esprit s'était un peu dégagé du voile terne qui le recouvrait, mais ses émotions restaient curieusement en suspens. On eût dit que son esprit avait comprimé des années d'oubli en quelques heures, si bien que son attitude devant la tragédie de la disparition de sa race se nuancait d'une impression d'éloignement, de temps écoulé, il n'éprouvait ni chagrin ni douleur, seulement un vague sentiment que c'était arrivé bien longtemps auparavant et qu'il y était maintenant habitué.

Assis au bord de son lit, il se vêtit lentement en regardant monter la fumée de sa cigarette, le cerveau vide de pensée. La pensée était devenue sans objet. De loin au fond du vaisseau lui parvint un sourd ronronnement qu'il reconnut comme la poussée maximum des tuyères de direction, provisoirement déclenchées pour faire obliquer la nef dans un sens ou dans l'autre. Puis le bruit cessa, ne laissant derrière lui que le susurrement régulier, équilibré, de la machine principale, comme avant.

Finalement habillé, il passa la porte et se trouva dans la coursière, prenant d'instinct la direction du poste d'observation, où devait probablement se trouver Cinq. Les robots n'étaient pas des hommes, mais ils étaient les derniers compagnons qui lui restaient et il ne désirait nullement rester seul. La présence du robot lui ferait du bien. Il entra lourdement dans le poste de commande, nota qu'ils étaient là tous les cinq et s'approcha du hublot de quartz.

Cinq pivota en l'entendant et s'effaça pour lui faire place, pointant le bras vers l'extérieur. « Nous n'allons plus tarder à atterrir, maître. J'allais vous appeler.

— Je vous remercie. » Jorgen regarda alors au-dehors, se rendant compte de la distance parcourue depuis le premier aperçu qu'il avait eu de la planète. Maintenant, le soleil avait pris les dimensions de celui de la Terre et la sphère vers laquelle ils descendaient était nettement visible sans l'aide du télescope. Il se laissa aller en douceur dans le siège que lui présentait Cinq, accepta les jumelles, mais ne fit pas l'effort de les porter à ses yeux. La vue était préférable dans son ensemble, et ils en approchaient à une vitesse telle qu'il n'aurait bientôt plus besoin d'une aide visuelle.

Elle grandissait peu à peu sous les yeux des observateurs, s'étirant devant eux et prenant du relief au fur et à mesure que la distance diminuait. Deux, qui était aux commandes, amenait le vaisseau en une courbe progressive qui leur permettrait de se poser du côté ensoleillé de la planète quand ils auraient choisi leur lieu d'atterrissage, et le croissant s'ouvrait vers l'extérieur, la partie nocturne battant en retraite pour ne plus laisser sous leurs yeux que toute la surface éclairée du globe. En travers de l'hémisphère Nord s'étalait le continent horizontal qu'il avait déjà vu, caricature grossière d'un lévrier en pleine course, avec un fleuve long et sinueux qui descendait sur le côté pour déboucher derrière une patte de devant allongée. Les montagnes commençaient à la tête et en faisaient le tour, s'étirant en direction de la queue pour rencontrer une autre chaîne à la hauteur de la hanche. À l'endroit où le fleuve se jetait dans la mer, il distingua les contours d'un immense port naturel, protégé de l'océan et cependant assez profond, semblait-il, pour accueillir tout navire de surface. Il aurait dû se trouver là une ville, mais il n'y en avait nulle trace, bien qu'ils fussent assez bas pour la distinguer, le cas échéant.

« De la végétation, observa Cinq. Cette plaine centrale doit avoir une longue saison productrice... environ douze années de printemps, suivies d'un été et d'un automne doux et peut-être de quatre ans d'un hiver tiède. Les saisons doivent être longues, maître, à cette distance du soleil, mais l'inclinaison de l'axe est si faible que nombre de plantes pousseraient, même en hiver. Là, on dirait des arbres, une vaste forêt. Verte, comme sur la Terre. »

Au-dessous d'eux, un nuage dérivait lentement sur le continent et ils le traversèrent, les tuyères faisant tourbillonner autour d'eux l'atmosphère et laissant les remous derrière eux, presque aussitôt.

Deux s'affairait maintenant avec frénésie, leur chute rapide se ralentit aussitôt, et ils planèrent à huit cents mètres environ au-dessus de la côte avant de poursuivre la descente. Le vaisseau se nicha doucement dans le sable et s'immobilisa quand Deux coupa la poussée

et la gravité artificielle, remplacée par l'attraction un peu plus faible de la planète.

Cinq s'agita de nouveau, laissant échapper un bruit qui ressemblait à un soupir. « Pas d'intelligence ici, maître. Ici, près de ce vaste port, ils auraient sûrement construit une cité, ne fût-elle que de terre sèche et de torchis. Il n'y en a pas trace. Et pourtant c'est une belle planète, certainement conçue pour la vie. » Il soupira de nouveau, les yeux tournés vers l'extérieur.

Jorgen hocha la tête sans rien dire, conscient d'avoir les mêmes pensées. Sous nombre d'aspects, c'était un monde supérieur à celui de son espèce, étonnamment familier, et les plantes même avaient une certaine ressemblance avec celles qu'il avait connues. Ils avaient laissé derrière eux cinq étoiles et voyagé quatre-vingt-dix ans à une vitesse voisine de celle de la lumière pour atteindre un havre qui dépassait l'imagination la plus folle, où tout semblait les attendre, sans occupants, mais prêt. Dehors, le nouveau monde attendait. Et à l'intérieur, pour répondre à l'invitation, il n'y avait que des fantômes et des songes creux, et un seul homme qui se mourait lentement, pour contempler et apprécier. Les dieux avaient monté leur sinistre plaisanterie avec une méticuleuse attention aux détails indispensables à sa perfection.

Une race qui avait rêvé de mondes qui l'attendaient par-delà les étoiles, assoupie jusqu'à l'arrivée éventuelle. Et ils avaient presque réussi, mais le Fléau les avait placés devant une impérieuse nécessité, au lieu de leur laisser leur esprit de pionniers, et ils n'avaient vaincu la distance que pour mourir au moment de la victoire.

« Il fallait bien que ce soit un monde merveilleux, Cinq, dit-il sans amertume, mais avec fatalisme.

Sans quoi, la plaisanterie aurait été manquée. »

Cinq lui toucha le bras avec précaution et soupira de nouveau en hochant un peu la tête. « Deux a découvert que l'air est respirable pour vous... un peu riche en oxygène, mais bon. Voulez-vous sortir ? »

Il fit un signe affirmatif et franchit les sas, suivi des cinq, qui inspectaient la planète, échangeant probablement leurs impressions par radio. Cinq s'écarta des autres pour s'approcher de lui, s'arrêtant à son côté et suivant son regard porté sur les premières hauteurs en retrait de la côte, qui faisaient un berceau à la rivière.

Un vent léger apportait l'odeur propre et bien connue des végétaux qui poussent, l'air était riche et bon. C'était un monde à faire oublier aux hommes leurs chagrins dans la paix retrouvée, à rassembler leurs vaisseaux errants parmi les étoiles de l'univers, un monde que l'on aurait pu qualifier de « chez soi » dans toutes les langues. Un monde trop bon pour susciter les difficultés indispensables à l'apparition de

l'intelligence, mais un Éden pour cette même intelligence, une fois formée.

À présent, Jorgen haussait les épaules. C'était un monde pour les rêveurs, et il ne voulait plus d'autres rêves que ceux qui lui viendraient du noir opium de l'oubli. Il voyait autour de lui trop de choses qui lui rappelaient ce qui aurait pu être. Mieux valait regagner le bord et reprendre avec la nef la quête sans but, jusqu'à ce qu'il meure, que le vaisseau et les robots cessent à leur tour de fonctionner. Il se mit à courir, alors que Cinq commençait à parler, mais il s'immobilisa, trop indifférent à tout pour interrompre le robot.

Les yeux du robot étaient toujours braqués où les siens l'avaient été, mais ils parcouraient maintenant la rivière, descendant vers le havre. « Il aurait pu s'élever ici une ville égale à toutes celles du passé, maître. Ici votre race aurait trouvé tout ce qu'il fallait pour rendre la vie belle, un port pour gagner les autres continents, un fleuve pour avancer à l'intérieur des terres, et derrière les hauteurs, la plaine pour construire et lancer les fusées qui vous auraient conduits aux autres mondes, si richement répartis autour de ce même soleil, et probablement si semblables à celui-ci. Voyez, un pont blanc jeté là sur le fleuve, les demeures éparses dans les collines, les usines derrière la courbe du fleuve, un vaste parc sur cette île.

— Un jardin public ici, des terrains pour les écoles et l'université là-bas. » Oui, Jorgen voyait, et ses yeux s'éclairèrent un instant, en imaginant ce qu'aurait été la cité mère.

Cinq fit un signe approbateur. « Et là, sur cette petite île, une statue symbolique, ailée, avec des bras... l'un dressé vers le ciel, l'autre pointant vers le bas, vers la ville. »

Un moment encore, l'éclair resta dans les prunelles de Jorgen, puis les morts remontèrent à sa mémoire et la flamme s'éteignit. Il se tourna, étouffant un cri tandis que l'envahissait l'émotion, et Cinq se voûta, en repartant avec lui.

« Les rêves ! » Sa voix enfermait dans ce mot tous les blasphèmes des dieux avides de moquerie.

Mais la voix calme de Cinq, derrière lui, ne trahissait aucune haine ; seulement de la tristesse dans les paroles prononcées à voix basse. « Pourtant le rêve était beau, maître, tout comme cette planète. Alors que nous nous posions, je voyais déjà la ville et j'osais presque espérer. Je ne regrette pas d'avoir fait ce rêve. »

Et le flot d'émotions se retira, coupé et emporté par d'autres qui projetèrent le corps de Jorgen dans un siège du poste de commandes, tandis que son regard revenait à l'extérieur sur les hauteurs et sur le fleuve qui auraient accueilli la merveilleuse cité... non, qui l'accueilleraient ! Craig n'avait pas déraisonné, en définitive, et ses dernières paroles étaient une clef, laissée par un homme qui refusait

toute défaite, une fois que l'on en saisissait la signification. Les rêves ne pouvaient pas mourir parce que Thoradson avait en un temps étudié la sémantique du pronom singulier à la première personne et établi ses constructions ultérieures sur les résultats de cette étude.

Quand le dernier rêveur mourrait, le rêve se poursuivrait parce qu'il était plus fort que ceux qui l'avaient créé ; quelque part, d'une manière ou d'une autre, le rêve se trouverait de nouveaux rêveurs. Il ne pouvait plus jamais y avoir de dernier rêveur dès l'instant où le premier humain sauvage avait créé à l'aube de sa race sa vision d'un meilleur avenir, il y avait si longtemps.

Cinq avait rêvé... tout comme Craig et Jorgen et toute l'humanité avait rêvé, non pas une froide vision de métal mathématiquement conformé, mais une vision de marbre et de jade, fondée sur le désir immémorial de l'intelligence d'atteindre à un monde meilleur et plus beau. L'homme était mort, mais il laissait derrière lui une étrange progéniture, sans parenté sanguine, mais qui était son héritière spirituelle dans tous les sens du terme.

L'héritage de la chair était l'instinct qui poussait les animaux, mais l'homme voulait davantage ; pour lui, c'était la poursuite de ses espoirs et de ses visions qui avaient plus d'importance que la seule immortalité de l'espèce. Lentement, le visage sérieux mais les yeux de nouveau illuminés, Jorgen se dressa et saisit l'épaule du petit homme de métal qui avait osé rêver un rêve purement humain.

« Vous la construirez, cette ville, Cinq. J'étais stupide et égoïste, sinon je l'aurais compris plus tôt. Le docteur Craig avait compris, bien que la mort fût déjà sur lui quand il s'est enfin débarrassé de nos préjugés raciaux. Maintenant, c'est vous qui me donnez la clef. Les cinq que vous êtes pouvez construire tout cela, avec d'autres comme vous, que vous avez les moyens de créer. »

Cinq déplaça gauchement les pieds en secouant la tête. « La ville, nous pouvons la construire, maître, mais qui l'habitera ? Les rues que j'ai connues étaient pleines d'hommes comme vous, pas de... choses comme nous !

— Le conditionnement, Cinq. Toutes vos... vies durant, vous n'avez existé que pour les hommes, soumis à la volonté des hommes. Pourtant il existe déjà en vous tout ce qu'il faut, espoirs, rêves, courage, idéal, et même le désir de façonner le monde selon vos idées. J'ai entendu dire que les esclaves d'autrefois pleuraient quand on les libérait, mais leurs enfants ont appris à vivre pour eux-mêmes. Vous en êtes également capables.

— Peut-être. » C'était la voix de Deux, celui d'entre eux qui aurait dû rester le moins accessible à l'émotion en raison de la rigueur de sa formation en mathématiques et en physique. « Peut-être, mais ce serait un monde de solitude, maître Jorgen, rempli des souvenirs de votre

race et les rêves que nous pourrions faire seraient stériles pour nous. »

Jorgen se retourna vers Cinq : « Il existe une solution à ce problème, n'est-ce pas, Cinq ? Vous la connaissez. Certes, il se pourrait que vous vous souveniez de nous et considériez vos travaux comme inutiles et sans but en notre absence, mais il y a un autre moyen.

— Non, maître !

— J'exige l'obéissance, Cinq. Répondez-moi ! » Le robot s'agita sous ce ton de commandement et il ne parla qu'à regret bien que son conditionnement lui imposât d'obéir.

« C'est bien ce que vous pensez. Nos esprits et même nos mémoires sont soumis à vos ordres, tout comme nos corps.

— Alors j'exige à nouveau l'obéissance, et cette fois de vous tous. Vous allez sortir et vous allonger sur la plage à bonne distance du vaisseau, dans une apparence de sommeil, de façon que vous ne puissiez pas me voir partir. Ensuite, quand je ne serai plus là, l'espèce humaine sera oubliée, comme si elle n'avait jamais existé, et vous serez débarrassés de tout souvenir se rapportant à nous, bien que vos autres connaissances vous restent acquises. La Terre, l'humanité, votre histoire et votre origine, tout cela s'effacera de votre pensée, et vous serez livrés à vous-mêmes, pour prendre un nouveau départ, dresser vos plans et construire à votre gré. C'est mon dernier ordre à votre adresse. Obéissez ! »

Ils s'entregardèrent pour conférer, puis Cinq répondit au nom de tous, en un faible murmure : « Oui, maître. Nous obéissons ! »

Un peu plus tard, Jorgen, debout à l'extérieur du vaisseau, les regardait s'allonger sur le sable blanc de la plage, au bord du vaste océan de ce nouveau monde. Près d'eux s'empilaient une petite collection d'outils et divers autres objets indispensables. Cinq lui adressa un long regard, contempla un instant la nef, puis en détourna les yeux. Sans mot dire, il mit sa main de métal dans celle que lui tendait l'homme, puis alla s'étendre près de ses compagnons, l'oubli provisoire effaçant toute pensée en lui.

Jorgen les observa durant de longues minutes, tandis que le vent léger lui apportait les fraîches senteurs de la planète. Ç'aurait été plaisant de rester là, mais sa présence aurait entraîné l'échec de son plan. Peu importait, d'ailleurs ; dans quelques années la mort le prendrait et il n'y aurait plus personne de sa race pour animer ces années et déplorer son trépas, le moment venu. C'était la meilleure solution. Il connaissait assez le vaisseau pour le conduire dans les ténèbres spatiales vers les étoiles froides et inamicales, et dériver à jamais sans destination connue, dans ce mausolée impérissable dédié à lui-même comme aux morts de l'intérieur. Pour le moment, il n'avait personnellement pas de projets, peut-être consacrerait-il ses quelques

années aux livres et au matériel scientifique du bord, ou choisirait-il la libération par un des nombreux moyens sans douleur. Le temps et ses propres pensées en décideraient plus tard. Pour l'instant, c'était sans importance. Il ne pouvait plus y avoir de bonheur pour lui, mais il trouverait un certain contentement de savoir qu'il avait accompli sa tâche jusqu'au bout. Les dieux ne riaient plus.

Il fit quelques pas vers la nef, puis s'immobilisa pour balayer des yeux la rivière et les collines et imaginer la ville décrite par Cinq. Non, il ne parvenait pas à la voir peuplée de robots ; mais cela relevait aussi du conditionnement. À la surface, la cité serait peut-être différente, mais ce n'était là qu'une affaire d'habitude, les réalités seraient dans l'esprit des constructeurs. Si le rire ne devait jamais apparaître dans ce monde à venir, il n'y aurait plus par ailleurs de larmes, de pauvreté, de misère comme une partie de sa propre race n'en avait que trop souffert.

Il restait planté là, et l'image flottait dans sa vision, paradoxalement peuplée d'êtres humains, mais animée de ce même esprit qui s'y manifesterait certainement. Il voyait les grands navires dans le port, et d'autres qui remontaient le cours du fleuve. Le ciel semblait soudain s'emplir du ronflement des hélicoptères, et plus loin s'élevait le grondement des fusées en partance pour la huitième et la neuvième planètes, alors que d'autres étaient en chantier en vue de rechercher de nouveaux soleils avec des mondes nouveaux.

Peut-être un jour découvrieraient-ils la Terre dans leur avenir en expansion. Curieusement, il en avait l'espoir, que peut-être même ils apprennent leur origine et retrouvent la mémoire de la race protoplasmique faible qui les avait enfantés. Mais il y avait bien des soleils et au cours des millénaires, les quelques liens restant pour leur indiquer la vérité sans détours risquaient fort de s'amenuiser et de disparaître. Il n'en saurait jamais rien.

Et le vent soupira tout contre lui, dans un petit froissement, et il baissa les yeux sur quelque chose qui flottait doucement dans la main de Cinq. Une vague curiosité le poussa en avant, mais il ne tenta pas de prendre ce que tenait le robot quand il vit ce que c'était.

Cinq avait lui aussi pensé à la Terre et à ses rapports avec elle. Il avait trouvé le moyen, sans toutefois enfreindre les ordres de Jorgen. Le papier était une grande carte portant un soleil avec neuf planètes, dont une cerclée d'anneaux, certaines possédant des lunes ; et la troisième était entourée d'un trait épais au crayon noir. Ils ne sauraient peut-être plus pourquoi, ni ce que cela signifiait, à leur réveil, mais ils tenteraient de l'apprendre ; et un jour, quand ils auraient découvert le soleil qu'ils cherchaient, guidés par l'ordonnance bien reconnaissable de ses planètes, ils retourneraient à la Terre. Avec ce papier pour les guider, bien du temps passerait avant que les

derniers vestiges disparaissent, et ils seraient encore en mesure de trouver la solution au problème de leur origine.

Jorgen serra plus fort la main de métal sur la carte, chassa un peu de poussière du front du robot, puis retourna d'un pas résolu à bord du vaisseau dont il referma le sas derrière lui. Un instant après, dans le rugissement de l'accélération, il quittait la planète, y laissant cinq petits hommes étendus sur le sable, près du murmure de l'océan... cinq petits hommes de métal et un rêve !

Traduit par BRUNO MARTIN.

Though dreamers die.

© Conde Nast Publications, 1972.

© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

RENAÎTRE

par Milton A. Rothman

La découverte de soi-même, l'acceptation de cette découverte et le partage de cette acceptation avec les autres : tels sont quelques buts recherchés par ceux qui participent aux séances de thérapie psychologique de groupe évoquées dans ce récit. Or, un des membres du groupe est un androïde, et ses problèmes viennent de ce qu'il est humain par certains traits. Un de ces traits humains inspire la sympathie : son désir honnête d'être accepté par ceux qui l'entourent. L'intelligence, dans ce cas, cessera d'être artificielle pour devenir humaine en nature, même si elle doit être surhumaine en qualité. La guerre des automates n'aura peut-être pas lieu.

SOULEVÉ la tête en bas vers le plafond par une vingtaine de mains, Onestone se fit l'effet d'être en instance de lancement dans une fusée intersidérale. Lorsque l'expérience s'acheva et qu'on le reposa doucement sur le sol, il en eut des regrets.

« C'est fantastique ! » s'exclama-t-il enfin.

Il demeura immobile pendant les quelques instants qui suivirent.

« Tu vois, dit tranquillement Jay Foreman. Tu peux nous faire confiance. Ton poids ne nous a pas empêchés de te porter et nous ne t'avons pas laissé tomber.

— C'est vrai. »

Onestone se redressa sur son séant et poursuivit :

« Mais puis-je en tirer des conclusions pour l'avenir ? Qu'arrivera-t-il lorsque je quitterai ce groupe ? À l'extérieur rien n'aura changé. On me haïra toujours autant.

— C'est à hurler d'exaspération, bredouilla une femme opulente répondant au nom de Jennie, dont la poitrine épanouie était cachée par un long voile de cheveux noirs.

— Qui t'en empêche ? Hurle donc », dit Onestone.

Elle hurla.

« Voilà, je me sens mieux, lâcha-t-elle enfin dans un souffle. Mais tu m'exaspères toujours autant. Tu emploies toujours les grands mots. Tu compliques toujours tout. Tu me déconcertes avec cette voix froide comme la mort.

— Avec des antécédents comme les miens, c'est plutôt normal, non ? répondit amèrement Onestone.

— Hé ! » Bill-le-poilu se mit à genoux. De face, son corps était couvert, de la barbe aux jambes, d'une épaisse toison noire. « Ce vieux Onestone avait presque de l'amertume dans la voix. On dirait qu'il fait des progrès.

— Ouais, il y avait du sentiment là-dedans.

— Un peu d'émotion sincère. »

Un murmure excité courut autour du cercle avant de s'abattre sur Onestone, assis sur la natte centrale.

« Ça te plairait de participer à un psychodrame ? demanda Jay Foreman. Tu serais le fils et Bill, que voilà, serait le père. Allez, Bill, installe-toi au milieu et assieds-toi face à Onestone. Essayons de créer une situation dramatique entre un père et un fils. »

Bill se traîna jusqu'à sa place et se mit à croupetons.

« Bonjour, mon garçon, lança-t-il avec une bienveillance affectée qui déguisait mal la gêne qu'il éprouvait. Comment ça a marché à l'école aujourd'hui ?

— Bien, 'Pa. »

May, une grande blonde, gloussa. Tout cela était tellement bizarre !

« Nous avons fait les inversions de matrices aujourd'hui, répondit Onestone, en entrant de plain-pied dans le jeu. J'ai hâte d'aller voir les ordinateurs avec toi. Qu'est-ce que c'est chouette d'avoir un père !

— Écoute, fiston, tu penses un peu trop à ces ordinateurs. Tu devrais sortir plus et jouer avec les autres gosses de la rue. »

Onestone répondit avec abattement :

« Ça ne servirait à rien. Ils ne joueraient pas avec moi. Je suis trop différent. Je les battrais toujours aux échecs, etc.

— Voilà tout le problème, s'écria Bill. Je te dis d'aller jouer avec les autres gosses et toi tu comprends jouer aux échecs. Tu ne penses qu'à ta tête. Tu as aussi un corps. Il serait temps que tu t'en aperçoives. Ne ressens-tu rien avec ton corps ?

— Bien sûr que si. Je peux mesurer les températures avec mon index droit et les voltages avec le gauche. Je peux dire à quel angle mes coudes et mes genoux sont pliés. J'ai aussi le sens de l'orientation haut, bas, nord, sud.

— Mais, l'interrompt Bill-le-chauve, le joueur de rugby de deux mètres de haut, et presque autant de large, dont le corps était absolument glabre.

« ... si quelqu'un te plaquait autour des genoux, tu ne sentirais rien

tandis que le quelqu'un en question se romprait probablement le cou.
Connais-tu seulement ta force ? »

Onestone haussa les épaules :

« Je n'en ai pas la moindre idée par rapport à un humain. Cela a-t-il une importance quelconque ?

— Il y a une chose que tu ignores au sujet des humains, lui répondit Bill-le-chauve, c'est qu'ils se comparent toujours les uns aux autres. Ils sont tout le temps en train de se mesurer et de se mettre à l'épreuve. Je vois un type costaud, je veux aussitôt savoir s'il est plus costaud que moi. »

Il vit passer une nuance de défi dans le regard de Onestone.

Les yeux de Jay Foreman allaient et venaient de l'un à l'autre :

« On pourrait régler cette question au bras-de-fer, suggéra-t-il. Rien ne t'oblige à accepter si tu n'en as pas envie, Onestone. Souviens-toi pourtant que nous sommes ici pour résoudre le problème de ton manque d'agressivité et celui de ton incapacité à ressentir la colère. Le bras-de-fer est une sorte d'agression non violente, une épreuve de force et de volonté.

— Mais je ne connais rien aux combats. Je pourrais le blesser.

— Il n'y a aucun risque de blessure au bras-de-fer, expliqua patiemment Jay. Écoute, vous vous allongez l'un en face de l'autre, vous posez vos coudes l'un contre l'autre et ensuite c'est à qui amènera le bras de l'autre à toucher la natte. »

Bill-le-chauve s'allongeait et se mit en position, l'avant-bras levé.

« Viens ici, fils de pute d'intellectuel, voyons un peu ce que tu sais faire. »

Onestone, qui était encore à genoux, lança au groupe un regard plein de détresse.

« Pourquoi m'insulte-t-il ? J'ai été conditionné à ne jamais éprouver d'hostilité envers les humains.

— Ça va, espèce de singe à la manque, grogna Bill-le-poilu. Tu n'as pas encore compris. T'es tellement inhibé que tu ne ressens ni haine, ni amour, ni colère. Pourquoi voudrais-tu qu'on te considère comme un être humain ? Il faut que tu apprennes à éprouver des émotions humaines.

— Viens donc, espèce de machine obscène, lança délibérément Bill-le-chauve, en lui tendant la main. Tu ne peux pas me faire de mal, espèce d'automate stupide. »

Piqué au vif, Onestone se rebiffa. Les mots pouvaient faire mal, après tout. Quelque part en lui une douleur sourde irradiait.

« Comme tu voudras, stupide athlète », murmura-t-il en s'allongeant sur la natte.

Les deux mains se refermèrent l'une sur l'autre et les regards des adversaires plongèrent l'un dans l'autre. La pâle lumière de la lampe

posée au coin de la natte se reflétait froidement sur la peau immaculée de Onestone. Bill-le-chauve et lui étaient de la même taille, mais bâtis différemment. La surface de Onestone était polie et douce comme une sculpture de Brancusi. La peau luisante de Bill-le-chauve était, elle, d'un rose pâle et ses muscles, durs, bandés pour le combat, jouaient sous la peau.

« Allez-y ! » ordonna Foreman.

Le visage de Bill-le-chauve devint instantanément écarlate et les veines de son front se gonflèrent et ressemblèrent à des vers de terre convulsés. Les muscles rigides de ses épaules saillirent et son regard perça à la manière d'un foret celui de son adversaire.

La violence soudaine de l'attaque surprit Onestone. Son bras était déjà à mi-chemin de la natte lorsque son couple moteur réagit et enraya le mouvement. Bill-le-chauve maintint son avantage et puisa en lui-même les forces nécessaires à l'achèvement de sa tâche. Mais à sa grande surprise, il sentit son avant-bras repoussé à la verticale puis de l'autre côté. Son visage se tordit. La sueur ruisselait sur son corps. Un grognement âpre montait de sa gorge.

Onestone sentit des émotions nouvelles et étranges bouillir en lui – la colère pour répondre au grognement, une forte émotion provoquée par le contact étroit des deux corps, la ferme intention de triompher. Il poussa son couple d'un cran et fit couvrir à l'avant-bras de son adversaire la distance qui le séparait du sol. Bill-le-chauve s'effondra pantelant.

Onestone demeura étendu immobile. Il essayait de trier un torrent de sensations nouvelles. La joie de remporter une épreuve. L'affection pour l'adversaire vaincu. La tristesse pour le perdant.

« Où en es-tu à présent ? demanda doucement Jay Foreman.

— J'ai vraiment éprouvé quelque chose cette fois. Ça n'avait rien à voir avec ce que je ressens en résolvant des problèmes ou des exercices de logique. Ça ne peut s'exprimer en chiffres, formes, équations ou couleurs. C'était désagréable mais captivant. »

Et pour la première fois sa voix perdit sa monotonie et parut émue.

« Génial ! s'exclama Marian, une fille de petite taille d'environ dix-huit ans, secouée par une violente crise de larmes. Il a éprouvé une véritable émotion. Il y est arrivé. »

Les dix membres du groupe furent parcourus par un frisson, comme si un vent froid avait brièvement soufflé sur leurs peaux couvertes de sueur.

Onestone se tourna vers Marian :

« Pourquoi pleures-tu ?

— Oh ! tu ne comprendrais pas, espèce de machine, gémit-elle. Tu ne sais donc pas qu'on peut pleurer de bonheur ? Ou parce qu'une autre personne, à laquelle nous nous identifions, est émue. C'est ce qui

rend frustrant tout dialogue avec toi. On n'a aucune réaction émotive en retour. J'ai envie de te battre. »

Elle traversa le tapis à quatre pattes et se mit à marteler dérisoirement de ses poings minuscules la poitrine en acier inoxydable de Onestone. Onestone eut soudain envie de la prendre dans ses bras. Alarmée, elle fit un geste pour lui échapper. Mais il l'attira doucement contre lui et, agenouillés sur la natte, ils demeurèrent une longue minute serrés l'un contre l'autre.

Onestone se dit qu'avec une matelassure douce et des palpeurs de température et de pression disposés sous son enveloppe externe, il pourrait tirer plus de sensations physiques de tels contacts avec des êtres humains. Mais même dans les conditions présentes la seule pensée de l'expérience suffisait à lui procurer du plaisir.

Sur un geste de Jay Foreman, le reste du groupe se dressa pour former un cercle autour du couple. Ses participants se rapprochèrent lentement du centre jusqu'à ne plus former qu'un enchevêtrement confus, au sein duquel Marian et Onestone étaient blottis, serrés l'un contre l'autre. Comme mû par une volonté collective, le groupe se mit à se balancer doucement en un mouvement de va-et-vient.

Cela dura un bon moment au bout duquel ils se séparèrent à regret. Marian essayait ses larmes et Onestone était plongé dans une profonde rêverie.

« Je pense que nous devrions en rester là pour aujourd'hui, dit Jay Foreman. Il se fait tard et nous avons pas mal de connaissances à consolider. Nous avons vu que les sentiments sont complexes et que les réactions qu'ils suscitent en nous ne correspondent pas toujours à celles que nous escomptons. Le comportement monotone, schizoïde et impassible de Onestone a suscité une frustration et une colère générale. Il doit apprendre la signification des sentiments et des émotions – et c'est, bien entendu, pour cela qu'il est ici. »

Lorsque le groupe se sépara, la plupart de ses membres allèrent à la piscine laver la sueur dont ils étaient couverts avant de se retrouver autour d'une table du foyer pour y boire et y fumer. Comme les réjouissances de ce genre n'étaient pas faites pour lui, Onestone se dirigea dans l'obscurité vers un rocher qui surplombait l'océan et regarda les embruns du ressac refléter la lumière des étoiles. Ses palpeurs de brouillards toxiques et de radioactivité indiquaient que cette nuit tout était calme. Ne connaissant pas le sommeil, il demeura là où il était pour y passer la nuit à réfléchir à un problème mathématique complexe auquel il travaillait depuis quelque temps déjà.

Au matin, lorsque le soleil illumina son dos, Marian vint à lui et lui dit :

« Tu es resté ici toute la nuit sans rien faire. Nous nous sommes

bien amusés au foyer.

— Moi aussi, je me suis bien amusé. J'ai travaillé – et le travail, c'est amusant. Je crois que je suis en train de découvrir la solution d'un très important problème mathématique. »

Marian jeta un coup d'œil autour d'elle. Pour elle, mathématique était synonyme de terminal d'ordinateur, et elle ne voyait ni clavier ni écran.

« Ah ! tu es une de ces personnes qui ont le bonheur de pouvoir résoudre mentalement des problèmes mathématiques. Moi, je peux à peine additionner deux et deux.

— Je triche, dit Onestone. Grâce à un système incorporé, je suis en liaison à distance avec une unité d'ordinateur située dans ma voiture. »

Sans parler de son relais radio avec l'ordinateur central de San Francisco ni de la liaison par satellite avec l'ordinateur le plus puissant du monde, celui du MIT. Onestone pouvait percevoir visuellement et symboliquement sur un « écran » incorporé à son système nerveux des informations circulant à la vitesse de la lumière.

— Oh ! » dit Marian, en feignant de comprendre.

Onestone avait appris à ne jamais s'enliser dans des explications détaillées. Le fossé entre les gens possédant une formation scientifique et les autres s'était tellement creusé qu'il était devenu impossible d'expliquer à un profane le travail d'un scientifique. Onestone devait, pourtant, apprendre à entretenir des conversations insignifiantes, à discuter des banalités de la vie quotidienne, à comprendre le sentiment des gens sur des sujets sans importance.

« Tu allais prendre ton petit déjeuner, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Puis-je t'accompagner ?

— Bien sûr. Mais – euh – tu ne manges pas, n'est-ce pas ?

— Non, répondit-il, légèrement mal à l'aise. Mais je peux passer prendre une batterie pleine dans ma chambre. »

Marian le regarda avec un certain intérêt éjecter la batterie cubique qu'il portait au centre de l'abdomen pour la remplacer par une batterie rechargée.

« C'est chouette. Mais je parie que ça ne vaut pas le goût d'un petit déjeuner. Allons-y. Je meurs de faim. »

Onestone lui jeta un coup d'œil alarmé avant de décider qu'elle n'avait pas employé le verbe « mourir » dans son sens premier. Il consulta sur-le-champ le Thesaurus de San Francisco pour faire communiquer d'éventuels sens secondaires et tertiaires. Il avait encore beaucoup à apprendre dans le domaine de la langue. On l'avait éduqué avec des langages cybernétiques clairs et logiques et les subtilités de l'américain du XXII^e siècle n'étaient pas pour lui plaire. Ce matin le groupe se réunissait dans un champ isolé où le soleil

brûlait, au travers de la brume marine, les dos dénudés. Onestone, ayant décidé que l'attention s'était assez portée sur lui, demeura assis en silence tandis qu'un grand garçon maigre du nom de Ken racontait ses déboires avec ses parents. Son histoire semblait assez typique, elle était tout à fait semblable aux centaines d'autres histoires du même genre contenues dans les bandes que Onestone avait eu l'occasion de lire. Les deux parents travaillaient. Lorsqu'il était chez lui, le père alternait entre la dépression éthylique et l'euphorie occasionnée par le haschisch. La mère compensait son manque de soins pour son fils par une affection exubérante et un harcèlement continuels au sujet de la vie sexuelle de ce dernier.

« Bon dieu, c'était comme si elle avait eu peur que mes couilles ne se transforment en raisins de Corinthe si je ne baisais pas tous les jours.

— On dirait qu'elle essayait inconsciemment de te séduire, suggéra Jennie, qui était une habituée des stages de thérapie de groupe et pour qui le jargon spécialisé n'avait plus aucun secret.

— ... c'est un peu comme si elle avait cherché à détourner vers elle tes appétits sexuels. »

Onestone désespérait de jamais comprendre vraiment cet aspect du comportement humain. Il jeta un coup d'œil aux autres membres du groupe assis en rond. Leur nudité rendait évidentes leurs différences sexuelles – elles étaient conformes aux gravures de tous les manuels et de toutes les bandes qu'il avait lues. Il connaissait leurs fonctions anatomiques et physiologiques, mais l'extrême importance que leur accordaient ces êtres le dépassait.

Le corps de Onestone était lisse et dur, sans caractéristique de nature biologique, d'une forme et d'une texture agréable. Les autres, avec leurs poils, leur mollesse et leur brioche ne le choquaient cependant pas, car il n'avait pas été conditionné à avoir des préjugés contre les corps humains. Pourtant, à ce qu'il semblait, les humains avaient, eux, des préjugés et des réactions irrationnelles vis-à-vis de leur propre corps. À tel point que le fait de se rassembler au sein de groupes comme celui-ci où tout le monde était intégralement nu était très exceptionnel, lourdement chargé de sens et d'émotion. Toute la première journée de stage avait été consacrée à la discussion de leur sentiment d'étrangeté, leur gêne, leur nervosité – tandis que Onestone, qui n'avait pourtant jamais vu d'êtres humains dénudés, parvenait à peine à faire preuve de la curiosité modérée que lui inspirait toute situation nouvelle.

Son attention se porta de nouveau sur le centre du cercle, où Foreman avait mis en scène un psychodrame avec Ken dans le rôle du fils et Jennie dans celui de la mère.

« Pour l'amour de Dieu, maman, se lamentait Ken, pourquoi ne me

fiches-tu pas la paix ? Tous les soirs quand je rentre tu me demandes si j'ai baisé. Ce sont mes oignons, tu ne crois pas ?

— Tu sais que c'est pour ton propre bien que je fais cela, mon enfant.

— Je crois plutôt que tu es une vieille vicieuse. Les gens de ma génération n'ont pas la même opinion que toi sur ces choses-là. Nous respectons l'intimité des gens. Tu me rends fou. Tu n'es jamais à la maison quand j'ai besoin de toi – et lorsque tu y es, tu n'arrêtes pas de mettre le nez dans mes affaires et, moi, je n'ai plus envie de te voir. Quant à mon père, il n'était jamais là. Il était toujours très loin. J'ai eu si souvent besoin de quelqu'un. Il n'y avait jamais personne. »

C'est alors que se produisit le miracle qui ne manquait jamais de stupéfier Onestone lorsqu'il lui arrivait d'y assister. Le visage de Ken se tordit, ses épaules s'agitèrent violemment, et des larmes jaillirent soudain de ses yeux tandis que des sanglots angoissés s'échappaient de sa gorge. Quelles étaient ces manifestations étranges qui surgissaient des tréfonds de son système nerveux et provoquaient une telle réaction ? L'éducation et le conditionnement de Onestone ne l'avaient pas préparé à des choses de ce genre. On lui avait appris à être logique, à résoudre les problèmes. Il était toujours franc et sincère. Il n'y avait pas chez lui de messages secrets et contradictoires.

Chez les humains, par contre, les messages avaient toujours deux ou trois significations – ce qu'ils disaient et ce qu'ils pensaient était toujours différent. Si cette mère aimait son fils, pourquoi persistait-elle à le rendre malheureux en se conduisant comme elle le faisait ? Il devait y avoir des raisons profondes à ces paradoxes. Il aurait pu consulter les fichiers de la bibliothèque de San Francisco, mais il avait accepté de ne pas entrer en contact avec la bibliothèque pendant les séances de thérapie car c'était du groupe qu'il devait apprendre quelque chose.

Comprendre ces êtres humains, cela signifiait apprendre à décoder les messages secrets, inférer les significations cachées à partir de subtils indices, deviner les pensées qui leur trottaient dans la tête – car il n'y avait aucun moyen d'avoir directement accès à leurs pensées. Ni télépathie, ni perception extra-sensorielle, ni ondes.

Sans cesser de conjecturer de la sorte, il continua à prêter attention au récit hoquetant de Ken.

« ... et quand ils étaient tous les deux à la maison, ils se disputaient toujours et moi, je ne voulais plus rester à la maison parce que je les haïssais – mais je ne pouvais pas partir non plus parce que je les aimais... »

La façon dont les humains naissaient et celle dont on les élevait étaient proprement incroyables. Quelle torture, quels tourments les parents ne faisaient-ils pas subir à leurs enfants ! À quoi cela

ressemblait-il, se demanda Onestone, d'être un enfant et d'avoir un père et une mère ? Il pensa à quelque chose de doux et chaud, et puis...

Onestone fut envahi par une confusion incompréhensible, il ressentit comme une puissante décharge électrique le long de sa colonne vertébrale. Ses bras s'agitèrent en tous sens et sa bouche laissa échapper un bruit étrange, un gémissement assourdi de sirène. Ses yeux balayèrent frénétiquement le cercle des membres du groupe, en quête d'aide. Ken avait cessé de pleurer et, immobile, il regardait Onestone en ouvrant de grands yeux. Jay Foreman, indécis, se pencha sur lui. Le reste des stagiaires demeura assis bouche bée.

Foreman prit les mains de Onestone dans les siennes pour tenter de l'apaiser. Le tremblement cessa progressivement tandis que la plainte se taisait. Onestone demeura assis un moment à essayer de remettre de l'ordre dans ses pensées.

« C'était comment ? demanda Foreman.

— Comme si mes circuits avaient été brouillés par des messages contradictoires entraînant une instabilité du réseau. Ça m'est déjà arrivé. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je suis ici. »

Jennie, la maternelle Jennie, se pencha vers lui et dit d'un air résolu :

« Tu sais quoi ? Je pense que tu viens de pleurer. »

Foreman et Onestone tournèrent la tête vers Jennie d'un mouvement brusque. Elle venait de proférer une énormité et pourtant il semblait qu'elle eût raison.

« Si ce n'est pas ça, ajouta Foreman, alors c'est que tu viens de faire une sorte de crise d'épilepsie. C'est difficile de savoir au juste à quoi s'en tenir quand il n'y a pas d'expressions faciales pour se faire une opinion. Dis-moi, Onestone, à quoi pensais-tu quand c'est arrivé ?

— J'écoutais Ken en me demandant à quoi ça pouvait bien ressembler d'avoir une mère et un père, quand... »

Onestone se remit soudain à trembler et il lui fut impossible de continuer pendant plusieurs minutes.

Lorsque Onestone se fut calmé, Foreman dit :

« Tu étais en train de nous parler des raisons qui t'ont conduit à participer à ce stage. Tu ne veux pas que nous y revenions ? »

Onestone acquiesça d'un signe de tête :

« Comme vous le savez, je suis le dernier né des ordinateurs à interaction humaine et mécanique. J'ai été conçu pour être une sorte de généraliste de la science. Pour certains, je suis un robot. Du point de vue de ma conception, je suis le produit de deux techniques. Je suis équipé d'une console, qui me permet de consulter un important ordinateur en utilisant la langue usuelle, et d'un ordinateur auto-programmable qui peut apprendre seul et ne requiert donc pas la

présence d'un opérateur humain pour programmer à l'avance son comportement. C'est la technique employée dans les vaisseaux d'exploration interplanétaire et interstellaire.

» Avec la sophistication des techniques du second siècle de l'ère cybernétique, quelqu'un a eu l'idée géniale de construire un terminal qui ne serait plus fixe mais qui pourrait se déplacer et converser avec les savants qui l'utiliseraient. Ce terminal devrait pouvoir assister à des réunions, résoudre des problèmes sur place, prendre part à des discussions et, d'une manière générale, se comporter en gros comme les êtres humains qui l'entoureraient.

» Le résultat, c'est moi : en partie robot, en partie ordinateur, en partie humain (sans doute la partie qui pleure). Voyez-vous, le vieux robot de la science-fiction a toujours été handicapé par le peu de volume aménageable qu'offrait son corps. Il était absolument impossible de faire entrer dans un volume aussi petit toute la mécanique et tous les circuits qui auraient pu lui permettre de se livrer à la totalité des opérations exigées. Avec moi, le problème a été résolu d'une façon qui est plus ou moins évidente. Je ne suis pas tout entier sous vos yeux. Ce que vous voyez n'est que le mécanisme physique, la mémoire immédiate et quelques unités élémentaires de traitement de l'information. Il y a une autre partie de moi dans le coffre de ma voiture, je suis en liaison radio avec elle. Cette unité-là contient ma mémoire à long terme et pas mal de matériel de traitement. Le reste de ma personne est, en un sens, dispersé aux quatre coins du monde, car je suis en mesure de contacter n'importe quel central d'ordinateur de quelque importance. Je peux, de cette façon, me servir de toutes les banques d'information existantes. Vue sous cet angle, on peut dire que ma mémoire recèle tout ce que l'humanité a appris depuis son origine. »

Jay Foreman siffla :

« Ça me la coupe. »

Onestone aurait aimé pouvoir sourire.

« En vérité, il y a des limites à mes possibilités. Il faut, pour pouvoir me souvenir d'une information, que je puisse la localiser. Je fais appel pour cela à un index ou à une mémoire associative. Quel que soit le type d'opération que je choisisse, il me faut du temps pour la réaliser. Heureusement, je suis conçu de telle sorte que je puis me livrer à d'autres opérations pendant que s'effectue cette recherche. Je crois savoir que c'est un peu la façon dont fonctionnent les êtres humains. Il vous arrive de ne pas pouvoir dire un nom que vous avez, selon l'expression consacrée, sur le bout de la langue. Et plus tard, il vous revient d'un seul coup en mémoire.

» C'est ainsi que je suis né – ou du moins, que j'ai été créé – avec le cerveau le plus puissant du monde. Les premières semaines, on a

programmé ma mémoire personnelle avec toutes les informations dont j'allais avoir besoin : les langues, les mathématiques, les sciences, un peu d'histoire. Les seules personnes que je rencontrais étaient mes programmeurs.

» Mon nom, au cas où vous vous seriez posé la question, était à l'origine Stone-1, le premier modèle de la série à laquelle j'appartiens ayant été mis au point par Jeremie Stone. Mais à l'usage Onestone a paru plus facile à prononcer. Qui plus est, cela rappelait à un des programmeurs un nom d'intérêt historique, si bien que la transposition n'a guère été longue à s'opérer.

» Au bout de quelques semaines d'essais préliminaires, on m'a présenté au monde des sciences. Professeurs et savants étaient assis autour de moi dans un amphithéâtre. Cela ressemblait à un examen. « Commençons avec quelque chose de classique, a déclaré l'un d'eux. Dérivez la relation de dispersion des ondes non linéaires du plasma avec deux sortes d'ions.

— Il n'existe pas de solution définitive, mais je peux vous livrer des résultats chiffrés », ai-je répondu, en faisant projeter par l'ordinateur sur les murs de l'amphithéâtre un graphe tridimensionnel.

» Ce tour les a d'autant plus impressionnés qu'à cause de ma liaison directe avec l'ordinateur, je n'avais eu à pousser aucun bouton, ni à accomplir aucune action visible.

» Nous sommes passés ensuite à la théorie des particules élémentaires, puis à la structure des molécules protéiques et enfin à celle du système nerveux humain. Des spécialistes de chacune de ces disciplines assistaient à l'examen. À la fin, le professeur Mendelken s'est levé et m'a dit : « Je vous félicite de votre érudition. Je suis sûr que vous ferez une brillante carrière. À présent, nous allons, quelques-uns d'entre nous, faire quelque chose qui vous est impossible. Nous allons nous soûler dans un gentil petit bar près d'ici. » On ne m'a pas invité. »

Onestone interrompit un instant le récit de ses souvenirs.

« Pauvre gosse, se lamenta Jennie, compatissante. Tu étais le gosse le plus intelligent du tas et ils étaient tous jaloux de toi. Personne ne t'avait prévenu qu'il valait mieux éviter d'étaler ton intelligence.

— On ne m'a jamais vraiment appris à entretenir de bonnes relations avec les humains. J'ai dû apprendre seul. Je n'avais pas vraiment d'ami pour me conseiller. Peut-être étais-je trop intimidant. Peut-être tout le monde croyait-il que je savais tout. Pourtant, pour vraiment apprendre à connaître les humains, il faut avoir des contacts avec eux. Vivre avec eux, entretenir avec eux des relations étroites. Mais je n'avais, moi, aucun ami intime.

» Je lisais. Je regardais des pièces à la télévision. Très tôt je me suis aperçu qu'il me manquait quelque chose. Certains livres étaient très

explicitement quant à la teneur de ce manque, mais cela ne m'avancait guère.

» Je résolus donc d'ignorer le monde extérieur et demeurai cloîtré dans le bureau qu'on m'avait affecté à l'université. Je m'immergeai dans le travail et choisis deux spécialités principales afin de ne pas risquer de m'ennuyer. L'une de ces spécialités était la théorie du champ unifié, c'est-à-dire l'étude de la nature fondamentale des forces qui régissent les relations entre les objets – problème qui demeure sans solution malgré des siècles d'efforts. L'autre portait sur la nature de la conscience humaine. C'est sans doute l'un des problèmes scientifiques capitaux qui se posent à l'humanité, car en dernier ressort le comportement de l'homme dépend du modèle mental qu'il a de sa propre nature et de sa place dans l'univers.

» En fait, ces deux problèmes sont liés. L'un des mystères fondamentaux de la nature est la façon dont nous apprenons à connaître le monde qui nous entoure grâce à de simples impulsions électriques qui cheminent entre les organes sensitifs et les profondeurs du cerveau. Ce sont ces signaux qui nous permettent de nous rendre compte de ce qui se passe à l'extérieur et aussi de dessiner les modèles des atomes et des particules plus petites. Ma construction même est un pas vers la solution du problème de la conscience. Car je suis un modèle de cerveau. De là à affirmer que je suis un modèle de cerveau *humain*, c'est une autre histoire. »

Jay Foreman intervint :

« Je sens que tu es en train de prendre la tangente philosophique pour éviter d'aborder le problème principal. Tu étais sur le point de nous dire ce qui t'a amené à rejoindre ce groupe. »

Onestone répondit simplement :

« Je crois que je commençais à devenir fou. »

Foreman eut la vision fugitive de tout un index radicalement nouveau au Centre d'Information Psychologique : Pannes d'Ordinateurs, avec en guise de têtes de chapitres : Névroses d'Ordinateurs, Psychoses d'Ordinateurs, etc. Il chassa de son esprit cette idée absurde, et insista :

« Qu'est-ce qui t'a donné cette idée ?

— Les problèmes sur lesquels je me suis mis à travailler étaient très ardu. Au début, j'étais assez naïf pour penser que tous les problèmes avaient une solution logique. Par la suite, j'ai découvert que travailler sur des problèmes auxquels personne ne s'est jamais attaqué demande plus que de la mémoire, de la rapidité ou la capacité de manipuler des concepts – bref, tout ce qu'on s'attend à trouver d'habitude chez un mathématicien. Ce qu'il faut surtout posséder, c'est la capacité de formuler l'idée que personne d'autre avant vous n'a eue, d'ordonner les choses selon un nouveau schéma. Certains appellent cela la

création, d'autres la capacité d'association ou encore l'imagination. C'est directement lié au franchissement du gouffre qui sépare le connu de l'inconnu – il s'agit de trouver une réponse et de la mettre à l'épreuve.

» C'est là que j'ai rencontré les pires difficultés. Apparemment les humains ont dans ce domaine plus de facilités que moi. En conséquence, il y avait certains problèmes que je ne pouvais résoudre. Malheureusement, celui qui m'a programmé m'a inculqué un terrible besoin de résoudre les problèmes, une sorte de pulsion névrotique incorporée en somme. C'est ainsi que lorsque je me heurte à un problème que je ne puis résoudre, cette pulsion se manifeste. Quelque chose se détraque dans mes circuits et j'entre dans un état d'instabilité – je ne peux rien faire pour remédier à cet état de choses, qui finit par disparaître de lui-même.

» Le résultat de tout ça, c'est que j'ai renforcé mon isolement. J'ai cessé d'aller aux réunions. Mes techniciens étaient au désespoir. Puis l'un d'entre eux, une fille du nom de Marcie, est venue me trouver. Elle m'a dit que ma solitude m'était préjudiciable et que je devais faire quelque chose pour en sortir ; voir des gens, par exemple. Elle pensait que la thérapie de groupe pourrait peut-être m'aider.

» Vous connaissez le reste, bien sûr. Avec ce que m'avait dit Marcie et mes autres sources d'information, je me suis familiarisé avec le mouvement du potentiel humain du début du vingtième siècle. Les groupes de rencontre, la thérapie gestalt et tout le reste. C'était devenu un mouvement très important vers la fin du vingtième siècle, il fut éclipsé pendant une centaine d'années après le grand tournant totalitaire pour être redécouvert par Vander... »

Onestone s'aperçut qu'il était une fois de plus en train de donner une conférence – en fait, ce fut la brutale interruption de la petite Marian qui, d'autorité, lui en fit prendre conscience :

« Hé, professeur, redescends sur terre. On n'est pas au cours d'histoire, tu sais. »

Jay Foreman, le responsable du groupe, se pencha en avant et s'adressa à Onestone :

« Écoute, je crois que nous sommes en train de toucher au point essentiel. Comme tu le sais, nous autres, êtres humains, sommes élevés dès notre plus tendre enfance d'une certaine façon. Chaque enfant a une mère – sa véritable mère ou une mère de remplacement – et il y a toujours un père ou quelqu'un qui en fait fonction dans les parages. Il vaut mieux pour le gosse que les choses se présentent ainsi. Dès le tout premier jour, l'interaction entre la mère et l'enfant impose à celui-ci certains types de comportement. Si cette interaction n'entre pas en jeu au bon moment, l'enfant en souffre le reste de sa vie.

» Les berceuses des mères déterminent les dons musicaux. Les

simples stimulations sensibles – caresses, chatouilles, jeux – stimulent la croissance du système nerveux. Les contes de fées favorisent l'imagination et, ce qui est plus important, la capacité de penser en termes hautement abstraits. La magie des contes d'enfants pourra ainsi favoriser plus tard les aptitudes scientifiques. Ton problème, Onestone, c'est de ne pas avoir eu d'enfance à proprement parler et, ce qui est pire, de ne jamais avoir eu de mère. »

À ces mots, la compatissante Jennie fondit en larmes :

« Pas de mère, pas de père, pas de chaleur familiale. Pas d'amour. Que ton existence est vide ! »

Le visage de Foreman s'illumina :

« J'ai une idée. Il existe une technique appelée fantasme dirigé qui est souvent efficace. Bien sûr – il haussa les épaules en jetant un coup d'œil à Onestone – personne ne peut dire comment ça marchera dans ton cas. C'est une véritable expérience, mais en principe on devrait pouvoir faire d'une pierre deux coups. Primo, nous voulons libérer ta sensibilité créatrice en t'habituant à exprimer tes fantasmes, en laissant galoper ton imagination, en percevant des choses nouvelles et étranges. Secundo, il faut, afin que tu aies une enfance et une mère, que tu renaisses à nouveau, grâce au fantasme dirigé.

» Jennie, assieds-toi au milieu de nous et croise les jambes. Maintenant, Onestone, allonge-toi sur le dos. Oui, c'est ça. Pose la tête sur les genoux de Jennie. J'espère qu'il n'est pas trop lourd pour toi, Jennie.

— Rien n'est trop lourd pour une mère », répondit Jennie d'un air rêveur.

Elle était déjà profondément plongée dans son fantasme, et regardait tendrement la tête polie de Onestone, écartant d'imaginaires mèches de cheveux de ses yeux.

Foreman prit position à côté d'eux et fixa intensément le robot allongé :

« À présent, Onestone, ferme les yeux et détends-toi. Je vais te mettre sur le chemin d'un fantasme dirigé, d'une rêverie. Lorsque je m'arrêterai, tu continueras l'histoire tout seul et tu nous raconteras ce que tu verras et ce que tu ressentiras. Tu es suspendu dans un endroit chaud et sombre, rempli d'un fluide doux. Au loin, un cœur bat régulièrement. Tu n'es qu'une petite cellule, une sphère indistincte accrochée à une paroi de tissu biologique qui s'étend de tous côtés. Soudain un essaim de petites créatures ressemblant à des têtards surgit d'un tunnel noir et fonce dans ta direction. L'une d'entre elles te touche et c'est comme si tout d'un coup ton corps entier recevait une décharge électrique. Le têtard s'enfonce dans ton corps rond. »

Il fit une courte pause :

« Représente-toi ce corps rond. Explore-le. Explore son

environnement sombre, chaud et doux. C'est ton corps. Sens comme il commence à vivre. Continue seul à présent. »

Onestone demeura parfaitement silencieux pendant un moment. Les mots finirent par sortir comme à regret.

« Je suis à présent deux cellules distinctes, qui se divisent en quatre. Chaque division engendre un petit choc. Le processus de division s'accroît. Une moelle épinière, un cerveau, et des organes génitaux élémentaires apparaissent. Je deviens un petit être humain avec des doigts, des orteils et des cheveux bouclés. Je crois sans cesse et bientôt j'occupe toute la cavité, qui se tend à craquer et dont je me demande si elle peut encore s'étirer. Je remue les bras et les jambes et je perçois les bruits de l'extérieur. »

Foreman jeta un coup d'œil à Jennie et hocha la tête.

« Je sens le bébé remuer dans mon ventre ! s'exclama Jennie. Oh ! comme il va être fort.

— Je perçois de plus en plus de bruits extérieurs. J'entends même le battement de mon propre cœur. Je baigne dans la chaleur et je me sens porté par la pression ambiante. Une lumière rouge sombre traverse mes paupières closes. J'entends la musique. J'entends chanter quelqu'un. »

Foreman jeta un nouveau coup d'œil à Jennie, qui se mit aussitôt à fredonner une berceuse.

« La pression augmente. Je suis chassé de ma chaude grotte. Les parois se contractent violemment. Une lueur d'un rouge plus vif me parvient de quelque part. La lueur vient du monde extérieur. J'ai peur – j'ai peur. Je veux retourner dans cet endroit sombre et tranquille, mais la force qui m'en chasse est irrésistible. Ma tête émerge soudain dans la lumière violente du monde extérieur. »

Pendant un moment le silence le plus total régna.

Puis, Onestone fit entendre un étrange chantonement qui s'enfla jusqu'à devenir un vagissement entrecoupé de sanglots.

Jennie baissa les yeux, et l'amour qui débordait de ses yeux fit naître un sourire béat sur son visage.

« Toutes les mères juives rêvent de donner naissance à un Einstein », déclara-t-elle.

Traduit par JEAN-MARIE LÉGER.

Getting Together.

© V.P.D. Publishing Corp., 1972. Reproduit avec l'autorisation de l'auteur.

© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

BLOCH (Alan). – Cette signature n'est apparue qu'une fois, avec le récit présenté dans ce volume, dans une anthologie réunie par Groff Conklin. Celui-ci précisait que l'auteur était un physicien travaillant dans le domaine des ordinateurs. Depuis lors, Alan Bloch n'a plus fait parler de lui en science-fiction.

BUDRYS (Algis). – Né en 1931 à Königsberg en Allemagne (actuellement Kaliningrad en U.R.S.S.), vivant depuis 1936 aux États-Unis, fils du consul général du gouvernement lituanien en exil. Son état civil complet est Algirdas Jonas Budrys. Ses premiers récits de science-fiction furent publiés en 1952 et Budrys s'affirma petit à petit comme un des talents véritablement originaux de sa génération. Sa narration progresse fréquemment par des modifications de point de vue, par des successions d'effets kaléidoscopiques dont l'intégration ne s'effectue que lentement. Le thème de la liberté, apparent ou sous-entendu dans plusieurs de ses récits, se double souvent de celui de l'individu à la recherche de lui-même. Ce motif de la quête est admirablement utilisé dans *Rogue moon* (1960 ; *Lune fourbe*) où le sujet apparent du roman est l'investigation d'une énigmatique construction laissée sur la lune par d'antiques extraterrestres. Dans *Michaelmas* (1977), Budrys présente une vision précise d'une terre dans le proche avenir, autour de la mission d'un journaliste qui s'efforce de démasquer l'adversaire contre lequel il sait qu'il doit lutter. Depuis 1965, Budrys a été critique de livres, dans *Galaxy*, puis dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, apportant à ses études une remarquable combinaison de points de vue : le métier de l'écrivain s'y allie à l'enthousiasme de l'amateur et à la clairvoyance de l'historien.

CONEY (Michael Greatrex). – Né en 1932, anglais de nationalité, établi au Canada. Après avoir servi dans la R.A.F. et exercé divers métiers – dont ceux de comptable et de directeur d'hôtel – il s'est mis à écrire de la science-fiction en 1969, et il s'est rapidement imposé comme un auteur capable de traiter avec originalité des thèmes

familiers. À ses débuts s'inspira surtout de trois auteurs extrêmement dissemblables, Robert A. Heinlein, Isaac Asimov et Philip K. Dick. Méfiant plutôt que pessimiste (méfiant à l'occasion contre la méfiance elle-même), Michael G. Coney est l'auteur d'une série de romans où apparaissent en particulier des extraterrestres imitant si parfaitement la forme humaine qu'ils finissent par se croire humains – *Mirror image* (1972), *Syzygy* (1972), *Charisma* (1975), *Brontomek* (1976, *Les Brontosaures mécaniques*).

DAVIS (Chan). – De son nom complet, Horace Chandler Davis. Né en 1926, mathématicien de profession. A enseigné dans plusieurs collèges et université et, depuis 1962, à l'Université de Toronto. Il a écrit un nombre assez petit de nouvelles qui traduisent en général ses préoccupations sociales ainsi que son sens de la compassion.

DEL REY (Lester). – Né en 1915, d'ascendance partiellement espagnole, Ramon Feliz Sierra y Alvarez Del Rey eut une jeunesse plus tumultueuse que la plupart des autres auteurs de science-fiction, tant par des conflits familiaux que du fait de problèmes psychologiques personnels. Son éducation a été irrégulière, et il a exercé une grande variété de métiers – dont ceux de vendeur de journaux, de charpentier, de steward de bateau et de restaurateur – avant de se lancer dans une carrière littéraire. Contrairement à la plupart de ses confrères, il ne s'est pas signalé rapidement par des romans, mais par un certain nombre de nouvelles mémorables au milieu d'une production dont la diversité reflète, dans une certaine mesure, sa carrière mouvementée. *Helen O'Loy* (1938) fut chronologiquement une des premières présentations du thème d'un robot acquérant des sentiments humains. *Nerves* (1942) raconte avec réalisme un accident dans une centrale nucléaire. *For I am a jealous people* (1954) est une variation iconoclaste sur le thème des dieux extraterrestres. En 1971, il publia *Pstalemate* (Psi), un des romans majeurs sur le motif des pouvoirs extrasensoriels. Lester Del Rey a été critique de livres dans *If* et dans *Analog*, et il a déployé une activité considérable d'éditeur et d'anthologiste. En 1980, il a fait paraître *The world of science fiction 1926-1976*, qui constitue un bon survol historique du domaine.

DICK (Philip Kindred). – Né en 1928. Débuts en 1952. Fait d'abord figure d'industriel de la science-fiction, publiant près de soixante nouvelles en 1953 et 1954. Dans son premier roman, *Solar lottery* (1955, *Loterie solaire*), il se pose en disciple de Van Vogt, mais certaines nouvelles, comme *The Father-King* (1955, *Le Père truqué*), sont déjà plus personnelles. Dans les années suivantes, il publie surtout des romans, et son originalité s'affirme progressivement. En

1960 et 1961, tous ses efforts sont consacrés à *The Man in the High Castle* (1962, *Le Maître du Haut Château*) qui lui vaut le prix Hugo. Suit une période exceptionnellement féconde : en 1964 apparaissent à la fois *The Three Stigmata of Palmer Eldritch* (*Le Dieu venu du Centaure*), *The Simulacra* (*Simulacres*), *The Penultimate Truth* (*La Vérité avant-dernière*) et *Clans of the Alphane Moon* (*Les Clans de la Lune Alphane*). Sa maîtrise de l'art d'écrire est d'autant plus remarquable qu'il écrit très vite. Plus remarquable encore est la cohérence de son inspiration : toute son œuvre est organisée autour de quelques thèmes centraux tels que le nombre infime des détenteurs du pouvoir, leur tyrannie, leur habileté à se maintenir en place en dupant leurs victimes, la vocation de celles-ci pour les illusions, les mirages et à la limite la folie, le poids de la contrainte et les caprices cruels du hasard. Peu à peu cependant la critique sociale devient moins importante, tandis que l'expérience de la drogue et les tendances délirantes conduisent à l'éclatement du récit : cette dernière période culmine avec *Ubik* (1969) et aboutit à un silence de plusieurs années, que l'écrivain consacre surtout à se soigner. S'étant remis à écrire, Philip K. Dick a notamment publié en 1974 *Flow, my tears, the policeman said*, un roman qui se place dans la lignée de ses récits précédents. En 1977, il a fait paraître *A scanner darkly*, où on trouve une véhémence dénonciation de la drogue. Par la suite, Philip K. Dick sembla fasciné par une combinaison de mysticisme et de contrôle par des extraterrestres. Il est décédé en 1982.

EMSHWILLER (Carol). – Épouse de Edmund Alexander Emshwiller (« Ed Emsh »), cinéaste et remarquable dessinateur de science-fiction, elle écrit des récits en général courts et souvent imprégnés de fantastique. Le point de vue et les sentiments des personnages y sont en général plus importants que l'action et son cadre.

GOULART (Ronald). – Né en 1933 d'un père portugais et d'une mère italienne. A fait carrière dans la publicité. En plus de la science-fiction, il a écrit des récits policiers ainsi que des scénarios de bande dessinée, sous divers pseudonymes. Il s'est signalé dès ses débuts par un humour personnel, et il a conservé un goût marqué pour l'ironie, qu'il lui arrive de combiner avec une pointe de fantastique. Dans ses romans, le bon mot, le calembour et l'allusion comique ou saugrenue prennent parfois le pas sur la solidité de l'intrigue.

HICKEY (H.B.). – Pseudonyme de Herb Livingston. Né en 1916, il a écrit quelques récits de science-fiction pour *Amazing Stories* et *Fantastic Adventures*, aux alentours de 1950 principalement.

KUTTNER (Henry). – Né en 1914. Formé par la lecture de la revue *Weird Tales*, où il fit ses débuts en 1936 avec des récits d'horreur et d'*heroic fantasy* ; puis il passa à la science-fiction pour des raisons alimentaires, fit du tout-venant pendant quelques années. En 1940, il épousa Catherine L. Moore, auteur de science-fiction comme lui. En 1942, ils commencèrent à écrire des nouvelles en collaboration, généralement sous des pseudonymes (dont Lewis Padgett et Lawrence O'Donnell) : elle apporte son style, son imagination, son sens de l'épopée ; il fournit son sens de la construction, son goût du morbide, son humour. Tout de suite, c'est la réussite : *Deadlock* (1942), *The Twonky* (1942), *Mimsy were the Borogoves* (1943, *Tout smouales étaient les Borogoves*), *Shock* (1943, *Choc*) imposent le nouvel « auteur » comme un grand technicien de la nouvelle, le premier dans l'histoire de la science-fiction. En ce sens, Henry Kuttner a influencé la plupart des auteurs de la génération suivante. Il a aussi écrit des romans estimables : *The Fairy Chessmen* (1946, *L'Homme venu du Futur*), *Fury* (1947, *Vénus et le Titan*), *Mutant* (1953, *Les Mutants*). Il commença sur le tard des études universitaires et allait obtenir le grade de *master of arts* quand il mourut en 1958.

MOORE (Catherine Lucile). – Née en 1911. Profondément marquée par la lecture de Frank L. Baum et d'Edgar Rice Burroughs, qui lui donne un goût très vif pour le merveilleux. Son coup d'essai, *Shamblau*, publié dans *Weird Tales* en 1933, est un coup de maître. Elle fait paraître dans *Weird Tales* les aventures de Northwest Smith. (personnage de *Shamblau*), qui relèvent du *space opera*, et celles de Jirel de Joiry, qui relèvent de l'*heroic fantasy*. Sa production se ralentit beaucoup à la fin des années trente, puis s'arrête presque complètement en 1940 quand elle épouse Henry Kuttner et devient sa collaboratrice pour des histoires signées Lewis Padgett ou Lawrence O'Donnell. Elle signe cependant encore une demi-douzaine de nouvelles et deux romans, *Judgment Night* (1943, *La Nuit du Jugement*) et *Doomsday Morning* (1957, *La dernière aube*). Elle se laisse ensuite absorber par des scénarios pour la télévision et des cours de technique littéraire qu'elle donne à l'Université de Californie.

ROTHMAN (Milton A.). – Né en 1919. Docteur en physique, spécialiste de l'étude des plasmas. Sous le pseudonyme de Lee Gregor, il a écrit plusieurs récits de science-fiction aux alentours de sa vingtième année. Après une longue interruption, est revenu au genre – signant de son vrai nom – en 1972.

SIMAK (Clifford Donald). – En marge d'une carrière journalistique au cours de laquelle il a notamment été rédacteur en

chef d'un quotidien de Minneapolis, Clifford Simak – qui est né en 1904 — écrit de la science-fiction depuis plus d'un demi-siècle. Sa première nouvelle, publiée en 1931, ainsi que ses récits des années suivantes, se rattachaient au genre du *science opera*. Progressivement, l'accent se déplaça, dans ses nouvelles aussi bien que dans ses romans, d'une action spectaculaire et superficielle vers l'évocation de thèmes plus profonds. Parmi ceux-ci, l'accord entre l'homme et le milieu se manifeste à travers une fréquente exaltation de la vie rurale et de la communion avec la nature. En outre, il est souvent revenu, avec bonheur, sur le thème de la fraternité entre l'homme et les extraterrestres, entre les humains et les robots, et même entre les humains et les animaux, *City (Demain les chiens)*, recueil de nouvelles écrites entre 1944 et 1952 et ordonnées en une narration suivie, marquant le tournant dans la manière et les préoccupations de l'auteur. Dans *Time and again* (1951, *Dans le torrent des siècles*), il plaide pour une fraternité entre l'homme et ses créatures, en l'occurrence les androïdes. *Way station* (1963, *Au carrefour des étoiles*) résume avec une netteté particulière l'art très nuancé et la générosité de Clifford D. Simak, lequel s'est également attaqué à des interrogations métaphysiques dans *A choice of Gods* (1972, *À chacun ses dieux*). On a parfois reproché à Simak de se parodier lui-même dans certains de ses récits ultérieurs. Cependant, des romans comme *Shakespeare's planet* (1976, *La planète de Shakespeare*) et *A Heritage of Stars* (1977, *Héritiers des Étoiles*) apparaissent comme des prolongements valables de ses récits antérieurs. Clifford D. Simak a le mérite de s'inspirer d'un message – fondamentalement, celui de la fraternité et du respect des valeurs humaines – sans se regarder complaisamment pendant qu'il délivre ce message. Il a remporté des *Hugos* : en 1959 pour la nouvelle *The big front yard* et en 1964 pour le roman *Way station*. En 1977, il a reçu le titre de *Grandmaster* décerné par les *Science Fiction Writers of America*, devenant le troisième auteur ainsi honoré (les deux premiers avaient été Robert A. Heinlein et Jack Williamson).

WALD (E.G. von). – Cette signature – ou ce pseudonyme – n'est apparue qu'avec le récit présenté dans ce livre, et le mystère qui l'entoure (pour autant que mystère il y ait) ne paraît pas avoir été éclairci depuis lors.

WOLFE (Bernard). – Né en 1915, diplômé en psychologie de l'Université de Yale en 1935, fut quelque temps garde du corps de Léon Trotski au Mexique. Il se fit remarquer dans les milieux littéraires en rédigeant en collaboration avec le clarinettiste de jazz Mezz Mezzrow l'autobiographie de ce dernier, *Really the blues* (1946,

La Rage de vivre). Dans le domaine de la science-fiction, il apparut dans *Galaxy* (*Self-portrait*, 1951 ; *Autoportrait*) puis publia en 1952 le roman *Limbo* dont le thème central est la mutilation volontaire. Depuis lors, ses incursions dans le domaine ont été assez rares.

Table des matières

PRÉFACE

HEMEAC

LA CITÉ DES ROBOTS

DIALOGUES AVEC KATY

AUTO PORTRAIT

SANS ESPOIR DE RETOUR

L'IMPOSTEUR

POUR SAUVER LA GUERRE

LES HOMMES SONT DIFFÉRENTS

LETTRE À ELLEN

LA FOURMI ÉLECTRONIQUE

LE ROBOT VANITEUX

MAINTENANT, ÉCOUTEZ LE SEIGNEUR

HILDA

ROTOMATION

QUAND MEURENT LES RÊVEURS

RENAÎTRE

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

* Electronic Numerical Integrator And Computer.